3 1761 04466 7186

T W Williams
Exeter College, Oxford
February: 12: 1909.

# MÉMOIRES
## DU MARÉCHAL
# DE BERWICK,
## *ÉCRITS PAR LUI-MÊME;*

AVEC une suite abrégée depuis 1716, jusqu'à sa mort en 1734; précédés de son Portrait, par Milord BOLINGBROKE, & d'une ébauche d'Eloge historique, par le Président de MONTESQUIEU; terminés par des Notes & des Lettres servant de pieces justificatives pour la campagne de 1708.

TOME SECOND.

*A PARIS,*

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de LA REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse d'ARTOIS, rue des Mathurins, à l'Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXVIII.

DC
130
L4H34
t.2

LIBRARY
NOV 13 1961
UNIVERSITY OF TORONTO

# MÉMOIRES
## DU MARÉCHAL
## DE BERWICK,
### *ÉCRITS PAR LUI-MÊME.*

A MON arrivée à Verſailles, je fus nommé pour commander l'armée en Dauphiné, à la place du Maréchal de Teſſé; mais, peu après, cela fut changé. 1708.

L'Electeur de Baviere, depuis la perte de ſes Etats, par la bataille d'Hochſtet, en 1704, faiſoit ſa réſidence en Flandre, dont il étoit Vicaire général & Gouverneur perpétuel, & par conſéquent il y commandoit l'armée des deux Couronnes. Monſeigneur le Duc de Bourgogne demandant avec empreſſement de ſervir cette année, le Roi ne crut pas

pouvoir lui refuser cette grace, d'au-
1708. tant que le Duc de Vendôme, qui commandoit en Flandre, le souhaitoit aussi, espérant sans doute d'être plus le maître sous un jeune Prince sans expérience, que sous l'Electeur qui avoit servi toute sa vie, & même commandé les armées en Chef, depuis 24 années. Le Roi résolut donc d'envoyer le Duc de Bourgogne en Flandre; mais, pour cela, il falloit trouver des prétextes spécieux pour engager l'Electeur à se transporter sur le Rhin.

M. de Chamillart fit un projet magnifique qu'il crut praticable : il ne s'agissoit pas moins que de pénétrer en Allemagne, avec une armée formidable, de faire soulever la Baviere, & de se rendre maître de tout le pays, entre Munich & l'Alsace, afin d'établir une communication assûrée avec la France. Saint-Fremont, Lieutenant Général, fut chargé d'aller faire goûter la proposition à l'Electeur, qui dans l'instant l'accepta;

ſur quoi Mgr. le Duc de Bourgogne fut nommé pour la Flandre, avec M. le 1708.
Duc de Vendôme ſous lui; l'Electeur pour le Rhin, & moi ſous ſes ordres : le Maréchal de Villars, qui y commandoit alors, fut nommé à ma place, pour le Dauphiné, à cauſe de l'incompatibilité qu'il y avoit entre l'Electeur & lui.

Je ne ſus rien du projet dont Saint-Fremont étoit chargé, qu'après ſon retour de Compiegne, que le Roi lui ordonna de me le communiquer. Après l'avoir examiné à fond, je le trouvai impraticable en tout point; ainſi je crus qu'il falloit diſcuter l'affaire ſérieuſement avec le Roi, afin de ne me point attirer enſuite le blâme de ne l'avoir point exécuté. Je ſuppliai Sa Majeſté que, lorſque j'aurois l'honneur d'en raiſonner avec Elle, Saint-Fremont y fût préſent, comme étant mieux inſtruit que perſonne, tant du projet, que du pays. Je menai donc Saint-Fremont avec moi dans le Cabinet du Roi à Marli, & là

1708. nous eûmes une longue conversation, dans laquelle je fis voir clairement, de l'aveu même de Saint-Fremont, le ridicule du projet. Le Roi en fut si convaincu, qu'il me dit que j'avois raison, & qu'il me laissoit le maître de faire ce que je jugerois le plus à propos pour son service. Il ajouta de plus, avec un visage riant : » Chamillart croit en savoir » beaucoup plus qu'aucun Général; mais » il n'y entend rien du tout «. Ce discours me surprit d'autant plus, que M. de Chamillart étoit le Ministre favori, & qui avoit toute la confiance du Roi : je gardai sur cela le silence; mais je compris de là que le Roi connoissoit parfaitement l'insuffisance de son Ministre; toutefois durant le cours de cette campagne, il ne laissa pas que de se laisser aller à ses idées extraordinaires, ainsi qu'on le verra dans la suite.

Je partis au mois de Mai pour Strasbourg, & l'Electeur y arriva quelques jours après. Notre armée étoit composée

de ſoixante-quinze bataillons, & de cent cinquante eſcadrons; les ennemis en 1708. avoient davantage: cependant, par leurs manœuvres, ils faiſoient voir qu'ils avoient deſſein de garder la défenſive ſur cette frontiere. La ſituation du pays rendoit ce projet très-facile: car, par le moyen des lignes d'Etlinguen, qui barroient depuis le Rhin juſqu'à la montagne, ils nous bouchoient abſolument le paſſage, à moins que nous ne vouluſſions nous enfourner dans la forêt noire, choſe impraticable, vu les difficultés du pays & des ſubſiſtances. Il eſt vrai que quelques perſonnes croyoient, qu'au lieu de recevoir, pour ainſi dire, la loi des ennemis, nous devions, par nos manœuvres, les retenir ſur le Rhin, ou, s'ils s'en éloignoient, les obliger à revenir ſur leurs pas, pour la défenſe de l'Empire; mais il n'étoit pas raiſonnable de croire que le Duc de Marlborough & le Prince Eugene, qui avoient, dès l'hiver, concerté leurs projets, fuſſent

1708. assez mal habiles pour ne pas voir comme nous, que, supposé que nous pussions forcer les lignes d'Etlinguen, & que nous nous portassions sur le Nekre, ils n'auroient rien d'essentiel à appréhender, tant que leur armée ne perdroit pas une bataille; car se tenant auprès de Philisbourg, à cheval sur le Rhin, il ne nous étoit pas possible de pénétrer plus avant, de prendre des établissemens fixes, ni d'assûrer une communication libre avec notre pays, à moins que d'être infiniment supérieurs en nombre, & d'avoir pris d'avance de grandes mesures pour les voitures & autres choses nécessaires pour le service; ainsi il auroit fallu de nécessité revenir prendre des quartiers en Alsace. Ils auroient donc été fort aises de nous voir nous amuser à des opérations, qui n'auroient été de nul autre avantage que celui de la sauve-garde, pour le Général, pendant qu'à l'imitation de ce que M. de Marlborough fit en 1704, le Prince Eugene se feroit

porté diligemment en Flandre avec des forces considérables, pour y écraser l'armée du Roi, & entamer la France de ce côté-là. 1708.

Je fis donc convenir l'Electeur, que nous ne pouvions songer, quant à présent, à percer dans l'Empire, & qu'ainsi il falloit, en attendant une occasion favorable, chercher à subsister aux dépens du pays ennemi, & à veiller à la conservation du nôtre.

L'Electeur de Brunswick étoit leur Généralissime, & le Prince Eugene commandoit sous lui.

Comme je savois que Mgr. le Duc de Bourgogne avoit de grands desseins en Flandre, je crus devoir principalement avoir attention aux mouvemens des ennemis, afin de lui envoyer des troupes à mesure que les ennemis y en feroient passer : aussi, dès la premiere nouvelle que nous eûmes, que les ennemis en faisoient filer vers le Bas-Rhin, nous détachâmes M. de S. Fremont sur

la Sarre, & nous y formâmes, en diffé-
1708. rens camps, un corps de trente-cinq bataillons, & de cinquante-deux escadrons. Cependant l'Electeur de Brunswick se tint derriere les lignes, & le Prince Eugene se rendit à Mayence.

Nous avions passé le Rhin à Strasbourg & au Fort Louis, & nous étions pour-lors campés à Lichtenau; mais sur l'avis de la marche du Prince Eugene, nous repassâmes le Rhin, & avec une partie de l'armée nous allâmes sur la Sarre : pour y déterminer l'Electeur qui ne vouloit se dégarnir d'aucunes troupes, ni rester avec une petite armée, je lui faisois appréhender pour les places que nous avions de ce côté-là, comme aussi que les ennemis ne songeassent à pénétrer en France par la Lorraine; mais ma véritable raison étoit, que je ne voulois pas me laiser devancer en Flandre par le Prince Eugene, dont je savois que c'étoit le dessein.

Nous laissâmes le Comte du Bourg,

Lieutenant Général, dans les lignes de la Loutre, avec trente bataillons, & trente-ſept eſcadrons, pour s'oppoſer à l'Electeur de Brunſwick. Enfin, après bien des marches & contre-marches de la part des ennemis & de la nôtre, pendant un mois, nous apprîmes que le Prince Eugene étoit parti de Coblentz pour la Flandre; qu'il y avoit fait embarquer trente-ſix bataillons, pour le ſuivre, & que ſoixante-dix eſcadrons avoient auſſi pris la même route par terre: ſur cela, ayant reçu les ordres du Roi par un Courier, le 7 Juillet, je me ſéparai de l'Electeur à Rémick ſur la Moſelle, & il reprit le chemin d'Alſace avec beaucoup de chagrin, voyant qu'il y alloit reſter les bras croiſés. 1708.

J'emmenai avec moi trente-quatre bataillons, & ſoixante-cinq eſcadrons. Pour faire plus de diligence, je marchai par brigade à travers des Ardennes.

Nous avions appris à Rémick, que nos troupes en Flandre avoient ſurpris

Gand; Bruges s'étoit rendu bientôt
1708. après; de maniere que les affaires y avoient pris une heureuse face : aussi c'est ce qui détermina le Prince Eugene à diligenter la marche de ses troupes, afin de réparer, par le gain d'une bataille, la perte que les Alliés venoient de faire.

Monseigneur le Duc de Bourgogne avoit d'abord eu envie de faire le siege d'Oudenarde, ce qui auroit été le droit du jeu; mais ensuite il changea de dessein, & se détermina à celui de Menin. Pour cet effet il envoya à Tournai & à Lille le sieur de Bernieres, Intendant, pour y faire les préparatifs nécessaires. Ce Prince devoit se placer avec son armée entre la Lis & l'Escaut, vis-à-vis d'Oudenarde, & s'y retrancher pendant que le siege se feroit sur ses derrieres par des détachemens. Je devois en même temps m'approcher de Mons, afin d'être également à portée de veiller à la sûreté des places de la Meuse & de la Sambre, aussi-bien que de joindre la grande ar-

mée, ſi les ennemis ſe réuniſſoient pour ſecourir Menin. J'arrivai à Givet ſur la 1708. Meuſe le 11, & j'allai le même jour joindre à Florennes le corps de Saint-Fremont, qui faiſoit mon avant-garde. Le 12, j'allai camper à la Buſſiere ſur la Sambre, où j'appris que le 11 il s'étoit donné un combat auprès d'Oudenarde. L'armée du Roi ayant paſſé l'Eſcaut à Gavre pour s'y venir camper, ſelon le projet ci-devant marqué, le Duc de Marlborough avoit paſſé en même temps à Oudenarde, & l'avoit attaqué.

M. de Bernieres qui m'avoit donné la nouvelle, me marquoit que les ennemis avoient remporté l'avantage, & que notre armée ſe retiroit du côté de Gand, fort en déſordre. Quoique j'euſſe réſolu de ſéjourner le lendemain, à cauſe des grandes traites que nous avions faites, je crus qu'il étoit important, dans la conjoncture préſente, de pouſſer promptement une tête à Mons. J'y fis donc marcher les vingt eſcadrons que j'avois avec

1708. moi ; je donnai auſſi ordre que le reſte de mes troupes prît la route de Valenciennes à meſure qu'elles arriveroient, & de ma perſonne j'allai en poſte à Tournai, pour voir de plus près de quoi il étoit queſtion. J'y trouvai force débris de l'armée, auxquels M. de Bernieres fit donner la ſubſiſtance. Par la revue qui en fut faite, le nombre ſe montoit, tant à Tournai qu'à Lille & Ypres, à neuf mille & quelques Soldats; les ennemis nous avoient fait pareil nombre de priſonniers. Mon infanterie ne pouvant arriver de quelques jours, & la frontiere ſe trouvant totalement dégarnie, je répartis ces débris dans les trois ſuſdites places, & je fis en même temps avancer, des garniſons reculées, le peu de bataillons qui y étoient ; car M. de Vendôme, dans la vue d'être ſupérieur aux ennemis, avoit tout mené en campagne, ayant à peine laiſſé de quoi garder les portes. Je ne puis le blâmer entiérement, mais toutefois l'expérience avoit fait voir,

dès 1706, que la perte d'une bataille avoit entraîné celle de la Flandre, faute de garnisons. 1708.

L'armée de Monseigneur le Duc de Bourgogne s'étoit retirée à Lovendeghem, derriere le canal qui va de Gand à Bruges; & les ennemis, après avoir séjourné quelques jours auprès d'Oudenarde, vinrent camper le 14 au pont d'Espierres, d'où le lendemain ils passerent la Lis, forcerent les lignes de Commines, qui n'étoient gardées que par une centaine de Soldats, & se camperent à Warwick.

Je me rendis le 14 à Lille, d'où, après avoir donné tous les ordres nécessaires, je m'en allai le 17 à Douay pour y assembler mes troupes. J'eus soin de fournir de toutes sortes de munitions les places, & à mesure que mon infanterie arrivoit, je l'y distribuois, afin que, de quelque côté que l'ennemi se portât, il y pût trouver de la résistance.

Le Prince Eugene, de sa personne, s'é-

toit trouvé au combat d'Oudenarde ;
1708. mais ses troupes, quoiqu'elles eussent plusieurs jours d'avance sur les miennes, n'arriverent pourtant en Flandre qu'après. Elles se tinrent dans le voisinage de Bruxelles & de Louvain, & n'en devoient partir que pour escorter un grand convoi que l'on préparoit.

J'en avertis Monseigneur le Duc de Bourgogne & M. le Duc de Vendôme ; je leur représentai la nécessité de battre ce convoi, ou du moins de l'empêcher de passer ; je proposai pour cet effet, qu'à jour nommé ils sortissent de Gand, avec la plus grande partie de leur armée ; que je passerois en même temps l'Escaut à Condé, & que nous nous porterions tous sur la Dendre, pour attaquer le convoi, ou lui faire rebrousser chemin. M. de Vendôme ne voulut jamais y consentir, alléguant pour raison qu'il étoit bien posté à Gand ; que, tant qu'il y seroit, les ennemis n'oseroient rien entreprendre, & qu'ainsi il ne vouloit

en aucune façon ſonger à ſe déplacer. Je ſavois toutefois que les ennemis avoient réſolu de faire le ſiege de Lille, & ils ne le pouvoient, ſans faire venir de Bruxelles l'artillerie & tout le reſte de l'attirail néceſſaire. Autre convoi plus conſidérable ſe préparoit : je propoſai que l'on prît des meſures pour l'attaquer ; mais M. de Vendôme demeura toujours ferme dans ſon idée. Je ne laiſſai pas que de lui faire encore une propoſition dont l'exécution auroit entiérement dérangé tous les deſſeins des ennemis, d'autant que nous aurions empêché la jonction de l'armée du Prince Eugene avec celle du Duc de Marlborough : ce fut que Mgr. le Duc de Bourgogne partiroit le ſoir de Gand, & viendroit le lendemain camper ſur la hauteur d'Oudenarde du côté de Bruxelles, & que je me rendrois en même temps de Mortagne à Pottes & Eſcanaffe, où feroit la gauche de la grande armée. Cette ſituation réuniſſoit toutes nos

1708.

forces, séparoit absolument celles des
1708. ennemis, & empêchoit Marlborough de pouvoir regagner le Brabant, & d'en rien tirer, à moins que de nous forcer derriere l'Escaut, chose moralement impossible, attendu que nous étions d'un tiers plus forts. Il ne pouvoit y avoir qu'une objection : savoir; que M. de Marlborough marcheroit à Bruges, où il arriveroit plutôt que nous : à cela je répondois que notre droite étant fort près de Gand, nous y pouvions être assez tôt pour le secourir; mais que le pire qui pourroit arriver, c'étoit de perdre Bruges : or la conservation du reste de nos places après une bataille perdue, nous en devoit consoler. Bref, rien ne se fit, tous les convois & l'armée du Prince Eugene passerent; après quoi les ennemis investirent Lille. J'y avois mis vingt-trois bataillons & trois régimens de Dragons. Le Maréchal de Boufflers s'y étoit renfermé avec MM. de Surville, de la Freséliere & de Lée, Lieutenans Généraux.

Voyant qu'on ne vouloit point se remuer, j'obtins qu'on m'envoyât le sieur 1708.
Cheyladet, Lieutenant Général, avec quarante-un escadrons pour me mettre plus en état de couvrir notre pays, & d'inquiéter les ennemis.

J'avois proposé à la Cour, aussi bien qu'à Monseigneur le Duc de Bourgogne & à M. de Vendôme, de songer à faire une entreprise assez considérable, ou pour obliger les ennemis à lever le siege, afin d'en empêcher l'exécution, ou pour nous dédommager de la perte de cette ville, si on nous laissoit faire. Je voulois que nous marchassions à Bruxelles, & que, nous rendant maîtres de tout le Brabant, nous établissions par-là une communication libre & assûrée avec Gand & Bruges. Cela ne fut point du goût de M. de Vendôme, qui vouloit qu'on allât attaquer les ennemis à leur siege; mais qu'on ne s'ébranlât qu'après que leurs batteries auroient commencé à tirer: car M. de Vendôme soutenoit

toujours que les ennemis n'oseroient
1708. faire le siege, & que le tout n'étoit qu'une feinte pour le déplacer de Gand.

Quelque rebuté que je dusse être du peu de cas que M. de Vendôme faisoit de mes avis, le desir de prévenir les malheurs dont nous étions menacés par le parti auquel on s'étoit déterminé, me fit encore hasarder une proposition. Je ne pouvois imaginer, qu'ayant donné aux ennemis le temps de se placer, ou du moins de reconnoître la situation qu'ils prendroient, & qu'étant présentement aussi forts que nous, il nous fût possible de les attaquer. Du temps que les armées étoient petites, on pouvoit, par des marches dérobées, tomber tout d'un coup sur un quartier foible, & secourir la place assiégée; mais il n'en étoit pas de même présentement que l'on avoit en tête une armée de cent mille hommes, capable de barrer tout un pays, & d'être de tous les côtés campée sur deux ou trois lignes.

M. de Marlborough étoit pour lors campé ſur la Rône, de l'autre côté de l'Eſcaut, avec ſon armée. Le Prince Eugene faiſoit le ſiege de Lille, avec ſoixante bataillons & quatre-vingts eſcadrons. Cette diſpoſition des ennemis me parut favorable pour le projet que j'avois à propoſer. C'étoit, que Mgr. le Duc de Bourgogne, paſſant l'Eſcaut à Gand, marchât droit à M. de Marlborough, comme s'il le vouloit combattre; qu'en même temps je partiſſe de derriere la Scarpe, où j'étois campé avec cent eſcadrons, & qu'ayant raſſemblé quarante bataillons tirés des garniſons, ce que je pouvois faire ſans que les ennemis le puſſent ſavoir, je marchaſſe droit au Prince Eugene, dont j'attaquerois les lignes qui n'étoient pas encore achevées. 1708.

La Cour goûta tellement cette propoſition, qu'elle m'envoya ordre de l'exécuter, ſi je le jugeois à propos; & j'avois déjà ſi bien pris mes meſures, que j'aurois été ſur le Prince Eugene, avec

1708. mon armée, avant qu'il eût pu ſavoir que j'en avois une. Mais M. de Vendôme, qui ne vouloit pas démordre de ſon idée, de marcher tous enſemble, me fit envoyer un ordre poſitif de Mgr. le Duc de Bourgogne, pour l'aller joindre incontinent, nonobſtant tout autre ordre du Roi. J'aurois pourtant pu ne pas obéir; mais la crainte qu'il n'arrivât quelque malheur à Mgr. le Duc de Bourgogne, dont on n'auroit pas manqué de rejetter la faute ſur moi, joint à ce que je ne pouvois être ſûr de battre le Prince Eugene, me détermina à marcher pour joindre la grande armée, ſelon le rendez-vous qui m'avoit été donné.

Je raſſemblai donc à Mons trente-cinq bataillons, & quatre-vingt dix-huit eſcadrons, & j'en partis le 28 Août, pour aller à Herines, au delà d'Enghien. Mgr. le Duc de Bourgogne arriva le même jour à Ninove; ainſi notre jonction devint ſûre, nous trouvant tous deux couverts par le ruiſſeau de Viane.

La Cour avoit craint que nous ne trouvassions de grandes difficultés, & que M. de Marlborough ne vînt m'attaquer dès que j'aurois eu passé l'Haine; mais celui-ci avoit son plan fait, & ne vouloit risquer le hasard d'une action, que dans les postes reconnus autour de Lille; il n'étoit même venu sur la Rône, que pour la commodité des fourrages, & pour être plus à portée de nous observer, & d'avoir des nouvelles de Bruxelles. Dès qu'il vit que nous avions fait notre jonction, il repassa l'Escaut, & se retira en dedans de la Marque, près de Lille (*a*). 1708.

Le soir que j'arrivai au camp de Mgr. le Duc de Bourgogne, je pris le mot de M. de Vendôme, le Roi me l'ayant ordonné par écrit; après quoi je restai

(*a*) Voyez toutes les lettres placées à la fin de ce volume, qui regardent cette campagne de 1708. Elles sont aussi curieuses & instructives pour les gens de guerre, que justificatives de la conduite du Maréchal de Berwick.

1708. sans autre fonction, que d'être attaché à la personne du Prince. J'avois fait mon possible pour ne pas venir en Flandre, par la raison que je ne croyois pas qu'un Maréchal de France pût obéir à d'autre qu'à un Prince du Sang, & que je ne voulois pas qu'on me reprochât d'avoir établi un pareil exemple; mais le Roi voulut absolument que je marchasse en Flandre, & quant à la difficulté de prendre le mot, il voulut que je le prisse une fois par obéissance à ses volontés : il avoit même été si piqué de mon refus, qu'il avoit eu envie de faire partir de Paris les trois plus anciens Maréchaux de France, pour aller prendre le mot de M. de Vendôme; il en fut empêché par M. de Chamillart & Madame de Maintenon. Il sembloit que M. de Vendôme devoit être fort content de la décision du Roi, & que c'étoit à moi seul d'en être fâché; toutefois il ne put jamais me pardonner d'avoir osé mettre l'affaire en doute, & il n'y a sorte de

dégoûts qu'il ne cherchât à me donner. 1708.
Le 30 Août, notre armée, composée de cent quarante bataillons, & de deux cent cinquante escadrons, marcha à Leslines, le lendemain à Brac, le 1.er de Septembre auprès de Tournai, & le 2 nous passâmes l'Escaut.

Il fut alors question de savoir par où l'on iroit attaquer les ennemis. Je proposai d'aller camper à trois quarts de lieue de Pont-à-Tressin, la gauche à peu près vers Cisoin, & la droite vers les marais de Wilhem, afin de voir si l'on pourroit tenter le passage de la Marque en cet endroit, & de faire des chemins par notre droite & notre gauche, pour aller vers Pont-à-Marque, ou vers la Basse-Marque, & par ce moyen tâcher de dérober quelques marches aux ennemis. M. de Vendôme fut d'avis de gagner au plus tôt le chemin de Douay, afin d'avoir le gros canon qu'il y avoit ordonné, & avec lequel il prétendoit ruiner & ouvrir les retranchemens des ennemis. Nous

nous mîmes donc en marche le 5, &
1708. prîmes la route de Cisoin, d'où M. de Vendôme assûroit que nous pourrions remonter la Marque par une belle plaine; mais dès que nous fûmes à une lieue & demie de Tournai, tous les gens du pays & Paysans nous vinrent dire que ce chemin-là étoit très-difficile, coupé de bois & de marais; ce qui obligea Mgr. le Duc de Bourgogne de représenter à M. de Vendôme, qu'il valoit mieux suivre le chemin d'Orchies, que de se fourrer dans un pays si serré, & si à portée des ennemis, qui, par les Ponts-à-Tresslin & à Bouvines, pouvoient tomber sur notre arriere-garde. M. de Vendôme se fâcha d'abord, & s'en prit à moi, avec des expressions très-vives, auxquelles, par respect pour Mgr. le Duc de Bourgogne, je ne repliquai pas; mais ayant ensuite lui-même parlé aux gens du pays, il changea son ordre de marche, & nous prîmes le chemin d'Orchies, où nous campâmes le soir.

Quelques

Quelques perſonnes ont voulu débiter depuis, que M. de Vendôme vouloit aller attaquer les ennemis par les Ponts-à-Treſſin & à Bouvines, & que c'eſt moi qui l'empêchai; mais je puis aſsûrer & prouver que dans la diſpute, que nous eûmes enſemble, il ne fut queſtion ſeulement que du chemin que l'on prendroit, pour aller à Pont-à-Marque, où M. de Vendôme avoit déterminé la marche; car pour moi j'avois toujours été d'avis d'aller droit au Pont-à-Treſſin. 1708.

Le lendemain 4, nous allâmes à Mons en Puelle: en y arrivant, nous découvrîmes l'armée ennemie qui arrivoit auſſi dans la plaine entre Seclin & Lille, & qui étendoit ſa droite vers Noyelles; ſa gauche débordoit les marais de Fretin, à deux lieues de Mons en Puelle. Il fut réſolu de camper le ſoir dans le terrein où nous étions, & de faire ſeulement occuper Pont-à-Marque, diſtant d'une petite lieue du camp ennemi, par quel-

ques brigades d'infanterie. M. d'Arta-
1708. gnan, Lieutenant Général, y marcha, & les postes que les ennemis y avoient se retirerent à son approche. Nous fîmes aussi occuper les châteaux d'Attiche & de Lassessoir.

Le 5, nous allâmes sur les hauteurs d'Avelin & d'Attiche, reconnoître la situation des ennemis. Les avis furent partagés : M. de Vendôme opinoit de les attaquer ; mon sentiment étoit contraire au sien, sur ce que les ennemis se trouvant dans une belle plaine, où ils se pouvoient remuer commodément, nous ne pouvions aller à eux qu'en défilant au travers d'un bois & d'un pays fort coupé de haies, de maniere que, lorsque nous voudrions déboucher, ils nous chargeroient avant que nous pussions nous former ; de plus, la situation du terrein étoit telle, que, quand même ils nous auroient laissé former, nous ne pouvions marcher ensuite en avant sans être pris en flanc par la droite & par la gauche.

La raiſon en étoit claire ; ſavoir, que le terrein entre la haute Deule & les marais de la Marque, par où il falloit néceſſairement paſſer, s'élargiſſoit toujours en allant aux ennemis. 1708.

Quoi qu'il en ſoit, M. de Vendôme continuant dans ſon ſentiment, mais tombant d'accord qu'on ne pouvoit aller aux ennemis ſans faire auparavant des chemins pour les colonnes, ordonna qu'on y travaillât dans l'inſtant ; toutefois, malgré le grand nombre de travailleurs, ils ne purent être faits que le 7 au ſoir, de maniere que les ennemis ayant de leur côté commencé, dès le 5, à ſe retrancher, il eſt aiſé de juger que nous n'aurions pas été bons marchands de cette affaire, puiſque leurs retranchemens furent finis & très-élevés le 7. Leur droite étoit appuyée aux marais de la Deule auprès de Noyelles ; leur centre étoit aux deux villages d'Entieres, qui faiſoit un ventre en avant, & leur gauche s'étendoit par-delà Fretin.

1708. Il eſt à remarquer que M. de Vendôme, en arrivant le 4 à Mons en Puelle, ne parla nullement d'attaquer les ennemis, & même il n'étoit pas poſſible ce jour-là de le pouvoir faire ; car, comme le pays étoit fort coupé, la marche avoit été très-lente, & toutes les troupes n'arriverent que dans la nuit.

L'on viſita encore la poſition des ennemis, & mon ſentiment, auſſi-bien que celui de la plupart des Officiers Généraux, fut, qu'on ne pouvoit, ſans une perte preſque aſsûrée, les attaquer dans le poſte qu'ils occupoient. M. de Vendôme ſoutint toujours que la choſe étoit facile, & qu'il répondoit, avec ſon gros canon, de chaſſer les ennemis de leurs retranchemens, ſans conſidérer que leur terrein étoit de beaucoup ſupérieur au nôtre. Monſeigneur le Duc de Bourgogne ne voulut pas décider par lui-même d'une matiere ſi grave & ſi délicate ; ainſi il prit le parti d'envoyer un Courier au Roi pour recevoir ſes ordres :

M. de Vendôme écrivit en même temps. La réponse fut qu'il falloit attaquer les 1708. ennemis, & que M. de Chamillart partoit pour venir à l'armée expliquer plus amplement les intentions de Sa Majesté. Jusques-là il n'y avoit que peu ou point de temps perdu; car le Courier fut de retour le 8 au matin, & M. de Chamillart arriva le lendemain. Aussi-tôt l'on tint conseil, où assista Monseigneur le Duc de Bourgogne, Monseigneur le Duc de Berry, qui étoit Volontaire, M. de Vendôme, M. de Chamillart & moi. Le Ministre déclara que le Roi vouloit absolument, qu'au hasard de tout ce qui en pourroit arriver, nous attaquassions les ennemis. L'on ne songea donc plus qu'aux moyens de l'exécuter. Pour cet effet nous passâmes tous les fonds & bois, & nous campâmes de l'autre côté de la Marque, à un quart de lieue du camp ennemi, notre droite à Ennevelin, & notre gauche à Phalempin: ni l'une, ni l'autre n'étoit appuyée,

1708. ni couverte par chose au monde. Nous réconnûmes les retranchemens dès le soir, & l'on crut qu'il falloit encore le faire le lendemain matin. Nous nous approchâmes à la portée du mousquet ; notre canon cependant tiroit tout le jour sur les villages d'Entieres, sans d'autre effet que d'obliger les ennemis à n'y laisser que quelques petits postes.

Le rapport que nous fîmes de la bonté du poste, & des retranchemens ennemis, le sentiment unanime de presque toute l'armée, & ce que M. de Chamillart avoit vu par lui-même, joint à ce que M. de Vendôme tomboit d'accord que la chose étoit devenue impraticable, tout cela, dis-je, fit résoudre M. de Chamillart de suspendre toute résolution jusqu'au retour d'un Courier qu'il dépêcha au Roi. La réponse fut conforme à nos avis ; ainsi l'on prit le parti de s'approcher de l'Escaut pour tâcher d'empêcher qu'il ne passât plus de convois ; car il étoit indubitable que,

ſans de nouveaux ſecours, les ennemis manqueroient de tout, avant que de pouvoir ſe rendre maîtres de Lille. Nous ne laiſsâmes pas de reſter encore trois jours à Pont-à-Marque, ſans que jamais j'en aye ſu la raiſon. Pendant ce ſéjour, deux convois venant de Bruxelles paſſerent tranquillement, quoique nous fuſſions informés de leur départ, & cela parce qu'on nous diſoit, quand nous voulions en parler, qu'il n'étoit pas queſtion de l'empêcher, & que le Roi ne vouloit pas que l'on ſongeât à autre choſe qu'à combattre les ennemis 1708.

Le Duc de Marlborough & le Prince Eugene, voyant la mauvaiſe poſition de notre armée, vouloient à toute force, pendant la nuit, abattre leurs retranchemens pour nous attaquer; mais par bonheur les Députés des Etats Généraux n'y voulurent jamais conſentir, alléguant que, puiſqu'ils eſpéroient prendre Lille ſans combattre, il ne falloit pas mettre l'affaire au haſard, ſur-tout ſe trouvant

ſi éloignés de chez eux, que la retraite,
1708. en cas de malheur, ſeroit très-difficile. Je ſuis perſuadé que ſi ce projet eût été exécuté, nous aurions été battus à plate couture, d'autant que nos flancs étoient découverts, & que nous n'avions pas aſſez de fond & de terrein pour nous pouvoir remuer.

Nous décampâmes le 14 Septembre, & notre retraite s'étant faite en bon ordre, nous campâmes le même jour à Berſée. M. de Chamillart retourna à la Cour. Le lendemain nous allâmes à Orques auprès de Tournai, & le 16 au matin nous paſsâmes l'Eſcaut. M. de Chemeraut, Lieutenant Général, fut détaché avec vingt-trois bataillons & quarante eſcadrons pour aller maſquer Oudenarde : le reſte de l'armée fut étendu depuis Berkem, Eſcanaff, Pottes, & Hérines, juſqu'au Saulſoy, où étoit le quartier général. Comme on craignoit que les ennemis ne tiraſſent des convois d'Oſtende, tout autre paſſage leur étant

bouché, l'on ordonna au Gouverneur de Nieuport de lâcher les eaux, afin d'inonder les bords du canal depuis Plassendal jusqu'à Nieuport, ce qui rendroit la marche des convois très-difficile. 1708.

Le Comte de Bergueick, qui étoit Surintendant des Finances du Roi d'Espagne en Flandre, & qui gouvernoit toutes les affaires de Sa Majesté Catholique en ce pays-là, voyant que la résolution étoit prise de se porter derriere l'Escaut, avoit projetté de surprendre Bruxelles, ou, si cela ne se pouvoit, de le prendre de vive force : il comptoit qu'il étoit possible d'en venir à bout en deux jours, attendu qu'il y avoit une très-foible garnison. Pour cet effet, dès le lendemain de notre arrivée au Saulsoy, l'on détacha dix bataillons Espagnols, douze François, & quelque cavalerie, aux ordres du Comte de la Motte, Lieutenant Général. Il s'approcha de Bruxelles; mais, comme les ennemis en ayant eu vent y avoient fait entrer

1708. des troupes de celles qui étoient restées en garnison dans le Brabant, Bergueick jugea que l'affaire deviendroit trop sérieuse si on l'attaquoit de force, & que cela nous détourneroit de l'objet principal, qu'on s'étoit proposé, de barrer les passages à tous les convois : on venoit même d'être averti que l'on en préparoit un très-considérable au Sas-de-Gand, à l'Ecluse & à Ostende ; ainsi il fit retourner le Comte de la Motte avec ses troupes derriere le canal entre Gand & Bruges. Le Duc de Vendôme, qui avoit envie lui-même d'aller se mettre à la tête de ce Corps, vouloit que l'on poursuivît le dessein du siege de Bruxelles, & ce ne fut qu'au bout de deux jours qu'on le détermina à n'y plus songer ; ce qui retarda de deux jours la marche des troupes du Comte de la Motte, & donna le temps à quatre ou cinq mille hommes nouvellement débarqués à Ostende de se saisir du poste de l'Effingue, & de le fortifier.

Le Comte de Bergueick, qui vint

enſuite à l'armée, me preſſa ſi fort d'aller faire un tour du côté de Gand & de Bruges, que j'y conſentis, dans la vue de pouvoir être plus en état de dire mon avis, après avoir viſité le pays. Je partis donc le 24 Septembre, & en arrivant à Gand, j'appris que les ennemis faiſoient partir d'Oſtende un grand convoi pour leur armée devant Lille; ſur quoi j'écrivis, pour diligenter la marche des troupes qui revenoient d'auprès de Bruxelles, & je pris ſur moi de faire venir deux régimens de Dragons du camp du ſieur de Chemeraut, afin de groſſir le Corps de la Motte : je fis auſſi partir la nuit les batail ons qui ſe trouverént arrivés. Le 25, j'allai à Bruges. Le 26, onze bataillons y arriverent avec une partie de la Cavalerie & des Dragons, le reſte devoit s'y rendre la nuit; ainſi le Comte de la Motte m'ayant conſulté, (car je n'avois nulle autorité pour commander) réſolut de marcher le lendemain vers le canal de l'Eſſingue, & 1708.

d'envoyer d'avance tous ſes Grenadiers
1708. ſe ſaiſir d'Odembourg. Son corps d'armée conſiſtoit en trente-quatre bataillons & ſoixante-trois eſcadrons, dont quarante-deux de Dragons. La même nuit, il eut avis que le Duc de Marlborough marchoit en grande diligence à Rouſſelar, avec un corps très-conſidérable, afin de faciliter & aſsûrer le paſſage du convoi. Sur cette nouvelle, qui paroiſſoit d'autant plus vraiſemblable, que la continuation, ou la levée du ſiege de Lille ſembloit dépendre de la ſûreté de ce convoi, je conſeillai au Comte de la Motte de s'avancer avec le gros de ſes troupes, ſeulement à moitié chemin d'Odembourg, dont il ſe ſaiſiroit au plus tôt, & puis d'attendre des nouvelles plus poſitives par le retour de ſes partis, afin de ſe décider enſuite en exécution des ordres qu'il avoit du Duc de Vendôme, lequel lui mandoit d'attaquer les ennemis forts ou foibles. Il ſe mit en marche le 27, & je repris le chemin de Gand,

d'où le lendemain je retournai joindre Monſeigneur le Duc de Bourgogne. Le 1708. Comte de Bergueick avoit de Bruges écrit par un Courier, à ce Prince, de m'ordonner de prendre le commandement des troupes du Comte de la Motte ; mais par le retour je reçus une lettre, par laquelle il me mandoit de me rendre au plus tôt auprès de lui.

Le détachement envoyé par le Comte de la Motte pour ſe ſaiſir d'Odembourg, avoit été prévenu par ſix cents hommes des ennemis, & nos gens ne les y attaquerent pas. Cependant le convoi étant ſorti d'Oſtende ſans qu'on en eût de nouvelles, choſe ſurprenante, (car Plaſſendal n'en étoit qu'à une lieue) avoit paſſé à l'Eſſingue, & de là à Slippe, continuant ſa route par le dedans du Mordeick. M. le Comte de la Motte s'étant porté avec ſes troupes ſur le ſuſdit Mordeick, y apprit que le convoi étoit déjà paſſé, ſur quoi il marcha droit ſur Winendal pour tâcher de le joindre : il y

trouva dix-huit bataillons & cinq cents
1708. chevaux ennemis, qui s'étoient placés entre deux bois, dans un terrein fort étroit. Il mit aussi-tôt ses troupes en bataille, son infanterie sur quatre lignes, ses Dragons derriere sur trois, & la cavalerie encore plus en arriere sur deux lignes. Après avoir canonné pendant une demi-heure, il fit marcher son infanterie pour commencer l'attaque; mais aux premieres décharges que firent sur elle quelques bataillons ennemis postés à droite & à gauche dans les bois, elle plia, & il ne fut plus question de la pouvoir faire remarcher en avant : les Dragons s'avancerent un peu pour donner le temps à l'infanterie de se rallier, & essuyerent un très-gros feu, dont ils eurent beaucoup de monde de tué. Pendant tout ce temps, le convoi filoit toujours par les derrieres, & la nuit étant survenue, le Comte de la Motte jugea à propos de se retirer vers Bruges, dans la crainte qu'avant le matin le Duc de Marlbo-

rough n'arrivât ſur lui avec des forces ſupérieures. 1708.

Jamais homme de guerre ne s'y prit ſi mal ; car au lieu de n'attaquer les ennemis que par le même front qu'ils occupoient, s'il leur avoit ſeulement oppoſé partie de ſes troupes, & ſi avec le reſte il avoit tourné l'un des bois, les ennemis étoient défaits, & le convoi pris.

L'on ne pouvoit ſur cela blâmer, ni Monſeigneur le Duc de Bourgogne, ni le Duc de Vendôme ; car enfin, malgré le retardement qu'avoit cauſé l'affaire de Bruxelles, les troupes étoient arrivées à temps, & étoient en aſſez grand nombre, ſi le Comte de la Motte eût ſu s'en ſervir.

Toutes les fautes, qu'il commit, étoient énormes ; 1.° de n'avoir pas vu lui-même ſi l'inondation avoit été faite ſelon les ordres donnés ; 2.° ayant commandé depuis ſix ans dans ce pays, de n'avoir pas eu des gens affidés pour l'avertir dans le moment que le convoi ſortoit d'Oſtende ;

1708. 3.° d'avoir fait une disposition si ridicule pour attaquer un ennemi qui lui étoit inférieur de plus de moitié ; mais il falloit principalement blâmer la Cour, qui l'avoit placé dans un poste de cette importance ; aussi est-ce le plus souvent ce qui cause les malheurs qui arrivent à la guerre ; l'on n'a pas assez d'attention à ne se servir que de gens capables & experimentés, & d'ordinaire la préférence est donnée à ceux qui ont le plus de crédit & de faveur.

Le Duc de Vendôme, fâché de ce qui venoit d'arriver, partit lui-même pour Bruges le 2 Octobre, afin d'y disposer toutes choses de maniere qu'il ne passât plus de convois à l'avenir. Dès qu'il y fut arrivé, il rassembla toutes les troupes qui y étoient, faisant cinquante-un bataillons & soixante-trois escadrons, & se campa, la droite au Mordeick, & la gauche au canal qui va de Bruges à Plassendal, ayant son quartier à Odembourg, derriere le centre

de la ligne : il envoya à Nieuport pour faire lâcher les eaux, lesquelles crûrent à un tel point que les bords de la digue, qui va de l'Effingue depuis Steenbrug jusqu'à Ostende, furent inondés. 1708.

Le Duc de Marlborough, sachant la situation du camp du Duc de Vendôme, marcha du camp de Ronques le 7, avec soixante bataillons & cent escadrons, à dessein de l'attaquer. Il arriva le même jour à Roussélar, d'où le lendemain il marcha à Tourout. Le Duc de Vendôme eut bien de la peine à se laisser persuader par les Officiers Généraux de se retirer du trou où il s'étoit mis; car, en cas de malheur, il étoit impossible qu'un seul homme s'en sauvât, & il ne s'y détermina que sur ce que ces Messieurs firent lâcher exprès les eaux, qui commençoient déjà à inonder son camp.

Le Duc de Marlborough, instruit de la retraite du Duc de Vendôme, retourna à Roussélar : il fit visiter Odembourg & la digue de l'Effingue, pour voir s'il ne

1708. pourroit pas encore faire venir un convoi ; mais comme le Duc de Vendôme avoit mis dans le Poldre nouveau quinze bataillons, & deux régimens de Dragons, sous le feu desquels il falloit nécessairement passer pour aller par la digue à l'Essingue, il ordonna qu'on rassemblât des bateaux, afin de faire venir par l'inondation les poudres & autres munitions nécessaires pour la continuation de leur siege. Le Duc de Vendôme ramassa aussi nombre de bateaux, dont il fit une petite flotte : le sieur de Langeron, Lieutenant Général de la Marine, étant en même temps sorti de Nieuport avec force chaloupes & bateaux, on vint à bout d'empêcher la navigation des ennemis sur les inondations ; mais ce ne fut qu'après qu'ils eurent fait passer cent cinquante milliers de poudre, de l'argent, de l'eau-de-vie & du sel, dont ils manquoient beaucoup.

Le Duc de Vendôme, jugeant que l'unique moyen d'être en repos de ces cô-

tés-là feroit de fe rendre maître du pofte de l'Effingue, y envoya le fieur de Puy-guion, Lieutenant Général. On ouvrit la tranchée fur la digue, & l'on mit du canon en batterie; mais comme la digue étoit fort étroite, on auroit eu bien de la peine à chaffer les ennemis du village, qu'ils avoient bien retranché par la tête; ainfi le Comte de la Motte, qui s'y étoit auffi rendu de Bruges avec quelques troupes, fit une difpofition pour l'attaquer de toute part. Le 25 Octobre, les Grenadiers & détachemens pafferent au travers des inondations & Watregans, forcerent le village par les derrieres, & y prirent tout ce qu'il y avoit de Soldats, au nombre de douze cents Anglois & Hollandois, & foixante Officiers. On mit à l'Effingue quatre bataillons, qui eurent ordre de s'y bien fortifier, afin de pouvoir, pendant l'hiver, garder ce pofte, abfolument néceffaire pour la communication avec Bruges. 1708.

Pendant que l'on fe préparoit à l'at-

taque de l'Effingue, le sieur d'Albergotti, Lieutenant Général, avoit un
1708. jour pressé vivement Monseigneur le Duc de Bourgogne de passer l'Escaut & la Lis avec toute son armée, pour se joindre à Deinse au Duc de Vendôme, & puis marcher tous ensemble pour attaquer le Duc de Marlborough à Rousselar. Cette proposition n'étoit point de mon goût, par plusieurs raisons. Il nous falloit passer deux rivieres sous la vue d'Oudenarde, & puis faire neuf grandes lieues, le tout sans que Marlborough en fût averti, ce qui ne se pouvoit croire : si donc il nous attendoit de pied-ferme, il étoit certain que son poste étoit bon ; & s'il ne l'étoit pas, il n'avoit qu'à se replier derriere la Lis, & par-là il nous en barroit le retour, & nous obligeroit, pour revenir derriere l'Escaut, à faire le tour par Gand. Il pouvoit aussi, pendant cette marche, trouver peut-être moyen de faire venir de nouveaux convois de Bruxelles : toute-

fois ne voulant point que mon avis seul empêchât l'exécution du projet, s'il étoit 1708. bon, je suppliai Mgr. le Duc de Bourgogne d'en écrire au Duc de Vendôme. Celui-ci fit réponse que la proposition ne valoit rien, alléguant à peu-près les mêmes raisons que moi; & de peur que Mgr. le Duc de Bourgogne ne voulût l'entreprendre, il envoya un Courier à la Cour, & attira du Roi une défense formelle d'exécuter ce projet. Peu de jours après, Albergotty fut envoyé à Bruges, avec quelques bataillons de renfort : il ne manqua pas de faire la même proposition au Duc de Vendôme, qui alors l'approuva, & en écrivit à Mgr. le Duc de Bourgogne. Ce Prince lui répondit que, comme il ne lui donnoit pas de raison pour détruire celles qu'il lui avoit alléguées auparavant, il ne croyoit pas qu'il dût présentement changer de sentiment. Le lendemain il arriva un Courier de la Cour, avec ordre de faire tout ce que le Duc de Vendôme

1708. proposeroit ; ainsi on fit dans l'instant toutes les dispositions pour la marche, & l'on avertit le Duc de Vendôme, que Mgr. le Duc de Bougogne seroit, le 27, à Deinse. Le Duc de Vendôme récrivit pour le supplier de n'y arriver que le 30, afin que l'affaire de l'Essingue finie, il pût mener avec lui toutes les troupes ; mais, pendant cet intervalle, nous apprîmes que, le 22, le Maréchal de Boufflers avoit battu la chamade, pour la ville de Lille, & s'étoit retiré dans la citadelle ; ce qui mit fin au projet, & il fallut attendre de nouveaux ordres de la Cour, sur ce qu'il y avoit à faire.

Nous avions écrit continuellement depuis notre retour auprès de Tournai, pour savoir les intentions du Roi, croyant qu'il convenoit de n'être pas embarrassé, en cas que la place se rendît ; mais nonobstant les différens projets que nous envoyâmes, jamais nous n'eûmes d'autre réponse, sinon qu'on ne pouvoit se résoudre à songer que Lille se perdroit,

& qu'il ne tenoit qu'à nous de l'empêcher, ou du moins d'en rendre la prise inutile aux ennemis. 1708.

Mgr. le Duc de Bourgogne & moi étions d'avis, qu'il étoit impossible de barrer aux ennemis le passage du canal & de l'Escaut, & qu'ainsi il falloit songer uniquement à garder le premier, afin de conserver Gand & Bruges. Pour cet effet, nous voulions mettre derriere le canal un nombre de troupes capable de le défendre, & nous porter, avec le reste de l'armée, dans l'Artois, pour couvrir la France, & empêcher les ennemis de continuer à vivre à nos dépens. Nous fûmes confirmés dans notre sentiment, par la nouvelle que nous eûmes, qu'ils avoient mis à la Bassée treize bataillons & trente escadrons; qu'ils y faisoient travailler à force, pour la mettre en état de défense, & que de plus ils avoient poussé à Lens un gros corps de troupes.

Mgr. le Duc de Bourgogne, persuadé qu'il n'y avoit plus de temps à perdre

1708. pour se déterminer, envoya à Bruges le sieur de Contade, Major Général de l'armée, pour représenter au Duc de Vendôme les inconvéniens de notre situation, & lui proposer notre idée; mais le Duc de Vendôme ne voulut, ni écouter notre Ambassadeur, ni lire le Mémoire qu'il portoit; ainsi il fut obligé de revenir. Il rapporta, pour toute réponse, que le Duc de Vendôme seroit aussi au Saulsoy, le 1.er de Novembre, & qu'alors il verroit le parti qu'il y auroit à prendre, ensuite des conférences que nous devions avoir avec le sieur de Chamillart. Le Roi sachant que nos avis étoient partagés, le renvoyoit encore à l'armée, pour nous obliger à garder l'Escaut, & même il lui avoit ordonné, en cas qu'il nous trouvât en marche pour exécuter notre projet, de nous faire incontinent retourner d'où nous venions. Le Sr de Chamillart arriva le 31 Octobre, & le Duc de Vendôme le lendemain.

Le 2 de Novembre, on tint Conseil, où

où l'on débattit le parti à prendre. Le Duc de Vendôme insista toujours qu'il falloit marcher au Duc de Marlborough pour le combattre, ou que, si cela ne se pouvoit, il falloit barrer aux ennemis tout chemin de retour, afin de les réduire à la nécessité de mourir de faim, ou de demander la paix. Je soutenois que, comme il n'étoit pas possible que nous pussions empêcher les ennemis de se faire un passage en quelque endroit, attendu la prodigieuse étendue de pays qu'il nous falloit garder, il étoit nécessaire d'exécuter ce que nous avions proposé auparavant, afin de garder quelque chose. Je représentois aussi que, si nous nous obstinions à rester dans la situation où nous étions alors, il nous arriveroit quelque catastrophe fâcheuse. 1708.

Le sieur de Chamillart, qui avoit le pouvoir de décider, détermina qu'on resteroit derriere l'Escaut & le canal, jusqu'après la prise de la citadelle de Lille; ensuite de quoi on verroit ce qu'il

y auroit à faire : que, pour défendre
1708. plus facilement l'Escaut, on feroit des digues, pour faire regonfler la riviere, & en inonder les bords, depuis Gand jusqu'à Tournai. Le sieur de Chamlay, que le Roi avoit envoyé avec son Ministre, & moi, nous eûmes beau représenter que la chose étoit impossible, Chamillart conclut qu'elle étoit facile, & l'on se mit en devoir de le faire ; mais jamais l'on ne put parvenir, qu'à former par-ci par-là quelque flaques d'eau.

M. de Chamillart repartit peu de jours après ; &, comme il avoit été témoin lui-même des vivacités du Duc de Vendôme, sur mon chapitre, il obtint la permission, pour que je retournasse en Alsace : je l'en avois fort sollicité, d'autant que la jalousie du Duc de Vendôme contre moi ne pouvoit être que très-préjudiciable au bien du service. Je reçus mon ordre le 14 Novembre ; je partis le 16, & le 22 j'arrivai à Strasbourg.

J'avois ordre de ne point séparer l'armée du Rhin, jusqu'à ce que la campagne fût finie en Flandre. 1708.

Pendant que j'étois au Saulsoy, je reçus secrétement une lettre du Duc de Marlborough, qui me marquoit que la conjoncture présente étoit très-propre pour entamer une négociation de paix; qu'il falloit en faire la proposition aux Députés des Etats Généraux, au Prince Eugene & à lui Marlborough; qu'ils ne manqueroient pas de la lui communiquer; & qu'il feroit tout de son mieux pour la faire accepter. Rien ne pouvoit être plus avantageux que cet avis du Duc de Marlborough: cela nous ouvroit une porte honorable, pour finir une guerre onéreuse. J'en parlai à Mgr. le Duc de Bourgogne, & à M. de Chamillart, qui envoya aussi-tôt un Courier au Roi pour recevoir ses ordres sur la réponse. Le Roi les envoya à M. de Chamillart, qui, par un excès de politique, s'étoit imaginé que cette proposition de Marlbo-

rough ne provenoit que de la mauvaise
1708. situation, où se trouvoit l'armée des Alliés.

J'avoue que ce raisonnement me passoit ; & par la maniere dont Marlborough m'avoit écrit, j'étois persuadé que la peur n'y avoit aucune part, mais seulement l'envie de finir une guerre, dont toute l'Europe commençoit à se lasser. Il n'y avoit aucune apparence de mauvaise foi dans tout ce qu'il me mandoit, & il ne s'étoit adressé à moi, que dans la vue de faire passer la négociation par mes mains, croyant que cela pourroit m'être utile. M. de Chamillart me dicta la réponse que je devois faire, & je la trouvai si extraordinaire, que je l'envoyai en françois, afin que le Duc de Marlborough pût voir qu'elle ne venoit pas de moi: en effet, il en fut si choqué, qu'on ne put retirer de cette ouverture aucun fruit pour la paix. Je suis même persuadé que cela fut principalement cause de l'aversion que le Duc de

Marlborough montra toujours depuis, pour la pacification. 1708.

Dès que je fus parti du Saulsoy, l'Electeur de Baviere, qui étoit revenu à Mons depuis six semaines, forma, de l'avis du Comte de Bergueick, le dessein de prendre Bruxelles. En effet, ayant rassemblé un corps de troupes, il y marcha, & en fit le siege. Le Duc de Marlborough & le Prince Eugene, se trouvant maîtres de la ville de Lille, & ne croyant pas avoir besoin de toute leur armée pour le siege de la citadelle, dont l'investissement étoit très-court & très-facile, résolurent de secourir Bruxelles. Ils marcherent donc avec le gros de leurs troupes sur l'Escaut, & dans la nuit le passerent, tant à Oudenarde, que sur des ponts qu'ils firent, sans trouver aucun obstacle, & même à l'insu de nos troupes qui bordoient cette riviere, de maniere que le matin tous les différens Corps qui y étoient repartis, voyant les ennemis marcher à eux, se replierent

1708. en grand désordre sur le quartier général au Saulsoy. Les ennemis continuerent leur marche en toute diligence sur Bruxelles, & l'Electeur fut obligé d'en lever le siege avec tant de précipitation, qu'il abandonna son canon, ses munitions de guerre & de bouche, tous ses blessés & malades. Mgr. le Duc de Bourgogne, avec le Duc de Vendôme, se retira sous Douay. Les ennemis, après avoir exécuté leur projet, retournerent auprès de Lille.

Le Duc de Vendôme étoit si convaincu que les ennemis ne pouvoient forcer aucun passage, ni sur l'Escaut, ni sur le canal, qu'il avoit, la veille de l'esclandre, mandé à la Cour, que l'on fût en repos, & qu'il en répondoit. Le Roi apprenant le lendemain que le contraire étoit arrivé, & d'ailleurs ennuyé des mauvaises manœuvres de toute cette campagne, en fut si outré, qu'il envoya ordre à Mgr. le Duc de Bourgogne & au Duc de Vendôme, de séparer incontinent l'armée,

& de s'en retourner de leurs personnes à Versailles. Le Duc de Vendôme, qui connoissoit l'importance de conserver Gand, représenta au Roi, que s'il lui vouloit permettre d'aller se camper derriere le canal, avec le gros de l'armée, les ennemis seroient fort embarrassés, pour remplir les magasins de Lille, attendu que ne le pouvant que par terre, de Bruxelles, ils avoient besoin de presque toute leur armée pour escorter les convois, à cause du voisinage de Gand; de plus, qu'il leur falloit tout l'hiver pour cela, ce qui, joint à la mauvaise saison & aux mauvais chemins, ruineroit totalement leurs troupes, sans qu'ils pussent peut-être venir à bout d'y conduire tous les approvisionnemens nécessaires. Le Roi, malgré tout ce que put dire le Duc de Vendôme, demeura ferme sur l'ordre qu'il avoit donné; & l'armée fut renvoyée en quartiers d'hiver, quoique la citadelle de Lille ne fût pas encore prise. Il est étonnant que le Roi, pendant 1708.

la campagne, eût donné dans toutes les
1708. propositions extraordinaires du Duc de Vendôme, & qu'il s'obstinât alors à rejetter l'unique raisonnable qu'il eût faite.

Dès que le Maréchal de Boufflers eut capitulé pour la citadelle de Lille, les ennemis, qui savoient les difficultés qu'ils auroient à voiturer par terre dans la ville les provisions nécessaires, résolurent de s'ouvrir la navigation des rivieres, afin d'y pouvoir, sans fatigue, ni dépense, conduire tout ce qu'ils voudroient. Pour cet effet, ils marcherent droit à Gand, ville qui, par sa situation, étoit la clef de toutes les rivieres & de tous les canaux. Le Comte de la Motte y étoit avec trente-sept bataillons : au bout de quatre jours de tranchée ouverte, il battit la chamade, & se rendit, quoiqu'il n'y eût pas encore de batteries contre le corps de la place, & que le chemin couvert n'eût pas été attaqué. Il donnoit pour excuse la crainte d'être

obligé de se rendre prisonnier de guerre, & de perdre par-là une garnison dont on auroit besoin la campagne suivante, pour former une armée. S'il n'avoit pas tout sacrifié à ce faux raisonnement politique, les ennemis auroient été obligés de lever le siege; car la grande gelée commença le même soir qu'il se rendit, avec une telle force, qu'il auroit été impossible de remuer la terre, ni de rester campé. 1708.

Ainsi finit cette campagne, d'autant plus malheureuse, qu'elle ne devoit pas l'être : il fallut, pour la rendre telle, que nous fissions sottises sur sottises; & malgré tout cela, si l'on n'avoit pas fait la derniere, on auroit eu beau jeu, l'année d'après.

Le Maréchal de Boufflers s'acquit beaucoup de gloire par la défense de Lille : ce fut de son propre mouvement qu'il demanda à se jetter dans la Capitale de son Gouvernement : aussi à son retour à la Cour, le Roi le fit Pair de France, lui donna les entrées de pre-

mier Gentilhomme de la Chambre, &
1708. la furvivance de fon Gouvernement à fon fils.

Je ne puis m'empêcher de faire remarquer ici, qu'en quatre mois de temps, je me fuis trouvé commander les armées du Roi en Efpagne, fur le Rhin, fur la Mozelle & en Flandre, fans compter la patente que l'on m'avoit donnée pour le Dauphiné.

Je n'ai pas parlé de l'entreprife que le Roi Jacques fit en Ecoffe au commencement de cette année, à caufe que je n'y eus point de part; je ne la fus même qu'après qu'elle eut éclaté. A la follicitation de la plus grande partie de la Nobleffe Ecoffoife, le Roi réfolut d'y envoyer fix mille hommes avec ce Prince. Il s'étoit embarqué à Dunkerque; mais les vents contraires l'ayant détenu dans ce port, les Anglois eurent le temps de mettre une flotte en mer, de maniere qu'ils le fuivirent de fi près qu'ils le joignirent à la hauteur de la riviere d'Edim-

bourg : ne pouvant débarquer à leur vue, la flotte se dispersa, quelques-uns des vaisseaux furent pris, & le Prince regagna Dunkerque. 1708.

Cette affaire avoit été très-mal concertée du côté de la France, & cela par la mésintelligence & la jalousie de MM. de Chamillart & de Pontchartrain, le premier, Ministre de la Guerre, & le dernier, Ministre de la Marine. L'on prétend aussi que si le Chevalier de Fourbin, qui commandoit l'escadre, avoit voulu risquer de perdre ses vaisseaux, le jeune Roi auroit pu mettre pied à terre ; car il ne tenoit qu'à lui d'entrer dans la riviere d'Edimbourg, & d'y échouer, moyennant quoi les troupes auroient débarqué : à la vérité, les Anglois auroient peut-être pu brûler les vaisseaux, avant qu'on en eût retiré tous les attirails de guerre & toutes les munitions qui y étoient. Cette considération ne devoit pas être un obstacle ; car l'affaire essentielle étoit, que le Corps de

1708. troupes avec le jeune Roi fût débarqué : toute l'Ecosse l'attendoit avec impatience, prête à prendre les armes en sa faveur : de plus, l'Angleterre étoit alors entiérement dégarnie de troupes, de maniere qu'il auroit pu, sans obstacle, s'avancer dans le Nord, où nombre de personnes considérables avoient promis de se joindre. Il y a même apparence que sa sœur, la Reine Anne, dans la crainte d'une guerre civile, auroit cherché à s'accommoder avec lui, moyennant quoi il auroit été sûr d'être rétabli sur le trône de ses ancêtres. La consternation étoit si grande à Londres, que la banque royale manqua culbuter, tout le monde accourant pour retirer son argent ; mais la nouvelle du mauvais succès de l'entreprise rétablit bientôt le crédit du Gouvernement. Il n'y eut que le Comte de Gacé à qui cette expédition fut heureuse. M. de Chamillart, son ami intime, l'avoit fait nommer Général des troupes Françoises, & il reçut à bord le brevet de

Maréchal de France. Les Ecoſſois m'a- 1708.
voient demandé avec inſtance ; mais le Roi ne le voulut point, diſant qu'il avoit beſoin de moi ailleurs ; c'étoit l'effet de l'intrigue de Chamillart pour le Comte de Gacé.

Le Roi Jacques fit enſuite la campagne, *incognito*, auprès de Monſeigneur le Duc de Bourgogne, ſe trouva au combat d'Oudenarde, où il montra beaucoup de valeur & de ſang-froid, & acquit par ſon affabilité l'amitié de tout le monde ; car naturellement on ſe prévient en faveur des malheureux, quand il n'y a pas eu de leur faute, & que leur conduite d'ailleurs eſt bonne.

Le Roi fit au mois de Mars une nou-
velle deſtination pour les armées. Il 1709.
nomma pour celle de Flandre Monſeigneur le Dauphin, & le Maréchal de Villars ſous lui : celle du Rhin fut pour Monſeigneur le Duc de Bourgogne, & le Maréchal d'Harcourt ſous lui : celle des frontieres du Piémont, compoſée de

1709. quatre-vingt-quatre bataillons, & de trente escadrons, fut mon partage.

Je partis le 22 Avril, & arrivai à Grenoble le 26. Mon premier soin fut d'examiner l'état des magasins, & je trouvai que loin d'en avoir pour la campagne, il n'y en avoit pas pour la subsistance journaliere des troupes jusqu'à la fin de Mai; sur quoi je dépêchai un Courier à la Cour, pour représenter les dangers, où le manque de vivres nous alloit jetter, l'impossibilité de rassembler l'armée, & par conséquent de nous opposer aux entreprises des ennemis, dont les préparatifs du côté de Suze étoient fort grands, & qu'ainsi il falloit incontinent y apporter du remede, ou que je me trouverois dans la dure nécessité de mettre simplement dans chaque place un nombre de troupes proportionné aux vivres, & de renvoyer le reste en France.

Comme pour toute réponse, l'on me manda qu'on parleroit aux Entrepre-

neurs, & qu'on espéroit qu'ils trouveroient le moyen de ne nous pas laisser 1709.
manquer, je crus que, puisque la Cour, nonobstant l'importance de l'affaire, sembloit nous abandonner, il falloit chercher soi-même des expédiens pour défendre cette frontiere, la plus mauvaise du Royaume, & par où l'ennemi pouvoit en une campagne pénétrer en France. J'écrivis donc à tous les Intendans voisins & éloignés, je leur exposai notre triste état, leur en fis voir les conséquences, & les conjurai de nous aider sans perdre de temps. Je fis moi-même un tour en Languedoc, d'où, par le moyen de M. de Basville, Intendant, je tirai quelques grains. J'envoyai le sieur de Mauroy, Maréchal de Camp, en Franche-Comté, Bourgogne & Champagne; il m'en apporta des bleds, qu'il fit descendre par la Saone. Je fis aussi des impositions en Savoie, Dauphiné & Provence, que je levai très-promptement par le moyen des Officiers, à qui j'en

donnai la commission. M. le Gendre, Intendant de Montauban, quoiqu'il n'eût aucun ordre, ni fonds, nous en envoya sur son simple crédit vingt mille quintaux. Enfin, nous vînmes à bout de nous assûrer des grains pour une partie de la campagne, en attendant la récolte; mais comme, à cause de l'éloignement, il nous falloit beaucoup de temps pour qu'ils pussent être mis dans les différens emplacemens, nous ne pûmes jamais vivre qu'au jour la journée, toujours au hasard de manquer, si le moindre accident arrivoit à nos voitures.

1709.

Le manque d'argent étoit encore un grand embarras : la Cour ne nous envoyoit pas le moindre secours; tout ce qu'elle pouvoit ramasser étoit aussi-tôt voituré en Flandre. Cela m'obligea à prendre d'autorité tout l'argent que je trouvai dans les recettes. M. Desmaretz, Contrôleur-Général des Finances, m'en écrivit, pour me représenter que cela étoit contre toutes sortes de regles;

mais je lui répondis qu'il l'étoit encore plus, de laiſſer périr une armée qui barroit aux ennemis l'entrée de la France, & il ne m'en parla plus. J'arrêtai auſſi une voiture de cent mille écus, qui alloit de Marſeille à Paris : M. de Trudaine, Intendant à Lyon, trouva moyen d'y emprunter autre cent mille écus, & de cette maniere je me mis un peu à l'aiſe. 1709.

Après avoir mis toutes choſes dans le meilleur train qu'il m'étoit poſſible, je viſitai la frontiere.

Je commençai par le Haut-Dauphiné, d'où je m'en allai en Provence, de là je revins en Savoie, puis en Tarentaiſe, d'où je retournai par la Maurienne à Briançon.

La connoiſſance que je venois de prendre du pays, me détermina ſur la maniere de me placer pour la défenſe de cette frontiere, ſavoir, depuis Antibes juſqu'au Lac de Geneve. Cette étendue étoit de plus de ſoixante lieues au travers des Alpes.

La défenſive étoit difficile, vu qu'un
1709. ennemi qui ſe tenoit dans la plaine de Piémont, & qui avoit ſon projet formé, ſe pouvoit tout d'un coup porter avec toutes ſes forces du côté qu'il vouloit ; au lieu qu'incertains de ſes deſſeins, nous étions obligés de nous ſéparer pour porter notre attention de tous côtés ; ainſi il étoit vraiſemblable que nous ſerions percés en quelque endroit ; auquel cas les ennemis deviendroient les maîtres de ce qu'ils voudroient. J'imaginai un nouvel emplacement, par lequel je me trouvois à portée de tout, & en état d'arriver partout avec toute l'armée, ou du moins avec des forces ſuffiſantes pour barrer le paſſage aux ennemis.

Je me fis donc l'idée d'une ligne dont le centre avançoit, & la droite & la gauche étoient en arriere, en ſorte que je faiſois toujours la corde, & que les ennemis néceſſairement faiſoient l'arc.

Je pris Briançon pour le point fixe de ce centre, où devoit être le gros de mes

troupes, & d'où je devois les faire filer sur la droite ou sur la gauche, selon les mouvemens des ennemis. Ma ligne à droite passoit par la vallée de Barcelonette, & tomboit de là par le col de la Caillolle, dans la vallée d'Entraune, où le Var prend sa source, & continuoit, en suivant cette riviere, jusqu'à son embouchure dans la Méditerranée entre Saint-Laurent & Antibes. Pour assûrer ma communication de ce côté-là, je fis faire à Tournoux, dans la vallée de Barcelonette, un camp retranché, qui devoit me servir comme de magasin & de réservoir à troupes, en cas que les ennemis se portassent vers Côni, ou le col de Tende. L'entrée par la vallée de Barcelonette étoit fort aisée, & de là les ennemis auroient pu, sans passer de col, aller à Seyne & sur la Durance, & se trouver par-là tout d'un coup au milieu de notre pays; ainsi j'étois bien aise d'être sûr de leur barrer cette porte, en faisant bien accommoder le poste de

1709.

Tournoux, par où il falloit paſſer pour
1709. aller plus en avant.

Ma ligne à gauche paſſoit par le col du Galibier, tomboit à Valoire, de là à Saint-Jean de Maurienne, & puis à couvert de l'Arc juſqu'à ſon embouchure dans l'Iſere, que je ſuivois juſqu'à Montmélian & Barraux, où j'avois médité un camp retranché. Je ne comptois pas garder la Tarentaiſe, ni le reſte de la Savoie, à cauſe que ma ligne auroit été trop droite, & que les ennemis auroient pu très-aiſément, par des contre-marches, me percer quelque part; mais, reculant ma ligne, j'avois toujours le temps de les devancer. Pour aſsûrer les navettes néceſſaires, j'avois ma principale attention ſur Valoire, poſte excellent, qui couvroit le Galibier, empêchoit les ennemis de deſcendre par la Maurienne, plus bas que Saint-Michel, & par conſéquent les rejettant néceſſairement dans la Tarentaiſe, s'ils vouloient aller en Savoie, me donnoit tout le temps d'y

arriver avant eux, & de me placer. J'étois bien sûr, que tant que je ne laisserois aux ennemis de communication avec le Piémont que par le petit Saint-Bernard, ils ne pouvoient hiverner en Savoie, attendu que leurs subsistances viendroient de trop loin, & que de plus nous pouvions facilement, quand les neiges auroient bouché les passages, tomber sur eux, avec un tel nombre de troupes qu'il plairoit au Roi de nous envoyer des autres frontieres. 1709.

Comme de la conservation du point milieu de ma ligne dépendoit tout mon systême, je crus qu'il falloit principalement s'en assûrer; ainsi Briançon étant une très-mauvaise place commandée de par-tout, & sur laquelle je savois que le Duc de Savoie avoit toujours la vue, je fis travailler à un camp retranché sur les hauteurs des têtes au dessus de la ville. Cela se fit avec tant de diligence, qu'en un mois de temps il fut en état de défense; j'occupai aussi le Randouil-

1709. let, autre hauteur qui commandoit aux têtes : dans la ſuite, à force de travailler, j'en fis un poſte ſi excellent, que douze bataillons ſuffiſoient pour ſa défenſe contre toute une armée : le tout étoit baſtionné avec chemin couvert, ouvrages extérieurs, & cinq cents pieces de canon. J'y fis auſſi bâtir des maiſons, & y conduiſis de l'eau de fontaine ; car l'on ne pouvoit que difficilement en aller chercher dans la Durance, quoiqu'au pied du camp. Toutes ces diſpoſitions faites, je me campai dans la vallée de Monneſtier, à deux lieues de Briançon, avec le gros de mon infanterie. Je mis cinq bataillons dans la vallée de Queyras, douze dans le camp de Tournoux, & neuf en Provence : je plaçai quatre bataillons à Valoire, quatre à Villars-Gondrin, auprès de Saint-Jean de Maurienne. J'en détachai auſſi ſept en Tarentaiſe, avec toute ma cavalerie, aux ordres du ſieur de Thouy, Lieutenant Général, à qui j'ordonnai de faire bonne

contenance ; mais de ſe replier ſur Conflans, & de là à Montmelian, ſi les ennemis marchoient à lui, avec des forces ſupérieures. 1709.

Je ſuis entré dans un plus grand détail, à cauſe que cette guerre étoit toute différente des autres, & que, ſans tout ce que je viens de dire, on n'auroit pu la comprendre. Elle paroît d'abord extraordinaire & fort difficile ; mais je puis aſsûrer, qu'en ſuivant l'idée que je m'en ſuis faite, c'eſt la plus aiſée. Il ne s'agit que d'être bien averti des mouvemens des ennemis, & de faire ſes navettes à propos : l'un & l'autre eſt très-facile ; car, par ma poſition, on voit venir l'ennemi de ſi loin, que l'on peut toujours arriver à temps, quand même il déroberoit quelques marches.

Il faut obſerver, qu'en fait de guerre de montagne, quand on eſt maître des hauteurs, l'on arrête ſon ennemi ; & c'eſt ce que j'avois eu attention de ménager dans la ligne que je m'étois propoſée.

1709. Pour preuve que je croyois ma défensive bonne, la campagne d'après je donnai, de mon propre mouvement, vingt bataillons des quatre-vingt-quatre que j'avois, afin que le Roi pût en grossir ses armées ailleurs.

Au mois de Mai il y eut un soulevement causé par des Fanatiques. Le Duc de Roquelaure, Lieutenant Général, qui commandoit en Languedoc, me demanda du secours. Je lui envoyai aussitôt quatre bataillons, qui attaquerent les Rebelles, & les défirent; en sorte que le calme y fut rétabli incontinent après.

Vers le 12 de Juin, nous eûmes la nouvelle d'un changement dans le Ministere : M. Voisin fut fait Secrétaire d'Etat de la Guerre, à la place de M. de Chamillart. La cause de la disgrace de ce dernier venoit du déchaînement de tout le monde contre lui, de maniere que le Roi, vu le bouleversement général des affaires, ne crut pas devoir le maintenir en place plus long-temps,

malgré

malgré l'amitié perſonnelle qu'il avoit pour lui. Il faut avouer que c'étoit un bon homme, qui avoit de très-bonnes intentions; mais il avoit ſi peu de génie, qu'il eſt étonnant comment le Roi, doué d'une profonde pénétration, avoit pu le choiſir pour Miniſtre, ou du moins le garder ſi long-temps, au haſard du tort qui en revenoit journellement à ſes affaires. Il avoit une opinion merveilleuſe de ſa capacité, & diſoit toujours, quand on commençoit à lui parler: *Je le ſais*, quoiqu'il fût queſtion de toute autre choſe que de ce qu'il s'imaginoit. Il croyoit être Général; auſſi manda-t-il une fois au Maréchal de Teſſé, que, s'il étoit à la tête d'un corps de cinq à ſix mille chevaux, il ne ſeroit pas embarraſſé de faire de belles manœuvres. La premiere connoiſſance que le Roi eut de lui, fut à l'occaſion du billard; il étoit un des meilleurs Joueurs du Royaume, & comme le Roi jouoit très-volontiers, cela lui donna lieu 1709.

1709. de venir ſouvent à la Cour, & d'être dans les parties du Prince : par ce moyen, il obtint une charge d'Intendant des Finances, & s'étant introduit dans la faveur de Madame de Maintenon, il fut fait Contrôleur Général, lorſque M. de Pontchartrain devint Chancelier. Peu après M. de Barbeſieux, Secrétaire d'Etat de la Guerre, étant mort, on lui donna auſſi cet emploi. Il n'eſt pas étonnant qu'il ne pût s'en bien acquitter, puiſque MM. Colbert & de Louvois, deux des plus grands Miniſtres qu'il y ait eu en France, ſe trouvoient chacun aſſez chargé d'un ſeul de ces emplois. En 1708, ne ſachant plus où il en étoit, il ſupplia le Roi de le décharger des Finances, qui furent données à M. Deſmaretz; & enfin, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de le laiſſer plus long-temps en place, ſans riſquer de tout perdre, le Roi lui accorda une groſſe penſion, & donna ſa charge à M. Voiſin. Le Marquis de Cany, fils de M. de Chamillart, avoit été reçu

en ſurvivance ; il fut obligé de donner auſſi ſa démiſſion ; il acheta le régiment de la Marine, qui ſervoit en Dauphiné avec moi, & le joignit au plus tôt ; il a continué à ſervir avec diſtinction, aimé des Officiers de ſon régiment, qui n'avoient pas coutume de ſe ſoucier de leur Colonel, eſtimé de tout le monde par ſa valeur, douceur & politeſſe ; en un mot, il ne paroiſſoit pas en lui qu'il eût jamais été Secrétaire d'Etat : auſſi ſa conduite lui attira toute ſorte de conſidération. Il mourut de la petite vérole, en 1716. 1709.

L'origine de la fortune de M. Voiſin fut, qu'étant Intendant de Maubeuge, pendant les ſieges de Mons & de Namur, il eut occaſion d'être connu de Madame de Maintenon, qui goûta fort ſa femme ; ce qui, joint à ſa probité & à ſon application, fut cauſe que Madame de Maintenon le chargea des affaires de S. Cyr, & lui fit avoir une place de Conſeiller d'Etat. En 1714, le Chancelier Pontchartrain, ayant demandé à

se retirer, pour songer uniquement à
1709. son salut, M. Voisin fut fait Chancelier, & conserva toujours, & la charge de Ministre de la Guerre, & l'administration de S. Cyr : il mourut d'apoplexie au commencement de 1717. C'étoit un homme de sens, capable de grands détails, mais peu versé dans les affaires de politique : il étoit fort dur dans ses réponses, toutefois très-juste, & cherchoit avec soin à découvrir les gens de mérite, pour les mettre en place : il étoit toujours appliqué à sa besogne, n'ayant nulle autre passion. Plusieurs, qui l'ont connu à fond, pensoient qu'il étoit l'homme du Royaume le plus propre à être Contrôleur Général des Finances.

Le Maréchal de Villeroi, qui ne pouvoit souffrir Chamillart, m'envoya un Courier pour me donner avis de ce changement.

Vers le commencement de Juillet, les ennemis ayant rassemblé le gros de leur infanterie dans le voisinage de Suze,

firent travailler à accommoder les chemins du Mont-Cenis ; le 11 ils pafferent 1709.
les Alpes, & fe camperent dans la Haute-Maurienne, entre l'Annebourg & Termignon ; fur quoi je détachai M. de Cilly, Lieutenant Général, avec deux brigades d'Infanterie, pour aller à Valoire joindre le Marquis de Broglie, Maréchal de Camp, qui y étoit déjà avec une autre brigade. Je fis auffi avancer tous les Grenadiers de ces troupes à la Sourdiere, pofte excellent fur l'Arc, entre S. Michel & S. André, afin de barrer les paffages à la gauche de l'Arc. Je fis rapprocher de Briançon les troupes, que j'avois étendues fur ma droite.

Le Comte de Thaun, Feld-Maréchal de l'Empereur, qui commandoit en Chef l'armée des ennemis, s'avança enfuite entre Aufoy & Bourget, & de là auprès de S. André. Un petit corps s'approcha en même temps du petit S. Bernard par les vallées d'Aoft ; & le fieur de Rebender, Général des troupes du

1709. Duc de Savoie, vint camper à Oulx, avec dix-huit bataillons & quelques escadrons : le gros de leur cavalerie resta dans la plaine, près Orbaſſan.

Je ne voulus pas faire d'autre mouvement juſqu'à ce que je viſſe plus clair dans le deſſein des ennemis, étant bien sûr d'arriver toujours à temps, de quelque côté qu'ils ſe portaſſent.

Le Comte de Thaun, nous voyant réſolus de ne point quitter les poſtes que nous occupions, jugea qu'il ne pouvoit pas deſcendre plus avant dans la Maurienne, ni trouver jour à nous déplacer d'auprès de Briançon; ce qui étoit ſon principal objet. Il ſe détermina donc à prendre le chemin de la Tarentaiſe, pour pénétrer en Savoie. Pour cet effet, il fit prendre les devants à ſix mille hommes par le col de la Vanoiſe, & en même temps M. de Shulembourg deſcendit le petit S. Bernard.

Dès que je vis M. de Thaun déterminé, j'alongeai mes troupes par la

Basse-Maurienne, jusqu'à l'Isere, afin de passer cette riviere sur le pont de bateaux que j'avois fait construire à Freterive, de m'opposer aux ennemis de l'autre côté, & de donner la main à M. de Thouy. L'instruction, que j'avois donnée par écrit à ce dernier, étoit de se replier derriere l'Arly, à mesure qu'un ennemi supérieur s'avanceroit, & s'il en étoit chassé, de se retirer à Freterive, rejettant trois bataillons dans les montagnes de Tamieres, & cinq escadrons de Dragons du côté de Faverges & d'Anneci, afin de mieux observer les mouvemens des ennemis, & les inquiéter sur leurs derrieres, s'ils continuoient à suivre l'Isere. 1709.

M. de Thouy, en conséquence de mes ordres, retira ses troupes de la tête de la Tarentaise, puis évacua Moustiers; mais quand il arriva auprès de Conflans, au lieu de mettre l'Arly devant lui, il se plaça dans la plaine, entre la Roche-Sevin & Conflans. Les ennemis l'y attaquerent le 28 Juillet, & il fut culbuté,

tant à cauſe du nombre ſupérieur, que
1709. par ſa mauvaiſe diſpoſition, ayant mis ſon infanterie en plaine, & la cavalerie dans un marais : il eut pourtant le bonheur de ne perdre que deux cents Cavaliers, & environ trois ou quatre cents hommes de pied, & il ſe retira à Freterive, où j'arrivai en même temps que lui avec la tête de l'armée. Je trouvai qu'il avoit oublié de faire occuper le col de Tamiers, de maniere que de Conflans les ennemis pouvoient gagner par-là les hauteurs, qui dominoient ſur la plaine de Freterive; ainſi je me repliai au camp de Francin, mettant ma droite à la ville de Montmelian, & ma gauche à la montagne, pour empêcher que les ennemis ne puſſent y venir. J'envoyai le ſieur de Bérenger, Colonel d'Infanterie, avec quatre cents hommes, occuper les Bauges; je le fis ſuivre, deux jours après, par le ſieur de Maulevrier, Brigadier, avec douze cents hommes de renfort. Le ſieur de Prades, Brigadier, ſe retira du

côté de Faverges, avec deux régimens de Dragons. 1709.

Les ennemis ſe camperent en deçà de l'Arly, dans la plaine de l'Hôpital, occupant le col de Tamiers, & puis firent venir toute leur cavalerie, au nombre de ſoixante-dix eſcadrons.

Il ſera curieux & même utile, pour l'avenir, que j'explique la poſition de mes troupes, d'autant qu'elle étoit auſſi ſinguliere que nouvelle & avantageuſe. Ma principale attention étoit non-ſeulement de couvrir Barraux, mais de conſerver en même temps une communication sûre avec le Haut-Dauphiné, de crainte que les ennemis, par des contre-marches, ne trouvaſſent le moyen de ſe mettre entre moi & Briançon, que je ne pouvois plus ſecourir, s'ils étoient une fois placés. Il étoit donc queſtion de garder vingt-cinq lieues de montagnes; car il y en avoit autant de Briançon à Montmélian. Je laiſſai à M. de Dillon vingt-deux bataillons, pour la garde du camp des

Têtes, de Queyras, & de la vallée du
1706. Monneſtier; trois bataillons à Valoire, pour la garde du col du Galibier, qui étoit le point eſſentiel pour notre communication. Je mis trois bataillons à S. Jean de Maurienne, quatre à S. Etienne de Quines, quinze à Ayguebelle, cinq à Ayguebellette, & autant d'eſcadrons près de l'embouchure de l'Arc dans l'Iſere, & je me plaçai à Francin, avec dix-neuf bataillons & vingt eſcadrons. Depuis Valoire juſqu'au pont de Montmélian, tous ces différens corps étoient couverts de l'Arc ou de l'Iſere, & avoient ordre de tenir continuellement des partis ſur les hauteurs, pour obſerver les mouvemens des ennemis dans la Tarentaiſe, ou du côté de Conflans: elles devoient marcher par leur droite, ou par leur gauche, ſelon ce qu'ils verroient faire aux ennemis, ſans attendre de mes nouvelles, afin de pouvoir ſe trouver en force de quelque côté que l'ennemi voulût tenter de percer notre ligne. Rien

n'étoit plus ſimple que toutes nos manœuvres, & à moins que de nous endormir, l'ennemi ne pouvoit nous prévenir nulle part, attendu qu'on voyoit tous les mouvemens qu'il faiſoit, & qu'il avoit toujours un cercle à faire, dans le temps que nous coupions au court: pour que nos navettes ſe fiſſent plus promptement, j'avois fait des chemins par-tout. 1709.

Les ennemis pouſſerent des détachemens par Faverge, & près du lac d'Anneci, pour entrer dans les Bauges, ſans quoi ils ne pouvoient nous dépoſter de Montmélian; mais la bonne contenance de nos troupes fut cauſe qu'ils n'en firent pas même la tentative: toutefois, pour ne pas reſter les bras croiſés, & pour tâcher, par un dernier effort, à nous déplacer, ils avancerent toute leur cavalerie vers le Rhône. Ils avoient de plus un nouveau motif pour s'en approcher; ſavoir, de ſe mettre à portée de donner la main au Baron de Merçy, lequel étoit

entré dans la Haute-Alſace, avec un
1709. corps d'armée; &, s'il réuſſiſſoit, ils comptoient, au moyen de la communication qu'ils établiroient avec les troupes Impériales en Franche-Comté & Alſace, de pouvoir hiverner en Savoie, & par-là d'être en état, la campagne d'après, de pouſſer en avant.

Les ennemis donc, pour ces raiſons, firent d'abord attaquer le château d'Anneci, où nous n'avions que ſoixante hommes; ils s'en rendirent aiſément les maîtres, enſuite s'avancerent juſqu'au Rhône.

M. de Prades, qui avoit alors huit eſcadrons de Dragons, ſe retira à Seiſſel; & je lui envoyai ſix cents hommes de pied, pour lui aider à défendre le Rhône, conjointement avec les Milices de Bugey & de Breſſe, que j'avois fait convoquer. Je plaçai onze compagnies de Grenadiers à la Chana, pour être à portée de joindre M. de Prades: j'en mis cinq au Bourget avec cinq

cents hommes de pied, & j'envoyai M. de Cilly, Lieutenant Général, camper à Chambery avec ſeize eſcadrons & cinq bataillons : de cette maniere, je me préſentai de par-tout. 1709.

Les ennemis n'oſoient trop s'affoiblir à Conflans, crainte que je n'y marchaſſe; car ce poſte leur étoit néceſſaire pour ſe conſerver la communication avec leur pays; & ſi par haſard je m'en étois emparé, leur retraite en Piémont n'auroit pu ſe faire qu'en paſſant par la Suiſſe.

Pendant que nous étions tranquilles de part & d'autre à nous regarder, le Général Rebender voulut faire quelque action d'éclat: pour cet effet, il marcha de ſon camp auprès d'Exilles, & vint ſur le Mont Genevre à deſſein de mettre à contribution le Val-Deſprés, & ſur-tout le bourg de la Vacherte, qui n'étoit éloigné que d'une demi-lieue de Briançon. M. Dillon, qui commandoit de ces côtés, voyant que Re-

1709. bender étoit descendu du Mont-Genevre sur la Vachette, y marcha avec deux bataillons & six compagnies de Grenadiers, qu'il posta derriere le bourg. Dès que les ennemis (après s'être mis en bataille), se furent ébranlés pour attaquer un mauvais retranchement de palissades qu'on y avoit fait, M. Dillon sortit sur eux par la droite & la gauche du bourg, & les chargea avec tant de bravoure, qu'il les battit, en tua sept ou huit cents sur la place, & fit quatre cents prisonniers. Rebender se retira tout au plus vîte auprès d'Exilles, & ne montra plus le nez du reste de la campagne.

Nous apprîmes, peu de jours après, que le Comte de Mercy avoit été attaqué en Haute-Alsace par M. le Comte du Bourg, & battu à plate-couture. Cette victoire fut très-complette : les ennemis y eurent deux mille hommes de tués, & autant de prisonniers. Ce succès détermina le Comte de Thaun

à s'en retourner en Piémont ; ne voyant plus d'apparence de réussir dans aucun 1709.
de ses desseins ; ce qu'il exécuta à la fin de Septembre, partie par le col du petit Saint Bernard, & partie par le Mont-Cenis. Je remarchai en même temps par ma droite, & regagnai Briançon, où il ne fut plus question que d'attendre que le mauvais temps fût venu, pour que l'on pût, sans danger pour la frontiere, renvoyer les troupes en quartiers d'hiver.

Pendant que j'étois campé auprès de Briançon, je reçus ordre de me rendre en toute diligence à l'armée de Flandre. Il y avoit eu, quelque temps auparavant, à Malplaquet, un combat très-sanglant, où le Maréchal de Villars avoit reçu une blessure si grave au genou, qu'il ne pouvoit servir le reste de la campagne. Le Maréchal de Boufflers, qui s'étoit trouvé au combat comme Volontaire ( quoique l'ancien du Maréchal de Villars ), prit alors le com-

mandement de l'armée. Il étoit question
1709. de sauver Mons, qu'ensuite de leur victoire les ennemis assiégerent. Je partis le 11 Octobre de Briançon; je passai par Versailles, où je reçus les ordres du Roi, & j'arrivai le 18 à l'armée auprès du Quesnoy. Le Maréchal de Boufflers & moi visitâmes les approches du camp ennemi, pour voir s'il n'y auroit pas jour de tenter le secours de Mons: mais, outre que la chose étoit presque impraticable, par la position des ennemis, dont la droite étoit à la Haine, la gauche à la Sambre, & le front couvert de bois & de ruisseaux, nous avions une autre difficulté insurmontable; savoir, celle de notre subsistance. De notre camp, il y avoit sept lieues à celui des ennemis; ainsi il nous falloit deux jours pour y aller. Les Directeurs des vivres, bien loin de pouvoir nous donner du pain d'avance, n'étoient pas même en état de faire le soir la distribution du pain qui étoit dû le matin.

Cela nous détermina à ne ſonger qu'à empêcher les ennemis de faire d'autres conquêtes; & pour cet effet je me rendis à Maubeuge avec cinquante bataillons & cent eſcadrons. Le Maréchal de Boufflers reſta campé entre Valenciennes & le Queſnoy avec le reſte de l'armée, afin de couvrir ces deux places. Je travaillai de mon côté à un camp retranché ſur les hauteurs de l'autre côté de la Sambre; & dans peu de jours je le mis en ſi bon état, que je ne pouvois naturellement y être attaqué. Mons capitula le 20 Octobre, & les ennemis ſéparerent leur armée dans les derniers jours du mois. Nous en fîmes autant, après quoi je retournai à la Cour. 1709.

Le Roi érigea cet hiver la terre de Warty en Duché & Pairie pour moi & mes héritiers mâles du ſecond lit. Je fis changer le nom de Warty en celui de Fitz-James.

Il n'y eut rien de changé dans le commandement des armées; mais, comme 1710.

la campagne en Dauphiné commençoit
1710. toujours très-tard, le Roi, à la priere du Maréchal de Villars, m'ordonna d'aller en Flandre pour le secours de Douay que les ennemis assiégoient. Le Maréchal de Montesquiou, qui avoit commandé l'hiver en ce pays-là, auroit aisément pu empêcher ce siege; mais il fut si peu averti des mouvemens des ennemis, qu'il ne sut leur armée assemblée, que lorsqu'elle passoit la haute Deule; & au lieu de se retrancher sous Douay (chose très-facile), il se laissa surprendre à Vitry, & n'eut le temps que de se retirer en désordre vers Arleu, & de là à Cambray.

Dès le mois de Mars, M. Voisin m'avoit proposé, de la part du Roi, de commander l'armée de Flandre, jusqu'à ce que la blessure du Maréchal de Villars lui permît de s'y rendre. J'y avois consenti, à condition de partir dans l'instant, afin de prendre les mesures convenables pour me choisir un poste,

l'accommoder, & rassembler l'armée au premier avis d'un mouvement de la part des ennemis; car j'étois convaincu, qu'avec ces précautions il étoit très-possible de garantir Douay, & toutes les Places, depuis là jusqu'à la Sambre; mais aussi je soutenois que si une fois les ennemis y étoient placés, on n'en pourroit plus secourir aucune, attendu que ces grosses armées barrent tout un pays. Depuis cette conversation avec M. Voisin, il ne m'en parla plus; & je crois que cela vint, partie par jalousie du Maréchal de Villars, qui n'avoit point envie que je me trouvasse seul à la tête de l'armée, & partie par les faux avis que la Cour recevoit de Flandre, que les ennemis ne seroient pas en état de se mettre en campagne avant le mois de Juin. 1710.

Je partis donc au mois de Mai, & me rendis à Cambrai, où le Maréchal de Villars assembloit l'armée Nous marchâmes à Arras; & de là ayant passé

la Scarpe, nous nous portâmes sur les
1710. ennemis que nous trouvâmes bien retranchés ; leur droite aux marais de Lens, & leur gauche à la Scarpe, vis-à-vis de Vitry. Après les avoir reconnus, nous tombâmes d'accord qu'il n'étoit pas possible de les y attaquer. Il auroit été tout aussi impraticable de passer le ruisseau de Lens, & la Haute-Deule, d'autant qu'il nous falloit pour cela beaucoup de temps, & que les ennemis se retrouvant derriere la Scarpe, nous aurions encore moins pu les y forcer. Le côté de Vitry étoit pareillement si bien accommodé par des inondations & doubles retranchemens, qu'on ne pouvoit, avec prudence, imaginer de les y attaquer. L'on se détermina donc à ne plus songer qu'à empêcher les ennemis de faire d'autres conquêtes après la prise de Douay ; & en attendant, l'on se rapprocha du Mont Saint Eloi pour la commodité des fourrages.

N'étant donc plus question de batail-

ler ſitôt, j'eus ordre d'aller prompte-ment à mon poſte naturel en Dau- 1710.
phiné, où les ennemis commençoient à faire quelques mouvemens.

J'arrivai à Chambery le 22 Juin, & à Briançon le 27.

J'appris que l'armée du Duc de Savoie s'aſſembloit dans la plaine de Piémont, aux environs d'Orbaſſan; qu'il y avoit un corps de troupes du côté de la vallée de Sture; que l'on voituroit à Coni & Démont force munitions de guerre & de bouche, & qu'outre cela il y avoit à Suze de très-gros magaſins. Je crus donc qu'il falloit ſe mettre en état de s'oppoſer aux deſſeins que les ennemis pourroient avoir du côté du Var, ou de Barcelonette, ſans toutefois perdre de vue le haut Dauphiné & la Savoie. Pour cet effet, je fis la répartition ſuivante de nos troupes.

Je donnai à M. d'Artagnan, Lieutenant Général, ſix bataillons, & deux régimens de Dragons pour la défenſe

du Var : je mis à Seyne deux régimens
1710. de Dragons ; dans le camp de Tournoux en Barcelonette, dix bataillons ; à Guilleſtre, où j'établis le quartier général, douze bataillons ; au camp de Rouſſe, en Queyras, ſept bataillons ; à Briançon, dix-neuf bataillons ; à Saint Michel en Maurienne, ſept bataillons ; & en Tarentaiſe, deux bataillons, & vingt-ſept eſcadrons.

Dans cette ſituation, j'étois également à portée de tout, ſoit qu'il fallût, par ma droite, pouſſer des troupes ſur le Var (à cette fin j'avois fait travailler à des chemins juſqu'à Brok, où nous pouvions arriver de Tournoux en cinq jours de marche) ; ſoit qu'il fût queſtion de ſoutenir la vallée de Barcelonette, ou de me reporter par ma gauche en Queyras, à Briançon, ou en Maurienne, ſi les ennemis marchoient vers le Mont-Genevre, ou paſſoient le Mont-Cenis.

Je ne craignois que pour Monaco ;

car cette place étant hors de la ligne que je m'étois formée, je ne pouvois en empêcher le siege : de plus, par la situation du pays, il n'étoit guere possible de la secourir, d'autant que les ennemis en pouvoient faire le siege avec vingt bataillons, & nous observer avec cinquante. 1710.

L'armée des ennemis étoit composée de soixante-dix bataillons, & soxante-dix escadrons, sans les garnisons · la nôtre, de soixante-dix bataillons, y compris toutes les garnisons, & trente-un escadrons.

Vers le 10 Juillet, le gros de l'armée ennemie commença à défiler du côté de Coni & de Démont. Je me contentai de pousser quelques bataillons à Colmars, & de me camper moi-même sur le col de Vaars. Je rapprochai de Briançon les bataillons de la Maurienne, & fis marcher à Grenoble douze escadrons, & dix à Monestiers, afin qu'ils eussent moins de chemin à faire pour gagner

le Var, ſans pourtant encore s'éloigner
1710. de la Savoie.

Les ennemis, pour me jetter dans l'incertitude de leur véritable projet, & me donner jalouſie de par-tout, firent avancer à Oulx, & puis à Salbetran M. de Rébender, avec une douzaine de bataillons. M. de Shulembourg ſe préſenta en même temps dans la ville d'Aoſt, avec quatre bataillons & de la cavalerie; ſur cela, je marchai à Guilleſtre, & pouſſai quelques bataillons vers Briançon & la Maurienne.

Enfin, vers le 21 Juillet, le Comte de Thaun, avec le gros de l'armée, paſſa le col de l'Argentiere, & entra dans la vallée de Barcelonette. Sur cela je marchai de Guilleſtre, & me portai au Château de Vaars; poſte excellent ſur la montagne de même nom, qui barroit totalement l'entrée du Dauphiné, donnoit la main au camp de Tournoux, dont il n'étoit éloigné que de deux petites lieues, & ſe pouvoit garder ſûrement

ment avec douze bataillons. Ma droite étoit aux ruines du vieux Château, 1710.
& couverte par la riviere de Vaars, laquelle coulant par des précipices impraticables jusqu'auprès de Guilleftre, afsûroit ma communication avec cette petite ville, d'où je tirois mes vivres. Ma gauche étoit à la grande montagne, qui fépare la vallée de Sécrins d'avec celle de Vaars.

J'envoyai le fieur de Chamarande, Lieutenant Général, avec quelques troupes, renforcer le camp de Tournoux, de maniere qu'il y avoit quinze bataillons. Je campai au col de Vaars une brigade d'Infanterie, & deux régimens de Cavalerie ou Dragons, pour mieux obferver les ennemis.

Le Comte de Thaun attaqua le Château de l'Arche, qui fe trouvoit dans une petite plaine, au débouché du col d'Argentiere : il s'en rendit maître en deux jours; & le 26, il vint camper à Fouiloufe. Le 27, il fit defcendre de

1710. gros détachemens sur S. Paul & le Castelet; sur quoi les troupes, que j'avois placées au col de Vaars, se replierent sur moi. Les ennemis occuperent ensuite le Castelet & les hauteurs à côté du col de Vaars, vis-à-vis de mon camp; ils avoient aussi fait avancer dans la vallée de S. Pierre & du château Dauphin quelques troupes & beaucoup de Barbets: ce qui m'obligea à laisser à Guillestre une brigade d'Infanterie, tant pour n'être point inquiété dans notre communication avec Briançon & Queyras, que pour renforcer le camp de Rousse en Queyras, s'il en étoit besoin, ou me joindre, n'y ayant du château de Vaars à Guillestre, que deux lieues. Je plaçai aussi auprès du Mont-Dauphin deux bataillons, & onze escadrons: je fis venir de Provence à Colmars le sieur d'Artagnan avec trois bataillons, & deux régimens de Dragons, afin de tenir la communication libre de ce côté-là avec le camp de Tournoux, comme je faisois du mien.

Le Général Rebender, pour nous donner jalousie, & tâcher de nous déplacer, s'avança le 29 Juillet sur le Mont-Genevre; mais, comme nous ne fîmes sur cela aucun mouvement, & que M. Dillon, que j'avois laissé au camp de Briançon, l'incommodoit fort par ses partis, il se retira bientôt à Sesanne, où il fut joint par le Baron de S. Remi, & quelques bataillons. 1710.

Dans le même temps que les ennemis faisoient tous ces différens mouvemens, je reçus un Courier du Duc de Roquelaure, Commandant en Languedoc, pour me donner avis que deux mille hommes avoient débarqué auprès de Cette, dont ils s'étoient rendus maîtres; qu'ils s'étoient ensuite avancés à Agde, & qu'il y avoit à craindre que les Mal intentionnés ne se joignissent à eux, si l'on ne les chassoit au plutôt, qu'ainsi il me prioit de lui envoyer promptement des troupes. J'avois de tous côtés tant d'affaires sur les bras, que

je ne pus faire ce qu'il souhaitoit; & de
1710. plus, comme j'avois découvert les véritables projets des ennemis, j'étois sûr qu'en arrêtant le Comte de Thaun sur cette frontiere, j'empêcherois que la descente n'eût les effets que l'on s'étoit proposés. Voici le fait comme j'en avois rendu compte au Roi, & dont j'avois été informé par différens endroits, même par lettres interceptées, & par l'aveu de ceux qui y étoient engagés.

Les ennemis comptoient de se rendre maîtres de la vallée de Barcelonette; après quoi ils auroient fait venir toute leur cavalerie, qu'ils avoient laissé exprès auprès de Coni : ils se feroient ensuite alongés par leur gauche sur la Durance, & après avoir passé cette riviere, ils se feroient campés à Gap, en conservant leur communication avec le Piémont, par le moyen des troupes qu'ils auroient postées au col de Pontis, de l'Echalette, des Orres, & de Parpaillon : en même temps les Mal-inten-

tionnés, & les nouveaux Convertis du Dauphiné, devoient se soulever & se joindre tous ensemble auprès de Dye, où ils avoient à cet effet fait passer plusieurs Refugiés, & nombre d'armes. 1710.

La descente à Cette se devoit faire dans le même temps que les ennemis entreroient en Dauphiné, & les nouveaux Convertis, à l'appui des troupes, devoient se soulever en Dauphiné & en Languedoc.

Les Révoltés devoient se communiquer par le long de la Dromme, & de la vallée de Crette, & de là par le Vivarais. Les ennemis, dans cette situation, se seroient emparés par leurs derrieres, sans coup férir, de Sisteron, Seyne & Digne, & nous auroient ainsi coupé la communication avec la Provence.

Quelques troupes, que j'envoyai dans le Diois, firent que personne n'osa remuer, & la position que j'avois prise, rendoit l'exécution du projet des ennemis impraticable; mais aussi je ne pou-

vois secourir le Duc de Roquelaure. Le
1710. Duc de Noailles, qui commandoit en Roussillon & Lampourdan, se trouvant moins occupé & plus près, prit ce qu'il avoit de meilleures troupes, & de plus ingambes, & se transporta avec une extrême diligence en Languedoc, de sorte que le sieur de Seissan, qui commandoit les ennemis, ne voyant aucun soulévement dans la Province, & craignant tout d'un coup d'être écrasé, regagna promptement ses vaisseaux.

Le Comte de Thaun, ne voyant plus moyen de pouvoir exécuter son projet, & se trouvant d'ailleurs fort incommodé par la multiplicité des Gardes & des Escortes de convois, résolut de regagner le Piémont; mais craignant que dès qu'il auroit repassé le col de l'Argentiere, nous ne nous portassions avec toutes nos forces sur le Général Rebender, il détacha, le 12 Août, huit bataillons pour le renforcer. Ces troupes passerent par la vallée de Maurin, par le col Loup, de là

dans la vallée du château Dauphin, & puis ayant paſſé par le col Laniel, elles entrerent dans le haut de la vallée de Queyras. Cela me fit d'abord appréhender qu'elles n'euſſent envie d'attaquer le camp de Rouſſe en Queyras, où j'avois laiſſé M. de Cadrieu, Maréchal de Camp, avec ſept bataillons. La conſervation de ce poſte étoit très-importante, d'autant que je conſidérois Queyras comme le chemin couvert de Briançon : ſi les ennemis s'en étoient emparés, nous ne pouvions, qu'avec danger, ou groſſe eſcorte, communiquer d'Embrun avec Briançon. 1710.

Le camp de Rouſſe, au deſſus du château de Queyras, quoique d'une grande étendue, étoit facile à garder, & j'étois sûr, que, ſi la tête ne tournoit pas à ceux qui y commandoient, nous aurions toujours le temps d'y arriver en force : la droite étoit ſur une hauteur eſcarpée à Pic, le front étoit ſur un rideau fort élevé, avec un ruiſſeau en

avant, la gauche étoit appuyée à la grande
1710. montagne auprès du col d'Iſſoire : l'on y arrivoit par les derrieres, ſans être même vu par les ennemis. De Briançon, par le col des Ayes, on pouvoit y être en cinq heures de marche : de Guilleſtre, par le long du torrent de Guill, il ne falloit pareillement que cinq heures. Il y avoit de plus, entre ce dernier paſſage & celui des Ayes, deux autres cols pour entrer en Queyras.

Pour obvier à toute entrepriſe de la part des ennemis, je fis marcher cinq bataillons au col de Furfande, & j'en plaçai autant auprès de Guilleſtre.

Le 14 Août, l'armée ennemie décampa de Foulíouſe, reprenant le chemin de la vallée de Sture, par où elle étoit venue. J'avançai dans l'inſtant à S. Paul ſur l'Abbaye, avec douze bataillons, & je pouſſai à Barcelonette deux brigades du camp de Tournoux, afin d'être plus à portée de gagner le Var, ſi les ennemis paſſoient le col de Tende,

& descendoient dans le Comté de Nice; mais enfin, au bout de quelques jours, 1710. j'appris que les ennemis s'étoient rapprochés de Pignerol, & que le corps, qui étoit entré dans le haut de la vallée de Queyras, avoit continué son chemin par le col de la Maye, & avoit joint, à Oulx, le Général Rebender; ainsi je remarchai à Briançon, & remis toutes les troupes dans la même position, où elles étoient au commencement de la campagne. Le Comte de Thaun vint, le 28, camper au dessus de Sezanne, avec toute son armée; sur quoi j'avançai quelques brigades derriere la Vachette, & renforçai mon camp, auprès de Briançon, de plusieurs troupes que je retirai de la vallée de Barcelonette.

Au mois d'Octobre, les deux armées se séparerent pour entrer dans des quartiers d'hiver.

Vers la fin du mois d'Août, l'Archiduc défit totalement auprès de Sarragosse, l'armée du Roi d'Espagne, qui

s'y trouva. S. M. C. se retira du côté
1710. de Burgos, pour en rassembler les débris; sur quoi le Duc de Noailles demanda vivement qu'on lui donnât un gros corps de troupes, afin qu'il pût entrer en Catalogne, &, par cette diversion, obliger l'Archiduc à revenir sur ses pas. Philippe V, dans l'embarras où il se trouvoit, m'avoit demandé pour Général; mais le Roi n'avoit pas voulu me retirer du commandement des frontieres d'Italie. Dans cette circonstance, je me crus en devoir, par la connoissance que j'avois de l'Espagne, de dire mon avis : il se trouvoit opposé à la proposition du Duc de Noailles. Je représentai donc ce que je croyois qu'il convenoit de faire; & voici mon raisonnement. Rien ne pouvoit être plus avantageux à l'Archiduc, que l'idée d'une diversion en Catalogne par le Roussillon, d'autant que le Comte de Staremberg, Général de ce Prince, auroit été charmé de voir l'armée de France atta-

chée à un siege, afin d'avoir le temps de chasser totalement le Roi d'Espagne 1710. hors de la Castille, & de donner la main à l'armée de Portugal; après quoi, il seroit revenu, avec toutes ses forces réunies, faire contre nous une guerre à l'ordinaire en Catalogne. Je soutenois donc que le seul moyen de sauver S. M. C. étoit de faire entrer tout au plutôt une armée par la Navarre; ce qui feroit une diversion réelle & efficace. Car si le Comte de Staremberg ne revenoit pas sur l'Ebre, pour nous faire tête, nous aurions repris l'Arragon en aussi peu de temps qu'on l'avoit perdu; & au pis aller, nous serions restés maîtres de tout le pays en deçà de l'Ebre, depuis Miranda-di-d'Ebro, jusques à Lerida. Si Staremberg revenoit sur l'Ebre, sa jonction avec le Portugal devenoit presque impossible; & le Roi d'Espagne se pouvoit aisément soutenir de l'autre côté du Tage, retourner même à Madrid, former une nouvelle armée

pendant l'hiver, &, dans le printemps;
1710. manœuvrer, de concert avec l'armée de France, qui ſeroit en Navarre, pour rechaſſer les ennemis de l'Arragon. De plus, les Eſpagnols voyant qu'on ſongeoit ſérieuſement à ſoutenir S. M. C. auroient été par-là encouragés à demeurer fideles, & à aſſiſter leur Roi.

Non-ſeulement ce que je propoſois étoit plus utile pour le Roi d'Eſpagne, mais nous en tirions auſſi un avantage certain pour la France; car nous ne pouvions douter que, l'Eſpagne ſoumiſe, les ennemis ne revinſſent par-là, avec toutes leurs forces, attaquer nos frontieres. Ainſi il valoit beaucoup mieux pour nous, de faire la guerre ſur l'Ebre, dans l'Arragon ou la Navarre, que ſur la Bidaſſoa, aux portes de Bayonne, ou dans le Rouſſillon.

Je voulois donc que M. le Duc de Noailles marchât incontinent à Pampelune avec toutes ſes troupes; & comme l'arriere ſaiſon approchoit, j'au-

rois détaché de mon armée dix bataillons, & vingt escadrons pour le joindre. 1710.
Mon avis ne fut point suivi, & l'on resta les bras croisés, en attendant qu'on eût fait les préparatifs pour le siege de Gironne, auquel le Duc de Noailles avoit déterminé la Cour.

Au mois d'Octobre, j'eus ordre d'envoyer en Roussillon trente-quatre bataillons, & trente-un escadrons. Toutefois le Duc de Noailles ne put être en état, qu'à la fin de Décembre, de se mettre en mouvement; & peu s'en fallut qu'il n'échouât dans son entreprise, à cause des pluies continuelles qui le désolerent. Par bonheur pour lui, les affaires du Roi d'Espagne changerent alors de face. Le Duc de Vendôme commandoit l'armée, Philippe V ayant demandé ce Général, sur le refus que Sa Majesté avoit fait de m'y envoyer. Le Roi d'Espagne avoit trouvé moyen de ramasser une armée : il étoit remarché aux ennemis, & leur avoit donné bataille à Vil-

1710. laviciosa. Quoique Staremberg eût eu l'avantage de cette journée, néanmoins la perte que celui-ci avoit faite, la veille, des troupes Angloises dans Brihuega, au nombre de quatre mille hommes, jointe au manque total des vivres, l'obligea de se retirer avec une telle précipitation & un tel désordre, que son armée se trouva réduite à cinq ou six mille hommes de pied, ou de cheval, quand il rentra en Catalogne *; de maniere qu'il ne put songer à secourir Gironne, & le Duc de Noailles s'en rendit maître.

* *Voy.* la note n. 3.

J'avois eu, durant la campagne, quelques négociations secretes avec la Cour de Turin : on sera peut être curieux de les savoir. Vers le milieu du mois d'Août, me trouvant en Barcelonette, après la retraite du Comte de Thaun, le sieur le Guerchois, Maréchal de Camp, qui commandoit d'ordinaire dans cette vallée, me dit qu'un nommé Arnaud, Religieux, dont le

Duc de Savoie se servoit en beaucoup d'affaires, avoit parlé au nommé Laurent, Procureur de la susdite vallée, au sujet de la guerre qui étoit entre le Roi & S. A. R. Il lui avoit donné à entendre que l'on pourroit aisément trouver les moyens de s'accommoder, & lui permit de le citer dans l'occasion. Je dis à M. le Guerchois que le sieur Laurent pouvoit aller trouver le Pere Arnaud, & assûrer, en termes généraux, que, de notre côté, l'on seroit toujours enclin à écouter des propositions de paix. Je crus que tout cela n'étoit que discours en l'air; mais, le 5 Septembre, le sieur Laurent me vint trouver auprès de Briançon, & m'apporta une lettre du P. Arnaud, qui marquoit que S. A. R. écouteroit volontiers les propositions qu'on lui feroit, pourvu qu'il y pût trouver la sûreté de ses Etats, & un dédommagement pour les Places qu'on lui avoit rasées.

1710.

1710. Pour cela, il demandoit que nous lui donnassions Briançon ou Barraux, Antibes & Monaco. Avant que de donner aucune réponse, j'écrivis à la Cour, & je reçus les instructions, & les pouvoirs nécessaires; après quoi, j'envoyai au Pere Arnaud le Mémoire suivant.

» Le Roi est si porté à s'accommo-
» der avec Son Altesse Royale, qu'il
» m'a chargé d'entrer en négociation,
» & m'a envoyé les pouvoirs nécessai-
» res. Ainsi, pour abréger la matiere,
» & parvenir à une prompte conclusion,
» je prends la liberté de proposer à Son
» Altesse Royale de vouloir bien or-
» donner à quelque personne de con-
» fiance de s'aboucher avec moi, afin
» qu'informé des véritables intentions
» de S. A. R. je puisse faire les pro-
» positions convenables. En cas que Son
» Altesse Royale ne juge pas à propos
» de m'envoyer quelqu'un, je la sup-

» plie de vouloir bien me faire favoir
» par qui, & comment elle fouhaite 1710.
» que je traite l'affaire en queftion. En
» mon particulier, je regarderai comme
» le plus grand bonheur de ma vie, de
» pouvoir contribuer à la réconciliation
» parfaite de Sa Majefté avec un Prince,
» à qui j'ai l'honneur d'appartenir de
» fi près, & pour qui j'ai un refpect
» infini «.

Je fus, pendant près de trois femaines, fans avoir de réponfe; mais enfin, le 4 Octobre, le fieur Laurent me vint trouver, & me dit que le Pere Arnaud lui avoit vivement repréfenté que Son Alteffe Royale ne pouvoit entrer en négociation avec la France, fans être sûr d'y trouver des avantages confidérables. Il donnoit auffi à entendre qu'il conviendroit qu'il fe fît une ligue avec les Vénitiens, & les autres Princes d'Italie: il offroit fa médiation pour la paix générale; il propofoit, moyennant le

1710. Traité, de demeurer neutre, ou bien de ne point faire paroître au Public, qu'il fût d'accord avec la France, mais de rester en apparence uni avec les Alliés, & seulement de les empêcher de rien entreprendre de nos côtés. Tout cela me paroissoit d'un homme qui vouloit battre la campagne, & tâcher de découvrir ce que nous lui offririons, afin de s'en faire un mérite auprès des Alliés. La victoire que, dans ce temps-là, l'Archiduc venoit de remporter en Espagne, ne contribua peut-être pas peu à le tenir en suspens; car l'on pouvoit naturellement supposer l'Archiduc totalement maître de l'Espagne, & par conséquent toute guerre finie dans ce pays-là. Aussi, sans la fidélité inouie des Espagnols, & la faute grossiere que l'Archiduc commit, en ne s'emparant pas de la Navarre, contre l'avis du Comte de Staremberg, le Roi Catholique eût été hors d'état de recevoir aucuns se-

cours de France, & par conséquent eût été bientôt écrasé. 1710.

Quoique je n'espérasse pas grand succès de ma négociation, toutefois, comme la Cour ne vouloit pas la rompre, j'écrivis la Lettre suivante au Duc de Savoie, le 5 Octobre.

„ L'affaire, dont il s'agit, ne peut „ être traitée trop secrétement; mais „ comme, en même temps, il est né- „ cessaire, pour avancer matiere, de „ commencer à mettre quelque chose en „ forme, j'ai cru qu'en vertu des pou- „ voirs que j'ai reçus du Roi, & vu la „ maniere avantageuse dont V. A. R. „ s'est expliquée à mon égard, je de- „ vois préférer à toute autre voie celle „ de m'adresser en droiture à V. A. R. „ & de lui envoyer un Mémoire, que „ je la supplie de vouloir bien faire „ apostiller. Vous n'y verrez point de „ Figures de Rhétorique, mais un dis- „ cours simple, tel qu'il convient à un „ homme de mon métier “.

1710.

## MÉMOIRE.

» PERSONNE ne peut douter que le » le Roi ne ſouhaite de bonne foi la » paix avec Son Alteſſe Royale, puiſ- » que l'intérêt de Sa Majeſté s'y trouve: » l'on a auſſi lieu de croire que celui » de Son Alteſſe Royale s'y trouvera » pareillement. C'eſt dans cette vue que » Sa Majeſté m'a chargé de donner tou- » tes les aſsûrances néceſſaires de ſon » conſentement à tout ce qu'on pourra » raiſonnablement lui demander.

» Comme Son Alteſſe Royale ſou- » haite qu'on lui rende compte des » avantages & ſecours qu'elle recevroit » de S. M. T. C., il eſt bon, avant » de les expliquer, de faire les réflexions » ſuivantes; après quoi, S. A. R. ſera » plus en état de juger de la ſolidité des » offres de Sa Majeſté Très-Catholique.

» Les prétentions de l'Empereur ſur » toute l'Italie, les maximes conſtantes

» du Conseil de Vienne, & les chi-
» canes que cette Cour fait journelle- 1710.
» ment à Son Altesse Royale, pour élu-
» der l'exécution de ses Traités, toutes
» ces choses font juger que, dès que
» l'Empereur sera débarrassé de la guerre
» avec la France, & qu'il n'aura plus
» besoin de Son Altesse Royale, non-
» seulement il ne sera plus question,
» ni du Vigevénasque, ni d'un équi-
» valent ; mais qu'il voudra encore
» ôter à Son Altesse Royale ce qu'il lui
» a déjà donné, & le réduire au même
» état de soumission que les Princes
» d'Italie. Son Altesse Royale, à la pé-
» nétration de laquelle rien n'échappe,
» sait bien, qu'en ce cas elle ne pourra
» se défendre qu'avec ses propres forces ;
» car il n'y aura plus de puissance en
» Europe, ni à portée, ni en volonté
» de la secourir. La France ne songera
» plus qu'à jouir de la paix, & à
» se rétablir des maux causés par la
» guerre. L'Angleterre & la Hollande

1710. » feront dans le même esprit, puisque ce » sera leur intérêt, & ne voudront de long-» temps se rembarquer dans une guerre, à » moins qu'il ne s'agisse du commerce. » Reste donc la Maison d'Autriche, la-» quelle, suivant toujours les mêmes » vues d'agrandissement, données par » Charles-Quint, ne manquera pas de » tâcher de profiter de l'occasion; & » comme Son Altesse Royale peut être » le seul, ou du moins le premier obs-» tacle à ses vastes projets, ce sera par » elle, qu'elle voudra commencer.

» Son Altesse Royale sait mieux que » personne les mesures qu'elle doit pren-» dre, pour prévenir de pareils incon-» véniens; mais il paroît, à vue de » pays, qu'il n'y en peut avoir de so-» lides, qu'en se liant avec la France. » Voici donc, en gros, ce que le Roi » offre.

» 1.° La restitution, de part & d'au-» tre, des Etats que l'on s'est pris de-» puis le commencement de cette guerre.

„ 2.° La cession entiere des droits du „ Roi d'Espagne sur l'Etat & Duché de „ Milan, que S. M. C. abandonne sans „ réserve à S. A. R. pour lui & ses Suc- „ cesseurs. 1710.

„ 3.° L'union des forces du Roi à „ celles de S. A. R., tant pour la con- „ servation de la partie du Milanez, „ qu'elle possede, que pour le recou- „ vrement de l'autre partie de cet Etat, „ que l'Empereur s'est réservé, & dont „ le Roi d'Espagne, à qui, de droit, le „ tout appartient, aura fait la cession à „ S. A. R.

„ 4.° Un parfait concert entre S. M. „ T. C. & S. A. R., tant pour la quan- „ tité, que pour la qualité des secours „ qu'on lui fournira, & dont on laissera „ le commandement absolu à S. A. R.

„ 5.° S. M. T. C. donnera les sub- „ sides nécessaires, à proportion de ce „ que S. A. R. recevroit des Alliés. Cet „ article demande une plus ample ex- „ plication, & ne peut être entiérement

1710. » fixé, qu'on n'entre dans un plus grand » détail.

» 6.° S. M. T. C. reconnoîtra S. A. R. » pour Roi de Lombardie «.

Le sieur Laurent me revint trouver le 21 Octobre, & me dit d'abord que le Duc de Savoie avoit mandé au Pere Arnaud de rompre toute correspondance, mais que pourtant le Sr Lanfranchi, Secrétaire du Cabinet de ce Prince, avoit envoyé un long Mémoire à ce Pere, afin de me le communiquer. Cette façon d'agir me surprit : toutefois, comme la Cour ne vouloit pas rompre la négociation, je raisonnai à fond avec Laurent sur les matieres qui y étoient contenues. 1.° L'on vouloit que le Roi dédommageât le Duc de Savoie de toutes les places qu'on lui avoit rasées ; 2.° que S. A. R. retînt Exilles & Fenestrelles ; 3.° qu'on mît garnison Suisse dans Briançon & Barraux, pour la sûreté de l'exécution du Traité ; 4.° qu'on donnât à S. A. R. Monaco.

Sur

Sur le premier point, je répondis que c'étoit en considération des places qu'on avoit rasées, que S. M. T. C. vouloit bien céder Exiles & Fenestrelles : que le second point étoit répondu par le premier : que par rapport au troisieme, Sa Majesté ne pouvoit en aucun cas consentir à mettre entre les mains d'aucuns étrangers deux places qui étoient les clefs de son Royaume ; & qu'à l'égard du dernier article, le Roi ne pouvoit, ni en honneur, ni en conscience, disposer d'un bien qui n'étoit pas à lui. Que d'ailleurs si les affaires de S. A. R. demandoient quelque secours d'argent, S. M. T. C. l'aideroit autant que ses propres finances lui pourroient permettre, sans toutefois s'engager à rien par un traité public. 1710.

Je renvoyai le sieur Laurent avec cette réponse, qu'il porta lui-même au sieur Lanfranc à Turin ; mais je ne pus en avoir la réponse qu'après mon retour à Saint-Germain : car ayant reçu les quartiers d'hiver, & les ennemis s'étant

pareillement retirés, je séparai l'armée
1710. & m'en retournai à la Cour dans les premiers jours de Décembre.

Cet hiver, l'Abbé Gautier vint à
1711. Versailles, avec des propositions de paix de la part de l'Angleterre; ce qui détermina le Roi à me faire mander au Duc de Savoie, que s'il avoit quelque chose à proposer, il falloit que cela fût par le canal de la Reine d'Angleterre, sans laquelle la France étoit résolue de ne plus traiter avec aucune Puissance. Je ne parlerai de la part que j'eus dans cette négociation, qu'après avoir fini ce qui regarde mes campagnes; je me contenterai seulement ici de dire un mot de l'Abbé Gautier, dont la fortune a été des plus bizarres. Sa naissance étoit toute des plus ordinaires, & ses facultés à l'avenant, c'est-à-dire, très-pauvre. Etant Sacristain de la Paroisse de Saint-Germain-en-Laye, son ambition fut de devenir un des Clercs de la Chapelle du Château, qui peut valoir environ

de trois à quatre cents livres par an. L'Abbé du Vivier, Maître de ladite Chapelle, fâché de ce qu'il cherchoit ce petit emploi, par un autre canal que le sien, ne parla pas avantageusement de lui au Roi, si bien que d'autres gens qui y aspiroient, se déchaînant contre lui, il prit le parti d'aller chercher fortune ailleurs. Il trouva moyen d'être un des Chapelains du Maréchal de Tallard, Ambassadeur en Angleterre : puis la guerre étant survenue, il se mit en la même qualité auprès du Comte de Gallas, Ambassadeur de l'Empereur. Cela lui donna occasion de connoître la Comtesse de Jersey, qui y alloit entendre la Messe; & comme le Comte de Jersey, Grand-Chambellan de la Reine, avec quelques autres, songeoient à culbuter le ministere de Godolphin & de Marlborough, & que cela ne se pouvoit qu'en faisant la paix avec la France, la Comtesse indiqua Gautier à son mari, comme un homme dont on pourroit se servir sans 1711.

soupçon. On lui parla, & l'on s'en ser-
1711. vit à porter des messages en France. La familiarité qu'il avoit chez le Comte de Gallas, lui fournissant souvent le moyen d'avoir des passe-ports, il s'en acquitta avec esprit; & enfin ce fut par lui uniquement que passa la négociation. Le Comte d'Oxford, devenu premier Ministre, le regardoit comme son homme de confiance. M. de Torcy en faisoit de même; & il sut si bien profiter de la bonne opinion qu'on avoit de lui, qu'il se fit trente à quarante mille livres de rente, soit en pensions, ou en Abbayes.

Monseigneur le Dauphin mourut à Meudon de la petite vérole, le 14 Avril, âgé de cinquante ans: c'étoit un très-bon Prince, d'un génie médiocre, toutefois sensé. Jamais Roi n'eut un meilleur fils; toujours attentif à faire sa cour, & à ne se mêler de rien, qu'autant qu'il plaisoit à son pere.

Je partis au mois de Mai pour me rendre en Dauphiné, & j'arrivai à Gre-

noble le premier de Juin : après avoir donné tous les ordres nécessaires, je 1711.
m'en allai en Provence, afin de visiter moi-même les bords du Var, depuis son embouchure jusqu'à sa source : après quoi je retombai en Barcelonette le 13 Juin, & de là je me rendis à Briançon.

Les ennemis commençoient à s'assembler dans la plaine de Piémont, auprès d'Orbassan & de Vignon, & ils faisoient de grands préparatifs à Coni ; ce qui sembloit dénoter un dessein sur le Comté de Nice, ou sur la Vallée de Barcelonette.

Pour être en état de m'opposer aux ennemis, de quelque côté qu'ils se portassent, j'allai camper à Guillestre, avec vingt-quatre bataillons.

J'en plaçai dix dans le camp de Tournoux, quatre à S. Martin-d'Entraume, près la source du Var, & quatre à S. Laurent-du-Var. Je répandis quinze escadrons, depuis Gap jusqu'à Fréjus, & sept le long du Rhône, devers Valence

1711. & Montelimart. Je laiſſai, tant à Briançon qu'en Queyras, quinze bataillons, & cinq en Maurienne & en Tarentaiſe, avec ſept eſcadrons. Dans cette poſition, par ma droite je pouvois arriver en cinq jours ſur le Var, avec trente-ſix bataillons & vingt-deux eſcadrons; ce qui étoit ſuffiſant pour en défendre le paſſage, d'autant que les bords en ſont difficiles, & que de plus j'avois fait faire de bons retranchemens. Si les ennemis ſe portoient du côté de la Maurienne, ou de la Tarentaiſe, par le moyen du Galibier j'y aurois été trois jours plutôt qu'eux, avec tel nombre de troupes qu'il m'auroit plu.

Dans les premiers jours de Juillet, toute l'infanterie ennemie s'enfourna dans la Vallée de Suſe, à l'exception de deux bataillons qui reſterent dans celle de Sture; leur cavalerie prit la route de la vallée d'Aoſt, & le Duc de Savoie partit de Turin pour Suſe. Sur quoi je fis remarcher par la gauche toutes nos

troupes, laissant la droite au camp de Tournoux, & la gauche à Valoire, afin 1711. d'être toujours en état de me présenter également de par-tout, si les ennemis faisoient quelques contre-marches. Enfin je n'eus plus lieu d'être en doute du projet du Duc de Savoie : car le 6 Juillet, ayant passé le Mont-Cenis, il campa à l'Annebourg avec partie de son armée ; & le lendemain il s'avança à Termignon, d'où il détacha quatre mille hommes, pour aller au col de la Vanoise, afin d'obliger nos troupes d'abandonner la Tarentaise, & de pouvoir donner la main à ce qui devoit passer par le petit Saint-Bernard.

Je marchai à Valoire, & poussai plusieurs bataillons à S. Jean-de-Maurienne, Ayguebelle & Montmelian, afin de faire la même manœuvre qu'en l'année 1709.

Le Duc de Savoie ne croyant pas pouvoir forcer son chemin en Savoie par la Maurienne, suivit peu de jours après le détachement qu'il avoit envoyé par la

Vanoiſe ; & ayant continué ſa marche
1711. par Moutiers, il paſſa l'Arly auprès de Conflans, & ſe campa, la droite à Cheuron, & la gauche à l'Iſere. Je repris alors mon ancien camp de Montmelian ; & au lieu d'un détachement de quinze cents hommes, que j'avois tenu auparavant dans les Bauges, j'y envoyai ſix bataillons & deux cents dragons. Je laiſſai quelques bataillons pour la conſervation de ma communication avec le Galibier par la Maurienne.

L'armée des ennemis étoit compoſée de cinquante-quatre bataillons, & d'environ ſoixante eſcadrons ; la nôtre de quarante-quatre bataillons & vingt-quatre eſcadrons : j'entends ce qui étoit en deçà des montagnes dans le Duché de Savoie ; car je n'y comprends pas ce que les ennemis avoient laiſſé pour garder leur camp retranché près d'Exiles & des autres poſtes, non plus que ce que, par la même raiſon, nous avions laiſſé auprès de Briançon, de Queyras, &c.

Notre cavalerie qui, en se retirant de Conflans à Montmelian, avoit été suivie par quelques escadrons ennemis, & des Houssards, tomba en quelque désordre; mais à l'arrivée du sieur de Cilly, Lieutenant Général, lequel y accourut, tout cessa, & il y eut très-peu de perte. M. de Prades, Brigadier, se retira à Seissel, avec un régiment de Dragons, pour défendre le Rhône : je lui envoyai aussi un détachement d'infanterie. 1711.

Les ennemis ne pouvant me déposter de Montmelian qu'en se rendant maîtres des Bauges, & par là des hauteurs qui dominoient mon camp, détacherent le Général Sumjungen, qui s'avança d'abord au Chastelard : le sieur de Maulevrier, qui étoit posté à l'Abbaye d'Aillon, ne crut pas pouvoir s'y maintenir, & se retira devers mon camp; sur quoi les ennemis gagnerent le col & les bois de la Linde, d'où je ne pouvois plus les empêcher de venir à la Thuile, & sur les hauteurs de Mont-

1711. melian : ainsi ne pouvant avec prudence rester plus long-temps dans mon camp, je me retirai le 21 Juillet au matin, & campai, le cul à des montagnes, sur le bord de la plaine, depuis Chapareillan jusqu'à Saint-Bardaux à une demi-lieue de Chambery, d'où j'eus soin d'évacuer tout ce que nous y avions de magasins.

Je restai un jour entier dans ce camp, pour faire voir aux ennemis que nous ne fuyions pas ; & le 23 j'allai prendre le camp de Barraux, à une lieue & demie de Montmelian.

Je l'avois reconnu deux ans auparavant, dans l'intention de le prendre alors, si les ennemis s'étoient rendus maîtres des Bauges : ma droite étoit sur des hauteurs auprès de l'Isere, ma gauche à une chaîne de montagnes très-escarpées, au haut desquelles cependant j'avois un poste de deux cents hommes qu'il étoit impossible d'en chasser : j'avois avec moi trente-cinq bataillons, & quoique le poste fût tout des plus excellens, je fis

travailler en diligence à de bons retranchemens, afin d'être en état de faire de gros détachemens s'il en étoit besoin. 1711.

J'envoyai M. de Cilly, Lieutenant Général, avec ma cavalerie & huit cents hommes de pied derriere les Echelles, pour empêcher les ennemis de faire des courses du côté de Lyon : je mis le sieur Cadrieu, Maréchal de camp, auprès du château d'Entremont, avec quinze cents hommes de pied & quelques Dragons, pour que les Partis-bleus ne pussent se glisser dans le voisinage de Grenoble, & infester nos derrieres.

La position où j'étois, couvroit Barraux & Grenoble, & je conservois, par le moyen d'un pont que j'avois fait sur l'Isere à Pontchara, ma communication avec la Maurienne & Briançon. Pour cet effet, j'avois placé vis-à-vis de Montmelian quatre bataillons & un régiment de Dragons, afin d'observer les mouvemens des ennemis, & d'empêcher qu'ils ne pussent refaire le pont que j'avois dé-

1711. truit en me retirant. Je mis deux bataillons à Aiguebelle, où commence l'entrée de la Maurienne : ils devoient tenir un détachement de cent hommes vis-à-vis de Fréterive, & avoir continuellement des partis au dessus de Conflans, pour observer ce qui se passoit sur les derrieres des ennemis. Comme l'Arc n'étoit point encore guayable, je me contentai d'ordonner des patrouilles, & je laissai trois bataillons pour la garde de Saint-Jean & de Valoire. J'avois des chemins bien accommodés pour me porter diligemment de mon pont à Aiguebelle, à Saint-Jean & à la Grave, moyennant quoi j'étois sûr de ne point être surpris, ni devancé par les ennemis, à moins que tous les Commandans des troupes, qui faisoient ma chaîne, ne s'endormissent de concert.

Comme le camp de M. de Cilly n'étoit pas assez considérable pour arrêter les ennemis s'ils y marchoient en force, j'envoyai ordre que les Milices Bour-

geoises de Lyon montassent de grosses gardes au pont de la ville sur le Rhône, en attendant que les vingt-cinq escadrons, qui avoient ordre de venir d'Alsace, y fussent arrivés. 1711.

L'armée ennemie parut le 28 dans la plaine vis-à-vis de nous, & se campa auprès du château des Marches, la droite près l'Abbaye de Miannes, & la gauche auprès de Francin, à un quart de lieu en deçà de Montmelian : comme ils étoient obligés de suivre l'Isere, le canon que nous avions placé à la Chavane, causa assez de mal à leurs colonnes. Les ennemis envoyerent prendre possession de Chambery, & toute la cavalerie s'y campa.

Au bout de quelques jours, mes retranchemens étant finis, je détachai dix bataillons de notre camp pour la Croix-d'Aiguebelle & Aiguebelle, afin de n'avoir aucune inquiétude pour la Maurienne, d'autant que les rivieres commençoient à devenir guayables.

1711. Le 8 du mois de Septembre, l'armée ennemie décampa du château des Marches, & reprit la route de Saint-Pierre-d'Albigny & de Conflans, pour regagner ensuite le Piémont par le même chemin qu'ils étoient venus. J'avois calculé que, vu notre position & celle des ennemis, je pourrois arriver sur Exilles plusieurs jours avant eux, & qu'étant une fois placé, j'en ferois le siege sans craindre que la place pût être secourue ; j'avois fait secrétement en conséquence toutes les dispositions ; & dès que je vis les ennemis en marche, sous prétexte de craindre pour ma ligne de la Maurienne, je poussai nombre de bataillons vers Aiguebelle & Saint-Jean. Voici mon arrangement.

Messieurs d'Asfeld & de Dillon devoient partir le 13 d'auprès de Briançon avec quatorze bataillons & un régiment de Dragons, & se trouver le 16 vis-à-vis du camp de Saint-Colomban de l'autre côté de la Doire. M. de

Broglie devoit partir en même temps de S. Martin-d'Arc, avec douze bataillons, remonter la Haute-Maurienne, gagner le petit Mont-Cenis, & s'emparer des Têtines & de la Touille, & se trouver, ledit jour 16, au dessous du camp de S. Colomban, donnant à connoître son arrivée par des fusées & des fumées. M. d'Asfeld devoit passer la Doire, au dessous de Chaumont, monter aux Ramals, & par-là attaquer M. de la Roque, en même temps que M. de Broglie attaqueroit par les hauteurs. 1711.

Il n'étoit pas naturel de croire que le Comte de la Roque voulût demeurer dans une si mauvaise situation, où il courroit risque d'être pris avec toutes ses troupes. Ainsi, indubitablement, il se seroit retiré devers Suze, & nous aurions fait le siege d'Exilles : mais la vivacité du Marquis de Broglie, ou plutôt le desir de faire tout, sans que d'autres y eussent part, fut cause que l'af-

faire échoua, dans le temps qu'elle
1711. avoit, pour ainsi dire, réussi.

Broglie, au lieu de régler ses marches, selon que je lui avois marqué, & d'arriver le 16 à la Touille, y arriva le 15, à la pointe du jour : il reconnut les retranchemens des ennemis. Le 16, au matin, sans attendre de nouvelles de MM. d'Asfeld & Dillon, il attaqua la redoute des quatre Dents. Quelques Soldats & Officiers y entrerent ; mais, comme les ennemis n'étoient point attaqués par les Ramals, d'Asfeld ne pouvant encore être arrivé, ils jetterent toutes leurs troupes devers Broglie, & l'obligerent à cesser l'attaque, après lui avoir tué ou blessé cent soixante hommes : il se retira ensuite en Maurienne. S'il étoit resté jusqu'au lendemain, malgré son échec, tout réussissoit ; car M. d'Asfeld étoit arrivé le 16 au Puy de Pragelas, & s'étoit, dans l'instant, avancé au col d'Argueil, vis-à-vis d'Exilles. Il avoit même avancé un gros

détachement, pour reconnoître les ennemis, & faire les diſpoſitions pour 1711.
attaquer le lendemain. Le Comte de la Roque ſe voyant preſſé par les manœuvres de M. d'Asfeld, & ne ſachant pas la retraite du Marquis de Broglie, abandonna le 16, au ſoir, ſes retranchemens, jetta ſon canon dans le ruiſſeau, fit entrer trois cents hommes dans Exilles, & ſe retira au delà du Ravin de Claret, près de Jaillon, afin d'y attendre les ſecours qui lui venoient de Savoie, ou du moins empêcher qu'on ne pût couper la communication entre lui & Suze. M. d'Asfeld n'ayant aucune nouvelle de Broglie, & ſachant ſeulement, par le bruit des payſans, qu'il avoit attaqué, & avoit été repouſſé, ne crut pas devoir paſſer la Doire avec ſes quatorze bataillons, & ſe placer entre Exilles & Suze, crainte que le gros de l'armée des ennemis, qui revenoit à tire d'aîle, ne lui tombât ſur le corps. Il reſta donc au-deſſus de Chaumont,

1711. jusqu'au 17, à cinq heures après midi; dans l'espérance qu'il apprendroit quelque chose de M. de Broglie; mais voyant que le Comte de la Roque, mieux informé de la retraite de Broglie, & renforcé de cinq ou six bataillons, rentroit dans le camp de S. Colomban, il se retira au Puy de Pragelas, & ensuite au Cotte-Plane, mettant sa gauche à Oulx. Je le fis joindre par les troupes de M. de Broglie, & y arrivai moi-même, le 25 Septembre, avec le reste de l'armée; de maniere que j'y avois cinquante bataillons, & dix-sept escadrons: j'étendis ma droite dans la vallée de Pragelas.

Je peux dire que jamais projet n'avoit été mieux concerté, & n'auroit été plus glorieux pour les armes du Roi, puisque, dans le temps que le Duc de Savoie avoit compté nous en imposer par la supériorité de troupes, & même entamer la France, nous lui enlevions une Place, qui faisoit la sûreté de ses

propres Etats au delà des Monts : nous aurions peut-être même pris Feneſtrelle. 1711.

J'avois laiſſé M. de Cilly en Savoie avec ſept bataillons, & le reſte de ma Cavalerie. Les ennemis acheverent le 26, de repaſſer le Petit S. Bernard; & vers la fin du mois, le Corps de la Roque ſe trouva augmenté juſqu'à trente bataillons. Je reſtai dans ce camp juſqu'au 12 Octobre, que je remarchai à Sezanne; d'où, le 14, je repaſſai le Mont Genevre, & allai camper au pont de Serviere, près Briançon.

Je renvoyai quelques troupes en Savoie, de celles qui y devoient hiverner; & M. d'Asfeld prit auſſi la route de la vallée de Barcelonette, avec celles qui étoient deſtinées pour la Provence. Il marcha aux barricades, au delà du col de l'Argentiere. Les ennemis, à ſon approche, les abandonnerent, & ſe retirerent auprès de la planche, où ils avoient des retranchemens gardés par deux bataillons, & nombre de bar-

bets. M. d'Asfeld les y fit attaquer ; &
1711. & après un combat d'une heure & demie, il les en chassa, & les poursuivit jusqu'auprès de Démont. Il amena ensuite de la vallée de Sture nombre d'ôtages pour la contribution, & reprit par la vallée de Barcelonette le chemin de Provence.

Le sieur le Guerchois, Maréchal de camp, étoit entré en même temps dans la vallée de Mayre, avoit forcé des retranchemens gardés par un bataillon & des paysans, & avoit pareillement ramené des ôtages. Le sieur de Cilly, Lieutenant Général, devoit entrer dans la vallée d'Aoust, avec seize bataillons, & la cavalerie ; mais il tomba une si prodigieuse quantité de neiges, qu'il fut obligé de mettre ses troupes en quartiers, sans rien entreprendre. A la fin du mois d'Octobre, je séparai totalement l'armée, & arrivai à la Cour au commencement de Novembre.

Je ne puis omettre une aventure très-

extraordinaire, qui arriva à Lyon, vers le mois de Septembre : l'on avoit coutume de ſonner une cloche, pour avertir ceux qui étoient de l'autre côté du pont du Rhône, que l'on alloit fermer les portes. Plus de trente mille perſonnes étoient à ſe promener : le Sergent, qui gardoit la porte, ſonna la cloche une heure plutôt que de coutume, ſur quoi tout le monde s'empreſſa de rentrer : le Sergent, qui avoit ſes vues, tint la barriere fermée, pour attraper quelque argent; de maniere que la foule s'augmentant, ceux qui étoient les plus près de la barriere, furent tellement preſſés, qu'il y en eut plus de mille d'étouffés, ou griévement bleſſés. Un caroſſe & des chevaux, qui s'y trouverent, furent écraſés : en un mot, ce fut une choſe affreuſe que de voir les monceaux de corps entaſſés les uns ſur les autres, & cela dans un inſtant. Le Sergent fut arrêté, on lui fit ſon procès, & il fut rompu vif.

1711.

1712. Au mois de Février, mourut Madame la Dauphine; huit jours après, le Dauphin son mari; & au bout de trois semaines, le nouveau petit Dauphin mourut aussi. Ils furent tous trois inhumés ensemble à S. Denis. La perte de Monseigneur le Dauphin fut très-sensible à la France; car elle envisageoit son regne futur, comme devant être, sinon la fin, du moins l'adoucissement de ses miseres. Il est certain que jamais Prince ne joignit ensemble plus de religion, & plus d'esprit; il sembloit que la nature avoit pris plaisir à le dédommager par-là d'avoir si mal partagé son corps, qui étoit difforme. Il étoit d'un tempérament très-colere; mais il étoit tellement venu à bout de se surmonter, qu'il n'en paroissoit plus rien au dehors: il étoit fort enclin aux plaisirs; mais sa piété lui défendit toujours les illicites, & le porta à s'abstenir souvent des plus permis. Quoiqu'il aimât fort sa femme, elle ne le put jamais déranger de ses

heures de prieres & de lecture : sa charité étoit telle, qu'il se refusoit mille commodités pour donner aux pauvres. Il poussa si loin le pardon des injures, & l'amour du prochain, qu'il risqua sa propre réputation, plutôt que de parler contre des calomniateurs, & même de laisser paroître aucun mécontentement contre eux. Je l'ai vu recevoir ces personnes avec autant de politesse & d'amitié, que s'ils ne s'étoient jamais écartés des regles de la vérité, & du respect qu'ils lui devoient. Quoique j'eusse l'honneur de sa confiance, il ne s'est jamais permis de me parler de leur mauvaise conduite, tant il étoit en garde contre tout ce qui pouvoit blesser la charité chrétienne : en un mot, il faisoit à Dieu un sacrifice continuel de toutes les traverses & mortifications qu'il essuyoit. Il avoit un très-bon sens & une grande pénétration, aimoit fort la lecture, & la conversation des gens de mérite & instruits. En cela, il avoit en vue de

1712.

se rendre capable de bien gouverner,
1712. pour faire le bonheur de ses peuples, lorsqu'il seroit sur le Trône : mais la Divine Providence, soit pour récompenser ce Héros chrétien, ou pour nous priver d'un Prince dont nous n'étions pas dignes, le fit passer de cette vie mortelle à une éternité bienheureuse, dans la fleur de son âge, n'ayant que trente ans lorsqu'il mourut.

L'âge avancé de Louis XIV, & l'extrême enfance du Dauphin, qui n'avoit que deux ans, furent cause que beaucoup de personnes presserent fort le Roi de faire un testament, & de nommer une Régence, afin d'éviter les troubles qui, sans cela, pourroient arriver. Le Roi en parla à M. de Harlay, qui avoit été Premier Président du Parlement de Paris, homme d'une sagesse & d'une probité distinguées, & qui s'étoit démis volontairement. Il eut ordre de travailler à un projet, qui pût être le plus conforme aux Loix du Royaume, & au bien de l'Etat.

l'Etat. M. de Harlay, étant très-valétudinaire, se servit de son fils, Conseiller d'Etat, pour rédiger par écrit toutes les pensées qui lui venoient. Celui-ci, qui avoit de l'esprit & beaucoup d'imagination, mais peu de solidité, établit pour principe fondamental, que le Roi d'Espagne, oncle du jeune Dauphin, devoit être son Tuteur, & Régent du Royaume; mais, comme S. M. C. ne pouvoit s'absenter de ses propres Etats, il nommoit le Cardinal Deljudicé, pour gouverner la France en son nom, & sous son autorité. Il porta au Roi ce projet de la part de son pere; mais on le trouva si extraordinaire, qu'à la seule lecture il fut mis de côté. M. de Harlay le fils ne laissa pourtant pas de s'imaginer que le Roi pourroit s'y conformer; & afin de s'en faire un mérite auprès du Roi d'Espagne, il s'en ouvrit au Cardinal Deljudicé, lorsqu'en 1714 il vint en France de la part de S. M. C. Le Roi le sut, & pensa l'envoyer à la

1712.

Baſtille. Le Duc d'Orléans en fut auſſi
1712. informé ; mais il ne lui en a témoigné
d'autre reſſentiment, que de ne lui pas
donner de l'emploi dans le Miniſtere.

Je retournai dans le mois de Juin reprendre le commandement de l'armée du Dauphiné : je commençai par viſiter la Savoie, & m'approchai de Geneve avec quelques troupes, pour donner jalouſie au canton de Berne, &, par-là, tâcher de le rendre plus traitable envers les autres cantons, avec leſquels il n'étoit pas d'accord. Enſuite je me rendis à Briançon. Comme le Traité de paix qu'on négocioit en Angleterre, étoit fort avancé, le Duc de Savoie n'avoit point fait cette campagne de projets contre nous ; au contraire, de crainte des Allemands, il avoit mis la plupart de ſes troupes en garniſon : ainſi je crus qu'il convenoit de ſe porter avec l'armée de l'autre côté du Mont Genevre, tant pour vivre aux dépens du pays, que l'on devoit céder à ce

Prince, que pour épargner le nôtre. Je m'ébranlai le 11 Juillet, pour passer les Alpes; & le 12, je me campai au Sault d'Oulx, avec quarante-un bataillons & neuf escadrons de Dragons, appuyant ma droite au Duc dans la vallée de Pragelas, & ma gauche à Oulx. Les ennemis mirent dans les retranchemens de S. Colomban dix-huit bataillons, cinq auprès de Fenestrelle, & le reste de leur armée fut répandu depuis Exilles, jusqu'à Suze. Nous restâmes dans cette position, jusqu'au 6 de Septembre, que nous remarchâmes à Sezanne, & le lendemain au Pont de Cervieres. 1712.

J'aurois pu trouver à Oulx de la subsistance encore plus long-temps; mais j'avois projetté de faire, par un autre côté, une course dans la plaine de Piémont; & j'avois deux motifs en cela: l'un étoit, qu'en cas que les ennemis se déplaçassent d'auprès d'Exilles, pour courir après moi, je pourrois facilement, par une marche forcée, me retrouver

en deux jours à portée d'investir cette
1712. Place ; l'autre, qu'au pis aller, si les ennemis ne faisoient point de mouvement, je leverois des contributions, & ferois voir au Roi la facilité qu'il y avoit de percer au delà des Alpes.

Le même jour que j'arrivai à Briançon, vingt escadrons y arriverent pareillement, au grand étonnement de notre Infanterie & des gens du pays, qui n'avoient jamais vu de camp de Cavalerie.

Je me mis en marche le 8 Septembre, & passai par les cols des Ayes & d'Issoire, dans la vallée de Queyras, d'où je détachai MM. d'Arenes & de Cilly, Lieutenans Généraux, avec ma Cavalerie, & dix bataillons. Le sieur de Cadrieu, Maréchal de camp, qui marchoit devant avec cent Dragons, vingt-cinq compagnies de Grenadiers & autant de Piquets, descendit par le col de Lagnel, dans la vallée de S. Pierre, chassa quelques détachemens ennemis,

qui défendoient les retranchemens, & campa à S. Pierre. MM. d'Arennes & de Cilly s'y avancerent : le premier y resta avec les bataillons, & le dernier marcha avec la Cavalerie & le détachement de M. de Cadrieu. Il laissa son Infanterie à Venasco, sur le bord de la plaine de Piémont, où il entra avec la Cavalerie : il trouva deux régimens de Cavalerie des ennemis, qu'il chargea, & fit quelques prisonniers ; mais le gros de la Cavalerie ennemie s'étant mis en marche de ces côtés-là, il ne jugea pas à propos de poursuivre plus loin que Villa-noveta, & se contenta d'envoyer force partis dans les bourgs & villages à la ronde, afin de prendre des ôtages pour la contribution : ils en ramenerent beaucoup, & nous en tirâmes cinquante mille écus. Dans l'action qu'il eut, nous eûmes une quarantaine de Cavaliers de tués, & vingt de blessés. La perte des ennemis étoit plus grande. 1712.

Je m'étois avancé avec le gros de

l'Infanterie à la Chana, auprès du Château-Dauphin, & M. d'Asfeld avoit en
1712. même temps marché par le col de l'Argentiere, forcé les barricades & mis Démont à l'obéissance; &, ayant débouché dans la plaine de Coni, il y avoit ramassé beaucoup d'ôtages, & étoit revenu ensuite dans la vallée de Barcelonette.

M. de Cilly, après être revenu à Venasco, envoya un gros détachement dans la vallée de Mayre, qui en ramena nombre d'ôtages. Un autre détachement descendit dans la vallée du Pô, & y mit tout à contribution jusqu'à Barges.

Etant de retour au pont de Servieres, je fis partir dix bataillons pour le Roussillon, où ils devoient être aux ordres du Comte de Fiennes. La campagne finit vers les derniers jours d'Octobre; & ayant séparé l'armée, je retournai à Grenoble, & de-là à la Cour.

Pendant cet été, les affaires en Flandre changerent totalement de face: au

commencement de la campagne, le Prince Eugene y avoit attaqué le Quesnoy. 1712.

Pendant ce siege, Mylord Bolingbroke étant venu en France, pour finir le Traité de paix, & ayant tout réglé, la Reine d'Angleterre envoya ordre au Duc d'Ormond, son Général, de cesser tout acte d'hostilité. Ainsi, après la prise du Quesnoy, il déclara au Prince Eugene les ordres qu'il avoit de la Reine, & qu'il alloit faire publier l'armistice. Le reste des Généraux, aussi bien que celui de l'Empereur, ne voulurent pas l'accepter : ainsi Ormond se retira avec ses troupes à Gand, & envoya, selon l'article préliminaire, quelques bataillons prendre possession de Dunkerque. De toutes les troupes étrangeres, payées par la Reine, il n'y eut que celles de Holstein qui le suivirent : le reste refusa de lui obéir.

Le Prince Eugene, pour montrer aux Alliés qu'il étoit en état de pousser les

conquêtes, malgré l'abandon des An-
1712. glois, s'avança à Landrecy, qu'il assiégea. Le Maréchal de Villars eut ordre de tâcher de secourir la place : l'opération n'étoit pas facile ; mais, heureusement, sur ce qu'il s'étoit approché de la Sambre, les ennemis en firent de même avec toutes leurs troupes, laissant seulement à Denain, sur l'Escaut, dix-huit bataillons & quelques escadrons, pour conserver ce poste nécessaire pour la sûreté de leurs convois; car tout leur venoit de Douay & de Tournay. Le Maréchal de Villars fit la nuit une contre-marche, & se porta diligemment sur l'Escaut, y fit jetter des ponts, passa cette riviere, & attaqua le corps campé à Denain, qu'il défit totalement. Le Prince Eugene venoit au secours; mais l'affaire se trouva finie avant qu'il pût arriver. Il voulut, de désespoir, faire attaquer les ponts de l'Escaut, auprès de Denain : il y perdit plus de mille hommes, & cela très-

inutilement; car, quand on lui auroit abandonné les ponts, il n'en auroit pas 1712. plus osé passer l'Escaut devant l'armée du Roi. Le Prince Eugene, malgré cet échec, vouloit continuer son siege; mais les Députés des Etats généraux l'obligerent de le lever, & de se retirer à Mons. Le Maréchal de Villars prit Douay, & ensuite Bouchain & le Quesnoy; ce qui détermina les Hollandois à ne plus refuser la paix que la France proposoit, & que la Reine d'Angleterre approuvoit.

Après être revenu à la Cour, j'eus ordre d'en repartir dès le mois de Novembre. Le Comte de Fiennes, ayant marché avec six mille hommes pour secourir Gironne, que les ennemis tenoient bloqué, les trouva si bien postés à la Côte-Rouge, & de plus si supérieurs en nombre, qu'il se crut trop heureux de pouvoir regagner le Roussillon sans échec. Sur cela, le Roi craignant que, faute de vivres, Gironne ne se perdît,

1712. résolut de m'y envoyer avec une armée suffisante pour réussir. Je me rendis à Perpignan le 10 Décembre, après m'être arrêté quelques jours à Montpellier pour concerter avec M. de Basville les secours dont j'avois besoin pour mon expédition, & qu'il me fournit. Les troupes qui devoient composer mon armée, venant d'Allemagne, du Dauphiné & de Provence, ne purent arriver que le 23 & le 26. Je campai en front de bandiere au Boulou, avec trente-quatre bataillons, quarante-un escadrons & trente pieces de canon. La subsistance pour les hommes & pour les bêtes étoit très-difficile, attendu la saison & qu'il nous falloit traverser quinze mortelles lieues de pays ennemi & difficile. Nous avions rassemblé une espece de flotte qui devoit nous côtoyer, afin de nous fournir ce dont nous avions besoin; mais l'on n'est jamais sûr de rien, quand on dépend des vents.

Le 28 nous marchâmes du Boulou,

& paſsâmes les Pyrénées : nous allâmes camper à la Jonquieres, premier village de Catalogne. Le 29, nous marchâmes à Figuieres, où nous mîmes la droite & la gauche à Alfar : nous ſéjournâmes le 30, afin de faire venir de Roſes, du pain & de l'avoine. Le 31, nous paſsâmes la Fluvia, & nous campâmes à Armantera. 1712.

Le Comte de Staremberg, ayant appris que je venois au ſecours de Gironne, avoit fait marcher au blocus la plupart des troupes qui étoient en Catalogne, & s'y étoit rendu lui-même : il avoit trente-ſix bataillons & trente ſept eſcadrons.

Je remarchai le 2 Janvier d'Armantera, & allai camper à Vergès ſur le Ter, 1713. à trois lieues du camp des ennemis, & à quatre de Gironne. Dès le ſoir, je fis faire trois décharges de mon artillerie, afin de faire ſavoir mon arrivée au Marquis de Brancas qui y commandoit. Comme je ſavois que le poſte de la Côte-Rouge, qu'occupoient les ennemis, étoit

encore meilleur par la nature du terrein,
1713. que par les retranchemens qu'ils y avoient faits, je crus qu'ils ne falloit pas ſonger à les attaquer par là, quoique ce fût le plus commode pour y arriver, étant le grand chemin qui va en deçà du Ter à Gironne : ſi l'on vouloit ſe rejetter ſur la droite, l'on tomboit dans de grandes montagnes, où les ennemis auroient pu nous chicaner plus long-temps que nous n'aurions eu de vivres ; ainſi je me déterminai à marcher au ſecours de la place par l'autre côté du Ter. Comme il falloit pour cela avoir quatre jours de pain, attendu que le tour étoit grand à cauſe des montagnes, je réſolus d'attendre mon biſcuit, qui devoit venir débarquer à l'Eſcale ; & cependant je feignis de n'avoir d'autres vues que d'attaquer la Côte-Rouge.

En arrivant au camp de Vergés, je fis paſſer le Ter à un détachement de ſix cents chevaux, afin d'éloigner les Miclets & quelques troupes de cava-

lerie qui y paroissoient, & j'avançai pareillement du côté de l'armée ennemie un détachement pour avoir des nouvelles. 1713.

Le Comte de Staremberg se doutant bien que je prendrois le parti de passer le Ter, & craignant qu'en ce cas sa retraite ne pût se faire sans risque, décampa à l'entrée de la nuit, & quittant la Côte-Rouge, repassa le pont Mayor, d'où, avant le jour, il prit le chemin d'Ostalric, abandonnant quelques pieces de canon & des munitions de guerre & de bouche. Je ne fus informé que le matin assez tard de cette marche; j'envoyai aussi-tôt M. de Cilly, Lieutenant Général, avec deux brigades d'infanterie & tous mes Dragons, pour occuper la Côte-Rouge & établir une communication avec Gironne: je m'étendis ensuite sur une ligne depuis Vergés, en remontant le Ter, & restai en cette situation jusqu'à ce que j'eusse totalement ravitaillé la place, où il ne restoit

plus aucune ſorte de vivres; j'en changeai auſſi la garniſon, qui paroiſſoit plus morte que vive.
1713.

Nous travaillâmes tant, que le 21 Janvier l'approviſionnement de Gironne fut fini; après quoi je décampai de Vergés, & me retirai à Figuieres, où je laiſſai le Comte de Fiennes avec une vingtaine de bataillons & autant d'eſcadrons, afin de prendre des quartiers en Lampourdan. Je renvoyai le reſte des troupes dans les différentes Provinces, d'où elles étoient venues, & puis je m'en retournai à la Cour, où j'arrivai le 5 Février 1713.

M. Voyſin m'avoit propoſé de raſer Gironne après l'avoir ſecouru, ſous prétexte d'épargner la dépenſe d'une garniſon; mais en effet c'étoit pour ôter aux Eſpagnols une place de plus ſur notre frontiere; je lui dis que je ne le pouvois exécuter ſans un ordre exprès de la main du Roi. Quand j'en parlai à Sa Majeſté, je vis qu'Elle le ſouhaitoit

auſſi ; mais l'ordre que je demandois lui repugnoit, & je ne crus pas devoir m'expoſer à l'indignation de S. M. C. ſans avoir mon excuſe en bonne forme ; ainſi l'on ne m'en parla plus. 1713.

A mon arrivée, je trouvai que les articles de paix étoient ſur le point d'être réglés, & que l'on cédoit au Duc de Savoie toutes les vallées au-delà du Mont Genevre, comme ſi elles n'étoient d'aucune valeur ; je les connoiſſois trop bien pour ne pas me croire obligé de repréſenter au Roi, qu'il ne convenoit pas d'abandonner un ſi grand & ſi bon pays, ſans tâcher au moins d'avoir quelque eſpece d'équivalent. Je conſeillai donc de demander la vallée de Barcelonnette, qui nous étoit un grand avantage pour la facilité de nos navettes ſur cette frontiere, & pour défendre l'entrée de la Provence & du Dauphiné. Le Roi & les Miniſtres n'avoient nulle envie de faire la propoſition, de crainte que cela ne retardât la concluſion de

la paix ; mais enfin j'insistai si fort qu'on
1713. y consentit. Le Duc de Savoie, qui, de son côté, craignoit que s'il faisoit le difficile, les autres Alliés ne signassent sans lui, & qui de plus ne connoissoit pas l'importance de ce qu'on lui demandoit, ne fit aucune difficulté; & de cette maniere, la France, en perdant Exilles & Fenestrelle, a gagné une vallée très-abondante & composée de douze Communautés.

Enfin, le 11 Avril la paix fut signée à Utrecht, entre la France, l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande, la Savoie, le Portugal & la Prusse; Mais l'Empereur & l'Empire n'y entrerent pas. La Cour de Vienne a toujours eu la coutume de ne pas vouloir accéder aux différents traités en même temps que les autres Couronnes, croyant par-là montrer la supériorité de sa grandeur & de sa puissance, quoique dans le fond elle ne puisse jamais soutenir long-temps seule la guerre.

Il n'y eut donc plus de guerre que fur le Rhin, où le Maréchal de Villars commanda à la place du Maréchal d'Harcourt, qui avoit eu une attaque d'apoplexie. D'abord il fit le fiege de Landau, & puis celui de Fribourg, fans que le Prince Eugene, qui étoit de beaucoup inférieur en nombre, & qui fe tenoit clos & couvert derriere les lignes d'Etlinguen, donnât le moindre figne de vie. L'armée du Roi étoit de deux cents bataillons & de trois cents efcadrons. Sur la fin de la campagne, les deux Généraux eurent des conférences, & puis le congrès fe tint l'hiver à Raftat, où la paix fut fignée. 1713.

J'avois cédé au mois de Mai mon régiment d'infanterie à mon fils aîné, afin qu'il pût fervir la campagne avec plus d'agrément; il en avoit déja fait deux avec moi.

L'Angleterre & la Hollande avoient fait un traité particulier pour l'évacuation de la Catalogne, figné le 14 Mars 1713,

& les Plénipotentiaires de l'Empereur
1713. l'avoient ensuite signé. Il y étoit porté que les Alliés retireroient toutes leurs troupes de cette Province, & la remettroient entre les mains du Roi d'Espagne, Philippe V. En effet le Comte de Staremberg remit Tarragone & Ostalric, & au mois de Décembre 1713 s'embarqua à Barcelonne avec toutes ses troupes. Les peuples de cette ville, malgré les conseils de Staremberg & du Cardinal de Sala, leur Evêque, ne voulurent jamais se soumettre à S. M. C. à moins que préalablement on ne leur promît de leur conserver tous leurs privileges. Ils résolurent donc de se défendre, & ordonnerent au Gouverneur de Cardonne, qui étoit Catalan, de ne point livrer cette place aux Espagnols, malgré l'ordre qu'en avoit donné Staremberg.

Par les termes du traité, Staremberg étoit non-seulement obligé d'évacuer, mais aussi de livrer à S. M. C. toutes les places de Catalogne, & de ne se

réserver que Barcelone ou Tarragone à son choix, lesquelles même en s'embarquant il devoit aussi livrer. A la vérité le sieur de Grimaldi, Lieutenant-Général Espagnol, ayant été envoyé vers Staremberg, pour concerter l'exécution du traité, en fit une espece de nouveau, dans lequel il omit le terme de *livrer*; ce qui servit de prétexte à Staremberg, pour ne pas obliger les Barcelonois à ouvrir leurs portes, ainsi qu'il l'auroit dû selon le traité signé en Hollande. 1713.

A mesure que les Impériaux se retiroient, le Duc de Popoly s'avança en Catalogne, & fit sommer Barcelone de se soumettre; mais les habitans ne voulant rien écouter, l'armée de S. M. C. s'avança auprès de la ville pour la bloquer, en attendant que l'on pût avoir l'attirail nécessaire pour le siege. L'Espagne en étoit dépourvue; ainsi le Roi ordonna qu'on fournît à S. M. C. de nos places & magasins tout ce qu'Elle

demanderoit, & envoya le ſieur Ducaſſe,
1713. Lieutenant Général de Marine, avec deux vaiſſeaux de ligne pour commander la flotte Eſpagnole, deſtinée pour bloquer Barcelone par mer.

Au commencement de cette année
1714. mourut la Reine d'Eſpagne; ſur quoi le Roi réſolut de m'envoyer à Madrid, ſous prétexte d'un compliment, mais en effet pour déterminer cette Cour à ne plus différer de ſigner la paix avec la Hollande. Il s'agiſſoit d'une Principauté en Flandre, que le Roi d'Eſpagne vouloit abſolument donner à la Princeſſe des Urſins. Les Anglois & les Hollandois, que cela ne regardoit pas, y avoient conſenti; mais l'Empereur, à qui la ſouveraineté des Pays-Bas étoit cédée, ne voulut jamais en entendre parler. Toutefois les Hollandois, qui ſe trouvoient alors maîtres de la Flandre, offroient de la mettre en poſſeſſion de cette petite Principauté; mais cela ne ſatisfit pas le Roi d'Eſpagne,

qui vouloit que, par le traité de paix, ils s'engageassent à l'y maintenir; ce que 1714.
les Etats Généraux refuserent : sur quoi S. M. C. donna ordre à ses Plénipotentiaires de ne pas signer la paix avec eux, qu'à cette condition. Les Hollandois sommerent le Roi de la parole qu'il leur avoit donnée: savoir; que le Roi son petit fils feroit la paix avec eux aux conditions déjà réglées, dont la garantie de la Principauté pour la Princesse des Ursins n'avoit jamais été un article. Voilà donc le principal motif de mon voyage à Madrid. J'avois de plus ordre, en cas que le Roi d'Espagne signât la paix, de concerter avec lui les moyens de réduire Barcelone, & d'offrir une armée Françoise, à condition toutefois qu'elle seroit commandée par un Général du Roi.

Avant que de me faire partir, on jugea à propos d'envoyer un courier en Espagne. La surprise fut grande, quand par le retour on apprit que S. M. C.

prioit son grand-pere de me point
1714. envoyer à Madrid, mais de me faire aller en droiture à l'armée devant Barcelone ; cette expédition lui étant plus nécessaire qu'un compliment de condoléance. Les Ambassadeurs de Hollande firent en même temps de très-vives plaintes, sur ce que S. M. C. les jouoit, & insisterent toujours sur les engagemens que le Roi avoit pris avec eux ; sur quoi, non-seulement le Roi m'ordonna de ne point partir, mais écrivit au Roi d'Espagne, qu'il ne donneroit, ni troupes, ni vaisseaux, ni aucuns secours pour le siege de Barcelone, jusqu'à ce qu'il eût signé la paix avec la Hollande.

Trois mois s'écoulerent sans réponse de Madrid. Orry qui gouvernoit l'Espagne sous la Princesse des Ursins, alla au camp devant Barcelone, afin de voir s'il étoit possible de faire ce siege sans le secours de la France, & en même temps le Cardinal Deljudicé fut envoyé à Paris, pour veiller à tout ce

qui se passeroit, & tâcher d'empêcher le Roi de prendre des mesures contraires aux vues de S. M. C. Mais enfin Orry n'ayant point trouvé praticable de réussir sans les secours de la France, le Roi d'Espagne, au mois de Juin, écrivit par un courier au Roi, pour consentir à tout ce qu'il voudroit, & lui envoya les ordres nécessaires pour les Plénipotentiaires Espagnols à Utrecht : il pressa en même temps le Roi de me faire partir au plutôt; ainsi j'eus ordre de me rendre à Barcelone, & l'on fit mettre en marche les troupes Françoises destinées pour cette expédition,

1714.

Je partis donc le 22 Juin, & en passant à Narbonne, je reçus un courier de S. M. C. avec la patente de Généralissime, & une instruction sur la maniere dont je devois me conduire à l'égard des Barcelonois; il y étoit marqué, qu'en cas qu'ils demandassent à capituler avant l'ouverture de la tran-

chée, je ne m'engageaſſe qu'à de bons
1714. offices de ma part, auprès de leur Prince, pour avoir la vie ſauve; mais ſi une fois j'avois commencé les travaux & les batteries, il m'étoit abſolument défendu de les recevoir autrement qu'à diſcrétion. Cet ordre me parut ſi extraordinaire, ſi peu chrétien, & ſi contraire même aux intérêts de S. M. C. que je dépêchai ſur le champ au Roi, ſon grand-pere, pour ſavoir ſes intentions; j'en eus pour réponſe, la liberté de faire ce que je jugerois à propos. J'écrivis auſſi à Madrid, pour repréſenter mes raiſons; mais tout ce que je pus en obtenir, fut de promettre mes bons offices après l'ouverture de la tranchée, & le canon en batterie. Je ne fus nullement ſurpris de ces ſentimens de la Cour de Madrid; car depuis l'avénement du Roi Philippe V à la couronne, elle avoit toujours ſuivi des maximes de hauteur, & par-là s'étoit ſouvent trouvée à deux doigts du precipice, par les mécontentemens que cela

cela causoit : jamais les Ministres ne parloient que de la grandeur de ce Monarque, de la justice de sa cause & de l'indignité de ceux qui osoient l'attaquer : tous ceux qui s'étoient révoltés devoient être passés au fil de l'épée; tous ceux qui ne prenoient pas parti contre son Compétiteur, devoient être traités en ennemis, & ceux qui l'assistoient, n'étoient censés que d'avoir fait leur devoir, sans que S. M. C. leur en dût tenir le moindre compte. Si les Ministres & les Généraux du Roi d'Espagne avoient tenu un langage plus moderé, ainsi qu'il sembloit que la prudence le demandât, Barcelone auroit capitulé d'abord après le départ des Impériaux; mais comme Madrid & le Duc de Popoly ne parloient publiquement que de sac & de corde, les peuples devinrent furieux & désespérés : à la vérité Popoly avoit une haine personnelle & bien fondée contre les Barcelonois, à cause des insultes qu'ils avoient faites à sa femme,

1714.

lorsque l'Archiduc prit la ville en 1705.
1714. J'arrivai au camp devant Barcelone le 7 Juillet : le Duc de Popoly me remit le commandement, & partit trois jours après pour s'en retourner à Madrid.

Orry étoit à l'armée, & c'étoit à ma priere que le Roi avoit exigé de S. M. C. qu'il y seroit : incertain si les états, qu'on m'avoit envoyés des préparatifs immenses pour le siege, étoient conformes à la vérité, je voulois qu'Orry y fût présent, sachant bien que le tenant auprès de moi, il n'ometrroit rien pour me faire fournir ce dont je pourrois avoir besoin. Mais après avoir reconnu que nous avions de tout en abondance, & qu'il n'y avoit uniquement que l'argent qui pourroit nous manquer, en cas d'un long siege, je consentis au départ d'Orry pour Madrid, d'autant qu'il n'y avoit que lui en Espagne qui pût trouver les fonds nécessaires.

Quelques jours avant de partir, il

m'avoit proposé de rester au service du Roi d'Espagne, après la prise de Barcelone : il m'assûroit que S. M. C. me donneroit le commandement général de toutes ses armées ; que je serois de plus son Vicaire-général dans la Couronne d'Arragon, & que j'aurois des appointemens & pensions convenables. Je rejettai absolument la proposition ; 1° parce qu'étant devenu François, & Officier de la Couronne, il ne me convenoit pas d'admettre une telle pensée ; 2° je regardois tout établissement en Espagne, comme chose fort en l'air, & sujet continuellement aux caprices d'une Cour de tout temps orageuse. Il ne laissa pas que de me presser encore, & me dit que la proposition en seroit faite au Roi par S. M. C. sans me commettre en rien. Je le refusai net, l'assûrant qu'après les obligations que j'avois au Roi son grand-pere, je ne le quitterois jamais, à moins qu'il ne me chassât de son service. 1714.

L'armée étoit composée de cinquante
1714. bataillons François & de vingt Espagnols, & de cinquante-un escadrons : nous avions de plus quinze bataillons en Lampourdan ou à Girone, & huit escadrons pour contenir le pays ; environ la valeur de quinze autres bataillons & de trente escadrons, répandus du côté de Tarragone, d'Ygualada & de la plaine de Vic, pour contenir les Miquelets.

La garnison de Barcelone étoit de seize mille hommes partagés en plusieurs régimens, tant d'étrangers que de Miquelets, & de la Députation.

Je trouvai dans notre parc d'artillerie quatre-vingt-sept pieces de gros canon, dont vingt de trente-six & trente-trois mortiers : plus de quinze cens milliers de poudre, & tout en profusion de ce que l'on peut imaginer pour un siege ; ainsi il ne fut plus question que de voir par où nous attaquerions la place Le côté du Montjouy auroit été

très-difficile, par rapport au canon que les ennemis auroient pu établir à mi-côte, pour enfiler nos tranchées, & les battre à revers, outre que, par-là, le glacis de la ville cachoit les bastions, & que le fossé y est très-profond. 1714.

Le front, qui regardoit les Capucins, étoit non-seulement de cinq bastions, mais faisoit encore des angles rentrans; & nous aurions eu de la peine à avancer sous un si gros feu.

Je me déterminai donc au côté de la Marine, qui regarde le Besos, attendu que le front n'étoit que de trois bastions, dont les courtines élevées donnoient beaucoup de prise au canon, & que le fossé n'avoit que six pieds de profondeur. Les approches en étoient beaucoup plus faciles, par rapport à de petites buttes, derriere lesquelles l'on pouvoit mettre plusieurs bataillons à couvert : de plus, notre parc d'artillerie se trouvoit tout à portée; au lieu que, par-tout ailleurs, il nous auroit fallu

1714. un temps infini, pour en transporter tout l'attirail. A la vérité, le terrein étoit fort bas, &, en cas de pluie, il y auroit eu force boue; mais la saison faisoit espérer un temps sec.

Le 12 Juillet, nous fîmes l'ouverture de la tranchée, avec dix bataillons, dix compagnies de Grenadiers d'augmentation, & trois cents chevaux. La nuit étoit si courte, qu'on ne put étendre la parallele aussi loin qu'on avoit résolu, de maniere que la gauche ne put être appuyée à la mer, selon ce qu'on avoit projetté.

Le lendemain, à une heure après midi, les Rebelles firent de ce côté-là une sortie de quatre mille hommes de pied, & de trois cents chevaux. Leur Cavalerie coula le long de la mer, jusqu'en arriere de notre parallele, & tua quelques Travailleurs : leur Infanterie s'avança aussi jusques sur le boyau; mais nos Grenadiers & nos Piquets y étant accourus, les repousserent vivement. Nos

trois cents chevaux s'avancerent en même temps à toutes jambes, chargerent les ennemis, leur tuerent soixante Cavaliers sur la place, prirent un Lieutenant-Colonel, & les poursuivirent jusqu'aux palissades du chemin couvert. Environ six mille Rebelles sortirent en même temps du chemin couvert, & marcherent en bataille à notre parallele; mais nos dix bataillons s'étant ébranlés de derriere le rideau, les obligerent, dans l'instant, de rentrer dans la place, avec très-grosse perte de leur côté. Nous n'eûmes dans cette action, qui fut longue & vive, qu'une cinquantaine de Soldats tués ou blessés. Le mauvais succès de cette sortie rebuta la garnison, qui n'en fit plus de considérable le reste du siege. 1714.

J'avois oublié de dire, que le 8 nous vîmes au large une flotte de cinquante voiles; sur quoi le sieur de Bellefontaine, Lieutenant Général, qui, depuis la maladie du sieur Ducasse, comman-

doit notre armée navale, mit à la voile
1714. pour aller à sa rencontre. La nuit survint avant qu'il pût la joindre; & le lendemain, cette flotte tâcha de percer dans Barcelone. Le sieur de Bellefontaine prit une vingtaine de bâtimens, & une frégate; mais trente bâtimens, & trois frégates entrerent dans le port: ils étoient chargés de vivres, & venoient de Mayorque.

Le 25 Juillet, nos batteries commencerent à faire feu: il y avoit quatre-vingt pieces de canon; elles tirerent sur les bastions de Porteneuve, de Sainte-Claire & du Levant. Le 30, on fit le logement du chemin couvert avec fort peu de perte, attendu que les tranchées n'en étoient qu'à dix toises des angles saillans, & qu'il n'y avoit dedans aucunes traverses. Le lendemain, les ennemis voulurent essayer d'en rechasser nos troupes; mais ils furent repoussés avec perte.

Le Marquis Delpoal, homme de con-

dition, Catalan, qui se trouvoit dans les montagnes, à la tête des Miquelets, résolut de tenter le secours de la place. Pour cet effet, il assembla, du côté du Haut-Lauzanes, neuf à dix mille hommes. Je me contentai de renforcer les sieurs de Bracamonté, de Montemar & de Gonzales, qui se tenoient dans la plaine de Vic, avec ordre, dès qu'ils y trouveroient jour, d'attaquer les Rebelles. 1714.

Le 12 Août, y ayant breche au bastion de Sainte-Claire, & la mine sous l'angle flanqué du bastion de Porte-neuve étant prête, je fis attaquer les deux susdits bastions. Nos gens y entrerent d'abord sans résistance, & travaillerent au logement; mais, au bout d'une demi-heure, les ennemis y revinrent, & nous en chasserent. Nous n'y eûmes pourtant qu'environ cent cinquante hommes de tués, ou de blessés.

Le 13, à huit heures du soir, je fis rattaquer le bastion de Sainte-Claire;

nes gens y entrerent, & s'y logerent,
1714. quoiqu'avec beaucoup de perte & de peine, à cause de la supériorité du rempart intérieur qui en fermoit la gorge. Le lendemain, à midi, après que la tranchée eut été relevée, les assiégés ressortirent, & rechasserent nos troupes du bastion : nous eûmes dans cette affaire près de mille hommes tués ou blessés.

La vigoureuse résistance des ennemis me détermina à ne plus hasarder de pareilles attaques; mais aussi il étoit difficile de savoir comment on pourroit autrement se rendre maître de la place. Nos Ingénieurs, qui ne savoient que les regles ordinaires de l'art, ne voyoient plus qu'un étang, &, pour toute ressource, me proposerent de donner un assaut général à une breche de trente toises, qu'il y avoit à la Courtine, entre Porteneuve & Sainte-Claire. On voyoit bien que la tête devoit avoir tourné à quiconque pouvoit faire une pareille proposition; car les flancs étoient dans leur

entier, la breche minée, & de plus il y avoit derriere un très-bon retranchement, outre deux coupures sur le rempart, aux deux côtés de la breche. Enfin, après m'être bien promené, & y avoir bien pensé, je me déterminai à ouvrir tellement le front de l'attaque, que l'on pût, pour ainsi dire, y entrer en bataille. Ainsi, sans m'exposer à de nouveaux échecs, j'allois sûrement en besogne : j'avançai donc quelques batteries, & m'armai de patience contre tous les discours des Officiers de l'armée, qui s'ennuyoient fort de la longueur du siege. 1714.

Pendant ce temps, j'avois ordonné au sieur de Bracamonté de ravitailler le château de Bergues, qui, faute de vivres, étoit sur le point de tomber entre les mains des Rebelles. Il marcha pour cet effet avec six cents hommes de pied & cinq cents chevaux, & introduisit son convoi. Delpoal avoit résolu de l'attaquer à son retour, & s'étoit posté à un

1714. défilé avec trois mille hommes. Bracamonté l'attaqua, le battit, & lui en tua trois cents sur la place. Deux autres corps de Rebelles voulurent encore lui boucher le retour ; mais il les défit pareillement, & leur tua aussi beaucoup de monde.

Delpoal ayant, après cela, rassemblé jusqu'à douze mille hommes, descendit des grandes montagnes jusqu'à Olsa, à six lieues de notre camp. Je crus qu'il convenoit de ne pas laisser grossir la pelote davantage, ni de les laisser approcher de nous. Pour cet effet, je détachai le Marquis d'Arpajon, Maréchal de camp, avec quatre bataillons François, & deux cents chevaux, pour aller joindre, près de Martorel, le Marquis de Thouy, Capitaine Général, qui pouvoit avoir environ douze cents hommes. Montemart & Gonsales devoient marcher de leur côté, & attaquer tous en même temps le corps des Rebelles. Ceux-ci, enhardis par leur nombre, des-

tendirent plus avant dans la plaine, & vinrent à Teraſſa & Sabadelle, puis à Samanat : nos détachemens s'y porterent. Le Comte de Montemart y arriva le premier avec neuf cents hommes de pied & cinq cents chevaux, attaqua Delpoal, le battit, & le pourſuivit juſqu'aux grandes montagnes, où tous les Miquelets & Soumettans ſe jetterent, & enſuite retournerent chez eux. Thouy & Gonſales trouverent auſſi de leur côté quelques gros de Rebelles, qu'ils défirent. Nous n'y eûmes pas vingt hommes de tués ou bleſſés : il en coûta aux Rebelles près de mille hommes de tués ou pris. 1714.

Le ſieur de Moragas, Maréchal de camp de l'Archiduc, étoit venu en même temps du côté de la plaine de Vic, avec trois mille Miquelets; mais Bracamonté l'obligea de ſe retirer avec précipitation. Le Marquis Delpoal tâcha de raſſembler encore du monde; mais les Soumettans ne voulurent pas s'aven-

turer ; ainſi il ne put avoir qu'environ
1714. trois mille Miquelets. Le Comte de Montemart courut ſus avec ſa vivacité ordinaire, le joignit auprès de Montſerat, l'attaqua dans le plus haut des montagnes eſcarpées, le mit totalement en déroute, lui tua cent cinquante hommes ſur la place, & en prit ſoixante, que l'on fit pendre ſur le champ. Delpoal reparut encore peu de jours après, & entra par ſurpriſe dans la ville de Mareſſa. Un petit bataillon Eſpagnol, qui y étoit, ſe retira dans le réduit, où il ſe défendit à merveille : toutefois il auroit été pris, ſi le Comte de Montemart n'y fût accouru. Les Rebelles, dont il étoit la terreur, ſe retirerent avec précipitation, abandonnant leurs bleſſés & leurs proviſions.

Comme nos breches avançoient fort, & que je comptois qu'elles ſeroient dans peu de jours en état de pouvoir donner l'aſſaut général, je crus devoir céder aux inſtances de tous les Officiers Généraux,

qui me pressoient de faire sommer la place. Naturellement une telle démarche me répugnoit : toutefois, pour n'avoir point à me reprocher l'effusion de sang, j'ordonnai, le 3 de Septembre, au Lieutenant Général de tranchée, de faire dire à ceux de la ville, qu'ils eussent à m'envoyer des Députés. Deux heures après qu'il leur eut signifié mon Message, un Officier parut sur une breche, pour demander si les Députés devoient être Militaires, ou des Habitans de la ville : on lui répondit que cela nous étoit égal, pourvu que ce fussent gens en qui ils eussent confiance ; sur quoi l'Officier dit que M. de Villaroel, qui étoit Général des Barcelonois, n'avoit pas le pouvoir de donner réponse sur pareille matiere, & qu'on alloit assembler les Conseils pour délibérer.

1714.

Le 6 Septembre, un Officier ennemi demanda à parler au Général de la tranchée. M. d'Asfeld, Lieutenant Général, s'avança à la tête des Sappes ; alors

1714. cet Officier lut à haute voix un papier qu'il tenoit à la main, dont le contenu étoit, que les trois Corps souverains de Barcelone, s'étant assemblés en conseil, avoient résolu de ne faire, ni écouter aucune proposition pour rendre la place. Ensuite l'Officier dit à M. d'Asfeld : *Vostra Excellentia quiero algo mas* ? Votre Excellence souhaite-t-elle quelque chose de plus ? M. d'Asfeld ne daigna pas répondre, & fit dans l'instant recommencer notre Artillerie.

L'obstination de ces peuples étoit d'autant plus surprenante, qu'il y avoit sept breches au corps de la place ; qu'il n'y avoit nulle possibilité de secours, & que même ils n'avoient plus de vivres. Ils voulurent faire sortir les femmes ; mais je défendis qu'on les laissât approcher, & j'ordonnai même qu'on tirât dessus.

Le Roi d'Espagne, qui venoit de conclure son mariage avec la Princesse de Parme, me donna ordre de faire partir

incontinent huit gros vaisseaux, pour aller à Genes chercher la nouvelle Reine. 1714.
Je ne jugeai pas à propos de le faire, d'autant que je savois qu'il y avoit à Mayorque quarante bâtimens chargés de toutes sortes de provisions, prêts à mettre à la voile, pour tâcher d'entrer dans Barcelone. Ainsi je différai le départ de cette escadre, jusqu'après la prise de la place.

Enfin, toutes les breches étant très-praticables, & toutes les dispositions ayant été faites pour l'assaut général, les troupes destinées pour les différentes attaques partirent du camp le 10 Septembre, après la nuit fermée, & se placerent en colonnes aux débouchés qu'on leur avoit marqués dans la tranchée : celles qui devoient être pour la réserve, occuperent le terrein qui leur étoit assigné à la queue.

M. de Dillon, qui étoit Lieutenant Général de tranchée, commandoit la droite de l'attaque ; & M. de Cilly, qui

le devoit relever le lendemain, fut chargé
1714. de la gauche.

Le 11, à la pointe du jour, le ſignal fut donné par une décharge de dix pieces de canon, & de vingt mortiers; toutes les troupes déboucherent dans l'inſtant, & monterent à l'aſſaut : tout fut emporté avec peu de réſiſtance, hors au baſtion du Levant, où les Rebelles tinrent ferme, juſqu'à ce que M. de Cilly les eût fait attaquer par la gorge. Tout ce qui ſe trouva dans les trois baſtions fut égorgé : les retranchemens, qui tenoient depuis le baſtion de Porte-neuve juſqu'à la Courtine, entre le baſtion du Midi & celui du Levant, furent emportés avec la même rapidité; après quoi, l'on s'étendit dans les Egliſes, maiſons & places voiſines, afin de pouvoir enſuite ſe porter avec quelque ordre dans le reſte de la ville.

Les Chefs des Rebelles ayant, ſur le bruit de l'attaque, raſſemblé toute la garniſon, vinrent pour attaquer notre

gauche; mais ils la trouverent si bien postée, qu'ils se contenterent d'y laisser 1714.
quelques troupes, pour se maintenir auprès du Palais, & se porterent avec le gros, du côté du bastion de Saint-Pierre. Nos gens s'en étoient emparés, mais avoient négligé d'occuper le Couvent des Religieuses de S. Pierre, qui dominoit tout le rempart de ce côté-là; de maniere que les ennemis s'en étant saisis, ils firent de-là un si gros feu sur ceux qui étoient sur le rempart, & à la gorge du bastion, qu'il fallut l'abandonner Les Rebelles s'y avancerent, & tournerent le canon: on remarcha à eux, on les rechassa plusieurs fois; mais le Couvent empêchoit que nos gens ne pussent s'y maintenir, & il falloit aussi-tôt en revenir. Quoique j'eusse défendu qu'on n'entreprît rien de plus de ce côté-là, je ne pus de long-temps retenir l'ardeur indiscrete de quelques Officiers Généraux. A la fin, j'y allai moi-même, & me restreignis à garder par ma droite le

1714. bastion de Porte-neuve, en attendant que je fisse attaquer de nouveau le reste de la ville.

Le feu, durant tout ce temps, fut continuel & terrible, jusqu'à trois heures après midi que les ennemis rappellerent. Ils m'envoyerent trois Députés pour capituler. Je leur répondis qu'il n'étoit plus temps ; que nous étions dans la ville maîtres de tout passer au fil de l'épée, & qu'ainsi je n'écouterois point d'autres propositions de leur part que celles de se soumettre à la discrétion de S. M. C. & d'implorer sa clémence. Ils voulurent d'abord parler d'un ton fier ; mais voyant que cela ne leur réussissoit pas, ils voulurent m'engager à traiter avec eux, en me proposant la reddition de l'Isle de Majorque, à condition qu'on conserveroit aux uns & aux autres leurs priviléges. Je n'écoutai pas plus cette proposition que les autres ; & enfin les ayant renvoyés à la ville pour y faire connoître mes intentions, ils revinrent le lende-

main matin, & se soumirent à tout ce qu'il me plut d'ordonner. Je leur promis alors la vie, & même qu'il n'y auroit aucun pillage; ce que je faisois pour conserver au Roi d'Espagne une ville florissante & riche, dont il pouvoit, par ce moyen, tirer de grands secours dans la suite. 1714.

Je ne voulus pas ce jour-là faire occuper par nos troupes le reste de la ville, de crainte que la nuit arrivant avant que j'eusse pu tout arranger, le désordre & le pillage ne s'ensuivissent : je jugeai donc à propos de cacher à tout le monde ce que je venois de conclure avec les Députés, & je feignis de vouloir tout disposer pour l'attaque générale le lendemain. Je fis dire aux Rebelles de bien garder leurs barricades & retranchemens : toutefois le soir je fis prendre possession du Mont-jouy. Le 13 au matin les Rebelles se retirerent de tous leurs postes; & nos troupes ayant battu la générale, marcherent

au travers des rues aux quartiers qui leur
1714. furent assignés, avec un tel ordre, que pas un Soldat ne s'écarta des rangs. Les habitans étoient dans leurs maisons, leurs boutiques & les rues, à voir passer nos troupes comme dans un temps de paix; chose peut-être incroyable qu'un si grand calme succédât dans l'instant à un si grand trouble; chose encore plus merveilleuse qu'une ville prise d'assaut ne fut pas pillée : l'on ne peut l'attribuer qu'à Dieu; car tout le pouvoir des hommes n'auroit jamais pu contenir le Soldat.

Cette action n'auroit pas coûté deux cents hommes, sans les manœuvres que l'on fit mal-à-propos du côté du bastion de S. Pierre. Nous eûmes près de deux mille hommes de tués ou de blessés; la perte des Rebelles ne monta pas à plus de six cents hommes ce jour-là.

Messieurs de Dillon & de Cilly firent tout ce qu'on peut attendre d'Officiers de courage & de tête; & il faut rendre

cette justice à toutes les troupes en général, qu'elles s'y comporterent avec beaucoup de valeur. 1714.

Nous eûmes durant ce siege dix mille hommes de tués ou de blessés : les habitans en eurent environ six mille.

Dès que Barcelone fut pris, je fis marcher le Comte de Montemar à Cardonne avec quelques bataillons pour prendre possession de cette place, en vertu de l'ordre que j'en fis donner à la Députation : le Gouverneur ouvrit ses portes, à condition que ceux qui voudroient rester dans le pays auroient leur pardon, & que ceux qui voudroient se retirer ailleurs avec leurs effets en auroient la permission. Le Marquis Delpoal, & plusieurs autres, s'y étoient jettés exprès, afin de jouir de la capitulation. La Cour de Madrid ne fut pas contente de ce que je venois d'accorder à ceux qui étoient dans Cardonne ; mais je crus que, vu la bonté de la place

1714. dans un pays de difficile abord, & vu la saison avancée, il convenoit mieux au service de S. M. C. de soumettre au plutôt toute la Catalogne.

Dès que j'eus désarmé tous les habitans de Barcelone, j'abolis par un décret la Députation & toute l'ancienne forme de Gouvernement; j'en établis un nouveau sous le nom d'Administration & de Junte, ordonnant que la police se feroit à l'avenir selon les Loix de Castille. Le Roi d'Espagne auroit souhaité que j'eusse resté quelque temps en Catalogne, afin de remettre toutes choses en bon ordre; mais une pareille commission ne pouvoit me convenir: outre que ma santé étoit très-mauvaise, ayant eu souvent des accès de fievre, & avant & pendant le siege de Barcelone, j'étois de plus si épuisé par les fatigues, que je n'avois plus la force de rien faire. Je suppliai donc le Roi d'Espagne de nommer un Commandant général de la Principauté,

cipauté, & le choix tomba sur le Prince de Tzerclas, qui commandoit alors en Arragon. 1714.

Je fis publier un ban, sur peine de mort, pour que tous les peuples de Catalogne eussent à remettre leurs armes, à l'exception des Gentilshommes à qui je permettois d'en garder un certain nombre chez eux. Je donnai en même temps de si bons ordres aux Commandans des différens quartiers, que la chose s'exécuta aussi exactement qu'il étoit possible, du moins personne n'osa en garder chez soi; & s'ils ne les remettoient pas, ils avoient grand soin de les cacher dans quelques cavernes.

Croyant qu'il étoit nécessaire de faire un exemple des principaux boute-feux des Barcelonois, afin d'intimider ceux qui oseroient penser à exciter de nouveaux troubles, j'en envoyai vingt au château d'Alicante, pour être enfermés toute leur vie: je fis aussi embarquer pour Gênes l'Evêque d'Albarasin, &

deux cents Prêtres ou Religieux, avec
1714. défenſe à eux, ſous peine de la vie, de jamais remettre le pied dans les terres de la domination de S. M. C.

Je renvoyai dans leurs habitations ordinaires tout le gros des Bas-Officiers & Soldats Catalans de la garniſon, leur ayant auparavant fait prêter ſerment de fidélité. A l'égard des Caſtillans, Arragonois & Valenciens qui ſe trouvoient parmi eux, j'écrivis à S. M. C. de vouloir bien les renvoyer auſſi chez eux, ou les faire paſſer à Ceuta, pour y ſervir contre les Maures.

Après avoir réglé les quartiers d'hiver, & fait partir vingt bataillons François pour retourner dans le Royaume, je remis le commandement de l'armée & du pays au Chevalier d'Asfeld, en attendant l'arrivée de Tzerclas : je partis enſuite pour Madrid, paſſant par le Royaume de Valence, où j'étois bien aiſe de me faire rendre compte des terres que j'y avois.

J'arrivai à Madrid le 28 Octobre, & je repartis le 4 Novembre pour m'en retourner en France. Sur mon chemin, à seize lieues de Madrid, le Roi d'Espagne m'envoya Orry, pour conférer avec moi sur l'expédition de Majorque, que ce Prince vouloit absolument entreprendre. Le Roi, à qui il en avoit écrit, s'en remettoit entiérement à ma décision, tant sur le projet que sur le temps de l'exécution, & sur le nombre de troupes nécessaires. Orry me pressa d'y aller moi-même; mais ne le pouvant, à cause de ma santé, je nommai à ma place le Chevalier d'Asfeld, dont je connoissois la capacité. Je réglai donc tout avec Orry, & puis je continuai mon voyage. D'Asfeld conduisit l'affaire à merveille; & dès qu'il eut débarqué dans l'Isle de Majorque, Palma & tout le pays se soumit. 1714.

Après mon retour d'Espagne, je repris la conduite des affaires du Roi Jacques, dont je m'étois mêlé depuis 1708, &

1714. dont le ſiege de Barcelone m'avoit détourné pendant ſix mois ; mais pour les mieux faire comprendre, il eſt néceſſaire de reprendre les choſes de plus loin, n'ayant pas voulu juſqu'à préſent interrompre la ſuite de ce qui regardoit les opérations militaires.

A la fin de 1710, l'Abbé (*a*) Gautier, dont la Cour de France ſe ſervoit pour traiter en ſecret de la paix avec l'Angleterre, vint me trouver à Saint-Germain de la part du Comte d'Oxford, nouvellement fait Grand-Tréſorier. Le Marquis de Torcy me l'envoya, & me marqua que je pouvois prendre confiance en lui. En effet, il me dit qu'il avoit ordre de me parler ſur les affaires du Roi Jacques, & de concerter avec moi les moyens de parvenir à ſon rétabliſſement ; mais qu'avant d'entrer en matiere, il avoit ordre d'exiger promeſſe, 1.° que perſonne à Saint-Germain n'en

(*a*) J'ai parlé ci-devant de l'Abbé Gautier.

auroit connoissance, pas même la Reine; 2.° que la Reine Anne jouiroit tranquillement de la Couronne sa vie durant, moyennant qu'elle en assurât la possession à son frere après sa mort; 3.° que l'on donneroit les assurances suffisantes pour la conservation de la Religion Anglicane & des Libertés du Royaume. A tout cela il est facile de croire que je consentis volontiers, & je le lui fis confirmer par le Roi Jacques, à qui je le menai pour cet effet. Après ces préliminaires, nous entrâmes dans le détail des moyens de parvenir au but: mais l'Abbé ne put, pour cette premiere fois, entrer dans un grand détail, attendu que le Trésorier ne lui avoit pas encore bien expliqué ses intentions; & que même préalablement à tout il falloit que la paix fût conclue, sans quoi le ministere présent n'oseroit entamer une matiere si délicate à ménager. Quoiqu'il me parût que l'un n'empêchoit pas l'autre, néanmoins pour faire voir que nous ne vou-

1714.

lions rien omettre, pour montrer notre
1714. bonne foi, nous écrivîmes à tous les Jacobites de se joindre à la Cour ; ce qui ne contribua pas peu à rendre le parti de la Reine si supérieur dans la Chambre-Basse, que tout s'y passa selon ses desirs.

Gautier me dit, avant de s'en retourner à Londres, que le Comte d'Oxford lui ordonnoit de m'assurer, que pendant cet été on enverroit le projet, & que, si je n'étois pas à la Cour, on me le feroit tenir à l'armée, attendu que l'on ne vouloit se fier qu'à moi. Pour qu'on pût répondre au projet, sans perte de temps, nous convînmes que le Roi Jacques, sous prétexte de faire le tour de la France, se trouveroit au commencement d'Août en Dauphiné où je devois commander l'armée, & y demeureroit avec moi le plus qu'il pourroit. En effet, ce Prince y vint ; mais je ne reçus point les papiers en question, & jusqu'à l'hiver je n'en entendis plus parler ; Gautier seulement m'écrivit qu'il arriveroit bientôt avec des instructions satisfaisantes.

Gautier revenu en France, je crus qu'il me parleroit plus clair ; mais il 1714.
me dit ſeulement qu'il falloit encore avoir patience juſqu'à ce que l'on pût conclure totalement la paix ; que le moindre vent des bonnes intentions de la Reine Anne pour ſon frere donneroit matiere aux Whigs de s'écrier hautement contre la Cour, & pourroit non-ſeulement détruire l'ouvrage néceſſaire de la paix, mais encore cauſer peut-être un bouleverſement dans le Miniſtere & dans l'Etat : que de plus, il falloit s'aſſûrer de l'armée, ce qui ne ſe pouvoit, que lorſque, la paix ſignée, on procéderoit à la réforme, & qu'alors il auroit attention à ne conſerver que les Officiers dont il ſeroit sûr.

Juſques-là ce raiſonnement paroiſſoit très-ſage ; mais la paix conclue & publiée, & la réforme faite, le Tréſorier ne parla pas avec plus de clarté, ni avec plus de préciſion, & différoit de jour à autre de régler l'armée, malgré les ſol-

licitations du Duc d'Ormond, avec le-
1714. quel, à l'insçû d'Oxford, j'étois en commerce de lettres.

Les Jacobites, & autres bien intentionnés, pressoient aussi continuellement Oxford, de profiter du moment favorable; ils lui représentoient, que jamais il n'y avoit eu une Chambre Basse plus favorablement disposée, & qu'ainsi il n'y avoit qu'à leur proposer la révocation des actes en faveur d'Hanovre, & qu'indubitablement elle passeroit. Sa réponse étoit, qu'il falloit aller plus doucement en besogne; qu'il travailloit sérieusement à l'affaire, & que l'on ne se mît point en peine.

De cette manière, Oxford nous amusoit, & il étoit difficile d'y remédier: car, de rompre avec lui, ç'auroit été détruire tout, vu qu'il avoit le pouvoir en main, & gouvernoit absolument la Reine Anne. Il fallut donc feindre de se fier à lui; mais nous ne laissions pas de travailler sous main avec le Duc d'Ormond, &

nombre d'autres, afin de venir à bout de cette affaire par leur moyen, si Oxford nous manquoit. 1714.

Gautier étant revenu en 1713, après la paix d'Angleterre, je le pressai très-vivement sur la lenteur, l'irrésolution & le froid du Trésorier. Enfin, résolu de le mettre au pied du mur, après plusieurs propositions que je lui fis, je le chargeai d'en faire une qui me paroissoit facile, sûre & même l'unique, quoique d'abord elle semblât être un peu visionnaire. Je voulois que le Roi Jacques se rendît secrétement, & seul auprès de la Reine sa sœur, & qu'alors elle se rendît au Parlement; qu'elle y expliquât le droit incontestable de son frere, & la résolution où elle étoit de lui faire rendre ce qui lui appartenoit par les Loix divines & humaines; mais qu'elle les assûrât en même temps qu'elle avoit pris ses mesures avec lui pour empêcher que la Religion Anglicane ne pût en aucune façon péricliter par une telle action : qu'il étoit

réglé entr'eux, qu'elle jouiroit paisible-
1714. ment de la Couronne pendant sa vie, & qu'elle l'éleveroit comme son fils ; qu'elle passeroit tels actes, qui seroient crus nécessaires pour la sûreté de leur Religion & de leur liberté. Ensuite elle devoit, sur le champ, le produire en plein Parlement, & leur dire : » Messieurs, le voilà qui » vous promet lui-même de tenir inviolablement tout ce que j'ai avancé, & » d'en jurer l'observation ; ainsi je vous » requiers de révoquer dans l'instant les » actes faits contre lui, & de le recon» noître dans ce moment pour mon hé» ritier & votre maître futur, afin qu'il » vous sache quelque gré d'avoir con» couru avec moi à ce que votre cons» cience, votre devoir & votre honneur » vous devroient avoir déjà inspiré «. Cette démarche imprévue auroit tellement étourdi les factieux, & charmé les bien-intentionnés, qu'il n'y auroit certainement pas eu la moindre opposition : il n'y avoit pas lieu de douter que dans

l'inſtant tout n'eût été fait ſelon les ordres de la Reine; car il n'y auroit eu 1714.
perſonne qui n'eût été perſuadé que la Reine avoit pris ſes meſures pour ſe faire obéir; ainſi, d'un côté la crainte du châtiment, & de l'autre, l'eſpérance de profiter d'un nouveau changement, auroient déterminé le Parlement à rétablir dans l'inſtant toutes choſes dans l'ordre naturel, ſelon les Loix fondamentales de l'Etat. Gautier, bien inſtruit de cette propoſition, partit de chez moi en Picardie pour l'Angleterre; mais quoiqu'il m'écrivît régulièrement, jamais je ne pus tirer de lui aucune réponſe ſur cet article.

Enfin, voyant le temps s'écouler, ſans qu'il parût aucun plan de la part d'Oxford, & d'ailleurs apprenant que la ſanté de la Reine Anne devenoit de jour en jour plus mauvaiſe, je ſoupçonnai plus que jamais que le Tréſorier nous trompoit, d'autant plus que je ſavois qu'il avoit écrit à l'Electeur d'Ha-

1714. novre, & qu'il venoit d'envoyer à cette Cour son cousin Harlay. Je m'ouvris donc de cela à M. de Torci, Ministre des Affaires Etrangeres, & par qui passoit tout mon commerce avec Gautier & avec Oxford. Il tomba d'accord avec moi, que la conduite du Trésorier étoit fort extraordinaire; & nous résolûmes de lui écrire, pour lui représenter que la Reine Anne pouvoit manquer à toute heure, & qu'ainsi il étoit nécessaire qu'il nous fît savoir les mesures qu'il avoit prises en ce cas pour les intérêts du Roi Jacques, aussi-bien que les démarches que ce Prince devoit faire. Sa réponse fut, que, si la Reine venoit à mourir, les affaires du Roi Jacques & les leurs étoient perdues sans ressource. Jamais nous ne pûmes tirer autre chose de lui, ce qui prouvoit bien clairement sa fourberie; car s'il avoit eu véritablement les intentions qu'il nous avoit déclarées, auroit-il été si long-temps sans songer aux moyens de les effectuer? Auroit-il, pour

l'amour de lui-même & du parti Tory, négligé de se précautionner contre la rage des Whigs, qu'il savoit ne vouloir jamais lui pardonner, s'ils avoient une fois le pouvoir en main ? Cette léthargie ne pouvoit venir de son manque de sens, ou de courage ; personne n'en avoit plus que lui : ainsi il étoit moralement certain que toutes les avances qu'il nous avoit faites jusqu'à présent, n'avoient eu pour motif que son propre intérêt, afin de joindre les Jacobites aux Torys, & par-là se rendre le plus fort dans le Parlement, & y faire approuver la paix. Dès qu'il en fut venu à bout, il ne songea plus qu'à se ménager avec la Cour d'Hanovre ; & quant au Roi Jacques, il l'amusoit de temps en temps par quelque nouvelle proposition de changement de Religion, ou du moins d'en faire semblant. La Cour de France, aussi-bien que nous, fut alors bien persuadée qu'Oxford nous jouoit ; mais comme elle avoit, par son moyen, fini

1714. son affaire principale, elle s'en consoloit aisément.

Pour moi, je sollicitai fortement le Duc d'Ormond, & plusieurs autres; je les exhortai à se réveiller de leur assoupissement, & à se précautionner contre les malheurs qui leur arriveroient, si la Reine mouroit; je leur fis envisager que leur intérêt particulier étoit le même que celui du Roi Jacques, qu'il n'y avoit plus à balancer pour eux, qu'il falloit opter, ou d'être perdus, eux & leur parti, ou de rétablir ce Prince. Convaincus de ce que nous leur mandions continuellement, ils s'évertuerent, & par le moyen de Madame Masham, ils déterminerent la Reine à renvoyer le Grand Trésorier, n'étant pas possible de conduire l'affaire à bien, tant qu'il seroit en place. Elle congédia donc Oxford au commencement d'Août 1714. Les autres Ministres ne doutoient plus de pouvoir alors avancer leurs projets sans obstacle; mais le malheur voulut

qu'avant que le nouveau Ministere eût seulement le temps de se reconnoître, tout espoir de réussir s'évanouît par la mort de la Reine, qui arriva le 12 Août 1714, quatre jours après le déplacement du Comte d'Oxford. L'Electeur d'Hanovre fut dans l'instant proclamé Roi, conformément à l'acte fait depuis la révolution, & par ses ordres tout fut changé. 1714.

J'étois pour lors en Catalogne, trop éloigné pour pouvoir, ni agir, ni même donner des conseils; & quand j'aurois été à Paris, j'eusse été fort embarrassé attendu la conjoncture présente des affaires. Ce n'étoit point notre faute, si nous n'avions concerté aucun arrangement, pour le cas qui venoit d'arriver; & la France, quelque bonne volonté qu'elle eût, n'étoit point en état de risquer une nouvelle guerre pour soutenir les intérêts du jeune Roi. Nulles mesures n'avoient été prises, & ne pouvoient même l'être de ce côté-ci de l'eau;

1714. c'étoit aux bien-intentionnés en Angleterre à nous prefcrire tout ce que nous devions faire, & n'étant point encore les maîtres abfolus, ils n'avoient pas eu le temps de s'arranger.

Dès que le Roi Jacques apprit la mort de fa fœur, il partit en pofte de Bar en Lorraine, où, depuis la paix d'Utrecht, il faifoit fa réfidence, & fe rendit *incognito* à Paris, pour y confulter la Reine fa mere & fes autres amis, bien réfolu de paffer enfuite dans l'Ifle de la Grande-Bretagne, pour y revendiquer fes droits. La Cour de France, avertie de cette démarche, lui envoya M. de Torci, pour lui perfuader de s'en retourner d'où il étoit venu; & fi les bonnes raifons ne prévaloient pas, il avoit ordre de lui déclarer qu'on ne pourroit fe difpenfer de l'y contraindre. Ainfi le Roi Jacques ne recevant aucunes nouvelles confolantes de fes amis d'Angleterre, où tout étoit alors dans la confternation, & ne fachant pas même où il pourroit débarquer

en sûreté, se détermina à regagner Bar.

Le Roi George partit d'Hanovre au mois de Septembre ou d'Octobre, & arriva à Londres, où il fut reçu avec toutes les démonstrations possibles de joie. Il lui auroit été facile, dans ces commencemens, de concilier les esprits, ou du moins d'empêcher que leur animosité ne lui fît aucun tort. Pour cela, il n'avoit qu'à éviter de se déclarer pour aucun parti, regarder tous les Anglois comme étant également ses sujets, & ne distinguer que ceux qui auroient le plus de naissance, & le plus d'attachement à sa personne; mais, prévenu par les Whigs, il commença d'abord par ôter toutes les charges aux Torys, & cassa le Parlement, qui venoit de le reconnoître si unanimement. De-là les Torys prirent occasion de se récrier sur le danger de l'Eglise Anglicane; les Ministres ne cessoient d'en parler dans les chaires, & le peuple, animé par ces discours, & sous main par les Jacobites, commença à s'assembler de 1714.

tous côtés, causant mille désordres, &
1714. refusant d'obéir aux ordres du Gouvernement. De plus, l'on ne cessoit de répandre dans le public des libelles diffamatoires contre le Roi George, contre son fils & contre toute sa famille. A mon retour d'Espagne, je trouvai que l'occasion paroissoit favorable pour les intérêts du Roi Jacques, & à cet effet nous envoyâmes des Emissaires au Duc d'Ormond, & aux principaux Seigneurs Torys. L'argent fut répandu parmi les Officiers réformés, & nous ne négligeâmes rien de notre côté, tant pour rendre odieux le Roi George, que pour gagner les cœurs de la Nation. Ormond, Marr, &c. nous assûroient que jamais les peuples n'avoient été si bien disposés; que de dix, il y en avoit neuf contre George, & par conséquent pour Jacques; & qu'ainsi pour peu qu'on voulût songer à une entreprise, il y avoit lieu d'être assûré de la réussite. Sur cela, je proposai qu'on tombât d'accord d'un jour

marqué pour faire un soulevement général par tout le Royaume, & qu'on indiquât un endroit où le Roi Jacques pût se rendre. Nous étions sûrs des Ecossois, qui s'étoient déjà pourvus d'armes, & n'attendoient que le signal pour se déclarer. Mon projet étoit de profiter de la conjoncture présente, n'y ayant que fort peu de troupes réglées dans toute l'Isle, & je ne doutois pas que George, voyant le feu allumé aux quatre coins du Royaume, ne se trouvât dans un si furieux embarras, qu'il ne sauroit que devenir. J'étois de plus persuadé que notre dessein ne pourroit réussir que par une prompte révolution, c'est-à-dire, qu'en trois semaines il falloit chasser George, ou que l'affaire seroit manquée, attendu que la France, ne voulant donner aucun secours de troupes, & les seuls Anglois devant finir l'ouvrage, George se trouveroit en état d'écraser tout le parti de Jacques, si on lui donnoit le temps de faire venir des troupes de Hol- 1714.

lande & d'Allemagne : outre que George
1714. étant maître de toutes les places, il auroit fur les Royaliftes un avantage confidérable, pour peu que l'affaire tirât en longueur. J'avois beau preffer Ormond & les autres, ils me répondoient toujours que, malgré toute leur bonne volonté, & la difpofition favorable des efprits, ils ne pouvoient, ni ne vouloient prendre les armes, jufqu'à ce que le Roi Jacques eût débarqué avec un corps de trois à quatre mille hommes. En vain je leur repréfentois par lettres, & par des perfonnes envoyées exprès, que, quelques raifons que nous euffions pu dire à la Cour de France, elle demeuroit ferme dans fa réfolution de ne fournir aucuns fecours publiquement, & qu'ainfi il ne falloit plus parler de troupes; leur réponfe étoit toujours la même.

Au commencement de l'année 1715,
1715. Milord Bolingbroke, contre qui la Chambre-Baffe venoit d'intenter procès pour crime de haute trahifon, en même

temps que contre le Duc d'Ormond & le Comte d'Oxford, jugea à propos de 1715. ne pas s'exposer à l'animosité du parti, & se sauva en France. A son arrivée à Paris, je le vis en secret, & il me confirma la bonne disposition des affaires en Angleterre ; mais ne croyant pas qu'il convînt encore qu'il se mêlât publiquement des affaires du jeune Roi, il se retira à Lyon, d'où, après quelques mois, nos amis lui manderent qu'il eût à revenir à Paris ; ce qu'il fit, & alors nous agîmes de concert en toutes choses. Le Roi Jacques, qu'il avoit vu à Bar, lui avoit donné les Sceaux de Secrétaire d'Etat.

Cependant les désordres continuoient de toutes parts en Angleterre ; & les peuples non-seulement crioient publiquement contre le Gouvernement, mais s'émancipoient aussi en beaucoup d'endroits à parler en faveur du Prétendant ; ce qui faisoit que nombre de personnes, tant à S. Germain, qu'en Angleterre,

1715. pressoient continuellement de faire quelque entreprise, & blâmoient l'indolence du Roi Jacques. Sur cela, j'écrivis un Mémoire, que j'envoyai à Bar par Milord Bolingbroke : il est à propos de l'insérer ici, il sera voir clairement l'état des affaires.

» Beaucoup de personnes blâment le » Roi d'Angleterre de ce qu'il ne » veut pas hasarder sa personne dans la » situation présente des affaires, & con- » cluent que, cette conjoncture perdue, » il n'en retrouvera jamais une si favo- » rable, d'autant que George ne man- » quera pas de se procurer une bonne » armée ; moyennant quoi, les Torys » seront écrasés, ou forcés de se sou- » mettre.

» Je tombe d'accord que, d'abord, » ce raisonnement paroît juste ; mais, » comme il ne convient pas à des gens » sensés de dire leur avis, ou de déci- » der, sans examiner auparavant le fond » des affaires, je vais les expliquer

» en peu de mots, & puis je dirai
» franchement mon ſentiment. 1715.

» Le Roi n'a point d'ami, ni d'allié, » de qui il puiſſe eſpérer aucune aſſiſ- » tance : ce n'eſt point faute d'avoir fait » les pas néceſſaires à cette fin ; mais » parce que, d'ordinaire, les Princes ne » s'intéreſſent point en faveur d'un autre, » qu'autant qu'ils y trouvent leur avan- » tage particulier. Depuis vingt-ſix ans, » l'Europe a été engagée dans une guerre » ſanglante & onéreuſe; ce qui a épuiſé » les bourſes, ruiné le commerce, & » diminué même l'eſpece des hommes; » de maniere que tout le monde, étant » las de la guerre, ne tend qu'à vivre » en paix; & il n'y a qu'une néceſſité » abſolue qui puiſſe engager aucun » Prince à la rompre. Le Roi Jacques » ne peut donc compter que ſur le ſe- » cours de ſes Sujets pour le grand ou- » vrage de ſon rétabliſſement. Voyons » ce qu'il en peut attendre.

» Je commencerai par l'Ecoſſe, qui,

1715. » depuis la révolution, s'est toujours » montrée attachée à la Famille Royale, » & dont un assez grand nombre des » principaux Seigneurs ont actuellement » pris des mesures pour se soulever, » dès qu'il leur sera ordonné. Ils s'en- » gagent à mettre en campagne huit » mille montagnards, & dix mille fan- » tassins des autres Provinces; mais il » leur manque des armes pour ces der- » niers : il leur faut aussi de l'argent » pour le paiement de ces troupes, sans » quoi ils ne pourroient les contenir : le » pays seroit bientôt au pillage, & l'ar- » mée même se dissiperoit. Ils ne peu- » vent au plus lever que mille chevaux » ou Dragons, & même d'assez mauvaise » qualité. Ils ont quelque espérance de » pouvoir se saisir des châteaux d'Edim- » bourg, de Sterling & de Dunbatton; » mais la réussite de ces sortes de pro- » jets est toujours fort incertaine.

» Le gros de la Nation Angloise est » si bien disposé, qu'on peut avancer hardiment

» hardiment que, de ſix, il y en a cinq
» pour le Roi Jacques. A la vérité, ce 1715.
» n'eſt point tant à cauſe de ſon droit
» inconteſtable, qu'en haine de la race
» Hanovrienne, & pour empêcher la
» ruine totale de l'Egliſe & des libertés
» du Royaume; mais, quels qu'en ſoient
» les motifs, il eſt certain que nombre
» de Seigneurs, d'Eccléſiaſtiques & de
» Gentilshommes ont donné des aſsû-
» rances de leurs bonnes intentions. Plu-
» ſieurs des plus conſidérables, des plus
» accrédités & des meilleures têtes ſe
» ſont aſſemblés, pour concerter les
» moyens de rétablir le Roi; mais, juſ-
» qu'à préſent, ils ont conclu que, ſans
» le ſecours de quatre mille hommes au
» moins, de nombre d'armes, & d'une
» groſſe ſomme d'argent, il ſeroit témé-
» raire & même impoſſible de com-
» mencer un ſoulévement en ſa faveur.
» Ils diſent pour raiſon, que, ne pouvant
» ramaſſer qu'une populace non armée
» & non diſciplinée, les troupes réglées,

1715. » quoique peu en nombre, feront pour-
» tant fuffifantes pour la diffiper dans
» l'inftant qu'elle aura levé le mafque.
» Ajoutez à cela qu'il n'y a dans toute
» l'Angleterre aucunes armes, que dans
» les magafins des places, dont George
» eft le maître.

» Le Duc d'Ormond, Milord Bo-
» lingbroke & plufieurs autres ont agi
» auprès de la Cour de France, pour
» l'engager à donner le fecours demandé :
» on n'a rien omis de ce qui la pouvoit
» perfuader ; mais on n'a pu en venir
» à bout ; de maniere que le Roi ne
» peut préfentement tabler que fur ce
» qu'il a trouvé moyen d'emprunter fur
» fon propre crédit : le tout confifte en
» dix mille armes, & cent mille écus.
» Je demande donc fi un homme de
» fens peut confeiller au Roi d'aventurer
» tant fa perfonne, que les biens &
» vies de fes amis fur des préparatifs auffi
» minces, contre un Prince qui eft en
» poffeffion, qui a de fon côté les Loix

» présentes, quoique injustes, qui a ac- 1715.
» tuellement une armée remplie de
» Whigs, & qui, de plus, a des voisins
» puissans ses Alliés, dont il peut tirer
» le nombre qu'il voudra de troupes,
» outre ce qu'il peut faire venir de ses
» propres Etats.

» Le Roi n'a pas assez d'armes pour
» fournir à l'Ecosse, & aux différens
» endroits de l'Angleterre qui en deman-
» dent. Il n'a point de places assez fortes,
» où ses amis puissent s'assembler en sû-
» reté; & quand il auroit le temps de
» former une armée, il n'a pas de quoi,
» ni l'armer, ni la payer.

» Je conclus que le Roi doit se ha-
» sarder, mais non se précipiter dans
» une ruine certaine. S'il avoit une ar-
» mée de Montagnards, d'Ecossois &
» de populace Angloise, il lui faudroit
» à la fin en venir à une bataille contre
» une armée de troupes réglées, & je
» crois qu'alors il courroit un assez
» grand risque : mais je ne vois pas

» qu'il puiſſe même eſpérer cette chance;
1715. » car il n'y a, juſqu'à préſent, aucun
» concert ſur cela en Angleterre, ni
» même aucune envie d'agir ſans un ſe-
» cours étranger. Eſt-il raiſonnable, mal-
» gré cela, que le Roi parte? & peut-
» on donner le terme de grandeur
» d'ame, ou d'héroïſme à une démarche
» qui ne peut produire qu'un vain tu-
» multe? Les mêmes perſonnes, qui,
» maintenant, l'accuſent de timidité,
» l'appelleroient téméraire & mal-aviſé,
» quand il auroit échoué. En un mot,
» je ne puis jamais être d'avis qu'il parte,
» juſqu'à ce que les perſonnes les plus
» conſidérables d'Anglèterre lui aient pro-
» mis de ſe trouver en tel temps, en tel
» lieu, pour l'y recevoir avec nombre
» d'amis; car, de croire qu'avec les ſeuls
» Ecoſſois, il puiſſe réuſſir dans ſon en-
» trepriſe, c'eſt ce que je regarderai tou-
» jours comme une folie «.

Au mois de Juillet, le Pere Calaghan, Dominicain, homme d'ailleurs de bon

ſens, alla trouver le Roi Jacques, de la part du Duc d'Ormond, pour lui dire de partir incontinent pour ſe rendre en Angleterre. Ce Prince, ſans conſulter Milord Bolingbroke, ni la Cour de France, ni moi, prit auſſi-tôt la réſolution de ſe mettre en chemin, & fixa au 30 de ce même mois ſon arrivée au Havre-de-Grace, où il envoya ſur le champ préparer un bâtiment, ayant mandé en même temps à Bolingbroke de ſe trouver le jour marqué au rendez-vous. Celui-ci alla en donner avis à M. de Torcy, qui, ſur le champ, par ordre du Roi, m'écrivit par un Courier de me rendre en diligence à Marly. Y étant arrivé, le Roi me dit que le Roi Jacques avoit pris bruſquement une réſolution qui lui paroiſſoit haſardée, & à laquelle il ne vouloit point conſentir, ſans en ſavoir auparavant mon avis. Je lui repréſentai alors que je ne pouvois imaginer que le Duc d'Ormond eût envoyé un tel Meſſage, attendu qu'il

1715.

1715. ne marquoit pas le lieu, où le Roi Jacques devoit débarquer, point totalement essentiel, & qu'ainsi je croyois qu'il falloit nécessairement différer son départ, jusqu'à ce que l'on eût d'autres nouvelles du Duc d'Ormond sur cet article. MM. de Torcy & Bolingbroke eurent ordre d'écrire en conformité au Roi Jacques. Environ huit jours après, arriva d'Angleterre un homme de condition envoyé par Ormond, Marr & plusieurs autres, avec un Mémoire en réponse à ceux que nous leur avions envoyés ci-devant : il contenoit à peu près les mêmes choses qu'ils nous avoient déjà mandées; savoir, que, sans un secours d'hommes, d'armes & d'argent, ils ne croyoient pas possible d'engager la nation à prendre les armes; que, toutefois, si le Roi Jacques le leur ordonnoit positivement, ils le feroient, mais que cela ne pouvoit être que vers le milieu du mois de Septembre, temps auquel l'on comptoit que le Parlement feroit prorogé, & cha-

que membre retourné dans sa Province.

Peu de temps après, vers les premiers 1715.
jours d'Août, nous fûmes fort surpris d'apprendre que le Duc d'Ormond étoit débarqué en France. Ce Seigneur, ayant été accusé de haute trahison, s'étoit retiré à Richemont, où il vivoit avec grande magnificence, & tenoit table ouverte. Tout le monde y couroit en foule; car il étoit l'idole du parti Tory, & il sembloit y avoir levé l'étendard contre le Roi George. Il nous avoit assûré par ses lettres, qu'il étoit résolu d'y demeurer tant qu'il y pourroit être en sûreté; qu'ensuite il se retireroit vers le Nord, ou l'Ouest de l'Angleterre, & se mettroit à la tête de ses amis, & de nombre d'Officiers réformés, qu'il avoit à cet effet dispersés dans les Provinces: il avoit même déjà disposé des relais de chevaux, afin de le faire plus diligemment, lorsque le temps seroit venu. Il avoit de plus pratiqué des intelligences dans Plimouth, Bristol & Exeter, dont

il vouloit se saisir, & en faire ses places
1715. d'armes. Il est certain que, dans ce temps-là, il étoit si généralement aimé, que, s'il se fût déclaré ouvertement contre le Roi George, pour l'Eglise & les libertés de la Nation, de toutes parts on seroit accouru à lui, & il se seroit trouvé à la tête d'un parti si considérable, que George eût été fort embarrassé, d'autant que les Ecossois se seroient en même temps soulevés, & que peut-être partie des troupes réglées auroit passé du côté d'Ormond : mais, pour exécuter un pareil projet, il falloit un autre génie : de si grands desseins ont besoin d'un Héros, & c'est ce que le Duc d'Ormond n'étoit pas ; car, quoique très-brave de sa personne, & depuis quelque temps bien intentionné, il n'avoit que très-peu de qualités nécessaires pour une telle entreprise, & fort peu de connoissance du métier de la guerre. La grande dépense qu'il faisoit, sa libéralité, son affabilité naturelle &

ſa naiſſance, lui avoient attiré l'amour & l'eſtime du peuple. Les Torys, qui voyoient que, dans la conjoncture préſente, il leur falloit un Chef apparent, s'étoient tous réunis, pour le ſuivre & le prôner; mais, dans un inſtant, toutes les belles eſpérances qu'on avoit fondées ſur lui, s'évanouirent par ſa retraite précipitée. Etant averti que le Roi George avoit envoyé des Gardes pour inveſtir ſa maiſon, & l'arrêter, il ſe ſauva vers les Côtes, & traverſa la mer dans une chaloupe, ſans laiſſer le moindre ordre pour ceux qui l'attendoient ailleurs.

1715.

Bolingbroke & moi, nous concertâmes avec lui toutes nos affaires, & nous fîmes de nouveau de fortes inſtances auprès de la Cour de France, pour en obtenir un ſecours d'hommes: mais, outre que le Roi T. C., malgré toute ſa bonne volonté, étoit ferme dans ſon premier principe, la retraite d'Ormond l'y confirmoit encore plus, n'étant pas

raisonnable de croire que cet homme si
1715. aimé, & dont le crédit faisoit notre principale espérance, se fût retiré, & eût abandonné la partie, si la Nation eût été dans les dispositions que nous lui avions tant de fois représentées. Nous récrivîmes donc en Angleterre, pour les presser de-nouveau de ne plus insister sur un corps de troupes, mais de se déterminer à prendre les armes, & qu'ils nous marquassent le temps & le lieu où l'on vouloit que le Roi Jacques & Ormond se rendissent : leur réponse fut toujours ambiguë.

La répugnance que j'avois trouvée avec raison dans les Torys, jointe à la certitude où j'étois que la France ne se relâcheroit point de sa résolution, m'avoit déterminé, quelques mois auparavant, à m'adresser au Roi de Suede, dont les intérêts sembloient directement opposés à ceux du Roi George. Ce Prince extraordinaire, après s'être, par des commencemens brillans, attiré le respect &

l'attention de toute l'Europe, étoit tombé, 1715.
par la perte de la bataille de Pultawa, dans un enchaînement de malheurs, dont ſes ennemis & ſes voiſins ſurent ſi bien profiter, qu'il ſe trouvoit alors preſque entiérement dépouillé de ſes Etats d'Allemagne. Chacun vouloit avoir part à ſes dépouilles; & ſans avoir égard, ni aux Traités paſſés, ni même aux garanties, on couroit ſur lui de toutes parts. Loin de ſe laiſſer abattre par tant d'adverſités, il ſembloit au contraire en devenir plus fier, & plus obſtiné à rejetter toutes propoſitions de paix, où il fût queſtion de céder quelque Province, ou quelque place, réſolu plutôt de périr, que de ſe ſoumettre honteuſement à la loi du vainqueur.

Le caractere de ce Prince, dont les vues ne tendoient jamais qu'au grand, & ſon intérêt particulier, qu'il trouveroit à culbuter le Roi George, me firent eſpérer qu'il donneroit les mains à l'exécution de nos projets, d'autant plus qu'il

n'y avoit pas d'autre moyen apparent
1715. pour le tirer de la ſituation critique où il étoit. Je lui fis repréſenter les juſtes prétentions du Roi Jacques, la gloire qu'il y auroit à rétablir un Prince opprimé, & les ſuites avantageuſes qui ne pouvoient manquer de lui en revenir, ſans compter la reconnoiſſance éternelle du Roi d'Angleterre pour un ſi grand bienfait. L'affaire me paroiſſoit d'autant plus facile, que l'on ne ſoupçonnoit ſeulement pas que nous en euſſions la penſée, & qu'il y avoit actuellement ſept à huit mille Suédois campés auprès de Gottembourg : joignez à cela qu'il y avoit dans ce port nombre de vaiſſeaux de tranſport, deſtinés à paſſer ces troupes à Stralſund, & que, de Gottembourg, l'on pouvoit, d'un ſeul vent, faire voile en droiture en Ecoſſe, ou en Angleterre, le trajet n'en étant que de deux fois vingt-quatre heures.

Lorſque je propoſai cette idée à la Cour de France, on la regarda d'abord

comme chimérique ; mais, après qu'on en eut parlé avec le Baron de Spaar, Ambaſſadeur de Suede, & qu'on vit qu'il ne s'éloignoit pas de l'approuver, on me permit de négocier. M. de Torcy & moi eûmes pluſieurs conférences ſur cela avec Spaar ; & pour faciliter l'entrepriſe, on convint que le Roi T. C. payeroit les arrérages de ſubſide dûs au Roi de Suede, & que le Roi Jacques feroit donner incontinent cinquante mille écus pour les frais de l'embarquement. Spaar fit partir un Courier avec les dépêches pour ſon Maître, & il envoya en même temps un Officier en Hollande, avec la remiſe des cinquante mille écus que je lui avois donnés, afin que, ſi la réponſe de Suede étoit favorable, l'on pût, ſans perte de temps, faire paſſer cette ſomme à Gottembourg. Malheureuſement le Roi de Suede ſe trouvoit alors dans Stralſund, aſſiégé par terre & par mer ; de maniere que le Courier fut un temps très-long, avant 1715.

1715. que de pouvoir donner ſes lettres. La réponſe de ce Prince fut en termes très-honnêtes; mais il diſoit qu'il ne pouvoit, dans la ſituation de ſes affaires, ſe défaire de ſes troupes, dont il avoit tant de beſoin, pour défendre ſes propres Etats, outre que le Roi George ne s'étoit pas encore déclaré contre lui. Toutefois il aſsûroit le Roi Jacques de ſon amitié, dont il lui donneroit des marques dans la ſuite.

Il eſt certain que le Roi de Suede manqua une belle occaſion d'avancer ſes affaires, ou, pour mieux dire, de ſe tirer d'oppreſſion; car, le Roi Jacques une fois rétabli, il en auroit tiré des ſecours d'argent, d'hommes & de vaiſſeaux ſuffiſans pour le remettre en état de reconquérir ce qu'il avoit perdu. Par les regles du bon ſens, la révolution d'Angleterre étoit alors immanquable, moyennant un corps de troupes réglées pour ſoutenir les Bien-intentionnés. Le Roi George étoit univerſellement haï,

& n'avoit que fort peu de troupes sur pied dans la Grande-Bretagne ; mais le Roi de Suede, qui songeoit alors à sauver Stralsund, en quoi il se flattoit mal-à-propos, n'eut personne auprès de lui, pour lui faire voir l'utilité de notre projet, & le faux des siens. 1715.

Il a voulu depuis, en 1716, entreprendre une descente en Angleterre; mais les affaires avoient totalement changé de face ; & s'il l'avoit faite, il y a lieu de croire que, vu l'armée considérable que le Roi George avoit en Angleterre, & les secours que les Hollandois n'auroient pas manqué d'y envoyer, il y auroit échoué.

Vers le 20 du mois d'Août, le Roi de France, Louis XIV, tomba malade, & mourut le premier Septembre 1715. Jamais homme ne montra plus de fermeté, & moins de crainte de la mort ; toujours soumis & résigné aux volontés de Dieu. Il donna tous les ordres qu'il crut nécessaires, & puis

1715. attendit tranquillement ſa derniere heure. Il y avoit long-temps qu'il étoit occupé de ces réflexions ſérieuſes ; & il avoit pluſieurs fois dit à la Reine d'Angleterre, qu'il n'ignoroit pas, qu'étant vieux, il devoit bientôt mourir, & qu'ainſi il s'y préparoit tous les jours, afin de n'être pas ſurpris. On avoit de lui toute une autre opinion dans le monde ; car on s'imaginoit qu'il ne pouvoit ſouffrir qu'on lui parlât de la mort. Je ſais pourtant ce que je viens de rapporter de la bouche même de la Reine, Princeſſe très-véridique.

Il faut avouer que jamais Prince n'a été ſi peu connu que celui-ci. Les Proteſtans le faiſoient paſſer en Europe pour un homme inacceſſible, cruel & ſans foi. J'ai eu l'honneur d'en avoir ſouvent audience & de le voir très-familiérement, & je puis aſſûrer qu'il n'y avoit de fier en lui que l'apparence. Il étoit né avec un air de majeſté, qui en impoſoit tellement à tout le monde, qu'on ne pouvoit en approcher ſans être ſaiſi de crainte

& de respect ; mais dès qu'on vouloit lui parler, son visage se radoucissoit, 1715.
& il avoit l'art de vous mettre dans l'instant en pleine liberté avec lui : il étoit l'homme de son Royaume le plus poli ; il savoit sa langue en perfection ; & dans ses réponses il y mettoit tant de choses obligeantes, que, s'il accordoit quelque chose, on croyoit recevoir le double ; & s'il refusoit, on ne pouvoit s'en plaindre. Depuis la Monarchie, vous ne trouverez pas de Roi plus humain. Parmi les Grands du Royaume, hors le Chevalier de Rohan, il n'y a eu aucun sang répandu de son régne, & même celui-ci ne perdit la vie, que parce que personne n'eut ou l'amitié ou le courage de demander sa grace ; car le Roi, en allant & revenant de la Messe le matin de l'exécution, se tourna de tous côtés, pour voir si les parens ou les amis ne viendroient pas se jetter à ses pieds.

Je sais que pour ce qui regarde sa bonne foi, on m'objectera tout ce qu'il

a fait contre les Traités ; mais j'ose assû-
1715. rer qu'il n'en a jamais violé, qu'on ne lui eût persuadé que ses ennemis y avoient premiérement donné atteinte ; & sans approuver ces infractions, quel est le Prince, quelle est la Nation qui puisse se vanter d'avoir toujours préféré la bonne foi & la justice à ses intérêts ? Il n'est question que d'un peu plus ou un peu moins ; car l'on peut avancer hardiment, qu'il semble que la Religion, l'équité & la parenté ne sont plus présentement des motifs qui fassent impression ; & que, pour satisfaire son ambition, & se procurer quelques avantages, l'on se croit tout permis.

Le lendemain de la mort du Roi, le Duc d'Orléans se rendit au Parlement avec tous les Princes du Sang & les Pairs de France. L'on avoit placé aux avenues du Palais deux mille hommes du régiment des Gardes, afin d'empêcher qu'il n'y eût aucune émeute : de plus, presque tout ce qu'il y avoit d'Officiers

à Paris accompagnerent le Duc d'Orléans, à qui l'on avoit fait croire qu'il trouveroit des obstacles à se faire déférer la Régence : son intention étoit de se déclarer Régent si le Parlement en faisoit difficulté, attendu qu'il prétendoit que par sa naissance le droit incontestable lui en étoit acquis. Dès qu'il fut à sa place dans la Grand'Chambre, il commença par prier MM. les Pairs de suspendre pour le présent les prétentions qu'ils avoient contre les Présidens à mortier au sujet du Bonnet, promettant que dans quinze jours il finiroit cette contestation; il avoit aussi exigé en particulier des Princes du Sang de ne point attaquer alors les Princes légitimés, à qui le feu Roi avoit non-seulement accordé le rang, mais aussi la qualité de Prince du Sang, & l'habilité de succéder à la Couronne au défaut des véritables Princes du Sang. Le Duc d'Orléans vouloit, avec raison, éviter que rien n'interrompît l'affaire de la Régence, d'où dépendoit

1715.

1715. le repos & la tranquillité de l'Etat, aussi bien que son intérêt particulier. Les Pairs consentirent à la demande du Duc d'Orléans, & se contenterent de faire lire tout haut par l'Archevêque de Rheims leur protestation contre tout ce qui s'étoit fait, ou se feroit contre leurs droits.

Le Duc d'Orléans fit ensuite une longue harangue, dans laquelle il représentoit que le Roi, présentement régnant, étant mineur, la Régence lui appartenoit de droit, & qu'ainsi il demandoit que les Gens du Roi parlassent, & qu'on passât ensuite aux opinions. Il entra aussi dans un détail de la forme qu'il prétendoit donner au Gouvernement, & finit par assûrer que, pour montrer ses bonnes intentions pour le bien public, & son estime pour le Parlement, il leur feroit rendre la liberté des représentations que le feu Roi leur avoit ôtée depuis long-temps.

Son discours achevé, il fut résolu qu'avant de procéder sur aucune déclaration, on feroit l'ouverture du testament que

le feu Roi avoit dépofé l'année d'auparavant. Le premier Préfident & les Gens du Roi l'allerent chercher, & on l'ouvrit devant l'Affemblée : la lecture en fut enfuite faite. Il contenoit en fubftance, qu'il y auroit un Confeil de Régence, compofé du Duc d'Orléans, des Princes du Sang qui auroient vingt-quatre ans accomplis, du Chancelier, de quatre Secrétaires d'Etat, du Chef du Confeil des Finances, du Contrôleur Général des Finances, des Maréchaux de Villeroi, de Villars, d'Uxelles, de Tallard & d'Harcourt. Tout s'y devoit déterminer à la pluralité des voix. Le commandement des troupes de la Maifon du Roi étoit donné au Duc du Maine, fans aucune fubordination à la Régence : le Maréchal de Villeroi étoit nommé Gouverneur du Roi ; MM. de Saumery & de Joffreville Sous-Gouverneurs ; mais le Duc du Maine, & à fon défaut fon frere le Comte de Touloufe, devoit avoir l'infpection & une autorité fupérieure

1715.

1715. ſur tout ce qui regardoit la perſonne & l'éducation du Roi. On lut enſuite le codicille, par où l'on auroit dû commencer : il contenoit peu de choſe, hors que le jeune Roi devoit être préſent au Parlement lors de l'ouverture du teſtament ; & qu'en attendant, le Maréchal de Villeroi ordonneroit de tout ce qui regarderoit la perſonne du jeune Prince, & commanderoit aux troupes de ſa Maiſon.

Le premier Préſident eut grand ſoin d'avertir à pluſieurs repriſes le ſieur de Dreux, Conſeiller au Parlement, de lire le teſtament diſtinctement & à haute voix ; car il diſoit : Voici notre Loi. L'on n'en jugea pourtant pas ainſi. Dès que la lecture en eut été faite, Mgr. le Duc d'Orléans, ayant ſeulement dit qu'il y avoit dans le teſtament pluſieurs choſes, auxquelles en honneur il ne pouvoit conſentir, & qu'il s'en expliqueroit dans la ſuite, demanda qu'on procédât à opiner ſur la Régence, qu'il réclamoit comme

fon droit. Il fut auffi-tôt déclaré Régent
fans contradiction. Il ne fut plus quef- 1715.
tion du Teftament, & l'on procéda à régler plufieurs autres chofes, felon que le Régent le fouhaitoit. Le Duc du Maine & le Comte de Touloufe qui avoient, auffi bien que tous nous autres, donné leurs voix pour la Régence, voulurent difputer l'article du commandement de la Maifon du Roi, mais perfonne ne fe joignit à eux; ainfi le Duc du Maine, voyant qu'on lui ôtoit tout ce que le feu Roi avoit réglé en fa faveur, demanda en grace qu'au moins on voulût, pour lui conferver fon honneur, lui accorder quelque titre honorifique. Sur cela les Gens du Roi propoferent le nom de Surintendant de l'éducation du Roi, & la Cour y confentit, avec la claufe toutefois que cela ne lui donneroit aucune autorité fur les Officiers de la Maifon du Roi, ni fur les troupes, ayant été fpécifié clairement que l'on ne reconnoiffoit d'autorité fupérieure dans le Royaume

1715. que celle de Mgr. le Duc d'Orléans Régent.

Le 12 du même mois, le Roi alla au Parlement tenir son Lit de Justice, où tout ce qui avoit été réglé le 2 fut publié & enregistré.

Le Duc d'Orléans commença sa Régence par établir des Conseils, dans lesquels les affaires devoient passer, au lieu d'en laisser la disposition aux seuls Ministres, ce qui a certainement de grands inconvéniens ; mais aussi il est à craindre que cette grande multitude de Conseillers ne retardent les expéditions, & sur-tout dans la partie de la guerre, où, pour que les choses aillent bien, un seul homme doit être chargé du détail après que les points ont été réglés dans le Conseil : quoi qu'il en soit, le Régent avoit promis d'en passer par la pluralité des voix dans les Conseils, ne se réservant que le pouvoir de faire des graces par l'entiere disposition des Charges, Emplois & Bénéfices.

Le

Le Duc de Bourbon fut déclaré Chef du Conseil de Régence ; le Comte de Toulouse Chef du Conseil de Marine, ayant sous lui pour Président le Maréchal d'Estrées ; le Maréchal de Villeroi Chef du Conseil des Finances, & le Duc de Noailles Président ; le Maréchal d'Uxelles Président du Conseil des Affaires Etrangeres ; le Maréchal de Villars Président du Conseil de la Guerre ; le Duc d'Antin Président du Conseil des Affaires du dedans du Royaume, & le Cardinal de Noailles Président du Conseil de Conscience. 1715.

Le Régent me proposa d'être du Conseil de Guerre ; mais comme la premiere place étoit prise, je ne crus pas qu'il me convînt, par toutes sortes de raisons, d'être en second sous mon camarade, d'autant que le reste du Conseil étoit composé de Lieutenans Généraux. Si j'avois voulu agir comme d'autres, qui, dès avant la mort du Roi, avoient fait leur marché avec Mgr. le Duc d'Orléans,

1715. j'aurois peut-être été traité aussi avantageusement ; mais Dieu merci je n'ai point à me reprocher d'avoir jamais voulu entrer en aucune cabale. J'ai toujours eu pour principe de m'attacher inviolablement au Maître & à la Justice ; c'est pour cela que j'avois toujours evité de rien écouter sur l'avenir : toutefois dès que le Roi fut sans espérance, je me déclarai pour le Duc d'Orléans, le bon droit & l'intérêt de l'Etat s'y trouvant. Je pressai le Régent de me nommer de la Régence ; mais il s'en excusa sur les ménagemens qu'il avoit à garder avec le Roi George, & me dit, qu'en attendant qu'il pût me placer dans ce poste, & marquer l'estime qu'il avoit pour moi, il me donneroit quelque commandement considérable dans le Royaume. J'avoue que ses raisons ne me satisfirent pas, mais il fallut bien prendre patience.

Le Comte de Stairs, Ministre d'Angleterre, avoit, devant & après la mort

du Roi, donné des assûrances à Mgr. le Duc d'Orléans de l'amitié de son Maître, 1715.
& que, s'il se trouvoit en France quelque opposition à ses justes droits, il l'assisteroit de toutes ses forces. Le Régent avoit écouté avec plaisir de pareils discours, & avoit aussi fait donner au Roi George des assûrances de l'envie qu'il auroit de lui plaire; le tout dans la vue de se précautionner contre la cabale qu'il savoit avoir été formée contre lui. En effet, il est certain que la plupart de ceux qui approchoient le feu Roi, à force de lui représenter le danger qu'il y auroit à craindre de la part du Duc d'Orléans, s'il avoit la puissance en main, l'avoient convaincu de la nécessité de prendre des mesures convenables pour l'empêcher. Sur cela il avoit fait son testament, dicté par le Chancelier Voisin; & l'on croit que le Duc du Maine, & autres des plus accrédités, n'avoient cessé de tourmenter le Roi, jusqu'à ce qu'il l'eût mis en dépôt au Parlement avec une Déclaration. Je

1715. ſais pourtant par la Reine d'Angleterre combien peu le Roi croyoit que cela ſerviroit ; car cette Princeſſe étant allée lui faire compliment ſur l'action de prudence qu'il venoit de faire, il répondit en ces termes : *On a voulu abſolument que je la fiſſe, mais dès que je ſerai mort, il n'en ſera ni plus ni moins.*

Stairs ne ceſſa, dès que le Duc d'Orléans fut reconnu Régent, de faire ſa cour aſſidûment ; & ſachant que le feu de rebellion étoit prêt à s'allumer dans l'Iſle de la Grande-Bretagne, il preſſa vivement le Régent d'empêcher que le Prétendant ne paſsât par la France pour s'y rendre. Mais comme le Duc d'Orléans avoit appris que le Roi George & les Whigs ne ceſſoient de publier qu'ils ne prétendoient pas s'en tenir à la Paix d'Utrecht, il voulut profiter de l'occaſion pour en découvrir la vérité ; ainſi il répondit qu'il étoit prêt d'entrer dans les liaiſons les plus étroites, pourvu que l'Angleterre donnât en même temps des

aſſûrances de ſa réſolution à s'en tenir au dernier Traité de Paix ; & que pour cet effet l'on fît une alliance défenſive, où les Hollandois ſeroient invités d'entrer. Stairs répliqua que le meilleur moyen, pour entamer une pareille négociation, étoit de commencer par prendre enſemble des meſures contre le Prétendant. Le Régent, voyant par cette réponſe, que Stairs ne cherchoit qu'à l'amuſer, lui en fit auſſi de très-vagues, & réſolut, non-ſeulement de ne point s'oppoſer aux deſſeins du Roi Jacques, mais de l'aider même ſous main en tout ce qu'il pourroit, ſans que cela parût : car connoiſſant le mauvais état du Royaume, il étoit dans l'intention d'éviter toute guerre. Toutefois Stairs ayant découvert que nous avions au Havre quelques vaiſſeaux chargés d'armes, & en ayant porté ſa plainte, le Régent ne put ſe diſpenſer de faire arrêter leſdites armes ; ce qui fut d'un grand préjudice aux affaires du Roi Jacques, qui ne pouvoit s'en pro- 1715.

1715. curer d'ailleurs pour envoyer où l'on en avoit besoin, tant à cause que l'argent lui manquoit, que par l'impossibilité d'acheter en aucun pays des armes sans la permission du Souverain.

Le Comte de Marr, qui avoit été Secrétaire d'Etat pour l'Ecosse, du temps de la Reine Anne, & qui en avoit été dépossédé par George, reçut au mois de Septembre un ordre secret du Roi Jacques de s'en aller dans l'instant en Ecosse, & d'y prendre les armes. Ni Bolingbroke, ni moi, ne savions rien de ceci, quoique nous fussions ses principaux Ministres, par qui toutes les correspondances d'Angleterre & tous les projets passoient; ce qui ne faisoit rien augurer de bon, vu que sans nous il ne pouvoit y avoir rien de concerté. Quoi qu'il en soit, Marr partit par mer de Londres, & mena avec lui M. d'Hamilton, Lieutenant Général, homme qui avoit servi long-temps avec distinction en Hollande & en Flandre. Il débarqua dans le nord d'Ecosse; &

peu de jours après, ayant rassemblé ses amis & vassaux, il proclama publiquement le Roi Jacques, sommant tout bon sujet de se joindre à lui, pour rétablir leur Souverain légitime sur le Trône de ses ancêtres, & délivrer la nation de la tyrannie de George, Duc de Brunswick, usurpateur de la Monarchie. Un grand nombre de Montagnards & de Seigneurs considérables l'ayant joint, il marcha en avant & s'empara de la ville de Perth, au moyen de quoi il se trouvoit maître de toute la partie d'Ecosse, qui est au delà de la riviere de Tay. 1715.

Quelques Officiers avoient en même temps tenté de surprendre le Château d'Edimbourg, ce qui auroit rendu Marr maître de toute l'Ecosse, & auroit obligé ses ennemis de quitter le poste de Sterling; mais ce projet manqua. Dès que le Roi George apprit la révolte de Marr, il fit partir de Londres le Duc d'Argyle, qui, sans s'arrêter à Edimbourg, s'avança à Sterling avec ce qu'il put ramasser de

1715. troupes, dont le nombre ne montoit qu'à quinze cents hommes : George fit en même temps marcher quelques régimens d'Angleterre en Ecosse, & donna ordre qu'on y en transportât plusieurs d'Irlande; il envoya aussi demander aux Etats Généraux les six mille hommes qu'ils étoient tenus de donner par les Traités faits avec la feue Reine en faveur de la succession protestante.

Cependant Marr s'amusoit à former son armée & à régler toutes les affaires, comme s'il avoit été sûr d'en avoir le temps nécessaire. S'il avoit marché en avant dès qu'il eut rassemblé huit ou dix mille hommes, il n'auroit certainement trouvé aucune opposition, & Argyle auroit été obligé d'abandonner l'Ecosse pour se retirer à Berwick. Alors il auroit pu mettre son armée en regle, convoquer un Parlement & marcher sur les frontieres, soit pour les défendre contre les troupes de George, ou pour s'avancer en Angleterre, & y joindre les amis

du Roi Jacques, en cas qu'ils y formassent un parti comme on avoit lieu de l'espérer; mais son peu de connoissance de la guerre lui fit manquer son coup, & il donna le temps aux troupes, qui marchoient de tous côtés, de joindre le Duc d'Argyle. L'on peut avoir beaucoup d'esprit, beaucoup de courage personnel, être habile Ministre, & toutefois n'avoir pas les talens requis pour une entreprise de cette nature. Il est certain que Marr ne les avoit pas; & aussi il ne faut pas s'étonner s'il ne réussit pas. Après avoir tiré l'épée, il ne sut plus comment il falloit s'y prendre pour aller en avant, & par-là manqua l'occasion la plus favorable qui se fut présentée depuis la révolution de 1688. 1715.

Peu après que Marr se fut emparé de Perth, le sieur Forester, Gentilhomme accrédité dans la Province de Northumberland, les Lords Derwentwater, Widrington & autres y avoient pris les armes, & proclamé le Roi Jacques: mais

leur principale force ne conſiſtant qu'en
1715. Cavalerie, ils demanderent à Marr un ſecours d'Infanterie; ſur quoi celui-ci détacha le Brigadier Mackentosh, avec dix-huit cents Montagnards, pour les joindre. Mackentosh paſſa le Firth auprès d'Edimbourg, malgré quelques vaiſſeaux ennemis qui s'y trouvoient; & au lieu de marcher par le plus court, pour joindre Foreſter, il s'approcha d'Edimbourg. Le Duc d'Argyle y accourut en diligence de Sterling, & Mackentosh ſe retira à un vieux Fort ruiné, appellé *Leith*, diſtant d'un mille de la ville : il n'auroit pu s'y maintenir, faute de vivres, ſi le Duc d'Argyle n'eût été obligé de retourner promptement à Sterling, pour faire tête à Marr qui y marchoit. Mackentosh, ſorti de ce mauvais pas où il s'étoit embarqué ridiculement, prit au plutôt la route des frontieres d'Angleterre; & en chemin faiſant, il fut joint par les Lords Kenmure, Nithsdale, &c. avec cinq cents chevaux

de la partie méridionale d'Ecosse ; mais il perdit beaucoup de ses Montagnards, qui regagnerent leur pays. Après qu'ils se furent tous joints à Forester, au lieu de marcher droit en Ecosse, pour tomber sur Argyle d'un côté, pendant que Marr l'attaqueroit de l'autre, ce qui étoit l'unique bon parti à prendre, ils s'avancerent dans le Diocèse de Durham, ayant quelque espérance que la ville de Neucastle se déclareroit pour eux ; mais le Général Carpenter les ayant prévenus, & s'y étant posté avec un bataillon, & quelques Dragons, ils prirent le chemin de la Province de Lancastre, où nombre de Catholiques grossirent leur armée. Ils s'avancerent jusqu'à Preston, comptant que les Provinces voisines prendroient aussi les armes ; mais le Général Wills, que le Roi George y avoit envoyé, ayant rassemblé quelque Infanterie, & plusieurs régimens de Cavalerie & de Dragons, marcha droit à eux, & se trouva devant Preston, avant qu'ils

1715.

en eussent la moindre nouvelle. Ils se
1715. mirent en défense, & même repousserent vivement les troupes dans les premieres attaques, de maniere que, vu la supériorité de Forester, & le peu de monde qu'avoit Wills, il y a apparence que celui-ci auroit été, sinon battu, au moins obligé de se retirer; mais, tout d'un coup, la tête ayant tourné à Forester, & à la plupart des Principaux de leur parti, ils demanderent à capituler. Les ennemis surent si bien les ménager, qu'ils se soumirent à la discrétion du Roi George, en se contentant de l'assûrance que leur donna Wills d'employer ses bons offices en leur faveur. Forester avoit environ deux mille hommes avec lui, & Wills n'en avoit que mille au plus.

Cependant Marr, après s'être amusé long-temps à Perth, se mit en marche pour aller tenter le passage de la riviere de Tay, au-dessus de Sterling. Argyle en étant averti, alla au devant de lui, & ils se rencontrerent à Auchterader.

L'armée du Roi Jacques pouvoit être de neuf à dix mille hommes, & celle du 1715. Roi George de trois à quatre mille.

D'abord Argyle rompit la gauche de Marr, & celui-ci battit à plate-couture le reste de l'armée ennemie, dont il fit un assez grand carnage; mais il ne les poursuivit pas, & laissa Argyle, avec sa droite, se retirer en bon ordre à Sterling. Le lendemain, au lieu de profiter de son avantage, il remarcha à Perth: il donnoit pour raison qu'il manquoit de vivres, ses troupes les ayant jettés, en allant au combat, & que, de plus, les Montagnards ne vouloient plus se battre: il auroit pourtant dû chercher les moyens de les y engager; car il lui étoit important de pousser sa pointe, & de tout hasarder pour battre Argyle, avant que les Hollandois l'eussent joint. Cette bataille se donna à-peu-près en même temps qu'arriva la triste aventure de Preston.

Marr ayant su que Milord Suther-

land, malgré l'engagement où il étoit,
1715. sur parole d'honneur, de ne plus remuer contre le Roi Jacques, s'étoit de nouveau soulevé dans le Nord, & s'étoit même emparé d'Inverness, détacha les Marquis de Huntley & de Séaforth, avec leurs vassaux, qui faisoient cinq à six mille, pour aller réduire Sutherland; mais ces Seigneurs, au lieu d'entrer d'abord en action, se laisserent amuser par des négociations; & même Huntley, à qui on offroit son pardon, l'accepta; ce qui acheva de ruiner les affaires du Roi Jacques. Séaforth n'étoit pas assez fort de lui-même, pour attaquer Sutherland; ainsi il se contenta de garder son pays, sans commettre d'hostilités.

Le Roi Jacques, sur la nouvelle qu'il eut du soulevement de Marr, partit au mois d'Octobre de Bar, & se rendit *incognito* à Saint-Malo, où il fut retenu quelques jours par les vents contraires, pendant lequel temps, ayant eu avis que les Partisans de George s'étoient em-

parés de Dimstafnage, lieu dans les montagnes, destiné pour sa descente, 1715.
il prit le chemin de Dunkerque, où il s'embarqua, & mit pied à terre à Peterhead, vers la fin de Décembre. Jamais voyage ne fut plus long; car il se passa deux mois entiers depuis son départ de Lorraine jusqu'à son arrivée en Ecosse : aussi donna-t-il occasion à beaucoup de murmures parmi les Ecossois, & à beaucoup de mauvais discours parmi les autres; outre que le Comte de Stairs, qui en fut à la fin informé, en porta sa plainte au Régent, demandant qu'on empêchât ce prince de traverser la France. Le Régent répondit que, dès qu'on lui diroit où il pouvoit être, il y enverroit, pour le reconduire d'où il venoit; mais qu'il n'étoit pas obligé d'être, ni l'espion, ni le Prévôt du Roi George. A quelques jours de-là, Stairs assûra le Régent que le Prétendant devoit arriver un tel jour à Châlons en Champagne; sur quoi Contade, Major des

Gardes Françoifes fut envoyé de ce
1715. côté-là, pour tâcher de le trouver & le ramener à Bar : mais il n'eut garde de le rencontrer ; car, outre qu'il y avoit déjà plufieurs jours qu'il étoit paffé, il avoit pris une route détournée. A fon retour, Contades fit de beaux comptes à Stairs de tout ce qu'il avoit fait, dont celui-ci fit femblant d'être content, quoique, dans le fond, il jugeoit bien que le Régent n'avoit pas grande envie d'empêcher le paffage du Prétendant, & que Contades n'avoit eu aucune envie de réuffir dans fa commiffion.

Stairs avoit pareillement envoyé de tous côtés des Emiffaires, pour tâcher de découvrir la marche du Prétendant ; mais ce Prince étoit fi bien déguifé, & marchoit fi peu accompagné, qu'il n'en put jamais être informé que trop tard, pour en faire ufage.

L'on a dit auffi dans le monde que Stairs avoit employé des gens pour affaffiner le Roi Jacques : je dois cette

justice à la vérité, qu'après avoir examiné à fond toutes les raisons qu'on alléguoit, pour prouver cette accusation, je les ai toutes trouvées frivoles; & quoique Stairs fût un grand Whig, & par conséquent ennemi juré du parti Jacobite, je le crois pourtant trop homme d'honneur, pour avoir jamais eu une pareille pensée. Le Duc de Marr, dont les intérêts étoient bien opposés à ceux de Stairs, en a toujours parlé de la même maniere; & quand il dit du bien de son ennemi, on doit l'en croire. 1715.

Le Duc d'Ormond étoit parti de Paris, à peu près en même temps que le Roi Jacques de Bar: il s'étoit embarqué en Normandie avec une vingtaine d'Officiers, & vingt-cinq Cavaliers du régiment de Nugent, qui se trouvoit pour-lors en quartier de ce côté-là. Une tempête le força de relâcher; puis étant de nouveau retourné sur les côtes d'Angleterre, il revint, sans oser y débarquer, ayant appris que le Roi George,

1715. instruit par le Colonel Maclaine des projets formés dans l'Ouest, y avoit envoyé un corps de troupes, & fait arrêter nombre de personnes. Ce Maclaine étoit l'homme de confiance, dont le Duc d'Ormond s'étoit servi pour conduire toutes ses pratiques; c'étoit lui qui avoit concerté, avec les Seigneurs les plus accrédités du pays, les mesures pour le soulévement général, & qui s'étoit aussi accordé avec les Officiers de la garnison de Plimouth, sur la maniere dont ils devoient se saisir de cette place. George commença par changer la garnison de Plimouth, fit entrer dans Bristol un régiment d'Infanterie, & fit toutes les dispositions convenables pour empêcher l'exécution des desseins d'Ormond. Cela ne lui fut pas difficile, en étant instruit à fond par Maclaine: de plus, Milord Landsdowne, & le Chevalier Windham, principaux arcboutans de toute cette affaire, ayant été découverts & arrêtés, il ne se trouva plus de

Chef capable de remédier à ce contre-temps, & tous les Gentilshommes du pays, effrayés, firent dire au Duc d'Ormond, qu'ils ne pourroient plus le joindre, selon qu'ils s'y étoient engagés. 1715.

Je ne puis m'empêcher de faire encore une observation sur le ridicule du projet d'Ormond. Quand il quitta Richemont, que ne s'en alloit-il tout droit dans l'Ouest? Ses amis étoient alors en liberté, ils étoient dans les meilleures dispositions du monde : il y avoit deux à trois cents Officiers réformés qui l'attendoient, & George n'avoit aucunes troupes, pour s'opposer à lui. Croyoit-il que, de passer par la France, lui donneroit un relief, & ne devoit-il pas considérer qu'en fait de soulévement, il ne faut pas laisser refroidir les esprits; que chaque moment est précieux, & que celui qu'on perd ne peut plus se retrouver?

Le Roi Jacques, en même temps qu'il donna ordre au Duc d'Ormond

de partir de Paris pour l'Angleterre, 1715. m'envoya auſſi une commiſſion, & un ordre en forme pour me rendre en Ecoſſe, & y prendre le commandement de l'armée. Comme je m'étois, du conſentement de ce Prince, fait naturaliſer François; qu'ainſi j'étois devenu Sujet du Roi Très-Chrétien; que j'étois de plus Officier de la Couronne de France, engagé par pluſieurs ſermens à ne ſortir du Royaume, qu'avec permiſſion par écrit, & que, loin de me le permettre en cette occaſion, le feu Roi & le Régent me l'avoient expreſſément défendu, je ne crus pas qu'en honneur, & en conſcience, je puſſe déférer à l'ordre que j'avois reçu.

Milord Bolingbroke devoit reſter à Paris, pour veiller aux intérêts du Roi Jacques, & tâcher de lui fournir tout ce dont il avoit beſoin. L'affaire étoit d'autant plus difficile, que le Régent, malgré ſes bonnes intentions, ne vouloit pas paroître: il avoit chargé de ce

ſoin M. Le Blanc & le petit Renault. Ces Meſſieurs faiſoient eſpérer à Bolingbroke qu'ils lui donneroient des armes; mais il eut beau les faire ſolliciter ſous main ( car ils n'oſoient le voir eux-mêmes ), jamais il n'en tira rien que de belles paroles; &, pour dire la vérité, je crois que le Régent, commençant à avoir mauvaiſe opinion de cette entrepriſe, n'étoit pas trop porté à exécuter ce qu'il avoit fait eſpérer : de plus, parmi nos gens, il y avoit des cabales qui ne contribuoient pas peu à faire échouer toutes choſes. Bolingbroke étoit haï des Irlandois, qui ne ceſſoient de crier contre lui. Le Duc d'Ormond, homme foible, ſe laiſſa aller aux jalouſies qu'on lui inſpiroit, comme ſi Bolingbroke n'avoit pas pour lui aſſez d'égards. La Reine, & ceux en qui elle avoit plus de confiance à Saint-Germain, étoient très-mécontens de ce qu'il ne les conſultoit pas continuellement, & de ce qu'il ne leur diſoit pas réguliérement 1715.

tout ce qu'il faisoit. Des femmes même
1715. à Paris, qui vouloient être Ministres, & qui avoient trouvé moyen par des souterrains de s'introduire auprès du Duc d'Orléans, s'acharnerent à décrier Bolingbroke auprès de ce Prince. En effet, je trouvai, dans plusieurs conversations que j'eus avec lui, qu'il étoit mécontent de Bolingbroke; &, ce qui paroîtra plus extraordinaire, c'est que la seule raison qu'il m'en donna, fut qu'il s'adressoit à ces femmes, pour le tourmenter depuis le matin jusqu'au soir. Je l'assûrai qu'il ne le faisoit, que parce qu'il ne savoit par où pouvoir d'ailleurs parvenir à S. A. R. Sur cela, il me dit qu'il eût à s'adresser au Maréchal d'Uxelles, & à nul autre; moyennant quoi, il l'écouteroit volontiers. Bolingbroke, dans l'instant, rompit toute liaison avec ces femmes; lesquelles, déjà mal-disposées en sa faveur, & irritées par le changement de sa conduite, se déchaînerent contre lui. Le Régent même me

le dit, & m'ordonna en même temps d'afsûrer Bolingbroke qu'il étoit content de lui. Cependant rien ne ſe faiſoit pour le Roi Jacques de la part de la France, & tout aboutiſſoit à des eſpérances, dont on ne voyoit nul effet. 1715.

Le Roi d'Eſpagne en agit avec plus de franchiſe; car, ſur la repréſentation que nous lui fîmes du beſoin que le Roi Jacques avoit d'une ſomme d'argent, il nous envoya cent mille écus en lingots d'or, que nous fîmes partir auſſi-tôt avec mon fils, le Chevalier Areskin & M. de Bulkeley; mais tout ſembloit conſpirer pour ruiner nos projets: le vaiſſeau, où ils étoient, fit naufrage ſur la côte d'Ecoſſe, & ils n'eurent que le temps de ſe ſauver la nuit dans la chaloupe, ſans pouvoir emporter les lingots qu'ils avoient cachés dans le fond du bâtiment.

J'ai déjà dit que, ſur la repréſentation de Stairs, l'on avoit arrêté au Havre les armes qui y étoient embarquées:

1715. il nous reſtoit outre cela trois mille fuſils, qui, par bonheur, étoient dans un vaiſſeau au bas de la Seine : nous voulions les envoyer en Ecoſſe ; mais le Duc d'Ormond, qui n'avoit en tête que ſon expédition d'Angleterre, les garda, en dépit que nous en euſſions, de maniere qu'ils n'ont jamais ſervi de rien.

Le Roi Jacques, à ſon arrivée en Ecoſſe, y trouva les affaires dans un état déplorable. Son armée, que le Duc de Marr, par ſes lettres, avoit fait monter à ſeize mille hommes, ne conſiſtoit plus qu'en quatre ou cinq mille mal armés, mal en ordre, & dépourvus de tout. Il ne laiſſa pas de ſe rendre à Perth, afin de voir ce que pourroit produire ſa préſence : il manda aux Marquis de Huntley & de Séasforth de le venir joindre ; mais le premier ayant déjà fait ſa paix, s'excuſa ſur la mauvaiſe ſaiſon, & ſur ce qu'il ne pourroit, de quelque temps, raſſembler ſes vaſſaux, qui s'étoient retirés chez eux. Le ſecond allé-

guoit

guoit les mêmes raiſons, outre qu'il ne pouvoit laiſſer ſon pays expoſé aux invaſions de Sutherland. Le Roi Jacques ne pouvant faire venir ces Meſſieurs, leur envoya des Officiers & de l'argent, afin de les maintenir dans ſes intérêts. 1715.

Cependant Argyle, malgré la rigueur de la ſaiſon, faiſoit tous les préparatifs néceſſaires pour marcher en avant, dès que les ſix mille Hollandois l'auroient joint. Auſſi avoit-il fait venir nombre de Pionniers, pour lui ouvrir les chemins au travers de la prodigieuſe quantité de neige qui étoit tombée; il avoit raſſemblé tous les charriots du pays, pour porter, non-ſeulement ſes munitions de guerre & de bouche, mais auſſi du bois & du charbon pour chauffer ſes troupes. Il avoit un très-grand train d'artillerie, en un mot, tout ce qu'il falloit, tant pour ſa ſubſiſtance, que pour un gros ſiege. Il ſe mit en marche, le 9 Février, d'auprès de Sterling, & 1716.

1716. campa le premier jour à Dumblaine ; le lendemain à Aucherader, où s'étoit donné la bataille, & le 11 il arriva à Tullibardine, à huit milles de Perth. Cette derniere ville n'avoit d'autres fortifications qu'une ſimple muraille ; & quoique Marr y eût fait travailler, le manque d'outils, de matériaux, d'argent & de gens entendus, joint au mauvais temps, avoit été cauſe que les fortifications étoient très-peu de choſe. A la vérité, il y avoit vis-à-vis un poſte, en ſoi-même très-bon, étant couvert par la riviere, qui eſt très-large & qu'on ne peut paſſer à gué qu'à dix milles au deſſus, dans un pays de montagnes de difficile accès. Malheureuſement le froid étoit ſi exceſſif, que toutes les rivieres étoient entiérement gelées ; de maniere que les ennemis la traverſerent, comme s'il n'y avoit eu qu'une plaine. Cette raiſon, & le mauvais état de ſa petite armée, inférieure de moitié à celle d'Argyle, détermina le Roi Jac-

ques à quitter Perth. Il l'abandonna le 1716.
11, & se retira à Dundée, d'où il se rendit à Montrose avec une partie de ses troupes, & envoya l'autre à Brékin. Le Chevalier Areskin, qui vint en France de sa part donner avis de cette démarche, me dit positivement que le Roi avoit dessein de se retirer vers le Nord, à mesure que les ennemis avanceroient, & qu'un peu en deçà d'Aberden il étoit résolu de tenir ferme, y ayant un poste excellent, que cinq cents hommes défenderoient contre dix mille. La droite de ce poste étoit appuyée aux grandes montagnes, & la gauche à la mer : un marais impraticable, que l'on ne pouvoit passer que sur une chaussée, couvroit tout le front. Mais, deux jours après l'arrivée du Chevalier Areskin, nous apprîmes que, sur l'approche d'Argyle, le Roi Jacques avoit fait marcher ses troupes vers le Nord ; qu'il s'étoit, de sa personne, embarqué avec Marr & quelques autres, & qu'il étoit arrivé

1716. en France. Il laissa le commandement au Général Gordon, lui ordonnant de tâcher d'obtenir de l'ennemi des conditions pour ceux qui étoient dans son parti. Il est naturel de croire que, dès que les Montagnards & autres surent le départ de leur Roi, il ne fut plus question que de se disperser, & de se cacher.

Ainsi finit, dans un instant, cette entreprise : tout le pays se soumit au Duc d'Argyle, qui s'étoit avancé à Aberden, & ceux qui ne crurent pas pouvoir obtenir de pardon, se retirerent dans les Isles, d'où ensuite ils passerent en France. Mon fils & M. de Bulkeley, que le Roi Jacques n'avoit pas emmené avec lui, ne pouvant se résoudre à se cacher dans les montagnes, comme d'autres, se hasarderent à venir du Nord d'Ecosse à Edimbourg. Personne ne les découvrit; & après avoir resté huit jours dans cette Capitale, ils louerent un bâtiment, qui les débarqua en Hollande, d'où ils

gagnerent au plutôt la France. Le Régent, à la sollicitation du Milord Stairs, 1716.
leur fit ôter leurs emplois, aussi bien qu'à tous ceux qui avoient été en Ecosse. En ôtant le régiment à mon Fils, on me le rendit.

L'on sera peut-être curieux de savoir pourquoi le Roi Jacques revint sitôt d'Ecosse, & pourquoi, selon ce que nous avoit assûré le Chevalier Areskin, il ne s'étoit pas retiré au poste en deçà d'Aberden : tout ce que j'en ai pu découvrir, est que Marr lui avoit persuadé qu'il n'étoit plus possible de soutenir l'entreprise ; que ce seroit ruiner totalement ceux de son parti, & qu'ainsi il falloit, par sa retraite, leur donner lieu de faire un accommodement, que sa présence rendoit impraticable. Il est vrai que cette réflexion auroit pu être faite avant le départ d'Areskin ; mais je suis convaincu que s'il y a eu une faute commise, elle n'est venue que de la trop grande dé-

1716. férence de ce jeune Prince aux avis d'autrui.

Le Roi vint secrétement à Saint-Germain, où il demeura quelques jours : de là, il en alla passer huit auprès de Neuilly, & fut ensuite à Châlons en Champagne, pour y attendre la réponse du Duc de Lorraine. Ce Prince faisoit quelques difficultés de lui permettre de revenir en Lorraine, à cause des égards qu'il se croyoit obligé d'avoir pour le Roi George : il lui conseilla donc d'aller aux Deux-Ponts, l'assûrant toutefois que si le Roi de Suede ne l'y vouloit pas souffrir, il le recevroit dans ses Etats, au hasard de ce qui lui en pourroit arriver. Le Roi Jacques, très-mécontent de cette réponse, aussi bien que de ce que le Prince de Vaudemont lui conseilloit la même chose, s'en alla à Avignon, où les Ducs d'Ormond, de Marr, & nombre d'autres Seigneurs se rendirent auprès de lui.

Pendant le séjour que le Roi Jacques avoit fait auprès de Paris, il avoit congédié Milord Bolingbroke de la maniere du monde la plus offensante. 1716.

Il lui avoit fait, à son retour d'Ecosse, une réception très-gracieuse, & lui avoit témoigné une confiance entiere; enfin après lui avoir donné ses ordres sur plusieurs choses dont il le chargeoit, & lui avoit sur-tout recommandé de se dépêcher de le suivre, il fit semblant de partir de la Malmaison pour Châlons; mais au lieu de cela il s'en alla chez Mademoiselle de la Chausseraye auprès de Neuilly. Au bout de deux jours il envoya le Duc d'Ormond redemander les Sceaux à Milord Bolingbroke, qui fut très-surpris d'un pareil message, & les rendit sur le champ. Ce Prince publia, pour raison de ce qu'il venoit de faire, que Milord Bolingbroke avoit totalement négligé d'envoyer en Ecosse aucun secours d'armes, d'argent, &c. & que cela étoit cause du mauvais succès de ses affaires.

1716. Les brouillons de S. Germain ajoutoient, qu'il n'avoit tenu qu'à lui d'avoir du Régent toutes ſortes de ſecours, mais qu'il ne l'avoit pas voulu, afin de ruiner le Prétendant qu'il trahiſſoit ſous main; mais la véritable raiſon de ſa diſgrace procédoit d'autres motifs; l'on pourroit même croire que le Roi Jacques, qui deſiroit de ſe diſculper de tout ce que la malice de ſes ennemis pourroit inventer contre lui, n'étoit pas fâché qu'on rejetât tout ſur Bolingbroke. D'un autre côté le Duc d'Ormond avoit toujours été jaloux de Bolingbroke, qu'il regardoit comme un génie ſupérieur, & par conſéquent comme devant toujours avoir plus de crédit que lui. Mille petits politiques, qui ne trouvoient point leur compte avec un Miniſtre auſſi éclairé, & qui ſe croyoient aſſûrés de tout faire & tout ſavoir, ſi Ormond gouvernoit, ne ceſſoient d'animer ce dernier contre lui, & de rendre ſes moindres actions odieuſes. Marr avoit auſſi ſon intérêt particulier

en vue ; il vouloit faire croire au public que s'il avoit été ſecouru par Bolingbroke, ſon entrepriſe auroit réuſſi : il vouloit de plus être le ſeul Miniſtre & tout gouverner ; & pour cela il falloit néceſſairement éloigner Bolingbroke ; car connoiſſant le petit génie du Duc d'Ormond, il ne craignoit pas de le trouver dans ſon chemin. Mademoiſelle de la Chauſſeraye & pluſieurs autres femmes, que j'ai marqué ci-devant être fâchées contre Bolingbroke ; à cauſe qu'il ne les conſultoit plus, ſe joignirent au reſte des aſſaillans ; & il y a apparence que les Miniſtres de S. Germain, s'ils ne pouſſerent pas à la roue, du moins ne s'oppoſerent pas à ce renvoi. Il faudroit être dépourvu de tout bon ſens, pour ne pas voir la faute énorme que le Roi Jacques faiſoit en chaſſant le ſeul Anglois capable de manier ſes affaires ; car quoi qu'en puiſſent dire quelques perſonnes, plus paſſionnées que ſenſées, de l'aveu de toute l'Angleterre, Bolingbroke eſt un des plus habiles Mi- 1716.

1716. niſtres qu'il y ait eu. Il eſt né avec des talens ſupérieurs, qui l'ont élevé, quoique très-jeune, aux plus hauts emplois : il étoit de plus très-accrédité parmi les Chefs du parti Tory, dont, pour ainſi dire, il étoit l'ame. N'étoit-ce pas la plus grande faute de ſe défaire d'un tel homme dans le temps où l'on en avoit le plus de beſoin, & où il ne convenoit pas de ſe faire de nouveaux ennemis ? Quand même il auroit failli, la prudence vouloit que l'on trouvât un moyen plus doux pour lui ôter le maniement des affaires ; & il auroit été facile de le trouver : il n'y avoit qu'à lui inſinuer, qu'à cauſe de la froideur, qui étoit entre lui & Ormond, il ne convenoit pas qu'ils fuſſent enſemble ; que, de plus, ſa préſence à Paris étoit néceſſaire, pour veiller de plus près à tout ce qui ſe paſſeroit. L'on pouvoit même lui faire dire avec franchiſe, que, pour des raiſons particulieres, l'on ne croyoit pas devoir ſe ſervir de lui plus long-temps. Je connois aſſez ſon humeur

& son caractere, pour assûrer qu'il auroit demandé de lui-même à quitter ; mais de lui faire un affront public, & de vouloir noircir sa réputation dans le monde, c'est une action incompréhensible : aussi a-t-elle ôté au Roi Jacques beaucoup plus d'amis qu'il ne croit. 1716.

Comme j'ai été en partie témoin de ce que Bolingbroke a fait pour le Roi Jacques, pendant qu'il s'est mêlé de ses affaires, je lui dois cette justice, qu'il n'a rien omis de ce qu'il pouvoit faire : il a remué ciel & terre pour obtenir des secours, mais la Cour de France l'a toujours amusé ; & quoiqu'il le vît, & qu'il s'en plaignît, il n'y avoit pourtant point d'autre Puissance à qui il pût s'adresser. De plus, les cabales dont j'ai déjà parlé le contrecarroient en tout. Le Roi Jacques lui fit, quelque temps après, demander toutes les lettres qu'il lui avoit écrites, & il les rendit sur le champ sans même en garder de copie. Le Duc de Marr lui joua un assez vilain tour ; il lui

1716. dit, qu'étant accablé d'affaires, il n'avoit point gardé de minutes de ses Lettres, qu'ainsi il le prioit de les lui prêter pour en prendre des copies; Bolingbroke les donna, & il n'a jamais pu les ravoir.

Au mois d'Avril, je fus nommé Commandant en Guyenne, à la place du Maréchal de Montrevel, qui devoit aller en Alsace. La cause de ce changement venoit de ce que le Duc d'Orléans étoit bien aise d'avoir en ce pays-là une personne sur qui il pût compter, d'autant qu'il n'avoit pas lieu de se fier à M. le Duc du Maine, dont le second fils étoit Gouverneur de cette Province. Il avoit même dans cette vue eu intention de me donner aussi le commandement du Languedoc, & je devois faire ma résidence à Toulouse, qui se trouve au centre de ces deux Provinces; mais je représentai que cela pourroit m'attirer des envieux, & de plus, donner occasion à des raisonnemens qu'il valoit mieux éviter; qu'en cas de besoin il feroit toujours assez

à temps de m'envoyer la commiſſion.

Le Duc du Maine, fâché de ce que le 1716.
Duc d'Orléans m'avoit deſtiné pour la Guyenne, ſans lui en avoir parlé auparavant, fit tout ce qu'il put pour l'empêcher; & ne pouvant y réuſſir, il s'aviſa, pour me donner une mortification, de faire inſérer dans mes patentes, *ſous l'autorité de ſon fils le Comte d'Eu.* Il prétendoit que c'étoit un privilége appartenant aux Princes du Sang. Dès que je le ſus, je déclarai, que s'il ne prouvoit cet uſage, je n'accepterois pas l'emploi à ces conditions, ne voulant pas être le premier à faire une planche ſi contraire à la dignité de Maréchal de France; que nous ſavions fort bien la différence qu'il y avoit de nous à un Prince du Sang; que nous leur rendrions toujours toutes ſortes de reſpects; mais qu'en fait de commandement, nous ne pouvions obéir à aucun abſent qu'au Roi & au Régent. M. de la Vrilliere, Secrétaire d'Etat, me vint trouver de la part du Duc d'Orléans,

pour me montrer les exemples ſur la
1716. prétention du Duc du Maine, & pour me dire que S. A. R. s'attendoit que je n'y ferois aucune difficulté. Je répondis, que les exemples qu'il m'alléguoit faiſoient pour moi; & qu'ainſi j'aurois l'honneur d'en parler moi-même à Son Alteſſe Royale. En effet, j'allai au Palais Royal, & fit voir clairement au Prince qu'on lui en avoit impoſé: toutefois comme le Régent, en quelque ſorte, s'étoit engagé avec le Duc du Maine dans cette affaire, il ne ſavoit plus comment en ſortir; il fit agir le Duc de Noailles, & pluſieurs autres, pour me perſuader de céder; mais je demeurai ferme dans ma réſolution, ſi bien que pendant deux mois je fus incertain de mon ſort. A la fin, le Régent voyant que j'étois inébranlable, & d'ailleurs la plupart des Maréchaux de France, mes confreres, prenant hautement mon parti, il fit refaire mes Patentes à l'ordinaire, & je partis au mois de Juillet pour Bordeaux. Le Ma-

réchal de Montrevel auroit pu, dès le premier jour, finir la dispute, en montrant ses Lettres Patentes renouvellées trois mois avant la mort du feu Roi, & par conséquent depuis que les Légitimés avoient eu le rang & le titre de Princes du Sang : mais pour ne pas se brouiller avec le Duc du Maine, il ne le dit qu'après la décision. Le Marquis de la Vrilliere, qui avoit expédié les Patentes du Maréchal de Montrevel, auroit aussi dû le dire au Régent ; mais l'envie de faire sa cour au Duc du Maine, lui fit taire la vérité, & le fit passer en cette occasion pardessus les devoirs de son emploi. 1716.

*Fin des Mémoires.*

# SUITE ABRÉGÉE

# DES MÉMOIRES,

*D'APRÈS les lettres du Maréchal de BERWICK, & principalement sa correspondance avec les Ministres.*

1716. LE Maréchal de Berwick avoit déjà fait, à l'âge de quarante-quatre ans, vingt-six campagnes, & rempli une grande carriere. La longue guerre, dont l'Europe sortoit, l'avoit mis en occasion de faire connoître, à la tête des armées, ses talens pour un Art qui en demande plus qu'aucun autre pour y exceller, l'art des Héros; & cela pendant les onze dernieres campagnes, toutes heureuses & glorieuses, où il avoit commandé : chose bien digne de remarque, principalement dans cette guerre malheureuse, où la victoire, accoutumée autrefois à suivre constamment nos

drapeaux, sembloit presque par-tout ailleurs les avoir abandonnés. Une autre carriere vint encore s'ouvrir au Maréchal de Berwick. 1716.

Il arriva à Bordeaux, au mois de Juillet 1716, pour prendre le commandement de la Province de Guienne. Le Régent, qui connoissoit tout son mérite, & qui s'étoit proposé de l'employer utilement pour l'Etat, auroit voulu, comme on l'a déjà vu, ne pas borner les soins du Maréchal au commandement de cette seule Province. Il avoit, dès 1705, fait voir en Languedoc, où il commanda dans un temps critique & difficile, qu'il n'étoit pas moins propre au gouvernement civil, qu'au commandement des armées : les hommes de génie le sont presqu'à tout. Le Régent lui écrivoit à son arrivée à Bordeaux : » Rien n'est » difficile entre vos mains, & je vous » prie de compter toujours sur mon amitié ». Elle étoit fondée, cette amitié, sur l'estime & la confiance entiere, dont

1716. ce Prince honoroit le Maréchal, par la connoissance qu'il avoit acquise par lui-même de sa probité & de ses talens dans la campagne d'Espagne, qu'ils avoient faite ensemble en 1707; occasion qui servit à les unir pour toujours. Le Régent n'avoit pas beaucoup de foi aux honnêtes gens; mais il disoit que, s'il y avoit un parfaitement honnête-homme dans le monde, c'étoit le Maréchal de Berwick (*a*).

---

(*a*) L'Abbé Millot avance, à la page 2 du tome IV de ses Mémoires, que le Maréchal de Berwick *déplaisoit* au Duc d'Orléans, & que ce fut en 1707 la cause de son rappel d'Espagne. S'il parle d'après le Duc de Noailles, on ne peut imaginer où ce dernier, qui devoit être cependant bien instruit, auroit pris cette fausse anecdote. Rien n'est plus opposé à la vérité. Le Maréchal de Berwick avoit coutume de dire, que l'origine de sa faveur auprès du Duc d'Orléans étoit cette même campagne de 1707. L'Abbé Millot reconnoît lui-même, tome III, page 395, en parlant du siege de Lérida, fait à la fin de cette campagne, que » Berwick contri-

Toutes les parties de l'administration étoient, pendant la Régence, régies par des Conseils, qui donnoient aux 1717.

---

» bua beaucoup à le rendre heureux par son » habileté & son courage «. Il eut effectivement la plus grande part au succès, par les ressources qu'il sut trouver dans l'embarras où l'on fut, & par les peines infinies qu'il prit (quoiqu'il n'eût pas été de l'avis du siege), n'ayant rien de plus à cœur que la gloire des armes du Roi, & la propre gloire du Duc d'Orléans. Etoit-ce là lui déplaire ? Ce Prince avoit trop de grandeur d'ame & de mérite personnel, pour être jaloux du Maréchal de Berwick, & pour qu'on pût même l'en soupçonner : tout ce qu'il fit depuis pour lui, prouve bien le contraire. La gravité du Maréchal, & la régularité de ses mœurs, ne s'accordoient pas toujours avec les goûts & les amusemens du Duc d'Orléans ; mais ils étoient unis par des liens plus solides, par l'estime, par la confiance, on peut dire par l'amitié. Louis XIV rappella d'Espagne le Maréchal de Berwick, au grand regret de Philippe V, & des Espagnols, parce que les affaires y étoient alors rétablies, que l'on avoit plus pour elles aucune inquiétude ; que d'aileurs elles étoient

* *Tom.* 2.

1717. Commandans des Provinces une correspondance fort multipliée. Il suffit de lire celle du Maréchal de Berwick, pour être convaincu du cas infini que les différens personnages de ces Conseils faisoient de sa personne. Plusieurs étoient liés avec lui par l'amitié; tous lui accordoient la plus grande estime.

Quoique sa réputation de sévérité eût, avant son arrivée en Guienne, disposé la Province, & particuliérement la Ville de Bordeaux, à redouter son administration, & que, dans tout le temps qu'il y commanda, il eût continuellement avec le Parlement des discussions; cependant il fut bientôt connu, & alors

en bonnes mains, dans celles du Duc d'Orléans. Les frontieres du Rhin & du Dauphiné demandoient plus d'attention; on y avoit besoin d'habiles Généraux. Louis XIV destinoit le Maréchal de Berwick pour le commandement de l'une des deux armées, qu'on y rassembloit, comme on l'a vu dans ces Mémoires.

» il fut aimé de tout le monde (dit le
» Préſident de Monteſquieu), & il n'y 1717.
» avoit point de lieu où ſes grandes
» qualités aient été plus admirées «. La Nobleſſe avoit en lui une confiance entiere, & ſouvent les Gentilshommes le prenoient pour le Juge de leurs différends.

Dans toutes ſes diſcuſſions avec le Parlement, il eut toujours raiſon : mais quoique le Miniſtre décidât en toute occaſion ſuivant ſes vues, parce qu'elles ſe trouvoient toujours évidemment les meilleures, il employoit enſuite, dans l'exécution des ordres du Roi, tant de prudence & de modération, qu'il étoit impoſſible, même aux Officiers du Parlement, de ne pas reconnoître qu'il n'avoit mis dans les affaires aucun amour propre, & que celui de la juſtice, de l'ordre & du bien général l'avoit uniquement guidé. S'il ſe décidoit toujours par lui-même, c'eſt qu'il penſoit que celui qui étoit chargé des affaires, ſe

1717. trouvant plus intéressé qu'aucun autre au succès, devoit être, par cette raison, plus intéressé aussi à prendre le bon parti; mais ce n'étoit qu'après avoir écouté ceux qui devoient l'être, & qui étoient capables de l'éclairer, & de l'instruire sur ce qu'il falloit savoir : aussi personne ne montroit ensuite plus de fermeté. Comme cette fermeté étoit le fruit de l'examen le plus approfondi, & qu'elle tendoit toujours au bien, jamais il n'y en eut de plus éloignée de l'opiniâtreté.

On n'entrera point dans le détail d'un grand nombre d'affaires peu intéressantes, qui occuperent le Maréchal de Berwick : il suffit d'avoir montré ses principes, dont il ne s'écartoit jamais dans l'application.

1718. Le Parlement de Bordeaux, au mois d'Avril 1718, voulut user du droit de remontrances, que le Régent avoit fait rendre à tous les Parlemens par la Déclaration du 15 Septembre 1715. Il re-

fusa d'enregistrer les Lettres Patentes accordées à l'Hôpital général de Saint-André. Ses délibérations avoient été très-vives. On jugea qu'il s'étoit écarté des regles & des dispositions de la Déclaration même, qui l'avoit rétabli dans les fonctions qu'il exerçoit ; il ne devoit en user par cette Déclaration (*a*), que sur les objets qui regardoient le bien public du Royaume : celui dont il s'agissoit, ne concernoit qu'une affaire particuliere. Monsieur d'Argenson, Garde des Sceaux, manda cependant au Premier Président, & au Procureur Général, que Son Altesse Royale vouloit bien recevoir les remontrances du Parlement, mais à condition qu'elles seroient faites dans le délai prescrit par la même Déclaration, & sans députation. Cependant le Président Lebreton avoit été nommé Député, & étoit parti pour la Cour, sans en demander la per-

1718.

(*a*) Lettre de M. d'Argenson, Garde des Sceaux, 10 Avril 1718.

1718. miſſion. Cette démarche dont il ne pouvoit ſe diſpenſer, auroit en quelque ſorte corrigé ſa nomination irréguliere.

Le Maréchal de Berwick ſe croit obligé de rendre compte à Son Alteſſe Royale de tout ce qui ſe paſſe. Monſieur de la Vrilliere, Secrétaire d'Etat de la Province, inſtruit, de ſon côté, le Maréchal, que Monſieur le Régent eſt déterminé à n'avoir aucun égard aux repréſentations du Parlement, qui lui paroiſſoient n'en point mériter; qu'il envoie à Monſieur de Courſon, Intendant de la Province, une lettre de cachet pour l'Avocat Général Dudon, par laquelle il eſt relégué à Auch. La Cour le regardoit comme le plus repréhenſible, pour s'être oppoſé aux Lettres Patentes avec plus de vivacité qu'aucun Membre du Parlement, contre le devoir de ſa Charge d'Avocat pour le Roi (*a*), qui auroit dû plutôt le porter

(*a*) Lettre de M. de la Vrilliere, 10 Avril 1818.

à

à les soutenir. M. d'Argenson, dans sa réponse au Maréchal de Berwick sur cette affaire, finit par lui dire : „ On „ ne doit pas présumer que cette Compagnie prenne en cette occasion d'autre „ parti, que celui de se conformer aux „ intentions de S. A. R.; & S. A. R. ne „ doute pas aussi que votre autorité & „ votre attention suivie, qui savent pourvoir aux moindres incidens, ne préviennent les suites de celui-ci ". M. le Régent marque de sa propre main au Maréchal de Berwick : „ J'ai donné des „ ordres très-précis pour arrêter l'exécution des délibérations du Parlement „ à cet égard; & je pense, comme vous, „ qu'il est très-important de prévenir, „ dès le commencement, de pareilles „ entreprises ".

1718.

Le Parlement, dit Pasquier quelque part, *est une bonne piece dans l'Etat*; & l'on peut ajouter que ses remontrances sont d'un excellent usage; mais il doit s'en servir avec prudence & retenue.

1718. L'abus même en eſt dangereux, & le Miniſtere ne peut trop y ſurveiller : c'eſt de cet abus qu'il faut entendre la lettre du Régent.

Le Préſident Lebreton, arrivé à la Cour, fut réprimandé par le Garde des Sceaux, & eut ordre de s'en retourner à Bordeaux. La Cour prit le parti d'envoyer des Lettres de Juſſion : le Maréchal de Berwick ſe trouva au Parlement à leur lecture; il y opina à la ſoumiſſion, mais en montrant en même temps un vif intérêt pour le Parlement. Le Régent fut obéi ; les Lettres Patentes, en faveur de l'Hôpital de Saint-André, furent enregiſtrées purement & ſimplement, & l'affaire finit. La lettre de cachet de l'Avocat Général Dudon fut révoquée, à la priere du Maréchal de Berwick ; on fit paſſer l'ordre par ſes mains : toute cette affaire avoit été conduite par ſes avis. Le Garde des Sceaux lui marquoit : » Les ordres de S. A. R. » ſont entiérement conformes à vos avis,

» où la prudence & le zèle du ſervice
» du Roi paroiſſent toujours «. 1718.

La France commençoit à peine à goûter les douceurs d'une paix dont elle avoit encore un extrême beſoin, lorſque l'ambition du Cardinal Alberoni, premier Miniſtre d'Eſpagne, vint la troubler par les projets qu'il enfanta. Il vouloit faire rentrer cette Puiſſance dans toutes les poſſeſſions qu'elle avoit cédées par le Traité d'Utrecht. Déjà il s'étoit emparé de la Sardaigne : vingt-cinq à trente mille Eſpagnols étoient débarqués en Sicile, pour en faire la conquête ; il faiſoit armer une flotte à Cadix ; tout étoit en mouvement dans les ports du Royaume.

On comprit, dès 1718, que la France ſeroit forcée d'en venir à une rupture ouverte avec l'Eſpagne, & même d'y porter une guerre offenſive, pour remplir les engagemens qu'elle avoit pris avec ſes nouveaux Alliés, l'Empereur, l'Angleterre & la Hollande, &

1718. pour obliger Philippe V à abandonner des projets, qui n'alloient à rien moins qu'à troubler l'Europe entiere, & à causer de tous côtés des révolutions. La guerre ne fut pourtant déclarée qu'au mois de Janvier 1719 : toute l'année précédente s'étoit passée à négocier avec le Cardinal Alberoni, qui amusoit la France & l'Angleterre, pour éloigner le moment de la rupture avec ces deux Cours, & se donner le temps de préparer tout ce dont il croyoit que dépendoit la réussite de ses projets. Il osoit se flatter d'ôter par ses intrigues, & par des soulévemens, la Régence au Duc d'Orléans, de la faire donner à Philippe V, & de l'armer par-là de toute la puissance de France : il entroit aussi dans ses vues d'opérer une révolution en Angleterre, d'y rétablir le Roi Jacques sur le Trône de ses Peres, & de s'en faire un Allié, en chassant son Rival. Les autres instrumens dont il devoit se servir, & qu'il comptoit mettre en

œuvre, étoient d'un côté le Turc, d'un autre, le Roi de Suede. On voit que 1718. tout l'édifice d'Alberoni n'étoit fondé que sur des espérances véritablement chimériques, & sur le concours de plusieurs événemens, peu vraisemblables, qu'il n'auroit pas dû se flatter pouvoir se procurer : il eut cependant l'adresse de faire adopter au Roi d'Espagne ses vastes projets aussi injustes que téméraires, quoique ce Prince, avec de la singularité, eût naturellement le cœur droit, & l'esprit juste.

Des lettres interceptées du Prince de Cellamare, Ambassadeur d'Espagne à la Cour de France, & qui étoient écrites au Cardinal Alberoni, découvrirent tout le complot. Le Régent prit sur le champ le parti de renvoyer l'Ambassadeur, & de le faire accompagner jusqu'à la frontiere, par un Gentilhomme ordinaire du Roi. On fit imprimer les lettres interceptées; elles étoient trop claires pour

laiſſer le moindre doute ſur les menées
1718. du Prince de Cellamare, & du Cardinal Alberoni. Le Duc du Maine fut arrêté, & envoyé au Château de Dourlens ; la Ducheſſe du Maine, à celui de Dijon ; & pluſieurs perſonnes, qui leur étoient attachées, furent miſes à la Baſtille. Le Prince de Dombes & le Comte d'Eu eurent ordre de s'éloigner de la Cour, & le Cardinal de Polignac eut celui de ſe tenir à ſon Abbaye d'Anchin. Il ne fut plus queſtion que de s'occuper des préparatifs pour l'ouverture de la campagne.

Le Maréchal de Berwick fut choiſi pour commander l'armée, par la confiance ſinguliere que le Régent prenoit en lui à tous égards : il étoit cependant un des François les plus affligés de cette guerre, quelque juſte & forcée qu'elle fût de la part de la France. Outre les raiſons communes à tout François, il s'en trouvoit pour lui de particulieres : il avoit ſauvé deux fois l'Eſpagne ; les

bienfaits qu'il avoit reçus de Philippe V, l'attachoient plus particuliérement à ce Prince. Il devoit, d'un autre côté, de la reconnoissance au Régent, qui étoit attaqué personnellement dans cette guerre; mais toutes ces considérations, dans le Maréchal de Berwick, cédoient toujours au devoir le plus fort : c'en étoit un pour lui indispensable, comme Commandant alors en Guienne, & sur les frontieres d'Espagne, d'exécuter les ordres qu'il recevoit d'attaquer ce Royaume, sans avoir été au devant de ces ordres. Un refus de servir eût été contre un devoir actuel, dont il n'étoit point à temps de se soustraire, & d'un exemple dangereux, qui eût même pu être regardé, en quelque sorte, comme criminel, s'il eût entraîné après lui un grand nombre d'imitateurs : il obéit donc, parce qu'il devoit obéir. 1718.

Il avoit été mandé à la Cour, dès le mois de Septembre, pour faire les arrangemens de la campagne, & il étoit

de retour depuis quelque temps à Bor-
1718. deaux, lorsqu'il envoya ses plans & ses projets à S. A. R., pour les arrêter définitivement, & pour recevoir ses derniers ordres.

1719. Personne n'avoit plus de capacité que le Maréchal de Berwick, pour embrasser à la fois tout un objet, quelque vaste qu'il fût. Il avoit employé ce talent dans les quatre campagnes défensives qu'il avoit faites sur la frontiere d'Italie dans la guerre de la succession; il eut encore occasion de le montrer cette année.

La frontiere de France & d'Espagne présente une étendue de plus de cent lieues, depuis Bayonne jusqu'à Perpignan & Collioure. Comme il n'étoit pas possible d'attaquer à la fois l'Espagne, dans tous les points d'une si grande étendue, en attaquant un côté, il falloit pourvoir en même temps à la défense de tous les autres. Cet objet étoit d'autant plus essentiel, qu'on avoit affaire à Alberoni, c'est-à-dire, à un ennemi

hardi & entreprenant jusqu'à l'excès. Le Maréchal calcule donc, il combine les 1719. forces des ennemis avec les siennes, les vues différentes qu'ils pourroient avoir, & les divers mouvemens qu'il leur seroit possible de faire; &, sur toutes ces combinaisons, il forme ses plans d'attaque & de défense. On voit par ses lettres & ses dépêches aux Ministres, qu'il a tout prévu, & tout disposé : il y indique d'avance tout ce qu'il fera dans la campagne, suivant les diverses circonstances où il se trouvera ; & les événemens parurent s'y conformer.

Le Maréchal de Berwick auroit voulu pouvoir commencer l'offensive par le siege de Pampelune : de fortes raisons l'y déterminoient. Quel étoit en effet l'objet de la guerre contre l'Espagne ? C'étoit de tâcher de la ramener par la crainte : il falloit pour cela la convaincre que la France agissoit sérieusement contr'elle, & sans nul égard pour la liaison du sang ; ce que le Roi d'Espagne &

1719. son Ministre ne vouloient pas se persuader. Rien n'étoit plus capable de les en convaincre, que la prise de cette importante place, qui ouvroit à l'armée le chemin de Madrid; d'ailleurs cette expédition la conduisoit dans un pays abondant en subsistances, & où l'on pouvoit la faire vivre pendant la campagne, & y prendre ensuite des quartiers d'hiver, au soulagement de nos finances. Enfin, comme cette offensive s'éloignoit moins du centre de la frontiere, elle se combinoit mieux que toute autre avec la défensive qu'il falloit faire en même temps des autres côtés. L'entreprise ne put pas cependant s'exécuter; les préparatifs pour un grand siege, comme celui de Pampelune, sont immenses, & la Cour n'avoit pas donné assez à temps les ordres qui dépendoient d'elle. Tout n'auroit pu être prêt qu'à la fin de la campagne; & il y auroit eu de trop grands inconvéniens à craindre, si l'on avoit entrepris le siege si

tard. On remit donc cette entreprise à la seconde campagne ( qui heureusement n'eut pas lieu , parce que la paix se fit dans l'intervalle ) ; & l'on se détermina aux sieges de Fontarabie , & de Saint-Sébastien. 1719.

Pendant ces expéditions, qui devoient se faire tout-à-fait à notre droite , on avoit à couvrir la Navarre, le Béarn , & tout le reste de la frontiere. Le Maréchal avoit eu soin d'aller , pendant l'hiver , reconnoître par lui-même tous les passages. Il chargea M. de Joffreville de cette défense, & lui donna pour cela quinze bataillons & vingt escadrons, qu'il répandit le long des Pyrénées , & qui étoient à portée de se réunir au premier ordre , & de se soutenir les uns les autres. L'objet de ce corps étoit d'arrêter dans quelque bon poste l'ennemi , s'il venoit à passer les montagnes avec des forces supérieures, & de donner le temps au Maréchal de Berwick d'arriver avec des renforts suffisans pour lui faire rebrousser chemin.

1719. Afin d'assûrer davantage les différentes parties de cette défensive, M. de Bonas, Maréchal de Camp, fut chargé, avec sept bataillons, de s'emparer du Château de Castel-Léon, qui, quoique de la domination d'Espagne, se trouve du côté de la France au pied des Pyrénées. Il fut obligé d'y ouvrir la tranchée le 30 Mai, de mettre son canon en batterie, & de faire brêche. Il ne put s'en rendre maître que le 12 de Juin.

Pendant ce temps-là l'armée s'étoit assemblée, & portée vers le 15 Mai à Iron, d'où elle investit Fontarabie. Le premier soin du Maréchal de Berwick fut d'aller reconnoître la place, pour déterminer le côté par où il falloit l'attaquer, & l'emplacement du parc d'artillerie. Cependant comme le canon, qu'on faisoit venir de Bayonne, n'étoit pas suffisant pour le siege, & que celui qu'on tiroit de Bordeaux ne pouvoit arriver de quelques jours, la tranchée ne fut ouverte que le 27 au soir. Elle

le fut très-près de la place, à la faveur
d'un fond qui n'étoit éloigné du chemin 1719.
couvert que de cent cinquante toises;
l'attaque fut dirigée contre le polygone
que présentoient les bastions des Innocens & de la Reine : on travailla aussitôt aux batteries; mais elles ne commencerent à tirer que le 5 de Juin : on avoit voulu attendre qu'elles fussent en état toutes à la fois, pour n'être démasquées & ne partir qu'ensemble, afin qu'elles pussent mieux se protéger entre elles, & remplir leur plan d'attaque.

Quand les feux de l'artillerie de la place furent éteints, on s'occupa de faire breche à la face gauche (par rapport aux assiégeans) du bastion de la Reine, à la courtine entre les deux bastions, & à la face droite de la demi-lune; on étendit le logement sur le chemin couvert, où l'on s'étoit déjà établi; & la nuit du 15, les breches étant belles, la demi-lune fut attaquée & emportée sur le champ sans grande résistance : le logement s'y

fit d'une épaule à l'autre ; mais il coûta
1719. assez cher ; environ cent cinquante hommes y périrent. On se mit tout de suite à travailler à la descente du fossé, & à perfectionner les débouchés pour donner l'assaut au corps de la place. Les ennemis ne l'attendirent point ; ils battirent la chamade le 17 : le Maréchal de Berwick n'insista pas pour faire la garnison prisonniere de guerre, le retard de la capitulation auroit prolongé le siege, & il étoit important, dans la situation où l'on se trouvoit, de n'être pas contraint dans ses mouvemens.

La garnison sortit le 18 avec les honneurs de la guerre, & fut conduite à Pampelune par Saint-Jean-Pied-de-Port. On fit entrer deux bataillons dans la place ; & dès le lendemain on travailla à raser les travaux & à combler les tranchées : les décombres des breches furent enlevés, les breches bouchées par un fascinage & mises en état de défense.

Pendant le siege, le Roi d'Espagne,

accompagné de la Reine, s'étoit mis en mouvement de Pampelune, où il étoit 1719.
arrivé le 11 de Juin, annonçant qu'il marchoit, dans l'intention de livrer bataille, & de faire lever le siege. Dom Blaise de Loya le mandoit au Commandant de Fontarabie, dans une Lettre qui fut interceptée. L'armée Espagnole marcha, en effet, à San-Estevan, & le Roi se porta en personne, le 16, au camp de Lessaca, à deux lieues & demie d'Iron. Mais ayant appris, le 17, que la place capituloit, il fit reprendre, le 18, à ses équipages le chemin de San-Estevan, & s'en retourna à Pampelune. Ce Prince fut mal conseillé dans cette marche : il lui étoit peu glorieux d'être venu jusqu'à la vue de Fontarabie, pour être témoin, avec son armée, de la capitulation, & de s'en retourner tout de suite à Pampelune.

Pour ne pas interrompre le récit du siege, on a différé jusqu'à présent de parler d'une action qui, quoique de peu

d'importance en elle-même, mérite ce-
1719. pendant d'être rapportée, à cause de la valeur qu'y montrerent nos troupes. M. de Cadrieux avoit été envoyé, avec un corps en avant, sur le chemin de Pampelune, pour éclairer les mouvemens des ennemis. On apprit que le même Dom Blaise de Loya, qui commandoit en Guipuscoa, avoit rassemblé deux mille hommes de Milice, qu'il avoit joints à six ou sept cents hommes de troupes réglées, & avec lesquels il s'étoit porté à Ernani, qui n'étoit qu'à deux lieues du poste de M. de Cadrieux. Le Maréchal de Berwick, ne pouvant souffrir si près de lui ce petit corps des ennemis, fit partir M. de Cilly avec un assez gros détachement, pour marcher à Dom Blaise. Son avant-garde, commandée par M. de Verceil, suffit seule pour attaquer & chasser les troupes que Dom Blaise avoit mises dans un poste avancé. Nos gens les poursuivirent jusqu'à Ernani, y attaquerent Dom Blaise lui-

même, battirent les troupes réglées, & dissiperent les Milices, de façon que l'on n'en entendit plus parler. 1719.

Les forces supérieures de l'armée Françoise mettoient le Maréchal de Berwick dans le cas de ne point craindre celle d'Espagne, pour ainsi dire, corps à corps : cependant la grande étendue de la frontiere, où il falloit nécessairement agir offensivement, donnoit toujours quelque sorte de crainte pour le centre, entiérement dépourvu de places, toutes les fois qu'on vouloit faire quelque entreprise aux extrémités de la droite ou de la gauche, vis-à-vis un ennemi tel qu'Alberoni, dont la confiance dans tous ses projets étoit extrême. Il pouvoit se flatter de trouver en Guyenne des Mal-intentionnés, comme il en avoit trouvé en Bretagne, prêts à joindre l'armée d'Espagne, si elle pouvoit, par quelque endroit, pénétrer en France; & on est obligé de convenir qu'il y avoit des Mécontens dans le Royaume. Le Cardinal Alberoni étoit

homme à tout hasarder, au risque de
1719. ce qui pourroit en arriver. On auroit sans peine fait repasser les Pyrenées à l'armée d'Espagne; mais, dès qu'elle auroit paru, plusieurs Mécontens l'auroient jointe; & l'entrée du Roi d'Espagne en France, à la tête d'une armée, étoit capable d'exciter de la fermentation dans les esprits par-tout le Royaume, & d'y causer un grand éclat; ce qu'il convenoit d'éviter. Il est vrai que le Maréchal de Berwick avoit tout prévu, & arrangé en conséquence ses marches & contre-marches; mais encore falloit-il des combinaisons justes. Si le succès eût dépendu du seul Maréchal de Berwick, on auroit pu être tout-à-fait tranquille; mais un Général ne peut pas être partout: ces grands mouvemens exigeoient le concours de plusieurs personnes, qui ne pouvoient toutes mériter la même confiance. Ces réflexions porterent le Maréchal de Berwick à demander quelques bataillons, & quelques escadrons

de plus, qui lui furent accordés. Il disoit que, dans les circonstances où l'on se trouvoit, il ne falloit rien donner au hasard; qu'il étoit de la prudence d'assûrer la besogne. On a vu dans ses campagnes, en Dauphiné & Provence, qu'il n'étoit pas homme à demander inutilement une augmentation de troupes, puisqu'il remit alors au Roi Louis XIV, de son propre mouvement, vingt bataillons, dont il crut pouvoir se passer pour la défensive qu'il avoit à faire, & qui furent utilement employés pour renforcer les autres armées. Le Roi d'Espagne, de son côté, avoit augmenté son armée de vingt-six escadrons, de façon qu'elle étoit alors composée de soixante-deux escadrons, & de vingt-un bataillons. 1719.

Le Maréchal de Berwick, dans le dessein de faire le siege de S. Sébastien, & de continuer ses conquêtes, se porta en avant, pour couvrir les convois & les préparatifs nécessaires pour cette entreprise. Ayant appris que le Prince

Pio s'étoit avancé à Tolozette avec un
1719. gros détachement, il fit marcher sur lui M. de Cilly, avec trois régimens de Dragons, deux cents chevaux, vingt-deux compagnies de Grenadiers, & autant de Piquets. Ce Général trouva sur son chemin trois cents Dragons ennemis, qu'il poussa vivement, prit le Commandant, deux Capitaines & cinq où six Dragons, après en avoir tué plusieurs autres. En arrivant à Tolozette, il tomba sur un poste avancé d'Infanterie, qu'il fit attaquer : on tua ving-cinq à trente hommes, & l'on fit soixante prisonniers, entre lesquels se trouvoient trois Officiers des Gardes Espagnoles & Wallones. Le Prince Pio s'étoit retiré le même jour de grand matin, prenant la route de Pampelune, où ses troupes le suivirent.

Le Maréchal vint le 30 Juin camper devant S. Sébastien, & en faire l'investissement, appuyant sa droite à la mer, & sa gauche à la riviere de Gu-

rumea, qui passe à Astiaraga. L'armée d'Espagne, qui étoit campée à une lieue de Pampelune, sur le chemin de Tolozette, ne fit aucun mouvement : ainsi le Maréchal de Berwick n'eut plus, pour le moment, qu'à s'occuper du siege. 1719.

Il se détermina à faire l'attaque le long de la riviere de Gurumea, à cause de la facilité que l'on avoit de faire des batteries de l'autre côté de la riviere, à environ deux cents toises du corps de la place, &, par leur moyen, d'ouvrir la muraille, qui, dans cette partie, étoit sans flanc, & avoit peu d'épaisseur. Il se trouvoit, entre la place & la riviere, un terrein assez considérable, par où l'on pouvoit arriver à la breche, en débouchant de la droite de la tranchée, que l'on comptoit appuyer à la riviere. Cela n'empêchoit pas qu'on ne fût toujours obligé, par la gauche, d'attaquer de front l'ouvrage à corne, qui flanquoit toute cette partie, mais seulement pour

1719. en éteindre les feux, & en détruire les défenses. Ce plan d'attaque méritoit d'autant plus la préférence sur tout autre, & en particulier sur l'attaque par l'ouvrage à corne, que cet ouvrage se trouvant fort enterré, ainsi que le corps de la place de ce côté-là, l'on ne pouvoit faire de breche en aucun endroit, qu'avec des batteries établies sur le chemin couvert. Il auroit donc fallu le prendre, avant de pouvoir songer à la construction des batteries, pour battre en breche, & ouvrir les ouvrages attaqués : on eût été assujetti à ce cérémonial pour le corps de la place, comme pour l'ouvrage à corne.

Les grandes pluies avoient retardé les convois d'artillerie pour le siege, & par conséquent l'ouverture de la tranchée. Le beau temps étant revenu, & ayant facilité l'arrivée des munitions nécessaires, la tranchée fut ouverte, la nuit du 19 au 20 de Juillet, à deux cents toises du chemin couvert : la perte

d'hommes fut peu considérable. On avoit déjà travaillé, de l'autre côté de la riviere, aux batteries de canon & de mortiers; on devoit, dès le lendemain, en établir d'autres dans les nouvelles paralleles, pour battre l'ouvrage à corne. Le tout fut exécuté, & les batteries commencerent à tirer le 25. On se logea, la nuit du 26 au 27, sur l'angle saillant du chemin couvert de la droite (par rapport aux assiégeans): c'étoit le point principal qu'il falloit occuper, pour pouvoir gagner & attaquer la breche que l'on faisoit au corps de la place, par le moyen des batteries dressées de l'autre côté de la riviere. Comme elles tiroient au moins de cent quatre-vingt toises de distance, la breche fut long-temps à faire: elle ne se trouva praticable que le 1.er Août. Le Gouverneur alors, craignant d'être emporté d'assaut, fit battre la chamade le même jour. Le Maréchal de Berwick obligea la garnison d'entrer toute entiere dans le Château, dans la

1719.

1719. vue de la mettre plus à l'étroit, d'augmenter la consommation des subsistances, & d'accélérer par-là la reddition du Château. On commença d'abord, pour parvenir à s'en rendre maître, par ouvrir quelques tranchées vis-à-vis de la place ; mais quand il fut question de les pousser en avant, on sentit bientôt toutes les difficultés de l'attaque. Le Château étoit si élevé au-dessus de la ville, & de tout le terrein qui l'environnoit, qu'il étoit presque impossible d'arriver par tranchées aux ouvrages, doñt, cependant, on n'étoit éloigné que d'environ trente toises. Outre cela, on ne trouvoit point d'emplacement convenable pour les batteries de canon : le terrein étoit si bas, qu'elles n'auroient pu faire aucun effet. On se trouvoit donc réduit aux batteries de bombes, qui ne sont pas d'une grande ressource pour détruire les défenses, & qui ne le sont d'aucune pour faire breche : ce fut pourtant par elles qu'on se rendit maître du Château.

Château. On fut obligé de faire des blindages, pour pouvoir se maintenir dans les tranchées, parce que les ennemis y écrasoient les assiégeans de bombes, de grenades & de pierres, qu'ils ne faisoient que rouler sur eux. 1719.

Pour réduire la place de vive force, il n'y avoit guere d'autres moyens, que de se servir du mineur, & de le pousser jusques sous le Château; mais, pour peu qu'on vînt à rencontrer le rocher, c'eût été une affaire d'une longueur infinie. La seule ressource qui paroissoit rester, étoit celle du blocus; & c'est aussi à quoi on fut contraint de se borner.

Cependant on continua toujours le bombardement, pour tâcher de détruire toutes les habitations, & ce que l'on pourroit des magasins. Ce moyen eut un succès, qu'il n'étoit guere permis d'espérer. Les bombes gâterent les vivres, & désolerent la garnison, au point qu'elle capitula le 19 d'Août. Le Maréchal de Berwick ne fit point de difficultés

pour lui accorder les honneurs de la
1719. guerre, bien content d'en être débarrassé.

La flotte Angloise, pendant le blocus, avoit pris sur son bord sept cent cinquante hommes de notre armée, avec lesquels elle fit voile vers Santona. Elle y débarqua nos troupes, qui s'emparerent de ce petit port, après en avoir chassé sept cents hommes de Milice Espagnole : elles brûlerent ensuite trois gros vaisseaux de guerre que l'on y construisoit, se rembarquerent, & vinrent rejoindre l'armée, sans avoir perdu un seul homme.

Il ne restoit plus à faire que les sieges d'Urgel & de Roses, que l'on avoit projetés pour la fin de la campagne. En attendant les derniers ordres de S. A. R., le Maréchal de Berwick fit longer ses troupes du côté de Navarrins & d'Oleron. Le Roi d'Espagne étoit à Tudela avec son armée, & le Prince Pio en avant de Pampelune : mais, sur l'alongement de nos troupes par notre

gauche, Philippe V se détermina à faire un gros détachement de son armée 1719.
pour la Catalogne, où, d'ailleurs, les peuples paroissoient disposés à la révolte, & il prit ensuite de sa personne le chemin de Madrid. Son armée se replia sur Sanguesa, & ne tarda pas à diriger sa marche sur la Catalogne, où elle voyoit que nous allions opérer.

Le Maréchal de Berwick ayant reçu les derniers ordres pour les expéditions du Lampurdan & de Cerdagne, détermina la marche des troupes sur Mont-Louis, & se proposa de les devancer, pour être plus à portée de s'occuper de tous les préparatifs nécessaires. Il arriva au Mont-Louis le 11 Septembre : le siege d'Urgel ne put se commencer aussi-tôt qu'on l'auroit souhaité, parce que l'artillerie fut près de quinze jours à y être transportée du Mont-Louis à cause des mauvais chemins : elle n'y arriva que le 2 & le 4 d'Octobre. M. de Bonas étoit en avant, campé à la Pobla,

1719. ſur le Noguera-Paillaſſo, avec dix bataillons, & deux régimens de Dragons : il occupoit les hauteurs, & ſon poſte étoit ſi bon, qu'il étoit inattaquable, même par toute l'armée d'Eſpagne, qui ſe trouvoit à Ager, à cinq ou ſix lieues de ſon camp. Les ennemis vinrent cependant attaquer nos Arquebuſiers de montagnes, & les chaſſerent du pont de Montagnane. M. de Bonas ne crut pas devoir ſouffrir cette inſulte : il marcha avec dix compagnies de Grenadiers, attaqua le détachement des ennemis, & le battit; il ſe rendit maître enſuite de la Conque de Tremp, après avoir attaqué & chaſſé quatre cents hommes, qu'ils avoient laiſſés ſur la montagne de Mont-Sec.

Le ſiege du château d'Urgel n'étoit point encore achevé le 10 du mois d'Octobre, lorſque le Maréchal de Berwick, que l'expédition de Roſes preſſoit, en partit, pour ſe rendre au Boulou, où l'armée devoit être raſſemblée le 17, &

marcher tout de ſuite en Lampurdan & à Roſes. Il avoit laiſſé M. de Coigny avec dix-ſept bataillons, pour ſuivre le ſiege, qui ne dura pas long-temps après ſon départ : il apprit en effet, le 12, au Mont-Louis, par un Officier qui lui avoit été dépêché, que le château d'Urgel s'étoit rendu, & que la garniſon étoit priſonniere de guerre. M. de Coigny ſe mit en marche le 13, avec onze bataillons, pour joindre la grande armée, & laiſſa M. de Bonas, pour garder la nouvelle conquête & le pays, avec neuf bataillons & deux cents Arquebuſiers. 1719.

Le Maréchal de Berwick avoit obtenu pour les Officiers de ſon armée, après les ſieges qu'ils venoient de faire, des récompenſes conſidérables ; mais il crut en même temps, pour l'exemple, devoir faire punir d'une façon éclatante le ſieur Champier. Cet Officier avoit d'abord montré de la volonté & de l'intelligence : après la priſe de Caſtel-Léon, le Maréchal de Berwick penſa qu'il ne pouvoit

pas mieux faire, que de lui en donner
1719. le commandement; mais le sieur Champier ne tarda pas à abuser de son autorité dans ce poste de confiance. Il fit une course dans le pays, leva de l'argent, & y enleva des grains à son profit: il eut l'indiscrétion, ou l'impudence de faire part de ses exploits à M. de Bonas. Le Maréchal ayant la preuve du délit de la propre main du coupable, en instruisit le Duc d'Orléans. Quoique la corruption dans les mœurs fût déjà très-grande, il restoit encore de la pudeur, & l'on n'osoit pas protéger le vice à découvert: un voleur impudent & reconnu ne trouvoit pas de protecteur. Le sieur Champier fut cassé sans retour, mis en prison dans la citadelle du Mont-Louis, & ensuite dans celle de Perpignan.

Toutes les troupes qui devoient composer l'armée destinée au siege de Roses, au nombre de quarante bataillons, & de soixante escadrons, se trouvant raf-

ſemblées au Boulou, ſe mirent en marche le 22 d'Octobre, & vinrent, en deux jours, camper à Caſtillon, & faire par terre l'inveſtiſſement de Roſes; mais on ne pouvoit rien commencer des travaux du ſiege, à l'exception des faſcines, que le convoi d'artillerie, de munitions de guerre & de bouche ne fût arrivé. C'étoit de la mer qu'on l'attendoit ſur des tartanes, qui devoient tout tranſporter à la plage, ſous l'eſcorte de deux galeres de France, & de ſix vaiſſeaux de guerre; deux François, & quatre Anglois. 1719.

Nos vaiſſeaux de guerre François ſe montrerent, le 1.er de Novembre, dans le Golfe de Roſes; mais le mauvais temps retenoit les tartanes: elles n'oſoient ſe riſquer, & attendoient que la mer fût plus praticable. Etant devenue moins forte, une partie des tartanes arriva le 4 Novembre, dans la baie de Roſes. Dès le lendemain, quoique la mer fût encore un peu groſſe, on com-

mença à débarquer l'artillerie & les
1719. munitions : on ne put, ce jour-là, mettre à terre que peu d'effets. Le lendemain, la mer étoit si agitée, que les chaloupes ne purent manœuvrer, pour continuer le déchargement. Le 6, le vent augmenta à un tel point, que nos tartanes, au nombre de vingt-huit, échouerent : dix furent brisées, les autres submergées. L'on envoya du secours sur le champ, pour tâcher de sauver ce que l'on pourroit des effets. Beaucoup de Matelots périrent ; le reste des tartanes, au nombre de douze ou quinze, relâcha où il put sur la côte.

Ce désastre nous priva de la plus grande partie de ce qui étoit nécessaire pour le siege ; &, après l'examen qui en fut fait, on se trouva forcé de l'abandonner. La saison étoit si avancée, qu'on ne songea plus qu'à séparer l'armée, & à l'envoyer dans ses quartiers : elle décampa le 17 de Castillon, d'où chaque corps prit la route du quartier qui lui

étoit assigné. Le Maréchal de Berwick resta quelques jours à Perpignan, & partit le 27, pour se rendre à la Cour. 1719.

La campagne qu'il venoit de faire, avoit dû démontrer à Philippe V, que la France agissoit franchement, & de concert avec ses Alliés, & sans ménagement pour l'Espagne; que, par conséquent, il lui étoit impossible de continuer une guerre qu'il lui faudroit soutenir seul contre les grandes Puissances qu'il attaquoit. En effet, l'Espagne se trouvoit dépourvue de tous les soutiens sur lesquels elle avoit compté. Le Turc avoit fait sa paix avec l'Empereur; elle perdoit par-là une puissante diversion, & rien n'empêchoit plus l'Empereur de tourner toutes ses forces contre elle. Le Roi de Suede, Charles XII, avoit été tué devant Fredericshals : la perte de ce Prince ôtoit à l'Espagne l'espoir d'un appui qui étoit entré dans le calcul de ses projets. Les intrigues d'Alberoni, pour exciter des troubles & des révolutions

en France & en Angleterre, avoient
1719. totalement échoué. Tous ces événemens ouvrirent enfin les yeux à Philippe V: il vit le précipice, où la témérité de son Ministre alloit le jetter. Pour s'en garantir, il forma des résolutions sages & pacifiques: une seule fut suffisante; il renvoya son turbulent Ministre, & la paix se fit.

Le Maréchal de Berwick, à qui l'on vouloit donner des marques de confiance & de satisfaction, fut mis au Conseil de Régence; mais on ne voulut point qu'il quittât le commandement de Guienne. Cet arrangement convenoit autant aux vues du Duc d'Orléans, qui étoit fort aise d'avoir à la tête de cette grande Province une personne sur qui il pût se reposer, qu'à la fortune du Maréchal, qui, n'étant pas riche, avoit besoin des appointemens de Commandant, pour soutenir son état. Il resta à la Cour jusqu'au mois de Juin, qu'il se rendit à Bordeaux, pour y reprendre

les détails de l'administration de la Province. 1719.

Le Maréchal de Berwick avoit pour principe que, dans tout état, quelle que fût sa forme, il falloit une autorité suprême & absolue, à laquelle chaque citoyen & chaque corps devoit être passivement soumis. Personne aussi ne respectoit plus cette autorité que lui, &, quand il en étoit chargé, ne la faisoit mieux respecter, parce qu'il ne la compromettoit point, ne l'employant jamais que suivant la justice. Sa droiture naturelle, son peu d'amour-propre, ses lumieres, son grand discernement, l'empêchoient de s'en écarter : avec cela, s'il savoit soutenir la dignité du commandement, & la portion d'autorité qui lui étoit confiée, il en connoissoit les bornes & ne les passoit jamais, étant particuliérement attentif à ne rien empiéter sur l'administration de la justice; car il n'ignoroit pas que son autorité, & celle du Parlement, toutes deux éma-

nées du même principe, étoient diffé-
1719. rentes par leurs objets, & indépendantes l'une de l'autre; mais que, de leur harmonie, dépendoit l'ordre & le bien public. Quand cette harmonie parut s'altérer, ce fut toujours contre la volonté du Maréchal, & malgré les soins qu'il se donnoit pour la maintenir; aussi le Chancelier d'Aguesseau lui écrivoit-il dans l'affaire, dont nous allons parler: » Je suis bien persuadé, Monsieur, que, » quand MM. du Parlement ne vivront » pas bien avec vous, ce sera toujours » leur faute. La justice regle chez vous » l'usage de l'autorité «.

Au mois de Septembre 1720, les
1720. Jurats & les Baillis des Boulangers, mandés par le Parlement de Bordeaux, au sujet des bleds & des farines, déclarent qu'il y en a dans la ville plus de deux mille boisseaux de gâtés. Le Parlement nomme deux Commissaires, pour faire une visite dans Bordeaux: cette visite se fait avec beaucoup d'éclat, même

dans les magaſins du Roi ; c'étoit le lieu où il ſembloit que des brouillons, ſous 1720. prétexte du bien public, vouloient que l'on fît le plus de recherches. A leur inſtigation, les Commiſſaires eux-mêmes font jetter une quantité conſidérable de boiſſeaux de bled & de farine, ſans trop d'examen, & ſans ſe concerter avec le Maréchal de Berwick & l'Intendant, ce qu'ils auroient dû faire pour toutes les choſes d'adminiſtration, & principalement quand il s'agiſſoit de la deſtruction d'effets appartenans au Roi. Le Maréchal, dans les affaires de cette importance, où le ſervice du Roi & le bien public étoient également intéreſſés, alloit toujours au devant de tout, ſans faire attention au manque d'égards qu'on auroit dû avoir pour lui. Il fit donc propoſer à MM. du Parlement de faire cacheter de leur ſceau les ſacs de bled & de farine, qui pouvoient être gâtés, d'en rendre compte à la Cour, & d'attendre les ordres du Roi ; mais ce parti ſage

ne fut ni suivi, ni écouté. La conduite du
1720. Parlement ne pouvoit manquer d'être blâmée par le Régent & par le Conseil : on y désapprouva sur-tout la vivacité & l'imprudence des deux Commissaires, dans l'exécution de l'Arrêt, où ils avoient même paru chercher, par des propos indiscrets, (*a*) à émouvoir le peuple. Ils eurent ordre de se rendre à la Cour, à la suite du Conseil, pour rendre compte de leur conduite. Le Chancelier d'Aguesseau reproche au Parlement, dans la lettre qu'il écrit au Premier Président, de n'avoir pas suivi le sage tempérament proposé par le Maréchal de Berwick. Il fut ordonné, de la part du Roi & du Régent, (*b*) » de laisser entre les » mains des Jurats tout ce qui est de » la police ordinaire, à la charge de » l'appel au Parlement, & que, s'il sur-

(*a*) Lettres du Chancelier d'Aguesseau & de M. de la Vrilliere, 16 Septembre 1720.

(*b*) Lettre du Chancelier d'Aguesseau, 16 Septembre 1720.

» venoit de ces cas extraordinaires, qui » méritassent que cette Compagnie y 1720. » entrât par droit de police générale, » elle en conférât, avant toutes choses, » avec le Maréchal de Berwick & l'In» tendant, même avant de nommer des » Commissaires «. Le Parlement parut se soumettre & se conformer aux ordres du Roi, & il ne fut plus question de cette affaire.

Le Ministre avoit suivi en tout les conseils & les avis du Maréchal. M. d'Aguesseau, dans une lettre du 28 Septembre, lui écrit : » Vous voyez aussi » avec combien de déférence on entre » ici dans vos vues ; & l'on ne sauroit » rien faire de mieux pour le bien de la » Province, dont le gouvernement vous » est confié «. M. d'Aguesseau recevoit, en écrivant cette lettre, une nouvelle dépêche du Maréchal de Berwick, par laquelle ce Commandant marque, qu'il change de sentiment à l'égard des lettres de réprimandes, qu'il avoit demandées.

pour quatre Officiers du Parlement,
1720. trouvant cette Compagnie revenue dans de si bonnes dispositions, que les lettres ne lui paroissoient plus nécessaires. M. d'Aguesseau ajoute de sa main en P. S. » J'en ai rendu compte ce matin à Mgr. » le Régent, qui approuve votre indul- » gence, comme il a approuvé votre sé- » vérité; il se repose donc sur vous du » soin de donner à ses quatre Officiers » les avis qu'ils méritent. Je ne puis » mieux faire que de suivre son exemple, » & je ne vous envoie point mes lettres, » persuadé qu'on ne peut se tromper » en suivant vos inspirations «. On devoit croire que le Parlement seroit plus circonspect à l'avenir, & qu'il mettroit moins de vivacité, & plus de retenue dans sa conduite; mais les Compagnies les plus respectables, quand il est question des intérêts du Corps, de ses prétentions & de son autorité, semblent oublier leur sagesse & leur prudence. L'amour propre de celle-ci parut blessé en

quelque ſorte d'avoir eu le deſſous, &, ſi elle en conſerva du reſſentiment, il ne tarda pas à ſe manifeſter. 1720.

Le 24 Janvier 1721, le Maréchal de Berwick ſe trouva forcé d'inſtruire M. d'Agueſſeau d'une nouvelle affaire entre les Officiers de la Tournelle du Parlement de Bordeaux, & les Jurats, à l'occaſion de quelques laquais qu'il avoit fait empriſonner pour le trouble qu'ils avoient cauſé à la Comédie, & pour leur rebellion contre la Garde. 1721.

Cette affaire ſeroit ſans doute peu digne en elle-même d'être rapportée, ſi l'importance qu'on y mit ne la rendoit intéreſſante pour faire connoître l'eſprit & les mœurs du temps, ainſi que la prudence & la modération conſtante du Maréchal de Berwick. La Tournelle mande les Jurats, & les reprend de ce qu'ils n'ont point procédé contre les auteurs du tumulte : ils répondent qu'il n'étoit point en leur pouvoir d'agir; que les coupables ont été

1721. mis en prison par l'autorité du Commandant, & qu'ils y restent sous la même autorité. MM. de la Tournelle évoquent cependant l'affaire, & ordonnent qu'il sera informé. Le Maréchal instruit de cette procédure, pour éviter toute querelle, fait dire aux Jurats qu'ils n'ont qu'à lui redemander les coupables, qu'il ordonnera qu'ils leur soient livrés & à la Justice. Les Officiers de la Tournelle n'adoptent point ce tempérament bien naturel, & conforme aux Ordonnances & à la raison; ils refuserent même de se soumettre au Chancelier, qui, de son côté, leur prescrivoit le même tempérament. Dans une lettre du 29 Juin, il marque au Maréchal de Berwick: » Mais si la Chambre de la Tournelle » ne profite pas mieux qu'elle a fait jus- » qu'ici des égards qu'on a eus pour elle, » il faudra prendre d'autres voies, pour » terminer l'affaire des laquais, & se » passer d'un Parlement qui s'oppose » même à ce que l'on veut faire en sa

» faveur. Je ne puis, au surplus, que » louer votre sagesse, & souhaiter qu'elle 1721. » trouve enfin des imitateurs dans le » pays que vous habitez «. Le Chancelier écrivit en même temps, dans les mêmes termes, au Premier Président. La fermeté de cette seconde lettre eut tout son effet, & l'affaire finit conformément au tempérament proposé par le Maréchal.

La peste depuis long-temps affligeoit cruellement la ville de Marseille, où elle s'étoit d'abord communiquée. On s'en prenoit à la négligence ou à l'avidité des Employés du Lazaret. Ils étoient accusés, au moins fortement soupçonnés d'avoir, par la contrebande qu'ils faisoient, répandu dans la ville des marchandises infectées de ce mal contagieux, qui avoit ensuite gagné la Province. Les personnes qui étoient à la tête de l'Administration de quelques autres Provinces voisines, y avoient laissé pénétrer la maladie, soit par indolence, soit par incapacité, soit par la liberté

trop grande qu'ils avoient continué de
1721. laiſſer au commerce avec la Province infectée, dans la crainte du tort qu'y apporteroit la gêne, qu'on mettroit pour préſerver le pays de la contagion.

On apprit à la Cour que le mal avoit auſſi gagné le Gévaudan; il n'étoit encore que ſuſpecté dans la ville de Mende, mais il s'étoit manifeſté avec violence à la Canourgue, & aux villages des environs, frontieres du Rouergue & de l'Auvergne. Le Miniſtere, juſtement alarmé, crut qu'il ne pouvoit pas donner trop d'attention à garantir le Royaume d'un fléau auſſi cruel, & qu'il étoit néceſſaire de prendre les moyens les plus prompts & les plus efficaces, pour arrêter le mal & la contagion. Il falloit aller au plus sûr, & en même temps ne nuire au commerce, que le moins qu'il ſeroit poſſible : cette balance n'étoit pas aiſée à tenir. Le Régent jetta les yeux ſur le Maréchal de Berwick, comme ſur la perſonne qu'il connoiſſoit la plus capable

de ſe bien acquitter d'une commiſſion auſſi difficile & auſſi importante. La ſanté 1721.
du Maréchal n'étoit pas bonne alors; à la veille de partir pour les eaux de Barege, il lui fallut dans ce moment ſe ſacrifier pour le ſalut commun : il ſe rendit donc tout de ſuite à Montauban, afin de s'approcher des Provinces infectées de la peſte, & d'être plus à portée de celles qu'il avoit à en préſerver. On avoit joint aux Provinces de ſon commandement de Guienne, celles d'Auvergne, de Bourbonnois & de Limouſin.

Les moyens qu'il propoſa, furent d'abord trouvés trop tranchans, quoiqu'ils fuſſent les ſeuls capables d'arrêter avec ſûreté la contagion, comme on le reconnut par la ſuite : ils étoient combattus par ceux qui, ayant laiſſé communiquer le mal, pour avoir trop donné aux conſidérations du commerce, ou peut-être, ſous ce prétexte, pour avoir trop écouté des intérêts particuliers, avoient de la peine à avouer qu'ils

1721. s'étoient trompés. Leurs raiſonnemens étoient plauſibles ; ils perſuaderent, au commencement, la plupart des Membres du Miniſtere.

Le Chancelier d'Agueſſeau, que le Régent avoit mis à la tête du Conſeil de ſanté, établi pour la peſte, ainſi que quelques autres des plus ſenſés de ce Conſeil, penſoient de même que le Maréchal de Berwick, dont l'avis étoit, de rompre toute communication avec les Provinces peſtiférées, comme le parti le plus sûr : c'étoit celui qu'il ſuivoit dans l'étendue de ſon commandement ; mais le plus grand nombre du Conſeil, ayant des vues différentes, l'emportoit, de façon qu'on agiſſoit ſur d'autres principes dans les Provinces qui n'étoient pas du commandement du Maréchal de Berwick.

Tous les Commandans des Provinces, attaquées ou menacées de la peſte, entretenoient une correſpondance exacte avec le Conſeil de ſanté. Ils ne pouvoient donc

lui cacher le progrès de la maladie ; le danger qui croissoit chaque jour, augmentoit la crainte : cette crainte ramena tous les esprits du Conseil à des réflexions plus sérieuses ; chacun sentit alors que le Maréchal de Berwick avoit mieux vu l'objet. Le Régent, en étant plus convaincu que personne, voulut que l'on suivît par-tout ses arrangemens : ses ordonnances furent approuvées & adoptées ; on se conforma à leurs dispositions dans un Arrêt du Conseil du Roi, qui fut rendu, & envoyé dans les Provinces infectées & voisines de la peste, pour servir de réglement, & être exactement observé. Le Chancelier d'Aguesseau mandoit au Maréchal : » Il y a » long-temps que j'ai dit qu'il n'y avoit » qu'à vous laisser faire, & que nous » serions bien gardés «.

1721.

Il ne suffisoit pas de faire des réglemens sages ; il falloit encore les faire exécuter. La maladie continuoit toujours ses ravages en Languedoc, & s'étendoit

de plus en plus dans les différentes par-
1721. ties de cette Province, tandis que l'Auvergne & le Rouergue, qui avoient, pour ainsi dire, à leur porte le mal contagieux, en étoient entiérement préservés par la sagesse des ordres du Maréchal de Berwick, mais sur-tout par sa vigilance, & l'activité de ses soins.

S. A. R., frappée de cette différence, & des conséquences terribles qui en résultoient pour le Royaume entier, prit le parti de confier au Maréchal la conservation de toutes les Provinces voisines de la peste. Elle lui fit mander, par M. Leblanc, Secrétaire d'Etat de la Guerre, de faire un plan général de ligne, tel qu'il l'avoit déjà proposé; que S. A. R. étoit resolue de le suivre, & de lui donner exclusivement toute sa confiance pour l'exécution : en conséquence, les ordres nécessaires lui furent envoyés. Cependant on lui recommanda d'abord de les tenir secrets jusqu'à leur exécution, à cause du Duc de Roquelaure,

laure, qui commandoit en Languedoc; 1721.
mais il étoit peu nécessaire de lui faire une pareille insinuation. L'esprit de réserve & de justice, qu'il mettoit dans toutes les affaires, l'avoit jusqu'alors empêché de se mêler en rien de la préservation du Languedoc, par égard pour le Duc de Roquelaure : aussi falloit-il, dans cette occasion, plutôt exiger ses soins, que les retenir. En effet, le Régent reconnoissant ensuite que ses propres ménagemens, ainsi que la délicatesse du Maréchal de Berwick, pouvoient tirer ici à conséquence, crut devoir prendre un parti plus ferme. » Vous » êtes fort au dessus du soupçon (lui » écrit M. le Blanc, de la part de Son » Altesse Royale), de vouloir empiéter » sur le commandement de M. de Ro- » quelaure; & cette crainte ne doit point » être balancée avec le bien public, qui » a toujours fait votre principal objet «.

C'étoit prendre le Maréchal par l'endroit le plus sensible, & le plus capable

de le résoudre : il sentit donc qu'il ne
1721. pouvoit, par aucune considération, se refuser aux demandes qu'on lui faisoit, puisqu'elles portoient sur des objets aussi intéressans pour tout le Royaume. En conséquence, il se détermina à envoyer au Régent le plan qu'il avoit conçu d'une ligne gardée par des troupes, pour ôter toute communication entre les Provinces, qui n'étoient point atteintes du mal, & les pays infectés, ou seulement suspectés. Il y propose, pour subvenir aux besoins des Provinces investies, que l'on ait attention d'envoyer de toute part toutes sortes de provisions, qui seroient portées sur la ligne, pour être ensuite distribuées aux personnes qui les auroient demandées, mais sans communiquer avec elles, de façon que les effets seroient déposés, par ceux qui les apporteroient, dans l'intérieur de la ligne, & dans un lieu marqué, & que les personnes, pour qui ils seroient destinés, n'en approcheroient, pour les prendre, que quand

les autres se seroient retirés. Cette ligne s'appuyoit par sa droite à la mediterranée, suivoit le canal de Languedoc, jusqu'à Beziers, puis remontoit la riviere d'Orbe, pour gagner le Rouergue (cette étendue pouvoit avoir dix à douze lieues); elle continuoit ensuite le long des frontieres du Rouergue, de l'Auvergne & du Forez, & portoit, par le Velay, sa gauche au Rhône. Le Maréchal propose aussi de donner les mêmes ordres de l'autre côté de cette riviere, pour défendre tout commerce & toute communication avec le Languedoc & la Provence, &, quant aux besoins de ces deux Provinces, d'y pourvoir par Lyon & le Dauphiné, au lieu du Vivarais. 1721.

Quoique le Régent eût marqué au Maréchal de Berwick tout le desir qu'il avoit de le voir se charger du commandement entier de cette ligne, le Maréchal proposa cependant au Duc de Roquelaure de se concerter avec lui à Be-

ziers, dans l'idée de lui laiſſer l'honneur
1721. du commandement dans la partie de la ligne, qui ſe trouveroit en Languedoc. M. le Blanc mandoit au Maréchal : » Il » eſt permis à peu de gens de penſer » avec autant d'élévation, que vous » faites en cette occaſion. S. A. R. a » fort loué vos ſentimens ; mais Elle » vous connoît depuis trop long-temps, » pour en avoir été ſurpriſe «.

Cette affaire devenoit ſi ſérieuſe, que le Régent comprit que les moindres égards ſeroient déplacés, lorſqu'ils pourroient nuire aux précautions néceſſaires à prendre, pour arrêter le mal : il voulut donc abſolument que le Maréchal de Berwick commandât encore dans le Forez, & juſqu'au Rhône, dans le Velay & le Vivarais, qui faiſoient partie du commandement de Languedoc.

Quoique le Maréchal de Berwick fût l'homme du monde le plus ferme dans les principes qu'il avoit une fois adoptés après un mûr examen, il n'étoit rien

moins qu'opiniâtre ; il se relâchoit de sa sévérité, quand il croyoit pouvoir le 1721. faire sans nuire au bien de la chose dont il étoit chargé. Il en donna une preuve en cette occasion ; il crut qu'on pouvoit se relâcher sur la défense de toute communication, qu'il avoit d'abord proposée, & y suppléer, en choisissant Beziers pour le lieu seul, où le commerce du Bas-Languedoc se pourroit faire avec le Haut-Languedoc, pourvu, toutefois, qu'on y établît une quarantaine de trente jours. Il fit part de son idée au Régent ; &, en conséquence, le Roi rendit un Arrêt de son Conseil, conforme à ces nouveaux arrangemens.

Au milieu de tous ces soins, il eut un nouveau démêlé avec le Parlement de Bordeaux : il avoit établi dans la ville un Bureau de santé, conformément aux ordres du Roi, pour veiller à tout ce qui regardoit l'exécution de l'Ordonnance qu'il avoit rendue, pour préserver

1721. la Province de la contagion. Le Parlement se plaignit au Chancelier de ce qu'aucun de ses Membres n'avoit été admis à ce Bureau. Le Chancelier en écrivit au Maréchal de Berwick : sa réponse est remarquable.

» Je n'ai pas cru (répond-il) devoir » y nommer aucun Officier du Parlement, attendu qu'il m'a paru nécessaire d'éloigner tout retardement à la » décision des affaires de cette nature. » La conduite extraordinaire que ces » MM. ont souvent tenue, m'a fait » juger qu'ils étoient peu propres pour » des assemblées, où l'union, la con- » corde & l'expédition sont nécessaires; » & tant que j'aurai l'honneur de com- » mander dans cette Province, j'éviterai » avec soin d'avoir aucun démêlé avec » eux. Au lieu de vouloir entrer dans » les affaires, dont le Roi leur a ôté » la connoissance, ils devroient s'appli- » quer à leur devoir principal, &, par » leur absence, ne point laisser languir

» le Palais, où, faute de Juges, les » Parties se consument «. 1721.

On prendroit une idée bien fausse du Maréchal de Berwick, si on le soupçonnoit d'avoir écrit cette lettre avec humeur, & dans un esprit de critique. Il pensoit qu'il étoit de son devoir d'instruire le Chef de la Justice de ce qui pourroit y avoir à reprendre, & qui intéressoit l'ordre public, dans le Parlement de la Province, dont le gouvernement lui avoit été confié. Telle étoit la pureté de ses intentions, & de ses actions : tous ceux qui l'ont connu, sans aucune exception, n'en ont jamais douté.

Le Chancelier, dans sa réponse à cette lettre, dit : » Il faut convenir qu'il » auroit été très-difficile de se concerter » sur ce point ( avec MM. du Parle- » ment ) . . . . . Au surplus, le succès » que Dieu continue de donner à votre » zèle & à votre vigilance, pour la con- » servation du pays où vous commandez, » est un bon garant, non-seulement de

1721. » la droiture de vos intentions, mais » de la ſageſſe & de la fermeté de votre » conduite : il n'y a donc qu'à vous laiſſer » agir avec votre prudence ordinaire «.

La maladie, contenue dans les pays infectés, s'y éteignit avec le temps; &, par les arrangemens, & la vigilance du Maréchal, elle ne ſe communiqua plus dans aucune des Provinces voiſines.

Tout le pays étant purifié, & les ſymptômes de la peſte ne ſe montrant plus dans aucun endroit, le Maréchal de Berwick crut pouvoir s'abſenter de ſon commandement, pour aller à Paris & à la Cour vaquer à ſes affaires particulieres, que le ſoin des générales lui avoit fait négliger. Ayant obtenu un congé, il arriva à la Cour dans le mois de Juin 1722 : il continua de commander en Guienne, juſqu'au commencement de 1724.

Le Duc d'Orléans étant mort d'apo-
1723. plexie, le 2 Décembre 1723, le Duc de Bourbon alla ſur le champ demander

la place de premier Miniſtre. Quoiqu'on eût eu le ſoin d'inſpirer au jeune Roi des préventions contre ce Prince, cependant, dans l'embarras de ſa réponſe, il n'oſa pas la lui refuſer. A peine ſe fut-il mis à la tête des affaires, qu'on vit divers changemens arriver dans les différentes portions du Gouvernement. On ſupprima, entr'autres choſes, tous les commandemens des Provinces, & & par conſéquent celui de Guienne. 1723.

Dans l'éloignement des affaires, & dans l'eſpece d'oiſiveté où l'on avoit mis par-là le Maréchal de Berwick, il paſſoit la plus grande partie de ſon temps à ſa campagne, & partageoit le reſte entre la Cour & la ville. Il vivoit à Fitz-James avec ſa famille, & un petit nombre d'amis, s'occupant de ſes jardins : c'étoit lui-même qui les avoit plantés. Son ame ſembloit s'y être peinte; tout y étoit dans le grand, & du meilleur goût. Une perſonne (*a*), qui en 1724. à 1732.

(*a*) Le Duc d'Antin, Surintendant des Batimens.

avoit beaucoup en ce genre, s'y promenant un jour, étoit dans l'admiration. Elle se demandoit où cet Anglois avoit pris tant de goût. On pouvoit lui répondre : dans sa façon d'envisager toujours les objets, & dans la justesse de son esprit. On ne voyoit chez lui aucun faste ; il y menoit une vie uniforme & simple. Toutes ses heures étoient réglées & remplies : la lecture & la promenade faisoient ses principales occupations. Il jouoit peu, préférant la conversation, qu'il avoit douce, aimable & variée : il avoit vu tant de choses ; sa vie avoit toujours été occupée par les plus grandes affaires ; jusqu'alors, il n'avoit point connu le repos. Son ame se trouvoit donc, pour la premiere fois, livrée, pour ainsi dire, à elle-même. Le tableau de sa vie passée, où, dans ses actions, il n'avoit jamais eu d'autre objet que le bien, mettoit dans cette ame juste tant de sérénité, qu'il étoit impossible à ceux qui vivoient avec lui dans l'intimité, de n'y

pas voir le bonheur. Cette vue invitoit à la vertu, & la faiſoit aimer bien plus ſûrement que ne pourroient faire les diſcours & les écrits des Moraliſtes les plus éloquens & les plus pathétiques.

Ce fut de cette vie paiſible & heureuſe, qu'on vint le tirer en 1733, pour lui donner le commandement de l'armée, qu'on raſſembla ſur le Rhin. Louis XV ne pouvant en envoyer une en Pologne, pour y ſoutenir, contre l'Empereur & la Ruſſie, l'élection légitime de ſon beau-pere, crut qu'il étoit également juſte & glorieux de le venger des inſultes qu'il éprouvoit de la part de ces deux Puiſſances. Il attaqua l'Empereur ſur le Rhin & en Italie, & les Rois d'Eſpagne & de Sardaigne joignirent leurs armes aux ſiennes. L'Empereur réuſſit à la vérité à mettre ſur le Trône de Pologne l'Electeur de Saxe; mais il lui en coûta les Royaumes de Naples & de Sicile, & la France eut, pour récompenſe de ſa générosité, la

Lorraine, que Louis XIV, dans le temps même de ses plus grands triomphes, ne put jamais acquérir. Louis XV fit ce que son bisayeul n'auroit pu entreprendre, sans jetter l'alarme dans toute l'Europe, & en soulever tous les Princes contre lui. Il attaqua l'Empereur, & le vainquit : les Anglois & les Hollandois, alliés naturels de ce Prince, ne prirent aucune part à la querelle ; ils resterent neutres, & amis de Louis XV, qui dut cette neutralité & ses succès à la réputation de Prince juste & pacifique, qu'il s'étoit acquise pendant le Ministere du Cardinal de Fleury, & qu'il conserva, dans le sein même de la victoire, par la modération avec laquelle il en usa.

Le Maréchal de Berwick se rendit à Strasbourg, au commencement de Septembre : il n'y avoit encore aucun préparatif de fait pour les opérations de la campagne. Le Ministre étoit même dans l'incertitude sur les différentes entreprises

auxquelles on pourroit ſe déterminer : l'Empire ne s'étoit pas encore déclaré pour l'Empereur ; on croyoit en devoir ménager les Princes. On balançoit donc ſi on attaqueroit le vieux Briſach, qui appartenoit à l'Empereur, ou bien Kell & Philisbourg, villes Impériales. La Cour avoit encore d'autres vues : elle auroit bien deſiré pouvoir entreprendre le ſiege de Luxembourg ; mais la ſaiſon ſe trouvoit trop avancée, pour avoir le temps de faire tous les préparatifs qu'exige un ſiege de cette conſéquence, & pour eſpérer de s'en rendre maître avant l'hiver. D'ailleurs, le Maréchal de Berwick préféroit à la priſe de Luxembourg, les conquêtes de Philisbourg & de Kell, qui nous donnoient des paſſages ſur le Rhin, & des ouvertures pour attaquer plus ſenſiblement l'Empereur, & l'Empire, s'il venoit à ſe déclarer pour ſon Chef, comme il fit, & pour ſe procurer en même temps, dans un pays abondant, les ſubſiſtances néceſſaires, & y vivre

aux dépens des ennemis. On ſuivit l'avis du Maréchal de Berwick.

Les préparatifs pour l'ouverture de la campagne, & pour un ſiege, tinrent beaucoup plus de temps que l'on ne comptoit. L'armée ne put paſſer le Rhin que le 13 d'Octobre. Le lendemain, Kell fut inveſti, & la tranchée s'ouvrit le 20. Cependant le Roi fit déclarer à Ratisbonne, que ſon intention étoit de bien vivre avec tous les Princes du Corps Germanique, qui ne prendroient point d'engagement contre ſes intérêts; que la néceſſité ſeule le forçoit de s'emparer du fort de Kell, pour s'aſsûrer un paſſage ſur le Rhin, autant dans la vue d'offrir plus efficacement ſon ſecours à l'Empire, contre l'oppreſſion de ſon Chef, que d'attaquer l'Empereur ſon ennemi. Le ſiege de Kell ne fut pas long: on y employa la méchanique ordinaire, & la place capitula le 29. La ſaiſon étoit trop avancée, pour ſonger à d'autres conquêtes, & le ſiege de Philisbourg fut

remis pour l'ouverture de la campagne prochaine.

On avoit préfenté au Maréchal de Berwick deux différens Mémoires, qui contenoient de prétendus projets pour couvrir la Champagne, & empêcher que l'ennemi n'y levât des contributions: mais la défenfe de cette Province, fuivant les plans propofés, auroit infiniment plus coûté au Roi & à la Province, & auroit occafionné plus de vexations aux peuples, que les contributions elles-mêmes. Le Maréchal de Berwick les rejetta par ces raifons, & par plufieurs autres: il étoit difficile de n'y pas foupçonner, dans ceux qui les propofoient, des vues particulieres, autres que celles du bien général. Il n'y eut de ce côté-là aucun acte d'hoftilité de part ni d'autre, & l'on garda, l'année fuivante, une neutralité réciproque pour le pays de Luxembourg, & pour la Champagne. Le Maréchal inftruifit le Roi des arrangemens qu'il avoit faits, pour fe porter

avec l'armée sur la Meuse, la Moselle & la Saare, dans le cas que les ennemis voudroient nous y attaquer : mais, de toute cette premiere campagne, qui fut très-courte, il ne parut d'ennemi d'aucun côté. Sur la fin d'Octobre, on rétablit le pont du Fort-Louis, & les fortifications de Schelingen : on établit aussi un autre pont sur le Rhin, à Huningue, pour s'y donner, en Haute-Alsace, un passage. L'armée repassa ce fleuve dans les premiers jours de Novembre, & alla prendre ses quartiers.

Le Maréchal de Berwick s'étoit proposé d'ouvrir la campagne, de très-bonne heure, par le siege de Philisbourg. Ce nouveau passage assûré sur le Rhin, qu'il vouloit avant tout se donner, étoit la base de ses projets : mais, pour arriver devant cette place, il falloit forcer les lignes d'Ettingen, que les ennemis avoient construites, pendant l'hiver, au dessus de Philisbourg, & qui, en couvrant cette place, bar-

roient le pays, depuis ce fleuve, jusqu'aux montagnes; ou il falloit les rendre inutiles, en paſſant le Rhin au deſſous. Ce projet ne pouvoit s'exécuter ſans de grandes difficultés, ſi l'on ne prévenoit pas les ennemis, en entrant en campagne, avant qu'ils euſſent raſſemblé toutes leurs forces. D'ailleurs, le ſiege demandoit d'être fait au commencement du printemps, ou d'être remis en automne, à cauſe des inondations du Rhin, que produit ordinairement en été la fonte des neiges, & qui rendent le ſiege de cette place, ſinon impraticable, du moins très-difficile, & dangereux dans cette ſaiſon. Le Maréchal de Berwick partit donc à la fin de Mars 1734, pour Strasbourg, où il arriva le 30 : mais il ne trouva rien de prêt, ſoit que la Cour eût trop tardé à donner des ordres, ſoit que leur exécution eût été négligée. Ce retard, cependant, ſembloit n'être pas arrivé ſans deſſein, & être le fruit de l'intrigue. Les chevaux

pour l'artillerie, & pour les vivres; n'étoient point encore rendus à leur destination, ni même achetés pour le plus grand nombre, quoique M. d'Angervilliers, Secrétaire d'Etat de la Guerre, eût afsûré le Maréchal qu'ils feroient rafsemblés en Alface, au commencement d'Avril, au nombre de dix-huit cents pour l'artillerie, fans compter les chevaux haut-le-pied, & de cinq mille pour les vivres. Le Maréchal de Berwick n'avoit cependant cefsé tout l'hiver de prefser les Miniftres fur les préparatifs de la campagne, leur mettant continuellement devant les yeux combien il étoit efsentiel de ne pas perdre un moment, fi l'on vouloit afsûrer le fuccès du fiege important de Philisbourg. Mais le malheur des Cours eft prefque toujours de fe laifser gouverner par des intrigans & des Favoris, & de les écouter de préférence aux gens du mérite, même le plus reconnu.

Quatorze années de commandement,

toujours heureuſes & toujours glorieuſes, ne valurent pas au Maréchal de Bervick une confiance entiere du Miniſtere pour les opérations de cette campagne. Le Comte de Belle-Iſle, depuis Maréchal de France, avec la faveur, eut le crédit de ſe faire écouter & même de ſéduire par ſon enthouſiaſme & ſon ton d'aſſûrance, le Cardinal Fleury & les autres Miniſtres, gens d'Egliſe ou de robe, peu capables de juger ſainement des projets de guerre. Il contrarioit ceux du Maréchal de Berwick par les mémoires dont il ne ceſſoit d'inonder les Cabinets des Miniſtres; & où toutefois ſon propre intérêt paroiſſoit le plus ſouvent en premiere ligne, parce qu'il ne ſavoir pas le déguiſer, quoiqu'il montrât beaucoup plus d'ambition que de vrais talens, Il faut convenir qu'il étoit capable des plus grands détails; mais comme il outroit tout, il entroit ſi avant dans les plus petits, qu'il s'y noyoit lui-même : ſon

ambition l'aveugloit dans presque toutes les affaires, parce qu'il les envisageoit avec des vues personnelles & intéressées; sa tête toujours bouillante l'emportoit au delà du vrai & dans la région sans bornes des chimeres. Il mettoit une telle activité dans la poursuite de ses projets pour les faire adopter, qu'il entraînoit souvent les Ministres presque malgré eux; cependant il ne put réussir cette fois-ci, comme il auroit voulu. Il avoit, au mois de Janvier de cette année (*a*), proposé sérieusement aux Ministres de faire traverser toute l'Allemagne à l'armée, de la porter jusqu'en Saxe & en Boheme, & même encore plus loin. Il s'efforçoit en conséquence de détruire tous les autres plans de campagne, & il donna dans le même temps un mémoire contre le siege de Philisbourg. Le Maréchal de

(*a*) Lettre de M. d'Angervilliers, du 24 Janvier 1724.

Berwick désaprouvoit ces projets : il regardoit comme une témérité de vouloir conduire une armée à plus de cent cinquante lieues des frontieres, sur-tout sans communication assûrée avec la France, & il n'eut pas de peine à faire sentir au Roi toute l'absurdité du projet, en lui en expliquant les raisons. Le Roi les rappelle au Maréchal de Berwick, dans sa lettre du 8 de Mai : » Il est certain, dit ce Prince, que la » conquête de Philisbourg est préférable » à tout autre objet par beaucoup de » raisons, qui vous sont connues aussi » bien qu'à moi «. Le projet (*a*)

(*a*) Il fut plus accueilli en 1741, à la mort de l'Empereur Charles VI; mais le succès ne répondit point, comme tout le monde sait, aux vues & aux promesses du Comte de Belle-Isle, devenu Maréchal de France : ce qui prouve bien à quel point le projet étoit déraisonnable en 1734, puisqu'on avoit affaire alors à toute la Puissance de la Maison d'Autriche, jointe à celle de l'Empire, qui se déclara pour l'Empe-

du Comte de Belle-Isle fut donc rejetté. Il se réduisit alors à proposer le siege du château de Traerbach, & obtint d'en être chargé. Dès-lors il fallut le faire avant tout, malgré les bonnes raisons du Maréchal de Berwick, qui avoit fait voir qu'on devoit commencer par celui de Philisbourg. La Cour eut lieu plus d'une fois de se repentir de n'avoir pas suivi en tout les plans plus réfléchis & plus justes du Maréchal de Berwick, & d'avoir donné quelquefois la préférence à l'écolier sur le maître. Le Comte de Belle-Isle nouvellement fait Lieutenant-Général, n'avoit

---

reur; au lieu qu'en 1741, nous n'eûmes d'abord à combattre, pour l'exécution du projet, que les seules forces de la Reine de Hongrie, ayant avec nous, pour Alliés, les deux plus puissans Princes de l'Empire, le Roi de Prusse & l'Electeur de Saxe, sans compter l'Empereur, & l'autorité de ce Chef. Les Anglois, les Hollandois & le Roi de Sardaigne ne se déclarerent contre nous, qu'en 1743 & 1744.

guere encore ſervi à la guerre que comme Brigadier, ſans que rien d'important eût jamais roulé ſur lui.

M. d'Angervilliers, pour lever les difficultés que le Maréchal objectoit contre le projet de remettre à l'été le ſiege de Philisbourg, lui mandoit dans ſa lettre du 5 Avril, qu'il y avoit eu peu de neige cette année, par conſéquent qu'il n'y auroit pas d'inondation. Mais la ſaiſon & les élémens ne ſe prêterent pas aux deſirs & aux volontés des Miniſtres. Les chaleurs furent fortes; elles occaſionnerent dans les montagnes noires une fonte de neige extraordinaire, parce que les ſommités en ſont toujours couvertes, ſans que la neige ſe trouve jamais entiérement épuiſée, quelque grande qu'en ſoit la fonte. Le Rhin groſſit & déborda cette année plus que de coutume; mais la Cour en avoit voulu courir les riſques. Le Miniſtre avoit marqué au Maréchal, que le Roi deſiroit infiniment le ſiege de

Philisbourg, malgré la saison de l'été, & qu'il seroit très-mortifié, si cette entreprise ne pouvoit pas avoir lieu. Il fallut donc s'y résoudre. De ce moment, le Maréchal de Berwick s'occupa tout entier à surmonter les obstacles que lui-même avoit prévus & annoncés, & auxquels on pouvoit s'attendre.

On devoit compter que le Prince Eugene auroit tout le temps de rassembler les forces de l'Empereur & de l'Empire, avant la fin du siege, pour marcher à Philisbourg, & essayer de nous y attaquer, ou pour chercher à nous attirer loin de la place assiégée, par une diversion sur la Moselle, ou sur le Haut-Rhin, afin de pouvoir nous y combattre avec toutes ses forces réunies, pendant que les nôtres seroient affoiblies par les troupes que nous aurions laissées au siege, &, par une victoire, nous obliger de le lever. Il falloit aussi pourvoir au cas de l'inondation du Rhin. Le Maréchal de Berwick n'étoit jamais

surpris

ſurpris par les événemens, parce que, dans les accidens qui pouvoient les accompagner, ſa prévoyance active avoit toujours pourvu d'avance au remede : il fit part au Roi de ſes plans & de ſes diſpoſitions. Trente-cinq bataillons & vingt eſcadrons étoient deſtinés au ſiege : il formoit, du reſte de ſes forces, une armée d'obſervation de ſoixante - quinze ou quatre-vingt bataillons, & de cent vingt eſcadrons, pour ſe porter par-tout, & faire tête au Prince Eugene, de quelque côté qu'il ſe préſentât, & qu'il agît. Il comptoit faire tracer des lignes de circonvallation autour de Philisbourg, & les rendre inattaquables : elles devoient être bordées de cent bataillons, avec leſquels il étoit déterminé à recevoir le Prince Eugene, s'il y portoit toutes ſes forces, comme il fit.

Quelques Officiers Généraux ne furent point d'avis d'attendre l'ennemi dans les lignes ; ils vouloient en ſortir, &

aller au devant du Prince Eugene ; ils resterent même dans l'inquiétude, pendant tout le temps que dura le siege. Il faut pourtant convenir que le soldat n'eut jamais la moindre crainte ; qu'il paroissoit même desirer d'être attaqué, comptant sur son courage, & se croyant en pleine sûreté dans une position qu'avoit choisie un Général, en qui il avoit toute confiance. Le Maréchal de Berwick pensoit, ainsi que M. de Luxembourg (*a*), que des retranchemens, où l'art n'avoit rien négligé, & que leur peu d'étendue permettoit de garnir par-tout de deux lignes d'Infanterie, n'étoient pas susceptibles d'être forcés. Il parut dans la suite que c'étoit également le sentiment du Prince Eugene, puisqu'il n'osa jamais attaquer nos lignes ; car, dans la situation où se trouvoit l'armée de France, & qu'il étoit permis de regarder comme

(*a*) Voyez les Mémoires ci-dessus, Tome I, page 92.

critique, il n'auroit pas héſité à la combattre dans ſes retranchemens, s'il eût eu la moindre eſpérance de pouvoir les forcer.

Le Maréchal de Berwick étoit ſi aſſûré de ſon opération, que, malgré cette prudence, qui l'empêchoit de jamais rien promettre à la légere, il ne balança pas d'écrire au Roi du ton le plus affirmatif, & comme un homme qui eſt ſans inquiétude ſur le ſuccès du ſiege. » Quand nous ſerons devant la » place, lui marque-t-il, nous cher-» cherons à ſurmonter l'obſtacle des » eaux, ſoit en en diminuant le volume » par les ſaignées, ſoit en conduiſant nos » tranchées, par le moyen de nombre » de faſcines : le pire qui puiſſe arriver, » c'eſt que nous ſoyons obligés de ſuſ-» pendre, pendant quelque temps, nos » travaux, pour les reprendre enſuite » avec plus de force, dès que les eaux » ſeront diminuées. En un mot, Sire, » nous attendrons tranquillement, dans

„ notre camp bien retranché, que les „ obſtacles ſoient levés, & nous pren- „ drons Philisbourg, duſſions-nous y „ reſter juſqu'au mois d'Octobre «.

Malgré ces aſsûrances ſi poſitives, la Cour éprouva, bientôt après, les plus vives alarmes : le Maréchal de Berwick, ſur qui elle ſe ſeroit entiérement repoſée, n'exiſtoit plus dans les momens critiques qui arriverent.

Revenons aux opérations du commencement de la campagne, que nous avons interrompues. Le Maréchal de Berwick raſſembla une partie de l'armée, dans le mois d'Avril, & alla camper, le 9, à Spire & à la petite Hollande, d'où il maſquoit le débouché de Philisbourg : il étendit ſes troupes à Franckendal, & à Worms. Par ces mouvemens, il donnoit aux ennemis de la jalouſie ſur le Bas-Rhin, & les tenoit dans l'incertitude ſur le parti que nous prendrions. L'armée arrêtée dans ſes opérations par le ſiege de Trarbach ; où le Comte

de Belle-Isle ne put ouvrir la tranchée, que la nuit du 25 au 26 de ce mois, resta dans cette position jusqu'à la fin d'Avril. Alors elle se mit en marche, & remonta le Rhin jusqu'au Fort-Louis, où elle passa cette riviere, & se porta tout de suite aux lignes d'Etelingen. Du moment que les ennemis furent instruits de notre marche, ils ne douterent plus qu'elle ne fût dirigée sur leurs lignes, pour les attaquer, & ils y porterent toutes leurs forces; mais, malgré notre retard, pour agir de ce côté-là, nous les avions encore prévenus. Ils n'avoient pu rassembler à la hâte, qu'environ trente mille hommes, commandés par le Duc de Bevern. Ces lignes étoient faites avec beacoup de soin; elles avoient un bon fossé, des redans de distance en distance, qui se flanquoient les uns les autres, & un excellent parapet. Leur gauche se perdoit dans la montagne où elle étoit appuyée; de-là elles traversoient la plaine, & alloient porter leur

droite au Rhin, auprès de Mulberg. Quoique leur étendue fût au moins de quatre lieues, les Princes des Cercles du Bas-Rhin les regardoient comme une barriere capable de nous arrêter. Cette considération avoit même été employée, par les Ministres de l'Empereur, pour faire décider contre la France la diete de l'Empire, comme elle avoit fait.

Le Duc de Noailles, Lieutenant Général, & le Comte de Saxe, Maréchal de Camp (depuis Maréchaux de France), furent chargés de tourner les lignes par les montagnes ; ce qu'ils firent. Mais sur quoi comptoit le plus le Maréchal de Berwick, pour déterminer les ennemis à abandonner leurs lignes, c'étoit sur un corps de vingt mille hommes, qu'il avoit laissé sous les ordres du Marquis d'Asfeld, auprès de Spire. Ce Général, aussi-tôt qu'il apprendroit que les ennemis se seroient portés, avec toutes leurs forces, aux lignes, pour les défendre contre la grande armée, de-

voit marcher à l'Isle de Nekerau, au dessous de Philisbourg, pour y jetter un pont sur le Rhin, & le passer; il en menoit un à sa suite sur des haquets. Par cette manœuvre, combinée avec les mouvemens de la grande armée, le Maréchal de Berwick étoit assûré que, dès l'instant que les ennemis sauroient que M. d'Asfeld auroit passé le Rhin, & qu'il pourroit même être renforcé d'autant de troupes qu'il seroit nécessaire pour agir avec supériorité sur leurs derrieres, ils n'auroient rien de plus pressé que d'abandonner les lignes, & de se retirer. En effet, sur la nouvelle qu'ils eurent du passage du Rhin par M. d'Asfeld, ils firent leur retraite, le même jour 4 Mai, que nous tournâmes leurs lignes, avec une telle diligence, que l'on ne put atteindre leur arriere-garde, au moins l'entamer. Ils se retirerent sur Hailbron; & ce fut pendant ces mouvemens, que le Prince Eugene joignit son armée. Trarbach venoit de se

rendre au C. de Belle-Isle. Notre armée marcha des lignes à Bruxhal, où M. d'Asfeld la rejoignit, le 11, avec le corps qu'il commandoit.

M. d'Asfeld fut détaché, le 13, avec trente bataillons & deux régimens de Dragons, pour faire l'investissement de Philisbourg, où l'armée le suivit. La tranchée s'ouvrit, du 3 au 4 de Juin, & l'attaque fut dirigée le long du Rhin, contre l'ouvrage à corne : on avoit fait attaquer, quelques jours auparavant par les Suisses, l'ouvrage qui couvroit le pont volant de Philisbourg, à la rive gauche de l'autre côté du Rhin. La prise de ce dernier ouvrage procuroit le grand avantage d'établir à cette rive des batteries, avec lesquelles on pouvoit prendre des revers & des enfilades sur les ouvrages de la place, qui appuyoient au Rhin, & les battre à ricochet. Voilà ce qui avoit déterminé en partie le Maréchal de Berwick dans le choix de l'attaque, le long de la riviere. C'étoit par le même côté,

que cette place, assiégée en 1688, par le Dauphin & M. de Vauban, avoit été prise. Des trois attaques que l'on fit alors, celle-ci eut le plus de succès.

Quelques Officiers, à qui la médiocrité de talens, & des idées peu justes, font faire presque toujours de fausses applications des grands modeles, pourroient croire, sur l'exemple de M. de Vauban, que le Maréchal de Berwick auroit dû également se déterminer à trois attaques; mais le Maréchal, connu pour un des Généraux les plus instruits de la partie du génie, étoit trop habile & trop réfléchi, pour s'écarter, sans de bonnes raisons, d'un plan tracé par Vauban. Il lui étoit facile d'envisager que le Prince Eugene, aussi-tôt qu'il auroit rassemblé toutes ses forces, pourroit marcher à Philisbourg, pour chercher à attaquer les lignes; que, dans cette supposition, il étoit important de se borner à une seule attaque, pour n'avoir point trois tranchées à garder,

& n'être pas obligé d'y employer un trop grand nombre de troupes, dont l'armée auroit été affoiblie devant le Prince Eugene, s'il eût pris le parti d'attaquer les lignes. Le Dauphin & Vauban n'avoient pas, en 1688, les mêmes raiſons : ils ne craignoient point alors d'ennemi au dehors, qui pût venir troubler le ſiege : d'ailleurs, c'étoit à la fin du mois d'Octobre qu'il ſe faiſoit; les troupes n'avoient autre choſe à faire, après l'expédition, que d'aller ſe repoſer dans leurs quartiers d'hiver. Les trois attaques, dans ces circonſtances, pouvoient être bien vues, pour fatiguer la garniſon, & la rendre, en diviſant ſes forces, moins vigoureuſe à chaque attaque. Il faut pourtant encore convenir que cette méthode n'eſt pas toujours ſans inconvéniens ; elle augmente les travaux & la fatigue des aſſiégeans, & même beaucoup plus, en proportion, que ceux des aſſiégés. On pouvoit donc auſſi penſer qu'il eſt ſouvent expédient de mettre un

peu plus de temps à un ſiege, que de l'abréger, en excédant ſes troupes de fatigues, & en y cauſant par-là des maladies qui détruiſent l'armée. On ſait que les travaux d'un ſiege ſont immenſes, & qu'on les multiplie, en multipliant les attaques. Le ſiege de Philiſbourg, en 1734, ſe faiſoit au commencement de la campagne; il falloit conſerver le bon état de l'armée, autant qu'il étoit poſſible, vis-à-vis celle des ennemis, qui étoit toute fraîche, ſortant de ſes quartiers, & contre laquelle on auroit encore à agir après le ſiege, pendant quatre mois de campagne.

Le Maréchal de Berwick ne s'en rapportoit à perſonne de ce qu'il pouvoit voir & faire par lui-même : c'étoit lui, proprement, qui dirigeoit le ſiege. Il ne manquoit point de ſe rendre tous les jours, de grand matin, à la tranchée, où, d'abord, on lui rendoit compte du travail de la nuit : il ſe por-

toit ensuite à la tête de la Sappe, pour connoître, de ses propres yeux, l'état des choses; puis il régloit avec l'Ingénieur en chef les travaux de la nuit suivante. Le 12 de Juin, il se rendit, comme à son ordinaire, à la tranchée, alla visiter les Sappes, & monta sur la banquette, suivant son usage, pour tout observer. Une de nos batteries donnoit sur la crête de la Sappe, où le Maréchal de Berwick s'étoit arrêté : quelques Soldats y avoient été tués par notre propre canon; on y avoit même mis une Sentinelle, pour empêcher que personne ne s'arrêtât dans cet endroit, &, sur-tout, ne montât sur la banquette. Soit que la Sentinelle n'eût osé rien dire à son Général, soit que le Maréchal, emporté par son intrépidité naturelle, qui lui faisoit toujours trop mépriser le danger, n'eût pas fait assez d'attention à l'avertissement, ce fut ce même endroit qu'il choisit, pour faire ses observations. Cette position le mettoit entre

notre batterie, & celle des ennemis qui lui étoit opposée; elles tirerent toutes les deux à la fois : un boulet emporta la tête du Maréchal, sans que l'on ait jamais bien su de quel côté il étoit parti. Sa mort, bientôt répandue dans l'armée, y mit une consternation générale : parvenue à la Cour, elle y jetta, ainsi que dans Paris, la même consternation; car il avoit la confiance de l'armée, du Roi, du Ministere & des François. Les ennemis craignoient en lui un Général, qui avoit fait de grandes choses, & que le bonheur avoit toujours accompagné. A sa mort, il laissoit l'armée dans une situation qui paroissoit critique à bien des gens : elle se trouvoit renfermée dans des lignes, autour d'une forte place, au secours de laquelle le Prince Eugene marchoit, en grande hâte, à la tête d'une armée formidable (*a*). Il empor-

(*a*) On en faisoit monter le fonds à cent dix mille hommes.

toit avec lui le ſecret de ſes projets : on ſavoit ſeulement qu'il en avoit de vaſtes. Malgré ſa retenue ordinaire, il avoit, pendant l'expédition de Trarbach, laiſſé échapper ſon impatience du retard que lui cauſoit ce ſiege pour ſes grandes opérations.

Le Marquis d'Asfeld qui, auſſi-tôt après la mort du Maréchal de Berwick, prit, comme le plus ancien Lieutenant-Général, le commandement de l'armée, reſta conſtamment dans ſes lignes vis-à-vis du Prince Eugene. Il continua les opérations du ſiege malgré ce Général & malgré les inondations du Rhin, & ſe rendit maître de Philisbourg le 18 Juillet. La campagne ſe borna à cette conquête.

Quoique Milord Bolingbroke, dans ce qu'il dit du Maréchal de Berwick, n'ait prétendu marquer que quelques-uns des principaux traits de ſon portrait, & que la mort ait empêché le Préſident de Monteſquieu d'achever celui qu'i

avoit commencé, nous ne tenterons pas de le reprendre après ces deux grands Peintres : qu'il nous ſoit permis ſeulement d'ajouter ici pluſieurs traits qu'ils ont omis, laiſſant à une autre main, & plus habile, le ſoin de les recueillir tous, pour en compoſer le tableau en entier.

On a vu le Maréchal de Berwick, dans le long cours d'une vie laborieuſe, faire des exploits mémorables ; mais il ſe montroit chaque fois tellement ſupérieur à ſes propres actions, quelque grandes qu'elles fuſſent, qu'on le jugeoit toujours capable de plus grandes choſes. On peut donc dire, avec vérité, qu'il avoit en lui encore plus de grandeur, qu'il n'eut occaſion d'en faire paroître, agiſſant toujours par la voie la plus ſimple, & ne cherchant jamais à ſe faire valoir.

Le Maréchal de Berwick avoit toutes les parties d'un homme de guerre ; mais il ſeroit trop long d'entrer dans leur détail ; ce ſeroit faire, en quelque ſorte,

un Traité de l'art de la guerre. Tout Militaire qui étudiera ses campagnes, admirera dans leurs plans la justesse des vues, l'étendue des combinaisons, & par-tout l'empreinte du génie : il ne trouvera pas dans leur exécution la moindre faute à relever ; il verra que les mesures étoient si bien prises, que le succès étoit presque toujours assûré d'avance ; aucun Général n'eut un coup-d'œil plus perçant & plus sûr, soit dans une action, pour appercevoir d'où dépend l'avantage, & faire faire aux troupes les mouvemens décisifs qui entraînent la victoire, soit dans une campagne, pour reconnoître & saisir des positions avantageuses qui en font le succès. Il s'entendoit mieux que personne à faire vivre une armée : on a vu les soins & les peines que son activité lui fit prendre, & les ressources qu'il sut trouver pour faire subsister la sienne en 1709, où l'on manquoit de tout ; mais on remarquoit principalement en lui son habileté sin-

guliere dans les arrangemens des subsistances & dans le choix judicieux de leurs emplacemens, d'où dépend souvent, par les conséquences qui en résultent, la réussite des campagnes. Les siennes ne manquent pas de cet éclat qui attire l'admiration des hommes ; mais il faut être du métier & les examiner de près pour en sentir tout le mérite : elles ont le caractere distinctif de tous les ouvrages des grands Maîtres ; plus on s'y arrête, plus on les détaille, & plus aussi on y découvre de perfection : elles ont pour la plupart des choses propres qui les distinguent de celles des autres Généraux : il est difficile de les parcourir sans trouver, pour ainsi dire, à chaque pas un trait particulier de génie qui les marque à son coin.

Combien d'exemples frappans, & qui prouvent ce que nous venons d'avancer, ne pourrions-nous pas tirer de ces Mémoires ? il suffiroit de rappeller les quatre campagnes qu'il fit en Dauphiné. Il y

porta l'art de la défenſive plus loin qu'aucun Général ait peut-être jamais fait pour la défenſe de cette frontiere. Le Maréchal de Catinat avoit été chargé, en 1692, dans le même pays, de la même guerre défenſive; mais il ne la ſoutint point avec une gloire égale à celle qu'il s'étoit précédemment acquiſe en Piémont dans la guerre offenſive qu'il y avoit faite contre le Duc de Savoie. On ne peut même s'empêcher de trouver bien de la différence dans la maniere dont il défendit alors cette frontiere, & dans celle dont le Maréchal de Berwick ſut la défendre pluſieurs années après. Le Maréchal de Catinat étoit cependant ſupérieur en force à ſon ennemi, & le Maréchal de Berwick toujours inférieur. M. de Catinat avoit, ſelon M. de Feuquieres, une armée compoſée (*a*) de cent bataillons & de quarante eſcadrons, répan-

(*a*) Mémoires de Feuquieres, Tome II, page 192, *in*-12, 1750.

dus le long de la frontiere : cependant, malgré ce nombre si considérable de troupes, malgré l'habileté si reconnue & la vigilance de M. de Catinat, le Duc de Savoie, avec des forces fort inférieures en infanterie, vint à bout de pénétrer en France. Il prit Embrun par les derrieres de notre armée, & il se fût même étendu dans le Dauphiné sans la petite vérole qu'il eut à Embrun, & dont il fut si mal, que son expédition demeura suspendue. De cet exemple & de plusieurs raisonnemens plausibles, (*a*) M. de Feuquieres conclut dans ses Mémoires, » qu'il n'est pas possible, de ce côté-là, » de soutenir une guerre défensive, » exempte de quelques inconvéniens » chaque année «.

Le Maréchal de Villars ne réussit pas mieux que le Maréchal de Catinat, dans la défense de cette même frontiere

(*a*) Mémoires de Feuquieres, Tome II, page 147, *in*-12, 1750.

en 1708, quoiqu'il eût aussi une armée supérieure en infanterie à celle du Duc de Savoie ; il ne put empêcher ce Prince d'assiéger & de prendre Exilles & Fenestrelle, dont il fit même les garnisons prisonnieres de guerre.

On peut donc regarder comme un plan sûr de défensive pour nos frontieres d'Italie, celui que le Maréchal de Berwick envoya à Louis XIV en 1709. Ce fut en effet en suivant constamment le même plan pendant quatre campagnes de suite, qu'il sut contenir le même Duc de Savoie pendant tout ce temps, & l'empêcher de pénétrer nulle part dans le Royaume, malgré les projets qu'il en avoit formés, & cette fois-ci malgré la supériorité de son armée sur la nôtre, tant en infanterie qu'en cavalerie. Aussi ce Prince, depuis Roi de Sardaigne, bien fait sans doute pour apprécier les Généraux & les campagnes de guerre, disoit, en parlant de celles que le Maréchal de Ber-

wick avoit faites contre lui ; » qu'il n'a-
» voit jamais vu aussi bien manœuvrer,
» ni faire la guerre si savamment & si
» noblement «.

Dans le dessein où l'on est de rapporter ce qui peut le mieux faire connoître toute l'étendue des talens du Maréchal de Berwick pour la guerre, l'on ne doit pas omettre ici deux circonstances. Ce plan de défensive, le plus vaste peut-être & le plus difficile que l'on sache à imaginer, par l'étendue & la nature (a) du pays qu'il embrasse, & une fois trouvé, le plus sûr & le plus facile dans l'exécution, fut le fruit d'une seule promenade que le Maréchal fit d'un bout à l'autre de la frontiere, avant l'ouverture de la premiere campagne. La seconde circonstance, qui n'est pas moins digne de remarque, c'est que ce plan, qui par l'immensité

(a) Il avoit plus de soixante lieues d'étendue au travers des Alpes.

de ſes combinaiſons paroît être un prodige de calcul, ſe trouva ſi bien rempli, dès l'inſtant qu'il l'eut conçu, qu'il ne fut point obligé d'y changer la moindre choſe dans la ſuite; il oſa toujours aſſûrer Louis XIV de la bonté & de la ſûreté de ſon plan de défenſive, dont le ſuccès, répété chaque campagne vis-à-vis un Général habile, faiſoit la meilleure preuve que l'on pût en donner. L'expérience qu'il acquit pendant les quatre campagnes dont nous parlons, lui fit même connoître, qu'en ſuivant le plan de défenſive qu'il s'étoit fait, une armée de quarante-cinq bataillons & de vingt eſcadrons, (*a*) devoit ſuffire pour défendre toute la frontiere, contre une armée de ſoixante à ſoixante-dix bataillons & de cinquante eſcadrons.

La différence de combinaiſon que

(*a*) *Voy.* les Mémoires inſtructifs du Maréchal de Berwick ſur la Provence & le Dauphiné : *Dépôt de la guerre.*

l'on trouve entre le plan de défensive du Maréchal de Berwick & ceux des autres Generaux, dans le nombre de troupes que chacun d'eux exige, en raison de celles qu'il suppose aux ennemis pour l'offensive, a droit de surprendre : le Maréchal de Catinat avoit toujours demandé un tiers d'infanterie de plus que n'avoit l'ennemi ; & le Maréchal de Berwick s'étoit borné à un tiers de moins à la fin des quatre campagnes qu'il fit. Cette grande différence ne peut venir que de la façon toute neuve & supérieure dont le Maréchal de Berwick a su voir & prendre cette défensive qui avoit échapée aux plus grands Généraux. M. de Feuquieres connoissoit bien l'avantage que peut donner une position centrale, pour se porter à tous les points d'une circonférence qu'un ennemi peut attaquer & pour l'y prévenir ; mais il n'en trouva pas, comme le Maréchal de Berwick, l'application pour la défensive de cette frontiere, dans le tracé

d'une ligne telle que ce dernier ſut imaginer, & dont la grande étendue étonne.

Ses campagnes d'Eſpagne peuvent également ſervir d'exemple & de modele aux gens de guerre; il y fut alternativement ſur l'offenſive & ſur la défenſive. Il eſt plus qu'inutile de rapporter les manœuvres qu'il fit; il les a mieux rendues dans ſes mémoires qu'on ne feroit ici: on obſervera ſeulement qu'il y montra qu'il n'étoit jamais plus grand que dans les malheurs, & lorſqu'on avoit perdu tout eſpoir: auſſi étoit-il dans les événemens imprévus & critiques l'homme, pour ainſi dire, du moment, la reſſource de la Cour & des Généraux même. On le fit partir d'Eſpagne au milieu de la campagne de 1707, pour ſe rendre en Provence auprès du Duc de Bourgogne, qui marchoit au ſecours de Toulon, aſſiégé par le Duc de Savoie. Après la bataille de Malplaquet, en 1709, il reçut ordre de ſe rendre de Briançon, où il venoit de finir

finir sa campagne à l'armée de Flandre, que le Maréchal de Boufflers commandoit depuis la blessure du Maréchal de Villars. Louis XIV, à la priere du Maréchal de Villars, voulut que le Maréchal de Berwick allât en Flandre pour le secours de Douay. Il ne faisoit que d'arriver du Dauphiné à la Cour à la fin de 1712, lorsqu'on le fit repartir sur le champ pour aller en Catalogne, y dégager Gironne, que le Comte de Staremberg tenoit étroitement bloquée, & qui étoit aux abois.

Le Maréchal de Berwick conservoit dans le mouvement des opérations de guerre les plus difficiles, & même au milieu des actions les plus chaudes, une tranquillité d'ame & un sang froid que produisent l'intrépidité naturelle, & cette connoissance parfaite de l'art, qui, en nous montrant tout ce qu'il y a à craindre de l'ennemi, nous instruit en même temps de ce qu'on peut lui opposer. Cette tranquillité d'ame venoit en-

core de la fermeté & du courage d'esprit, qui met si fort le sage au dessus des événemens, parce qu'il n'a jamais rien à se reprocher. Il eut dans toutes ses entreprises le bonheur qui accompagne presque toujours le Grand Homme, parce que sa grande capacité lui fait toujours voir & embrasser toutes les parties de son objet, que rien ne lui échappe, que la justesse de son esprit lui donne des combinaisons justes, & lui fait toujours saisir le meilleur parti; qu'enfin l'activité qu'il met dans l'exécution, & qui est le garant du succès, est encore guidée par la prudence.

Peu de personnes avoient autant servi que le Maréchal de Berwick; il avoit fait, durant sa vie, vingt-neuf campagnes de guerre, dans quinze desquelles il avoit commandé les armées; il ne s'étoit cependant trouvé qu'à six batailles, dont il n'y en avoit qu'une, celle d'Almanza, où il commandoit. On peut être surpris de ne voir qu'une

bataille dans le très-grand nombre de campagnes où il s'eſt trouvé à la tête des armées, ſur-tout avec la hardieſſe qu'il a toujours fait paroître; lui-même en donne la ſolution. Il diſoit qu'il falloit être deux pour ſe battre, & qu'un Général ne devoit livrer de bataille que quand il ne ſavoit pas mieux faire, parce que l'événement en étoit toujours incertain, & qu'il ne falloit pas mettre au hazard le ſuccès d'une campagne, d'une guerre, & même ſouvent le ſort de l'Etat, lorſqu'on pouvoit également par de bonnes diſpoſitions & par des manœuvres habiles remplir ſon objet, ſans riſquer une bataille. Il ne les évitoit pourtant pas au point d'être taxé de timidité, parce que l'honneur des armes exige qu'on ne montre point de peur, qu'il plaçoit l'honneur au deſſus de tout, qu'il ne craignoit point les batailles, (ce qu'il a bien montré dans les champs d'Almanza) & qu'enfin cette apparence de timidité dans le Géné-

ral, auroit suffi pour la réaliser dans le soldat. Si donc on ne le vit point courir après les batailles, trop souvent recherchées des Héros, & s'il se mit au dessus de l'éclat qu'elles répandent dans la vie des grands Capitaines, ce fut, si on ose le dire, par un heroïsme supérieur. Il regardoit comme un devoir de ne pas faire verser le sang inutilement, & de préférer toujours, dans la vue du bien général, une besogne assûrée à la gloire particuliere qu'il pouvoit se flatter de se procurer & de recueillir dans les batailles, où son habileté lui auroit donné communément tout l'avantage sur celui qu'il auroit eu à combattre.

Ce grand principe d'humanité le gouvernoit également dans les sieges. Il fut toujours très-soigneux d'y ménager la vie du soldat : il choisissoit de préférence la méthode d'aller pied à pied à la sappe pour conserver les hommes, & il préféroit d'alonger la durée d'un siege

de plusieurs jours, à des attaques vives & meurtrieres qui l'auroient abrégé au prix d'un sang précieux.

Personne ne mettoit plus de dignité dans le commandement. Quoiqu'il fut taxé de sévérité, ceux qui l'ont bien connu disoient qu'il étoit plutôt exact que févere, sans nulle pédanterie. Il n'étoit en effet févere que par devoir, que quand il étoit chargé de le faire remplir aux autres; mais toujours plus févere pour lui-même que pour ceux qui lui étoient soumis. Cette exactitude tenoit aussi à l'amour de l'ordre & de la discipline qu'il avoit au suprême degré, connoissant toute l'importance & la nécessité de maintenir l'un & l'autre, principalement dans les armées. L'Histoire dira qu'il savoit commander, mais elle pourra dire aussi qu'il savoit obéir; deux qualités assez rares à trouver à la fois dans la même personne. Elevé dans les principes d'une obéissance passive, il n'y eut jamais de sujet plus soumis

à son Prince & plus zélé pour son service. Cette soumission, dont il s'étoit fait un principe invariable, n'étoit pourtant ni basse ni aveugle ; on le voyoit même d'une fermeté inébranlable, au point d'être accusé d'opiniâtreté vis-à-vis les Ministres des plus grands Princes, dans les choses qui regardoient uniquement la guerre, parce qu'il supposoit que la raison devoit être évidemment de son côté, sur des objets qu'il connoissoit mieux que ceux qui vouloient alors l'emporter sur lui.

C'est avec la même fermeté que dans certaines opérations de guerre il s'est aussi quelquefois écarté des décisions des maîtres de l'art, lorsqu'il avoit une conviction forte & éclairée qu'ils s'étoient trompés. Il étoit trop instruit de toutes les parties qui appartiennent à la guerre, & trop judicieux pour se laisser entraîner à cette confiance aveugle qu'inspirent leurs décisions au commun des hommes. N'igno-

rant pas que les gens les plus habiles peuvent quelquefois ſe tromper, il ſoumettoit tout à l'examen, ſa propre opinion comme celle des autres, avec cette impartialité qui mene toujours à prendre le parti le meilleur, quand on y joint la ſagacité & l'eſprit réfléchi qu'avoit le Maréchal de Berwick. Il ne craignit donc point au ſiege du château de Nice, dont il fut chargé en 1705, après avoir bien examiné & bien reconnu la place, de s'écarter de l'avis du Maréchal de Vauban, dont Louis XIV l'avoit inſtruit, & d'attaquer cette fortereſſe par le côté même que Vauban avoit déclaré inattaquable. Le ſuccès & les connoiſſances, que l'on acquit par le ſiege, prouverent que le Maréchal de Berwick avoit mieux vu & mieux choiſi le côté de l'attaque; qu'il avoit apperçu ce qui étoit échappé aux gens de l'art, & que ſon génie le plaçoit quelquefois au deſſus des plus grands maîtres. Mais il mettoit tant de ſimplicité, & ſi peu d'amour-propre

dans ses oppositions aux sentimens qu'il combattoit, qu'il étoit difficile de s'en offenser.

Quoique la vie du Maréchal de Berwick ne doive guere être regardée que comme celle d'un guerrier, cependant il a montré qu'il eût pu être aussi un habile politique. Il fut chargé pendant plusieurs années des affaires de Jacques III, connu sous le nom de Chevalier de Saint-Georges. Son projet pour le rétablissement de ce Prince, en 1715, après la mort de la Reine Anne, fait voir qu'il étoit capable de grandes vues dans ce genre, de saisir les circonstances qui n'avoient point frappé les autres, & d'en profiter. Il démontre dans ses Mémoires, l'infaillibilité du succès de l'entreprise dans les circonstances où l'on se trouvoit : il ne falloit qu'une parole du Roi de Suede, qui lui eût été aussi utile à lui même qu'au Roi Jacques, & la révolution étoit faite en Angleterre.

Le Maréchal de Berwick avoit de

l'ambition ; mais cette passion, qui égare plus ou moins presque tous les hommes qui en sont atteints, ne l'a jamais écarté de la vertu. Il aimoit la gloire, mais il la cherchoit principalement dans la ligne du devoir : personne ne le connoissoit mieux que lui, & ne l'a mieux rempli. Bien différent de ceux qui ne s'en acquittent que servilement, & qui semblent craindre toujours d'en trop faire, il mesuroit l'étendue de ses devoirs sur ses facultés, persuadé que l'usage & le compte des talens qu'on peut avoir, sont dûs à Dieu, de qui on les tient ; à son Roi, à la patrie, pour le service desquels ils sont donnés ; à soi-même, pour le calme de sa conscience. On ne connoît point de moderne qui puisse mieux que le Maréchal de Berwick rappeller les Grands Hommes de l'antiquité, particuliérement les Grecs. Leur étude principale étoit la Morale, & ils mettoient leur gloire dans l'accomplissement des

devoirs. Si Ariſtide, ſi Epaminondas, ſi Fabius, ſi Caton euſſent paru dans notre miſérable ſiecle, & qu'ils ſe fuſſent rencontrés dans les mêmes circonſtances où s'eſt trouvé le Maréchal de Berwick, ils euſſent été ce qu'il fut dans toutes ſes parties. Le ſentiment intérieur d'une conſcience éclairée, dont la pratique ſeule de la vertu conſerve la droiture, fut ſon guide dans toutes ſes actions. Héros Chrétien, elles eurent pour terme la fin véritablement grande que la Religion nous préſente, ſeule capable de fixer & de remplir les deſirs de l'homme. Attaché aux vrais & grands principes avec beaucoup d'élévation dans l'ame, ſa conduite étoit ſimple: il n'avoit aucune oſtentation; la modeſtie & la vérité ont toujours fait & marqué ſon caractere. Auſſi réſervé à ne louer que ceux qui le méritoient, qu'attentif à ne dire du mal de perſonne, il ne parloit jamais de lui. Quoiqu'il fût impénétrable lorſqu'il

falloit du ſecret, ſa franchiſe, & l'aſſûrance où l'on étoit avec lui de n'être point trompé, lui attiroient cette confiance, avec laquelle les difficultés les plus grandes s'applaniſſent dans les affaires.

Jamais bon Citoyen n'a porté plus loin que lui l'amour du bien public, & n'a eu de volonté plus décidée de bien faire ce dont il étoit chargé : c'étoit-là comme ſa paſſion dominante ; & elle étoit ſi forte en lui, qu'il employoit de préférence la perſonne même qui avoit cherché à lui nuire, s'il croyoit pouvoir s'en ſervir plus utilement que d'aucun autre, pour la réuſſite des affaires, paroiſſant alors avoir oublié les ſujets de mécontentemens perſonnels qu'il pouvoit avoir, mais dont ſon ame avoit été peu affectée. C'eſt par cette conduite généreuſe, vraiment noble & patriotique, qu'il ſe faiſoit de véritables amis, de gens qui ſuſceptibles de reconnoiſſance, &

confus de leurs premiers ſentimens injuſtes à ſon égard, devenoient les plus grands admirateurs de ſes vertus, & lui étoient enſuite ſi attachés, qu'ils ſe ſeroient ſacrifiés pour lui.

Le Maréchal de Berwick ne connoiſſoit pas l'intrigue : les Intriguans même paroiſſoient reſpecter ſa vertu. Il étoit généralement connu pour un homme, qui, dans les grandes affaires, ne ſe ſeroit jamais déterminé par les conſidérations d'un intérêt particulier, encore moins du ſien propre, mais toujours par la vue du bien général. Auſſi les actions, que la néceſſité des circonſtances auroit rendu équivoques dans tout autre que dans lui, étoient toujours regardées du bon côté, & favorablement interprétées du public, tant ſa droiture étoit au deſſus du plus léger ſoupçon.

Le commandement des armées, pendant quinze campagnes, auroit pu enri-

chir le Maréchal de Berwick ; mais il vécut toujours dans le mépris, ou plutôt dans l'oubli des richesses. Bon & tendre avec ses enfans, on trouvera peut-être qu'il étoit trop peu attaché à l'argent pour un pere de famille ; la vraie gloire & la vertu ne laissoient point de place dans son cœur pour cet attachement. Autant par goût, que par principe, il mettoit de la modestie dans ses dépenses, principalement dans celles qui regardoient sa personne : il vivoit cependant honorablement, & quelquefois même avec magnificence, quand les occasions l'exigeoient.

Aux qualités de bon citoyen, de bon ami, de bon pere, le Maréchal de Berwick joignoit encore celle de bon mari : il n'y en eut jamais de meilleur, de plus tendre, de plus complaisant, même de plus patient, mais toujours sans foiblesse. Il perdit sa premiere femme peu de temps après son mariage.

Sa destinée sembloit être d'en avoir une, pour la rendre heureuse. Il ne tarda pas à se remarier, & fit le bonheur de sa seconde femme pendant trente-quatre ans qu'il vécut avec elle dans l'union la plus douce & la plus parfaite; mais elle passa dans la douleur les dix-sept années qu'elle lui survécut, n'ayant jamais pu se consoler de sa perte. La Maréchale de Berwick étoit connue pour une femme forte & courageuse, & pour une femme d'esprit; son tendre attachement pour son mari ne tenoit donc pas à la foiblesse : l'impression peu commune, que fit sa perte sur cette ame forte & sensible, & qui fut si profonde, que le temps & l'absence de l'objet ne purent jamais ni l'effacer ni même l'affoiblir, prouve mieux, que l'on ne pourroit faire, les qualités aimables & essentielles du Maréchal de Berwick.

Avec une figure noble, sa taille avan-

tageuſe, ſon air froid & ſérieux lui donnoient encore un air ſévere, qui inſpiroit le reſpect, & même une eſpece de crainte à ceux qui l'abordoient, & que leur rang ou leur emploi mettoit au deſſous de lui. Cet extérieur impoſant couvroit beaucoup d'humanité & de douceur, avec une égalité d'humeur très-remarquable, ſoit en affaires, ſoit dans le commandement des armées ou des Provinces, ſoit dans la ſociété, qui le rendoit toujours maître de lui-même. La régularité qu'il mit de bonne heure dans ſes mœurs, fit voir qu'elle ne nuiſoit point à la gaieté douce qui lui étoit naturelle. On la retrouva même toujours dans ſa vie privée & familiere, quoique cette décence, que recommandent tant les Anciens, l'eût bientôt porté à ſe former un maintien grave, qu'exige la repréſentation, & à s'en faire une habitude dans les grands emplois, dont il fut chargé dès ſa jeuneſſe. Ha-

milton, célebre par ses jolies Poésies ; par ses Contes pleins d'esprit & de goût, & par quelques autres ouvrages, étoit de la société du Maréchal, & n'en bougeoit : il y trouvoit l'agrément & le plaisir, qu'il savoit si bien y porter lui-même. Il entretenoit un commerce de lettres avec le Maréchal dans ses absences.

Le Maréchal de Berwick parloit peu ; à moins qu'on ne l'échauffât sur quelque matiere qui lui plût : ce qu'il disoit, étoit toujours bien dit, & en peu de mots. Personne n'avoit des idées plus claires, & ne les rendoit plus clairement. Il avoit beaucoup de sens, & de justesse dans l'esprit, une grande sagacité pour saisir le vrai ; ce que l'on reconnoît dans toutes ses actions & ses entreprises, & qu'on a vu dans ses Mémoires.

Il est peu de Héros qui ne s'oublient dans des instans, & qui ne laissent voir l'homme ; mais le Maréchal de Berwick,

ſans avoir beſoin d'art pour ſe cacher (il ne le connoiſſoit pas), ne montra de foibleſſe dans aucun moment de ſa vie à ceux qui l'approchoient de plus près. Il avoit ſans doute des défauts, puiſqu'il étoit homme; cependant on ne lui en donne aucun, parce qu'il n'en avoit aucun de marqué. Tout ce que l'on pourroit dire, c'eſt que ſon tempérament l'auroit porté à la colere; mais il ſut ſi bien le corriger de très-bonne heure, que cette diſpoſition naturelle ne fut peut-être apperçue, que de quelques amis qui l'avoient beaucoup pratiqué.

En finiſſant de rapporter ces différens traits du Maréchal de Berwick, on ne peut s'empêcher d'obſerver qu'il réuniſſoit en lui un aſſemblage aſſez remarquable, & peut-être unique dans la même perſonne. Il avoit commandé les armées de trois des premiers Monarques de l'Europe; de France, d'Eſpagne & d'Angleterre : il étoit revêtu,

comme Pair de France & d'Angleterre, & comme Grand d'Espagne, de la premiere Dignité de chacun de ces Royaumes, & chacun de ces Rois l'avoit honoré de son Ordre.

*Fin du Tome second, & dernier.*

# NOTES
## POUR
# LES MÉMOIRES
## DU MARÉCHAL
# DE BERWICK.

## TOME SECOND.

### N. I.

*EXTRAIT de plusieurs Lettres écrites par Mgr. le Duc de Bourgogne, par M. le Duc de Vendôme, & par M. le Maréchal de Berwick, pendant la campagne de 1708.*

### LETTRE

*De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.*

A Lille, le 15 Juillet 1708. Duplicata de celle du 14.

L'ARMÉE des ennemis vint hier camper à Elchin, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le

mander. Aujourd'hui elle a passé la Lis à Menin ; & auprès, & est allé camper à Outhem ; ils ont ce matin forcé les lignes sans grande peine, & ont pris les postes qu'il y avoit dans Comines & Warneton. Il paroît, par cette démarche, qu'ils en voudroient à Ypres ; toutefois je ne sais s'ils ont assez d'artillerie dans Menin pour un pareil siege. M. de Chevilly m'a mandé, que conformément à ce que je lui avois écrit hier, il a gardé tous les Soldats de votre armée, qui sont aux environ de cinq mille hommes.

L'on m'assûre que l'armée du Prince Eugene est jointe avec celle de Marlborough ; ainsi voilà présentement l'autre côté de l'Escaut libre : il s'agit donc de voir le parti qu'il vous plaira prendre, afin que je manœuvre en conformité.

Il me semble que vous n'avez que quatre choses à faire : premiérement, de rester derriere le canal, auquel cas il faudra de nécessité que vous envoyiez un gros corps d'infanterie, se porter entre Nieuport & Bruges, pour assûrer la marche de vos convois ; & alors je crois que vous jugerez à propos de ne pas garder avec vous toute votre cavalerie, vous pourriez m'en envoyer une partie : secondement, de marcher aux ennemis, auquel cas il vous faut abandonner Bruges, laisser une grosse garnison dans Gand, si vous voulez le garder, & venir par l'autre côté de l'Escaut ; je m'avancerai à la hau-

teur d'Oudenarde à votre rencontre ; ensuite de quoi vous prendrez votre résolution sur le chemin qu'il vous faudra tenir pour le secours d'Ypres, & pour attaquer les ennemis : le troisieme parti, c'est de vous porter dans le Brabant, pour prendre Bruxelles, Malines, Louvain, & en même temps par vos derrieres faire faire les sieges d'Huy & de Liege : le quatrieme, si les ennemis attaquent Ypres, d'attaquer en même temps Oudenarde.

Quelque résolution que vous preniez, il n'y a pas un instant à perdre pour en faire les dispositions & ordonner les préparatifs. En attendant que vous m'honoriez de vos ordres, j'assemblerai toutes mes troupes auprès de Douay ; les dernieres n'y pourront être que le 19 ou le 20, &c.

## LETTRE.

*De M. le Maréchal de Berwick, à M. le Duc de Vendôme.*

De Lille, ledit jour 15 Juillet.

Les ennemis ont marché ce matin d'Elchin, ont passé la Lis à Menin, & auprès, & sont actuellement campés avec toute leur armée entre Ypres & Comines : vous croyez bien qu'ils n'ont pas eu grande peine à forcer les lignes, & à se rendre

maîtres des postes de Comines & de Warneton : j'avois pourtant mandé à l'Officier qui commandoit ce dernier, de se retirer ; mais il me paroît par les lettres que j'ai reçues de lui, que le postillon aura été pris, ou s'est égaré.

J'ai heureusement fait rester dans Ypres près de cinq mille Soldats de votre armée ; car cette place, en cas de siege, auroit été bien dépourvue de monde, ne pouvant plus présentement y en jetter.

Mes troupes s'assembleront à Douay, mais les dernieres n'y pourront être que le 19 ou le 20. J'ai envoyé à Tournai un régiment de Dragons, & il en viendra demain ici un autre.

J'écris une grande lettre à Mgr. le Duc de Bourgogne, où je prends la liberté de lui dire les différens partis qu'il me paroît qu'il peut prendre ; en voici la copie : je n'ai rien à y ajouter, sinon qu'il n'y a pas un moment à perdre pour se déterminer, &c.

## LETTRE.

*De M. le Duc de Vendôme à M. le Maréchal de Berwick.*

Du camp de Lovendeghem, 17 Juillet 1708.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec la copie de celle que

vous écrivez à Mgr. le Duc de Bougogne, dans laquelle vous marquez les différens partis que nous pouvons prendre. Je vous dirai ſur cela, que ce que vous penſez eſt à merveille : cependant il eſt certain que l'armée du Prince Eugene étoit encore hier de l'autre côté de la Dendre, & il n'y a nulle apparence que les ennemis puiſſent faire le ſiege d'Ypres, ayant tout à tirer de Bruxelles : ainſi, comme c'eſt le ſiege de cette place, & la jonction du Prince Eugene, qui ſont les deux principes ſur leſquels vous fondez votre raiſonnement, il me ſemble qu'il n'eſt pas encore temps de nous déterminer.

Pour moi, je perſiſte toujours à croire que les ennemis ne ſongent qu'à nous déplacer d'ici, afin de reprendre Gand & Bruges, qui leur tiennent fort à cœur : je vous dirai de plus que les conquêtes qu'ils pourroient faire entre la Lis & la Mer leur deviennent inutiles, tant que nous aurons Gand & Bruges, puiſqu'il ne tient qu'à nous, pendant l'hiver, de boucher le paſſage d'Oudenarde, & de reprendre non-ſeulement Ypres, mais même de nous rendre maîtres de Menin.

Après cela je vous dirai qu'Ypres eſt un ſiege d'une ſi groſſe conſéquence, qu'il eſt impoſſible de le faire, ſans avoir tous les vivres, & ſon artillerie à Menin. Après cela, ſi vous voulez de la cavalerie, vous n'aurez qu'à dire com-

bien vous en voulez, nous vous en enverrons, &c.

## LETTRE

*De M. le Maréchal de Berwick à Mgr. le Duc de Bourgogne.*

A Courtray, le 17 Juillet.

LA plupart des avis nous disoient que l'armée du Prince Eugene avoit joint celle de Marlborough : cela se trouve entiérement faux; car il est sûr que l'infanterie de ce Prince étoit le 14 à Louvain. Cela étant, ne pourroit-on pas empêcher la jonction des ennemis, & rendre par-là la subsistance de Marlborough très-difficile ? Car, si vous pouviez trouver une situation à vous mettre dans l'entre-deux de la Lis & de l'Escaut, Oudenarde derriere nous, Marlborough n'auroit plus que Menin pour lui fournir du pain, & vous auriez le vôtre assûré par Tournai, en faisant des ponts sur l'Escaut, au dessous de votre gauche. Je ne connois pas assez à fond le pays, pour pouvoir dire, si ce que j'ai l'honneur de vous proposer se peut exécuter; mais vous avez plusieurs gens dans votre armée, qui connoissent parfaitement le terrein dont il est question, par où vous jugerez si vous

vous pouvez vous mettre la droite à la Lis, & la gauche à l'Escaut, Oudenarde derriere vous. Je ne m'ébranlerai point de Douay, que je ne sache la résolution que vous jugerez à propos de prendre, d'autant plus que mes dernieres troupes n'y arriveront que le 20.

Il n'y a pas de temps à perdre, si vous croyez pouvoir exécuter ce que je propose; la gauche au ruisseau d'Epierres, & la droite au ruisseau de Saint-Eloi. Il vient de Bruxelles un gros convoi qui doit être escorté par les troupes du Prince Eugene, &c.

## LETTRE

*De M. le Maréchal de Berwisk à M. de Vendôme.*

A Tournai, le 17 Juillet 1708.

L'INFANTERIE du Prince Eugene n'a certainement point joint, elle étoit le 14 à Louvain: ne pourrions-nous pas, de Gand & de Tournai, par une marche de nuit & forcée, nous placer la gauche à l'Escaut, la droite à la Lis, & Oudenarde derriere nous; par-là nous tiendrions Marlborough assiégé dans notre pays: nous empêcherions sa jonction avec l'armée du Prince Eugene; & les grands convois qu'on lui prépare à Bruxelles, & qui doivent être escortés

par les susdites troupes du Prince Eugene, ne pourront les joindre : c'est à vous, Monsieur, qui avez une parfaite connoissance du pays, à juger si la chose que je vous propose se peut exécuter, & si vous trouvez que cela soit bon : c'est un de ces projets de guerre que le moindre délai peut faire échouer, &c.

## LETTRE

### *De M. de Vendôme, à M. le Maréchal de Berwick.*

Au camp de Lovendeghem, le 19 Juillet 1708.

J'AI reçu ce matin la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, dans laquelle j'ai reçu la proposition que vous me faites ; je crois que vous trouverez comme moi, que le meilleur parti que nous puissions prendre, c'est de rester ici le plus long-temps que nous pourrons. Notre poste est excellent, & nous le rendons tous les jours meilleur ; ainsi nous ne pouvons rien faire de mieux, que d'y rester, & de conserver par ce moyen Gand & Bruges : à votre égard, vous n'avez qu'à songer à la conservation des places frontieres, quoique je croye que les ennemis ne soient pas en état d'en former les sieges ; si cependant ils se déterminoient

à quelque chose, nous serons toujours en état de nous joindre, & de nous opposer à leurs entreprises, &c.

## LETTRE

*De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.*

Du même camp, & du même jour.

J'AI reçu ce matin, Monsieur, votre lettre, & son duplicata; il me paroît, comme à M. de Vendôme, que nous ne sommes pas en état d'exécuter ce que vous proposez, & que nous devons nous contenter de défendre Gand & l'Artois, chacun de notre côté, pour faire perdre aux ennemis le fruit de leur avantage: je ne désespere pas qu'entre ci & la fin de la campagne, il ne se présente quelque occasion d'en reprendre sur eux à notre tour, &c.

## LETTRE

*De M. de Vendôme, à M. le Maréchal de Berwick.*

Au camp de Lovendeghem, le 17 Juillet 1708.

NOUS sommes, Monsieur, dans la meilleure situation du monde, & nous n'y manquons

absolument de rien. Tous les mouvemens que les ennemis font, n'ont d'autre objet que celui de nous faire abandonner Gand ; mais c'est à quoi il ne réussiront point : il faut leur laisser prendre une position sûre, après quoi nous prendrons notre parti, &c.

## LETTRE

*Du même, en réponse de celle de Lille, du* 14.

Au même camp, le 18 Juillet.

Vous êtes bon & sage, & j'espere que vous remédierez à tout. Il n'est question que de quelques jours ; car je suis persuadé que la difficulté des vivres obligera dans peu les ennemis à se rapprocher de l'Escaut & de la Dendre, &c.

## LETTRE

*De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.*

Au camp sous Douay, le 18 Juillet.

J'ai reçu aujourd'hui à midi la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, datée d'avant-hier à onze heures du matin, par laquelle je vois que le Comte de Bergueick espere de

ſuppléer aux vivres qu'on ne pourroit vous ſournir de ce pays-ci, vu la ſituation de l'armée des ennemis. Il me paroît auſſi, par ce que m'écrit M. de Vendôme, que vous avez deſſein de reſter où vous êtes, dans l'opinion que les ennemis ne pourront ſubſiſter long-temps dans notre pays : ſi cela eſt, ne trouveriez-vous pas à propos d'envoyer de ces côtés la moitié de votre cavalerie, l'autre moitié étant plus que ſuffiſante derriere le canal ? cela me mettroit en état de me promener dans tout le Brabant, & obligeroit par-là le Duc de Marlborough de repaſſer au plutôt la Lis & l'Eſcaut ; & je crois que, malgré l'armée du Prince Eugene, que M. le Duc de Vendôme dit être campée à Gramont, la cavalerie que vous vouliez m'envoyer, pourroit venir par l'autre côté de l'Eſcaut ; ſi vous en envoyiez la moitié de ce que vous avez, je pourrois même, en avertiſſant, m'avancer pour lui donner la main, &c.

## LETTRE

*De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Vendôme.*

Au camp ſous Douay, le 18 Juillet.

SI vous avez aſſez de vivres où vous êtes, & qu'en y reſtant vous croyez que les ennemis

ſeront obligés de ſortir bientôt de notre pays faute de ſubſiſtance, ne jugeriez-vous pas à propos de m'envoyer la moitié de votre Cavalerie, avec laquelle, & les troupes que j'ai ici, je m'avancerai au milieu du Brabant ? ce qui obligeroit indubitablement le Duc de Marlborough à repaſſer la Lis & l'Eſcaut : en attendant, je compte de marcher d'ici le 21, pour aller me mettre ſur l'Eſcaut, me couvrant toujours de la Scarpe, & puis de me mettre de l'autre côté de l'Eſcaut, ou du moins d'y fourrager. Je ſerai là également à portée de vous donner la main, s'il en eſt beſoin, de couvrir le Cambreſis, & hors de tout péril de l'armée de Marlborough; car, pour celle du Prince Eugene, nous ne la craignons point, &c.

## LETTRE

### *De M. de Vendôme, à M. le Maréchal de Berwick.*

Au camp de Lovendeghem, le 21 Juillet 1708.

Nos retranchemens ſur le bord du canal depuis Gand juſqu'à Bruges, ſont preſque finis; j'irai demain coucher à Bruges pour les viſiter, & je porterai ma promenade juſqu'à Plaſſendal; j'eſpere que les ennemis ne nous feront aucun

mal solide : ils ont tiré quelques contributions du pays d'Artois, nous pourrions bien dans peu de jours en tirer aussi de la meilleure partie de la Zélande, &c.

## LETTRE

*De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.*

Au camp sous Douay, le 19 Juillet 1708.

LA difficulté & l'embarras que je trouvois dans votre situation, n'étoit que pour votre subsistance : du moment que vous me faites l'honneur de me mander qu'elle ne vous manquera pas, j'ai l'esprit en repos; mais en même temps cela me confirme dans l'opinion que toute votre cavalerie n'étant point nécessaire derriere le canal, l'on pourroit utilement s'en servir de la moitié de ces côtés, ainsi que je vous l'ai proposé hier : je ne doute pas que, dès l'instant je passerai l'Escaut avec un si gros Corps, & que je m'avancerai devers Leuze ou Chievre, que le Duc de Marlborough ne repasse aussitôt la Lis & l'Escaut; du moins l'armée du Prince Eugene n'osera-t-elle rester à Gramont, crainte de se trouver entre votre armée & moi; si elle le faisoit, l'on pourroit trouver moyen de lui donner un coup de patte; je laisserois

en ce cas M. de Mortagny à Béthune; les deux régimens de Dragons, qui sont à Lille, y demeureroient aussi, & je mettrois ici quatre cents chevaux, avec quelque infanterie le long de la Scarpe, &c.

## LETTRE

*De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Vendôme.*

Au camp sous Douay, le 19 Juillet

J'AI reçu hier, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 17. Le principal fondement de tous les raisonnemens que je vous ai faits, étoit la crainte que vous ne puissiez avoir de vivres où vous êtes que par le moyen des convois qu'on vous feroit passer; mais du moment que vous me mandez que votre subsistance est assurée, j'ai l'esprit en repos, sur-tout puisque vous ne croyez pas que les ennemis aient dans Menin ni dans Oudenarde de quoi faire un siege; cela étant, je crois que ce que je vous ai proposé hier au sujet d'une partie de votre Cavalerie, est l'unique parti à prendre présentement; car outre que me portant de l'autre côté de l'Escaut avec un si gros Corps, les ennemis seront obligés de venir au secours du Brabant, une pareille diminution de cava-

lerie vous fera subsister plus long-temps où vous êtes, &c.

## LETTRE

*De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.*

Du camp de Douay, le 22 Juillet.

J'ai eu avis cette nuit que l'armée du Prince Eugene est décampée hier matin d'auprès de Bruxelles, prenant sa marche sur Enghien; il est parti, en même temps, un grand convoi, prenant la même route. Cela s'accorde avec les avis que je reçois de toutes parts, que les ennemis font venir de Bruxelles de la grosse artillerie pour faire un siege de ces côtés-ci. Il seroit de la derniere importance de tâcher de battre ce convoi; non-seulement cela mettroit les ennemis hors d'état de rien entreprendre, mais les obligeroit même de quitter notre pays, & de repasser l'Escaut.

Si je savois à point nommé, ce que vous avez dessein de m'envoyer de cavalerie, le chemin & le jour de sa marche, je tâcherois de m'arranger pour attaquer le convoi, quoique l'attention que j'ai pour le pays d'Artois m'en tienne un peu éloigné. Il faut nécessairement que ce convoi passe à Oudenarde; il me semble qu'il n'y a guere plus de cinq lieues de Gand

à Oudenarde : étant bien averti ne pourriez-vous pas le faire attaquer de l'autre côté de l'Escaut avant qu'il arrivât à Oudenarde ? Quand même l'armée du Prince Eugene l'escorteroit, vous pourriez envoyer un corps supérieur du double, & l'affaire seroit finie, & vos troupes rentrées à Gand avant que Marlborough en pût être averti & arriver au secours. C'est de cette entreprise que dépend la réussite de cette campagne ; car je vous avoue que je ne puis être de l'avis de ceux qui croyent que la conservation de Gand durant l'été, puisse nous mettre en état de reprendre l'hiver les places que nous perdrions ; ce ne seroit point Gand qui bloqueroit Oudenarde, Menin & les places que nous perdrions ; ce seroient elles qui bloqueroient Gand. L'on ne peut prévenir ce coup qu'en battant le convoi.

Depuis la lettre que je me suis donné l'honneur de vous écrire ce matin, j'ai reçu des lettres de M. de Saillan & de M. de Varo, dont je vous envoie copie ; il n'est point question dans le convoi qu'il y ait aucune grosse artillerie ; mais, quoi qu'il en soit, ce seroit un coup d'état si on pouvoit le battre, &c.

## LETTRE

*De M. le Maréchal de Berwick, à M. le Duc de Vendôme.*

Au camp sous Douay, le 22 Juillet.

J'AI reçu cette nuit une lettre de Mons, par laquelle l'on me donne avis du départ hier de Bruxelles d'un grandissime convoi, escorté par l'armée du Prince Eugene ; le tout prend sa marche sur Enghien, pour de-là gagner Oudenarde. Le succès de cette campagne dépend de la réussite de ce convoi ; si l'on peut le battre, les ennemis ne pourront plus faire d'entreprises de ces cotés-ci ; s'il leur arrive, ils feront des conquêtes qui nous dérangeront infiniment ; il me semble que de Gand, par l'autre côté de l'Escaut, on pourroit l'attaquer avant que Marlboreurgh eût pu être averti ou le secourir, &c.

## LETTRE

*De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.*

Du camp de Lovendeghem, le 23 Juillet.

JE viens de recevoir votre lettre d'hier matin, & j'ai envoyé querir sur le champ le Comte de Bergueick : il m'avoit déjà donné avis du départ du convoi, mais il assure qu'il n'y a

point de grosse artillerie, & on dit qu'il faudroit un temps infini aux ennemis pour charger, sur des charriots, celle qui seroit nécessaire pour faire un siege tel que celui de Lille. Notre situation, & le chemin que tiennent les ennemis par Renay, ne nous permettent guere de songer à les attaquer sans hasarder de séparer l'armée, & que ce qu'on y enverroit fût obligé ensuite de reprendre le chemin de Tournai; mais le Duc de Vendôme, avec qui j'en ai raisonné, croit que, pour embarrasser davantage les ennemis, & les inquiéter pour les convois qui viendront dorénavant, vous devriez vous porter sur la Scarpe près de Mortagne, en donner avis à Cheylades, qui doit être aujourd'hui à Nieuport, & laisser du côté de l'Artois tel corps de Cavalerie qu'il vous plairoit : pour moi je crois toujours que les entreprises sur nos places seront bien difficiles aux ennemis, & que leur idée présente est de nous tirer d'ici pour retomber sur Gand, &c.

LETTRE.

*De M. de Vendôme, à M. le Maréchal de Berwick.*

Du camp de Lovendeghem, le 24 Juillet.

MONSEIGNEUR le Duc de Bourgogne dépêcha hier son Courier si brusquement, que je n'eus

pas le temps de répondre à votre lettre ; je le fais aujourd'hui par celui qui m'en a apporté le duplicata, pour vous dire, conformément à ce que Monseigneur le Duc de Bourgogne vous a mandé, qu'il me paroît que vous ne sauriez assez tôt vous placer du côté de Condé, comme vous me le marquez ; je crois même qu'il convient de le faire avant que le détachement de Cheyladet vous ait joint ; il a couché la nuit derniere à Nieuport, & il vous joindra à Condé aussi aisement qu'où vous êtes présentement.

Le convoi que les ennemis font passer de Bruxelles à leur armée, ne mene qu'une partie de leurs gros bagages & quelques farines, même en petite quantité ; il n'est pas composé en tout de plus de huit cents charriots, & il n'y a pas une seule piece de canon, ni même aucune autre munition de guerre : ce que je vous mande est sûr, je le sais par une personne qui a tout vu, & qui m'en a rendu compte. Si les ennemis vouloient faire passer quelque autre convoi considérable, & faire venir leur artillerie, nous pourrons nous donner la main lorsque vous serez à Condé, & nous y opposer. Voilà pourquoi il me paroît que vous ne sauriez vous y placer trop tôt, il faut pourtant laisser toujours un corps de Cavalerie à Bethune, & un autre à Douai, pour s'opposer aux partis des ennemis, &c.

# LETTRE

*De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.*

De Lovendeghem, le 24 Juillet.

J'AI reçu hier au ſoir le duplicata de votre lettre d'avant-hier : nous avons ſu, depuis celle que je vous écrivis hier, que le convoi, qui vient aux ennemis, n'étoit que de farines ; mais des nouvelles ſûres diſent qu'ils embarquent du gros canon à Anvers pour l'envoyer par eau à Bruxelles ; ſi vous vous placez à Mortagne, vous ſerez à portée non-ſeulement de les inquiéter, mais même de leur nuire quand il ſera queſtion de tranſporter, par terre, tout ce qu'il faudroit pour un ſiege : pour nous, nous ſommes bien éloignés ; nous y ferons cependant tout du mieux qu'il nous ſera poſſible ; nous ne devons pas haſarder de ſéparer le corps d'Infanterie qui eſt ici, ni même notre Cavalerie, dont nous pourrons avoir beſoin s'il falloit en ſortir, &c.

# LETTRE

*De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.*

Au camp de Douay, le 2 Août.

J'ai eu avis que le grand convoi se préparoit à partir de Bruxelles demain 3 du mois ; permettez-moi sur cela de vous proposer les idées que j'ai, vous en ferez tel usage que vous jugerez à propos, soumettant toujours mes lumieres à ceux du maître, & au génie supérieur.

Il est constant que les ennemis ne sauroient faire d'entreprise qu'au moyen de l'artillerie, munitions de guerre, & vivres qu'ils font venir de Bruxelles ; cela étant, il est certain que si vous pouvez trouver une situation, laquelle leur ôte leur communication avec Bruxelles, vous ferez avorter tous les projets de Marlborough ; j'avois pris la liberté de demander si entre la Lis & l'Escaut il n'y avoit point quelques postes que vous pussiez prendre, mettant Oudenarde derriere vous ; mais apparemment il n'y en a point. Je me suis enquis de M. de Chayladet, quelle sorte de terrein il y avoit de l'autre côté de l'Escaut ; il m'a fort assuré que la hauteur domine extrêmement &

de près ſur Oudenarde : ſi cela eſt, ne pourriez-vous pas y venir en une marche, vous y placer, étendant votre gauche juſques devers la Rone ? J'envoyerois en même temps partie de mon infanterie, & une trentaine d'eſcadrons ſe joindre à votre gauche pour empêcher que l'armée de Marlborough ne fît des ponts à Poth & Eſcanaff. Je pourrois même en ce cas y envoyer auſſi les bataillons de campagne que j'ai mis dans Lille & Tournai, parce que tant que l'on barreroit le paſſage du convoi, ces places ne ſont point en danger d'être attaquées.

Tant que le corps de M. de Tilly ſera à Lens, je ne pourrai me diſpenſer de garder ici, ou auprès d'Arras, un corps de Cavalerie égal au ſien, & quelques bataillons pour la ſûreté de Douai & d'Arras ; le Roi m'ayant ordonné préférablement à tout, d'empêcher les courſes en Picardie ; mais dès l'inſtant que M. de Tilly remarchera pour rejoindre Marlborough, j'en ferai de même pour vous joindre, & me placer à Poth, ou à l'endroit que vous m'ordonnerez.

Si une fois vous pouvez, avec une centaine de bataillons & la plupart de votre cavalerie, être placé, & que je vous faſſe joindre par une vingtaine de bataillons & une trentaine d'eſcadrons, en attendant que M. de Tilly prenne ſon parti, il me paroît qu'il ſera difficile à Marlborough de forcer le paſſage de l'Eſcaut,

de donner la main à l'armée du Prince Eugene, & par conséquent d'avoir son artillerie; je ne sais même comment il pourra faire pour subsister. Gand & Bruges ne courront aucun risque; car je suppose que vous y laisserez le Corps de Monsieur de la Mothe, & le surplus des bataillons de votre armée avec quelque peu de cavalerie; & si l'armée de Marlborough se portoit de ces côtés-là, vous êtes toujours à même d'y remarcher par votre droite, en me laissant seulement de quoi être supérieur à l'armée du Prince Eugene.

Ce parti me paroîtroit d'autant plus convenable que le Roi n'approuve pas ce que vous aviez d'abord pensé, & qu'ainsi, si les ennemis étoient une fois en état de faire un siege, il faudroit, pour les faire échouer, les attaquer peut-être bien postés, au lieu que de cette maniere l'on met un obstacle insurmontable à leur dessein, & cela sans coup férir.

Je vous demande mille pardons, Monseigneur, de la liberté que je prends; vous m'avez permis de vous dire ce que je pense, & vous savez mieux que personne en démêler le bon ou le mauvais, &c.

# LETTRE

*De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.*

Au camp de Lovendeghem, le 4 Août.

J'AI reçu hier vos deux lettres, du 1 & du 2 de ce mois. Je vois, dans la premiere, que les ennemis n'ont point réussi dans leur entreprise sur la Picardie; & dans la seconde, que le Corps de M. de Tilly a remarché du côté de leur grande armée. Nous raisonnâmes hier au soir sur le parti que vous nous proposiez; il est certain qu'il seroit excellent de se pouvoir placer de telle maniere qu'ayant des rivieres devant nous, nous séparassions les ennemis & empêchassions le grand convoi de les joindre; mais la difficulté seroit de se porter assez à temps où vous proposez; vous ne pouvez y aller de Douai qu'en deux marches tout au plus; nous ne saurions quasi y aller qu'en deux non plus, ayant nos troupes très-séparées, au lieu que les ennemis n'ont qu'une marche à faire pour se porter sur l'Escaut, & que s'ils faisoient ce mouvement quand nous ferions le nôtre, nous nous trouverions assez embarrassés; d'ailleurs de la hauteur d'Oudenarde jusqu'à la Rône, il y a trois lieues; ajoutez à cela que si, quand nous serons passés l'Escaut, les ennemis, for-

çant une marche, alloient droit à Bruges, je ne ſais ſi le Comte de la Mothe les pourroit empêcher de s'en rendre les maîtres, auquel cas Gand ne ſe pourroit ſoutenir; mais ce n'eſt pas là la plus grande difficulté, & celle de faire un mouvement chacun de dix lieues au moins, tandis que les ennemis n'en ont que quatre ou cinq, me paroît plus grande. Nos bons avis ne marquent point encore quand le convoi doit partir de Bruxelles, & au contraire ils diſent que tout n'eſt pas encore déchargé des bateaux. Je ne ſais, comme je vous l'ai déjà marqué, s'ils n'en voudroient pas plutôt à Mons qu'à Lille ou à Tournai, par la facilité du pavé qui les y mene de Bruxelles. J'ajouterai encore à ce que je viens de vous dire, qu'il eſt apparent que la grande armée ennemie fera un mouvement vers l'Eſcaut dès que le corps du Comte de Tilly l'aura rejointe, & qu'ainſi nous ne ſerions plus à temps de faire le nôtre. J'ai reçu, pendant qu'on chiffroit cette lettre, votre derniere du 2 au ſoir; il me paroît que toutes les précautions que vous prenez ſont très-néceſſaires : vous ſavez déjà qu'hier au ſoir le Comte de Tilly avoit rejoint la grande armée qui étoit ſur le point de marcher, & vous ſaurez auſſi leur mouvement plutôt que nous; je crois qu'entre ci & peu de jours nous ſerons éclaircis de leurs deſſeins.

## LETTRE

### *De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.*

Du camp de Château-l'Abbaye, le 11 Août 1708.

COMME il n'y a pas lieu de douter que les ennemis ne faſſent quelque ſiege, il eſt néceſſaire que vous ayez la bonté de me donner une idée générale des mouvemens & des marches que vous avez intention de faire, afin que je puiſſe manœuvrer en conformité, & me tenir le plus à portée qu'il me ſera poſſible, d'exécuter les ordres dont il vous plaira m'honorer : le temps preſſe, car avant qu'il ſoit deux jours je ne doute pas que Lille ou Tournai, ou bien Ypres, ne ſoit inveſti : ſi leur deſſein eſt ſur Lille, mon intention étoit de mettre dans Tournai les détachemens de Mortagny & de Chamfleur, pour barrer la communication des ennemis de Bruxelles à l'Eſcaut, & de me porter auprès de Douai avec toutes mes troupes, tant cavalerie qu'infanterie, pour les reſſerrer de ces côtés-là ; & en cas que le Duc de Marlborough demeure ſéparé du ſiege, je verrai ſi je ne pourrois pas attaquer un quartier du Prince Eugene ; mais je ne puis rien penſer, ni imaginer de juſte, que je ne ſache vos in-

tentions, ou que vous ne me donniez vos ordres sur la situation que je prendrai, &c.

## LETTRE

### *De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.*

Du camp de Château l'Abbaye, le 12 Août 1708.

IL paroît que les ennemis sont déterminés pour le siege de Lille, puisque le convoi, ayant passé l'Escaut, a pris la route de Menin; cela étant, permettez-moi de vous proposer mon idée, vous en ferez l'usage qu'il vous plaira, puisqu'elle ne part que de l'extrême envie que j'ai que les affaires se tournent avantageusement pour le service du Roi & votre gloire.

Les ennemis étant une fois postés devant Lille, je doute qu'il soit possible de leur en faire lever le siege de vive force; car ils se placeront, se retrancheront, & notre infanterie n'est pas la meilleure du monde pour attaquer des retranchemens, ni pour un combat de poste; ainsi je craindrois fort qu'après avoir bien perdu du monde, nous n'eussions un échec considérable qui nous mettroit hors d'état de rien faire ailleurs, & peut-être même de pouvoir garder Gand. Je voudrois donc songer au plutôt à rendre aux ennemis la conquête

de Lille inutile, & les mettre hors d'état de le pouvoir garder; peut-être même, si ce que je propose réussit, auront-ils de la peine à garder Menin & Oudenarde.

Avant de faire mon raisonnement, il est nécessaire de tabler sur les forces de l'une & de l'autre armée. Celle de Marlborough est composée de cent douze bataillons, & à peu-près de cent quatre-vingt escadrons; celle du Prince Eugene, de trente-six bataillons & soixante escadrons; ce qui fait en tout cent quarante-huit bataillons, & deux cent quarante escadrons, sur quoi il faut retrancher huit bataillons qu'ils ont détachés pour aller à Hulst, joindre le Général Fagel; huit qui sont actuellement campés sous Bruxelles avec neuf escadrons; quatre bataillons qu'ils ont mis à Anvers, & de plus un petit corps, dont je ne sai pas le nombre, lequel est en marche d'auprès d'Ath, pour aller à Bruxelles; de maniere qu'on peut hardiment retrancher de l'armée des ennemis vingt-quatre ou vingt-cinq bataillons, & une vingtaine d'escadrons; ainsi il ne leur restera que cent vingt ou cent vingt-cinq bataillons, & deux cent vingt escadrons.

Vous aviez cent trente-quatre bataillons, dix de M. le Comte de la Mothe, trente-quatre que j'ai amenés d'Allemagne; ce qui fait cent soixante-dix-huit bataillons. Vous aviez deux

cent cinq eſcadrons, M. de la Mothe ſept, & moi ſoixante-cinq; ce qui fait en tout deux cent ſoixante-dix-ſept eſcadrons.

Je voudrois laiſſer M. le Comte de la Mothe à Bruges & à Gand, avec trente des bataillons qui ont le plus ſouffert, & une vingtaine des eſcadrons qui ſont en plus mauvais état. Vous paſſeriez l'Eſcaut à Gand avec cent bataillons & deux cents eſcadrons, pour venir vous poſter, votre droite vis-à-vis d'Oudenarde, & votre gauche devers la Rône, mettant auprès de Poth & Eſcanaff un corps ſuffiſant pour empêcher que les ennemis n'y faſſent des ponts, & pour vous donner le temps de vous y porter. Le Duc de Marlborough ne pourra ſe porter avec des forces ſupérieures, ni même égales aux vôtres, & en même temps continuer le ſiege de Lille.

Il vous reſtera encore quarante-huit bataillons & cinquante-ſept eſcadrons, dont je ſuppoſe qu'il faut laiſſer neuf bataillons dans Ypres, Béthune, Aire, Arras & Douay; ainſi je pourrois marcher avec trente-neuf bataillons & cinquante-ſept eſcadrons, droit à Bruxelles pour en faire le ſiege. Je ferois venir du gros canon de Namur, & je ne compte pas que ce ſoit une affaire de plus de huit jours. Je me rendrois enſuite maître de Malines, de Lierre & de Louvain; &, ſi j'en ai le temps, il ne me ſera

pas difficile de prendre aussi Lewe; M. le Comte de la Mothe occupera en même temps Aloſt, auquel il faudra faire travailler en toute diligence, afin d'y pouvoir mettre quelques bataillons en ſûreté.

Pendant que nous exécuterons ce projet, que peuvent faire les ennemis? Marlborough (comme j'ai déjà dit) ne ſauroit venir à vous avec des forces ſupérieures ni même égales, & continuer en même temps ſon ſiege de Lille : quand même il le feroit, pourra-t-il paſſer l'Eſcaut devant vous? S'il levoit le ſiege & qu'il marchât avec toutes ſes forces, vous ferez toujours le maître, ou de lui diſputer le paſſage de l'Eſcaut, ou de vous replier ſur Gand, auquel cas vous auriez gagné votre procès, puiſque vous auriez empêché les ennemis de prendre Lille; & quant à moi, j'aurai toujours ma retraite aſſurée ſur Mons, Charleroi, ou Namur.

Si Marlborough nous laiſſe faire, & qu'il préfere la priſe de Lille à toute autre choſe, je demande comment s'y pourra-t-il maintenir l'hiver, & comment pourra-t-il s'en revenir? Car mon expédition faite, je pourrai vous renvoyer une vingtaine de bataillons & une vingtaine d'eſcadrons, au moyen de quoi vous lui barrerez toujours le paſſage de l'Eſcaut; d'autant que Lille pris, il faudra qu'il y reſte quelque garniſon. Il ne ſera pas non plus en état de

faire

faire le siege d'Ypres, n'ayant pas de quoi, & la saison étant trop avancée. S'il prend des quartiers de l'autre côté, & le long de la Lis, vous en pourrez faire de même le long de la Dendre, & dans tout le Brabant, & vous serez toujours à portée de vous rassembler s'il vouloit venir à vous; mais on aura le loisir de discuter plus à fond cette derniere matiere, sur laquelle je ne puis pas raisonner bien au juste, n'ayant pas tout-à-fait la situation du pays dans ma tête: mais il me paroît, par ce que j'ai oui dire, qu'en cas que Marlborough se rassemblât, en vous mettant la gauche à la Dendre, & vous étendant sur le ruisseau qui vient du Cocambre & qui entre dans l'Escaut au dessous d'Oudenarde, vous conserverez toujours votre communication libre d'Alost à Gand, & même de Bruxelles à Alost. Peut-être tout ce que je vous propose vous obligera à une guerre d'hiver; mais elle devient nécessaire, & vous la ferez avec bien plus de commodité que les ennemis, &c.

## LETTRE

*De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.*

Au camp de Château-l'Abbaye, le 13 Août.

Quoique M. de Marlborough se soit porté à Elchin, il me paroît que cela ne dérange point le projet que j'ai pris la liberté de vous envoyer hier; il n'y aura que cette différence, qu'avant que de marcher sur Bruxelles, il faudra que je m'avance devers Poth & Escanaff, comme pour vous joindre, afin que vous puissiez vous placer; après quoi je pourrai remarcher diligemment par vos derrieres, pour exécuter le projet dont j'ai l'honneur de vous envoyer le duplicata, crainte que celui d'hier ne soit pris.

Je resterai ici avec ma cavalerie & quelque infanterie jusqu'à ce que je reçoive vos ordres, &c,

## LETTRE

*De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.*

Du camp de Lovendeghem, le 14 Août.

J'ai lu avec plaisir le projet que vous m'avez envoyé pour se rendre maître de Bruxelles &

du reste du Brabant, pendant que les ennemis seroient occupés à leur siege. Si nous avions toutes choses prêtes, il nous seroit peut-être aussi avantageux que celui de tenter le secours de la place ; mais avant que nous eussions rassemblé à Namur tout ce qui nous faudroit pour cette entreprise, celle des ennemis seroit avancée ; & quand, par les postes que nous prendrions, nous leur empêcherions le débouché de l'Escaut, ils pourroient envoyer un corps du côté de France, qui, entrant en Picardie, pousseroit la contribution, & feroit qu'on vous rappelleroit bientôt pour garder la frontiere : mais quand ils ne le feroient pas, de crainte de se séparer, & qu'on ne se rassemblât plutôt qu'eux, vous savez que les intentions du Roi y sont précises sur ce qui regarde le secours de la place, & je crois qu'il nous y faut conformer, en songeant, au plutôt, à rassembler toutes nos forces assez dispersées, &c.

## LETTRE

### *De Mgr. le Duc de Bourgogne, à M. le Maréchal de Berwick.*

Du même camp, le 17 Août.

JE viens de recevoir la lettre que vous m'écrivîtes hier ; j'y vois les mesures que vous

prenez conformément à ce que je vous ai écrit pour faire jonction quand il en sera temps. J'ai appréhendé cependant que le dépôt des ennemis n'étant point fait absolument devant Lille, il ne fût dangereux de dégarnir Ypres sitôt : vous verrez, par la lettre que M. de Vendôme écrivit hier à M. de Bernieres, quelques changemens à ce que je vous avois mandé, mais qui ne sont pas d'une grande conséquence dans le fond, car le gros de l'affaire est toujours le même. Pour ce qui regarde le projet que vous aviez proposé, le Roi n'en est pas d'avis, ainsi que vous le verrez par une lettre qu'il m'écrit, & dont il vous a envoyé la copie. La circonvallation des ennemis autour de Lille est telle que le Maréchal de Boufflers me l'avoit dépeinte. Si les ennemis ne peuvent défendre la Marque, je crois qu'ils seront bien embarrassés dans leurs retranchemens, &c.

## LETTRE

*De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.*

Du camp de Château-l'Abbaye, le 21 Août 1708.

J'AI reçu hier au soir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date d'hier ; je vais me tenir prêt à exécuter vos ordres, soit

pour vous donner la main, ſoit pour obſerver Marlborough, ſoit pour tenter quelque choſe ſur les quartiers du Prince Eugene, en cas qu'il ſe dégarniſſe pour mettre Marlborough en état de marcher à vous : la premiere marche que vous ferez fera prendre un parti aux ennemis, d'après quoi vous prendrez le vôtre.

J'ai reçu copie de la lettre que le Roi vous a écrite en date du 19 ; & comme en même temps j'ai eu ordre de ne point faire ſortir de compagnies des garniſons, je les ai contremandées. Il n'y a rien de nouveau de Lille depuis la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire hier matin : nul avis encore de l'ouverture de la tranchée, &c.

## LETTRE

### *De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.*

Du camp de Château-l'Abbaye, le 23 Août 1708.

J'AI différé juſqu'à l'heure qu'il eſt à avoir l'honneur de vous mander la marche de Marlborough vers Forêts, eſpérant de pouvoir vous rendre compte exactement de l'endroit où il ſeroit campé. Mais comme je n'en ai point de poſitives, ni de Tournai, ni de mes partis, j'ai cru qu'il étoit toujours néceſſaire de vous

rendre compte, en diligence, que sûrement (à ce que me mande M. Dolet) toute l'armée de Marlborough a passé l'Escaut. Il est question de voir ce que vous jugerez à propos que je fasse, & si vous ne jugerez pas convenable, avant que je passe l'Escaut ou la Hayne, de vous avancer devers Gramont, afin que je puisse plus sûrement vous aller joindre.

Permettez-moi de vous faire quelques petites réflexions, lesquelles sûrement ne proviennent d'aucun autre motif que de celui du bien du service.

Lille étant assiégé, il faut, pour le secourir, combattre l'ennemi ; cela étant, il est plus avantageux de le combattre loin de son siege, parce qu'il sera moins en force. Marlborough a présentement aux environs de soixante-dix bataillons, & de cent soixante escadrons. Si vous marchez à lui, il est sûr qu'il vous attendra : étant dans la nécessité de combattre, ne le ferez-vous pas avec plus d'avantage de cette maniere qu'en l'attaquant dedans les lignes de circonvallation, joint avec le Prince Eugene, quoique je vous aye aussi joint ? Il est sûr que si vous attendez, pour marcher à lui, que je vous aye joint (chose qui ne sera peut-être pas facile, du moins que pour l'exécuter il faudra faire un grand circuit), Marlborough alors repassera l'Escaut, pour tâcher de nous en disputer ou re-

tarder le paſſage ; & quand vous l'aurez paſſé, il ſe retirera dedans ſes lignes, où il faudra l'attaquer, ſes forces réunies, avec déſavantage & grande incertitude de ſuccès. C'eſt ce qui me feroit penſer qu'il vaudroit peut-être mieux que vous marchaſſiez ſur lui, & vous vous miſſiez ſi près qu'il ne puiſſe plus ſe retirer devant vous, ni paſſer l'Eſcaut ; & alors je vous joindrois en droiture, & vous l'attaqueriez avec toutes vos forces. S'il prenoit le parti de vous attaquer lui-même avant que j'arrivaſſe, ce ſeroit avec un corps d'infanterie bien inférieur au vôtre. S'il attendoit que le Prince Eugene lui renvoyât un renfort, il me donneroit auſſi le temps d'arriver ; & cependant le ſiege n'iroit que lentement : vous auriez encore une autre alternative en cas que le Prince Eugene envoyât un gros renfort à l'armée de Marlborough, ce ſeroit de me faire alors attaquer ce qui reſteroit au ſiege.

Tout cela, Monſeigneur, ſont des penſées dont vous ferez l'uſage que vous jugerez à propos. Je ferai toujours avancer, après demain, mon infanterie juſqu'auprès de Mons, afin d'être en état d'exécuter ce qu'il vous plaira de m'ordonner, &c.

*Extrait de plusieurs Lettres du Roi, de M. de Chamillart, & de M. le Maréchal de Berwick.*

## LETTRE

*De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.*

Du camp de Douay, le 18 Juillet 1708.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, du 16, par un Courier de M. de Vendôme. Vous avez vu par la copie de la lettre que j'avois écrite à Monseigneur le Duc de Bourgogne, du 16, les différens partis que je lui ai proposés : je joins encore ici copie de celle que je lui écrivis hier. Depuis que je suis venu en ce pays, je n'ai pu encore savoir le plan que l'on s'étoit fait dans la situation présente des affaires ; car naturellement il faudroit que j'en fusse instruit, afin d'agir conformément : j'attends donc la réponse & les ordres de Monseigneur le Duc de Bourgogne ; mais si entre ci & trois jours l'on ne me mande rien de positif, je me porterai, par derriere la Scarpe, auprès de Mortagne, en laissant, de ces côtés-ci, un millier de chevaux, afin d'empêcher les petits partis ennemis (qui

courent déjà l'Artois), de pénétrer plus avant. De Mortagne je pourrois bien passer l'Escaut pour m'approcher de Tournai, afin de voir de plus près ce qui peut venir de Bruxelles à Ath, & d'Ath à Oudenarde.

Les avis qu'on m'avoit donnés de la jonction de l'armée du Prince Eugene avec celle de Marlborough, se sont trouvés faux; car l'infanterie de ce Prince étoit le 14 à Louvain: ainsi en passant l'Escaut, j'aurai à observer cette armée. Je n'ai jamais vu une frontiere où les Gouverneurs & Commandans soient si mal informés: je leur ai écrit lettres sur lettres, mais il semble qu'ils dorment tous, car ils ne me mandent jamais que de vieilles & très-mauvaises nouvelles, &c.

## LETTRE

*De M. le Maréchal de Berwick, au Roi.*

A Douay, le 18 Juillet 1708.

J'ai reçu les deux lettres que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, du 14 & du 16, & j'attends la réponse à plusieurs que j'ai écrites à Monseigneur le Duc de Bourgogne, afin de pouvoir me déterminer sur les mouvemens qu'il me convient de faire dans la situation présente; car jusqu'à ce que je sache le sys-

tême & le plan que l'on s'eſt fait, il n'eſt pas poſſible que je manœuvre juſte. Il n'y a point encore de temps perdu, d'autant que mes dernieres troupes ne pourront être ici qu'après demain.

Votre Majeſté a vu, par la copie de la lettre que j'ai écrite à Monſeigneur le Duc de Bourgogne le 16, les différens partis que je lui propoſe; vous verrez auſſi celle que je lui écrivis hier, par la copie que j'en envoye à M. de Chamillart: ſi entre ci & l'entiere arrivée de mes troupes je n'ai point de réponſe, j'étendrai ma droite juſqu'auprès de l'Eſcaut, afin de pouvoir être en état d'inquiéter les convois qui viendront par l'autre côté de Bruxelles à Oudenarde; mais tant que les ennemis ſeront de l'autre côté de la Lis, à Comines, il faudra que je tienne quelque cavalerie ici pour empêcher les courſes, &c.

## LETTRE

### *De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.*

Au camp ſous Douay, le 22 Juillet 1708.

J'ai eu avis cette nuit que l'armée du Prince Eugene décampa hier de Bruxelles, eſcortant un grandiſſime convoi, & dirigeant ſa marche

par Halle & Enghien ; ſur quoi j'ai dépêché dès l'inſtant un Courier à Mgr. le Duc de Bourgogne & à M. de Vendôme. Vous trouverez ci-jointes copies des lettres que je leur écris ; je vous envoie auſſi un article d'une lettre de M. de Vendôme, du 17, afin que vous puiſſiez comprendre ce que je dis dans celle que j'écris à Mgr. le Duc de Bourgogne, au ſujet des conquêtes que les ennemis pourroient faire. J'attends réponſe de Mgr. le Duc de Bourgogne & de M. de Vendôme, afin de prendre mon parti ; car ſi l'on ne veut point tenter d'interrompre le commerce de l'armée de Marlborough avec Bruxelles, je pourrois bien aller camper auprès de Lens, ou même à Béthune, pour mieux couvrir l'Artois, & avoir attention au côté de la mer, &c.

## LETTRE

*De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.*

A Fontainebleau, le 25 Juillet 1708.

J'ai reçu votre lettre du 22 de ce mois, par laquelle je vois, avec autant d'inquiétude que vous, que le convoi de groſſe artillerie qui s'étoit aſſemblé à Bruxelles en eſt parti pour venir par Enghien, eſcorté de toute l'armée du

Prince Eugene. J'ai même lieu de croire que le Duc de Marlborough a fait un détachement au moins de douze mille hommes de ſon armée pour venir au devant. Il n'y a pas à douter que ce convoi ( à moins qu'il ne ſoit traverſé ) n'arrive en quatre jours à Courtrai, & que lorſqu'il y ſera, il ne paſſe aiſément à Menin, ou par-tout ailleurs que les ennemis pourroient en avoir beſoin. Je ne ſaurois croire que Mgr. le Duc de Bourgogne ſoit averti aſſez à temps, ni qu'il puiſſe faire des mouvemens aſſez juſtes pour que, de concert avec ce qu'il feroit marcher de ſon armée, vous puiſſiez l'attaquer. Quand on ne ſauroit traverſer ſon ennemi par la force, il faut ſe ſervir de ruſes. S'il ſe trouvoit quelques gens bien entreprenans qui vouluſſent courir le riſque du danger qu'il y auroit d'haſarder de mettre le feu aux chariots de poudre, bombes, grenades, & de l'artillerie, le Roi conſentiroit volontiers à les récompenſer chérement s'ils étoient aſſez heureux pour y réuſſir. Il faut tenter toutes ſortes de moyens, &c.

## LETTRE

*De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.*

A Fontainebleau, le 30 Juillet 1708.

Quoique l'objet du convoi mérite une très-sérieuse attention, Sa Majesté desire néanmoins que par préférence vous vous donniez tout entier à la conservation de l'Artois & de la Picardie, &c.

## LETTRE

*De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.*

A Fontainebleau, le même jour 30 Juillet 1708.

J'ai reçu, Monsieur, les lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire les 24 & 26 de ce mois; je vous envoie copie de celle que j'écris par ordre du Roi, à M. de Bernage, par laquelle vous verrez la résolution que Sa Majesté a prise, de permettre aux Etats d'Artois de traiter de la contribution avec les ennemis à des conditions supportables. S'ils conviennent entre eux, & que vous preniez le parti de vous éloigner, comme il y a bien de l'apparence, pour

vous porter du côté de Mortagne, j'ai peine à croire qu'ils ne fassent pas avancer un Corps du côté de la Picardie. Ce mouvement jetteroit une grande terreur jusqu'à Paris : il sera pourtant bien difficile de l'empêcher, tant que l'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne restera derriere le canal de Bruges, sans en faire aucun. L'intention du Roi est que, par préférence à tout, vous donniez de si bons ordres pour ses places de la frontiere, qui pourroient être exposées aux surprises, particuliérement pour celles d'Arras, Saint-Omer, Béthune & Aire, qu'il n'arrive aucun inconvénient de votre éloignement, &c.

## LETTRE

### *Du Roi, à M. le Maréchal de Berwick.*

A Fontainebleau, le premier Août 1708.

MON Cousin, j'ai vu par la lettre que vous m'avez écrite le 29 du mois passé, jusqu'où les ennemis portent leurs demandes pour la contribution. Je vois bien, en l'état où vous êtes, que vous ne pouvez pas couvrir avec le Corps de troupes qui vous reste toutes mes frontieres, de maniere à s'assûrer de les garantir des courses de leurs partis, & en même temps vous assûrer de pouvoir interrompre absolument le passage

des convois qu'ils tirent de Bruxelles. Je crois vous avoir déjà fait ſavoir que vous devez, par préférence à tout, prendre toutes les meſures qui dépendront de vous pour couvrir, autant que vous le pourrez, les Provinces d'Artois & de Picardie, me remettant à vous, au ſurplus, d'agir de concert avec le Duc de Bourgogne & le Duc de Vendôme, auxquels j'ai écrit amplement ſur le grand convoi que les ennemis doivent faire partir de Bruxelles, pour eſſayer de tomber deſſus & de battre ſon eſcorte, &c.

## LETTR

### *De M. de Chamillart, à M. le Marechal de Berwick.*

A Fontainebleau, le premier Août 1708.

J'ai reçu, Monſieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, du 29 du mois paſſé, & celle qui y étoit jointe pour le Roi; je l'ai remiſe à Sa Majeſté, qui m'a ordonné de vous en adreſſer la réponſe. Il eſt aiſé de voir, l'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne étant fixée ſur le canal, l'impoſſibilité dans laquelle vous vous trouvez de couvrir l'Artois & la Picardie, d'entreprendre ſur les ennemis, & de traverſer leurs convois: quoique ce dernier article ſoit des plus importans, il eſt néan-

moins certain que, par préférence à tout, vous devez avoir une grande attention aux mouvemens que les ennemis pourroient faire vers la Somme ou Lauthis avec un corps considérable. Ce seroit un moyen sûr pour achever de ruiner la Picardie, répandre l'effroi dans la Normandie, & jusqu'aux portes de Paris. Mais sans vous déplacer entiérement, la bonne volonté & la capacité de M. Dolet pourroient suppléer au manque de forces ; & s'il avoit quelque peu d'infanterie avec de la cavalerie, le pays qui est à portée de lui étant rempli de défilés, il pourroit faire un grand dérangement sans commettre les troupes qu'il employeroit à cette expédition. Il n'y a pas un moment à perdre si vous êtes en état de l'aider, &c.

## LETTRE

*De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.*

Du camp de Châteuau-l'Abbaye, le 21 Août 1708.

Il me paroît que rien n'est plus juste que le raisonnement contenu dans lad. lettre (du 19 Août), & qu'il vaut beaucoup mieux que Mgr. le Duc de Bourgogne fasse un grand tour par l'autre côté de la Dendre, pour s'approcher de moi,

que de me faire aller à Gramont, pour ensuite revenir par Leuse sur Tournai. Le Duc de Marlborough me voyant ici avec une armée, ne doit pas naturellement s'avancer sur la Dendre; car en ce cas l'on pourroit peut-être faire des manœuvres qui l'embarrasseroient, en m'approchant de Tournai de ce côté-ci de l'Escaut, & me mettant derriere la riviere d'Ere, d'où je puis aller en pleine bataille sur la Marque. De plus, l'armée du Duc de Marlborough, n'étant que d'environ soixante-dix bataillons, n'est pas assez nombreuse pour songer à attaquer, ni même à arrêter celle de Mgr. le Duc de Bourgogne, lequel en partant de Gand aura cent deux bataillons. Si Marlborough fait venir des troupes de l'armée du Prince Eugene, pour à-peu-près s'égaliser à Mgr. le Duc de Bourgogne, alors en rassemblant mes troupes, je pourrois, si le Roi l'approuve, tenter le secours de Lille, d'autant que j'ai quatre-vingt-dix-huit escadrons, & que je pourrois, en cas de besoin, rassembler jusqu'à trente-cinq bataillons. Le Prince Eugene a actuellement dans son camp soixante-quatre bataillons, & autant d'escadrons: s'il envoyoit à Marlborough quinze ou vingt bataillons, je deviendrois aussi fort que lui, vu qu'il faudra qu'il laisse du monde pour la garde de ses batteries. Le pire qui puisse arriver, c'est que je ne puisse pas forcer

les lignes; car étant supérieur en cavalerie, je ne puis jamais être battu, &c.

## LETTRE

*De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.*

A Valenciennes, le 25 Août 1708.

J'AI reçu hier au soir votre lettre du 23 de ce mois : je vous avouerai franchement que je ne laisse pas d'être inquiete du mouvement de M. de Marlborough; car il veut combattre, & cela, s'il est possible, avant ma jonction. Je ne puis passer la Haine, que Mgr. le Duc de Bourgogne ne soit sur la Dendre; & c'est justement en y venant, que Marlborough attaquera l'armée, si l'on n'y marche avec de grandes précautions, & bien en ordre. Si une fois Mgr. le Duc de Bourgogne se poste, je ne sais comment Marlborough pourra m'empêcher, ou de joindre, ou de secourir Lille : car ayant Mgr. le Duc de Bourgogne devant lui, il ne pourra plus donner la main au siege; & pour peu que le Prince Eugene envoye de détachement considérable à Marlborough, je serai assez fort pour tenter le secours; car, en cas de besoin, je rassemblerai une quarantaine de bataillons, y

compris les débris de l'armée, & trois ou quatre des meilleurs bataillons des places. Je suis de votre avis; un combat entre la Dendre & l'Escaut ne peut être à desirer, c'est un pays très-fourré, où il sera bien difficile que notre cavalerie agisse, & que l'affaire soit décisive; ainsi pour secourir Lille, il faudroit encore recommencer.

## LETTRE

### *Du Roi, à Mgr. de Duc de Bourgogne.*

A Fontainebleau, le 26 Août 1708.

JE vois par la lettre que vous m'avez écrite, du 23, que, sur les avis qui vous étoient venus, que le Duc de Marlborough avoit passé l'Escaut, n'en ayant point encore de l'ouverture de la tranchée devant Lille, vous aviez mandé au Maréchal de Berwick de surseoir sa marche jusqu'à ce qu'il en fût certain, & que les ennemis, attachés tout-à-fait au siege, n'eussent pas assez de forces à l'armée du Duc de Marlborough pour s'opposer à votre passage : vous devez avoir été informé depuis ce temps-là, par la lettre du Maréchal de Boufflers du 23, que la tranchée avoit été ouverte le 22 à dix heures du soir, & qu'ils attaquoient la place par les

tenaillons. Il ont continué depuis ce temps-là; & par les signaux qui ont été faits, le siege va son train. Les batteries n'avoient point encore tiré hier 25 au matin : il est difficile de comprendre comment ils peuvent suivre tant de différens objets à la fois, & encore davantage qu'ils y réussissent. Il y a pourtant bien de l'apparence que le Duc de Marlborough n'a point passé l'Escaut sans être déterminé à combattre l'armée que vous commandez, ou celle du Maréchal de Berwick, pendant qu'elles seront en marche pour se joindre, & cette jonction m'a paru si dangereuse à tenter, qu'après y avoir bien pensé, je la crois absolument inutile, l'objet de tous les mouvemens qui se font de part & d'autre, étant uniquement la conservation ou la prise de Lille. On peut secourir cette place sans se commettre au sort d'une bataille, qui se donneroit dans un trop grand éloignement pour obliger les ennemis à abandonner cette entreprise; ou du moins s'il arrivoit quelque contretemps qui empêchât votre jonction, ou qui retardât votre marche, les ennemis, pendant ce temps-là, pourroient se rendre maîtres de la ville, dont la perte seroit irréparable. Pour ne point tomber dans cet inconvénient, je ne vois qu'un seul parti à prendre (quoiqu'il ait ses difficultés), c'est celui qui m'a paru le meilleur de tous, & celui

que je desire que vous vous mettiez en état d'exécuter avec toutes les précautions, le secret, & la bonne conduite que demande une affaire de cette importance. Il faut pour cela que tous vos mouvemens soient bien concertés avec le Maréchal de Berwick, & qu'au lieu de s'approcher de vous pour vous joindre, il se fortifie du plus grand nombre de troupes qu'il pourra rassembler, & qu'incontinent après qu'elles l'auront joint dans le lieu où il est, ou à portée de Valenciennes, il s'avance, en deux marches forcées, sur les lignes des ennemis; que vous soyez informé deux ou trois jours auparavant du mouvement qu'il se disposera de faire; que vous le préveniez en vous avançant avec toute l'armée que vous commandez, du côté d'Alost; que vous preniez vos mesures pour avoir au moins du pain pour six jours. Si le Duc de Marlborough se fait joindre par une partie des troupes qui sont au siege pour marcher à vous à dessein de vous combattre, votre armée étant composée de cent un bataillons & de cent quarante escadrons, la Dendre entre vous & lui, il aura bien de la peine à passer cette riviere devant vous, & rien ne vous empêchera de trouver des postes assez avantageux pour éviter de donner un combat: mais dans ce cas, il laisseroit si peu de troupes pour le siege & pour la garde des lignes, qu'il ne seroit

pas difficile au Maréchal de Berwick, en prenant ſes meſures avec le Maréchal de Boufflers, d'entrer dans les lignes, & de faire un tel dérangement dans le camp des ennemis, qu'ils ne ſeroient plus en état de continuer le ſiege; & vous pourriez pour-lors vous retirer à Gand ſans vous commettre à une action. Si, au contraire, le Prince Eugene fortifioit ſon armée, & qu'il y eût au moins ſoixante bataillons & autant d'eſcadrons dans les lignes, quoique ce ſoit peu par proportion à ce que le Maréchal de Berwick ſeroit en état de mener avec lui, qui pourroit compoſer du moins une armée de trente-ſix bataillons & de cent eſcadrons, non compris la garniſon qui ſeroit en état d'agir en même temps; il ſemble que ce que le Duc de Marlborough auroit avec lui ne ſeroit pas ſuffiſant pour vous empêcher de continuer votre marche, & d'arriver à Mons. J'ai même peine à croire qu'il voulût s'y expoſer, & paſſant la Dendre & l'Eſcaut, s'éloigner entiérement de l'armée du Prince Eugene. Vous ſavez que dans les deux armées des ennemis, il ne peut y avoir au plus que cent trente-ſix bataillons & deux cent trente eſcadrons : celle que vous commandez & celle du Maréchal de Berwick, en ont au moins un pareil nombre. Ils ont la garde des lignes, celle du camp, le ſervice de la tranchée qui en doit conſommer

une partie. C'eſt ce qui me donne lieu de croire qu'en vous conduiſant, de part & d'autre, avec précaution, on peut conſerver Lille & Gand en même temps. Si par l'événement les ennemis faiſant leur principale affaire de la priſe de Lille, vous trouviez plus de facilités que vous n'avez lieu de l'eſpérer à vous rendre à Mons, &c.

## LETTRE

*De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.*

Au camp d'Hérines, le 28 Août.

J'ai reçu ce matin, étant déjà en marche pour venir ici, vos lettres des 25 & 26; ainſi j'ai continué ma marche, de peur de cauſer quelque dérangement à celle de Mgr. le Duc de Bourgogne : je ſuis arrivé ici à ſix heures du ſoir avec la tête de ma cavalerie; la queue & l'infanterie n'arriveront que tard. Les ennemis n'ont point fait de mouvement, ainſi je ne ſuis qu'à deux lieues de Ninove; l'on peut compter notre jonction faite.

J'ai reçu réponſe de Mgr. le Duc de Bourgogne depuis qu'il a reçu le paquet du Roi, & il me mande de continuer toujours ma marche; ce que je ferai à la pointe du jour. Je

vous informerai des résolutions qu'il prendra pour le secours de Lille, &c.

## LETTRE

*De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.*

A Bruges, le 25 Septembre 1708.

En arrivant ici j'ai appris de M. le Comte de la Mothe, que les ennemis étoient entrés, par le pont de Leffingue, dans le Camerlinback, pour charger à Ostende leurs charrettes, par où nous voyons que l'inondation ordonnée à Nieuport n'a pas eu l'effet que l'on espéroit. Il s'agit présentement de barrer le retour du convoi. Pour cet effet, M. le Comte de la Mothe a dessein d'aller demain se poster à Odembourg, afin d'occuper l'unique chaussée qui vient de Leffingue, moyennant quoi ils ne peuvent plus trouver de chemin que par le Nord du Franc de Bruges; ce qui leur sera impossible, vu qu'il leur faut après passer le canal d'Ostende devant M. le Comte de la Mothe.

Tout ce qu'il y a à craindre, c'est que le Duc de Marlborough n'envoie diligemment un assez gros corps de troupes pour attaquer M. le Comte de la Mothe : le remede me paroît facile,

facile, ce feroit de lui envoyer incontinent une augmentation de quinze ou vingt bataillons, ce qui le rendroit fupérieur à tout ce que M. de Marlborough pourroit détacher; & il vous refteroit encore fuffifamment de troupes pour mafquer Oudenarde & garder l'Efcaut. Ce feroit même commencer à mettre à exécution l'idée que vous avez eue pour la confervation de ce pays-ci: vous pourriez auffi envoyer, à M. le Comte de la Mothe, une augmentation de vingt efcadrons. Comme les ennemis ont bien moins de chemin à faire pour venir à Oudenbourg de leur grande armée, que les détachemens que vous pourriez faire, & que le fuccès de cette campagne dépend des empêchemens que vous pourrez apporter au paffage du convoi; je crois qu'il n'y a pas un inftant à perdre pour faire paffer à M. le Comte de la Mothe, le nombre de troupes que vous jugerez à propos: le moyen le plus prompt feroit de faire marcher les troupes qui font auprès d'Oudenarde, & qu'on remplaceroit incontinent par celles que vous avez étendues le long de l'Efcaut.

J'irai aujourd'hui me promener, fi je puis, jufqu'à Plaffendal; mais je ne fuis pas fûr de pouvoir repartir demain, voulant me mettre bien au fait de ce pays, pour avoir l'honneur

de vous en rendre un compte plus exact ; mais ſûrement je ſerai de retour vendredi, &c.

## LETTRE

*De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.*

De Bruges, le 26 Septembre 1708.

JE fus hier reconnoître le canal d'Oſtende juſqu'à Plaſſendal ; & en même temps j'ai pris une idée à-peu-près du reſte du pays. Il me paroît que M. le Comte de la Mothe ne peut prendre une meilleure ſituation qu'Oudenbourg, occupant par ſa droite & retranchant la digue, qui vient de Leffingue le long du canal de Nieuport : il pourra même, par le moyen des foſſés & watergans, aſſûrer ſon front contre ce qui pourroit venir de l'armée de Marlborough, pourvu que le nombre n'en ſoit pas trop ſupérieur. Il faudra néceſſairement que par ſa gauche il tienne le canal de Bruges à Oſtende, faiſant même faire des ponts auprès de Plaſſendal, afin de tirer plus commodément ſa ſubſiſtance de Bruges, & pouvoir ſe porter dans le nord du Franc de Bruges, s'il en étoit beſoin. Les troupes que mene M. de Puyguion, arriveront ici avant midi : ainſi M. le Comte

de la Mothe pourra se mettre en marche vers le soir. Si l'on avoit pu cacher l'arrivée de toutes ces troupes, il auroit mieux valu laisser déboucher le convoi en deçà de Leffingue avant que de bouger d'ici, afin de le pouvoir prendre tout entier; mais comme il n'est pas possible de cacher pendant vingt-quatre heures l'arrivée d'une armée, il faudra se contenter de boucher le passage au convoi; & pour cet effet se porter devers Oudenbourg, & s'y retrancher de tous les côtés.

Les nouvelles qu'on eut hier d'Ostende portoient qu'on y chargeoit à force sept cents charriots venus de l'armée de Marlborough; que les troupes étoient campées à Mariquerque, ayant un gros poste pour la garde du pont de Leffingue. Ils ont aussi envoyé un détachement dans le nord du Franc de Bruges, pour en faire venir toutes les charrettes. On a donné ici des ordres très-exprès pour l'empêcher, & les paysans se sauvent avec leurs chevaux, &c.

## LETTRE

*De M. le Maréchal de Berwick, à Mgr. le Duc de Bourgogne.*

A Bruges, le 27 Septembre 1708.

Sur la nouvelle que nous eûmes hier de l'arrivée du Comte d'Albemarle à Rousselaer, avec

un aſſez gros corps de troupes, M. le Comte de la Mothe devoit ce matin avant jour prendre le chemin de Dixmude, afin de le trouver ſur ſa marche de Rouſſelaer à Leffingue, & le combattre, vu que M. de la Mothe a quarante-quatre eſcadrons & trente-quatre bataillons; & que, ſelon le rapport de tous les payſans, M. d'Albemarle n'a tout au plus que quatre mille chevaux & huit à dix mille hommes de pied. Cette réſolution priſe, j'ai reçu cette nuit avis, par un homme parti hier après-dîné de Menin, que le Duc de Marlborough y avoit paſſé, auſſi bien que M. d'Auverquerque & toute l'armée ennemie; que le quartier de Marlborough étoit marqué à Rombecq, & celui d'Auverquerque à Izeguem auprès de Rouſſelaer. Quoique l'on ne puiſſe entiérement ſe fier à cet avis, néanmoins comme l'homme paſſe pour être ſûr, & qu'il dit beaucoup de circonſtances, j'ai cru qu'il ne falloit pas faire avancer M. le Comte de la Mothe trop avant, juſqu'à ce qu'on fût informé de la vérité du fait, de peur qu'il ne trouvât partie beaucoup trop forte pour lui: ainſi il a marché devers Saint-André à Vaſnart, où il fera halte avec le gros de ſes troupes, juſqu'à ce qu'il ait des nouvelles des ennemis par les partis qu'il a envoyés ſur Thourout, ſur Rouſſelaer, & ſur le chemin de Courtrai. Il a détaché en même

temps la plupart de ses Grenadiers pour occuper Oudenbourg, afin d'être à portée de voir déboucher de Leffingue le convoi, de l'attaquer, ou de marcher à M. d'Albemarle, si l'armée de Marlborough ne le suit point. L'on assûre que de Leffingue il faut nécessairement que le convoi suive la digue qui vient à Oudenbourg, à cause des eaux qui remplissent tous les chemins depuis le fort de Nieuvendam jusqu'en deçà de Snasquerque.

Je demeurerai ici jusqu'à ce que je sache certainement la vérité de la marche de Marlborough, après quoi je partirai pour me rendre auprès de vous.

L'on charge le convoi à Ostende, mais nous n'avons pas eu avis qu'il soit encore parti, &c.

## LETTRE

*De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.*

Du camp du Saulsoy, le 29 Septembre 1708.

IL est temps de songer aux dispositions à faire pour soutenir Gand & Bruges; car il ne faut pas douter que, l'expédition de Lille finie, les ennemis ne fassent tout leur possible pour nous enlever ces deux places, ou du moins la der-

niere, afin de ſe donner une communication plus prochaine avec Menin & Lille. J'eſpere que moyennant les bleds que nous avons actuellement dans Gand & Bruges, & ceux qu'on y voiture, les troupes qu'on y mettra auront ſuffiſamment de quoi y ſubſiſter juſqu'à la campagne prochaine, &c.

# MÉMOIRE.

*Du dernier Septembre* 1708.

SELON toutes les apparences, l'on doit s'attendre que Lille ſera pris; mais qu'il le ſoit ou ne le ſoit pas, il eſt certain que rien n'eſt plus important que d'empêcher que les ennemis ne ſe faſſent une communication courte & facile avec Courtray & Menin. Pour cet effet, il faut dès à préſent commencer à faire la diſpoſition pour la conſervation de Gand & Bruges, qui ſont les ſeuls endroits par où les ennemis peuvent établir la ſuſdite communication; il faut auſſi & en même temps arranger & diſpoſer les troupes, de maniere à pouvoir couvrir la France de toutes entrepriſes, ou courſes.

L'on propoſe donc de faire incontinent un partage des troupes de cette armée, d'envoyer cinquante bataillons & ſoixante eſcadrons pour

mettre derriere le canal ; ce qui, joint à ce qu'on avoit laiſſé dans Gand & Bruges, ſera ſuffiſant pour la conſervation de ces deux places. Celui qui ſera chargé de cette beſogne, examinera ſur les lieux la ſituation qu'il prendra, ſoit en mettant dans Gand une vingtaine de bataillons, avec douze ou quinze eſcadrons, & ſe retranchant avec le reſte ſous Bruges, ou ſoit en s'accommodant derriere le canal, pour tenir par la gauche & par la droite à ces deux villes. Le reſte de l'armée compoſée de ſoixante-quinze bataillons & cent cinquante eſcadrons, ſe tiendra derriere l'Eſcaut, maſquant Oudenarde juſqu'à ce que Lille ſoit pris ou manqué ; après quoi l'on croit qu'il faudra ſe rapprocher de Mortagne, afin d'être à portée, en ſe mettant derriere la Scarpe, de couvrir Douay, & garantir la France de toutes courſes.

L'on verra enſuite le parti que prendront les ennemis. S'ils viennent paſſer à Oudenarde pour regagner le Brabant, c'eſt ce que l'on peut deſirer de mieux, parce qu'alors la campagne finira à l'ordinaire. S'ils marchent vers Bruges ou vers Gand, l'armée qui eſt reſtée derriere la Scarpe paſſera la Lis, pour ſuivre les ennemis, & empêcher qu'ils ne puiſſent rompre toute communication de Bruges avec la France; car il eſt certain qu'une de nos deux armées près de Bruges, & l'autre près d'Ypres, les ennemis ne ſauroient

barrer le chemin de Bruges à Gand, & celui de Bruges à Ypres ; l'un ou l'autre sera libre. Si les ennemis marchent vers la Scarpe, l'on croit que les soixante-quinze bataillons & les cent cinquante escadrons seront suffisans pour les arrêter, sur-tout en y faisant travailler incontinent : de plus, en ce cas, l'armée qui est sur le canal de Bruges se rapprochera aussi-tôt de la Lis, pour inquiéter les ennemis par leurs derrieres, & sera toujours à portée de se mettre derriere son canal, si l'ennemi y remarchoit.

Ce que l'on propose non-seulement est nécessaire pour le soutien de Bruges & de Gand, mais aussi pour tâcher d'empêcher le passage des autres convois que les ennemis ont sûrement dessein de faire venir d'Ostende : mais sur-tout il n'y a pas un instant à perdre à prendre son parti ; car tout-à-coup Lille se prendra, & l'on se trouvera embarrassé de manœuvres à faire, outre que l'on aura perdu le temps de s'accommoder.

## LETTRE

### *De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart*

Au camp du Saulsoy, le premier Octobre 1708.

MONSEIGNEUR le Duc de Bourgogne écrit au Roi au sujet des dispositions & mesures à prendre

pour le reste de cette campagne. Il me paroît qu'il n'y a autre chose à faire que ce qui est porté dans sa lettre, & il n'y a pas un instant à perdre pour se préparer, afin de n'être point surpris ni embarrassé dans ces mouvemens.

J'oubliois d'ajouter qu'après avoir fait tout ce qui dépendra de nous pour sauver Lille, si pourtant il se perd, je ne crois nullement impossible de songer à le reprendre cet hiver; je dis plus, qu'il est absolument nécessaire de faire pour cela des efforts : à la vérité si les ennemis hivernoient dans le voisinage de Lille, cela ne seroit pas facile; mais si le gros de leur armée retourne en Brabant, avec de l'arrangement fait de bonne heure, cela se peut, &c.

## LETTRE

*De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.*

A Versailles, le 2 Octobre 1708.

Rien n'est plus affligeant que de voir prendre Lille après avoir eu tant de sujet d'espérer de le conserver. A peine le Roi avoit-il appris l'entrée de M. le Chevalier de Luxembourg dans la place, que Sa Majesté a été informée par la lettre de M. le Comte de la Mothe à M. de Vendôme,

que le convoi de sept cents charriots partis d'Ostende étoit passé pour joindre l'armée, sans y avoir pu mettre aucun obstacle, quoiqu'il ait attaqué les ennemis, parce que son infanterie n'a pu les enfoncer.

Vous verrez par la copie de la lettre de Sa Majesté à Mgr. le Duc de Bourgogne, qu'Elle ne veut plus attendre à la derniere extrémité, pour prendre des mesures sur ce qu'il y aura à faire pendant le reste de la campagne, soit pour traverser à l'avenir les convois, ou pour embarrasser les ennemis dans leur retraite, en cas qu'ils se déterminent à faire retourner une partie des troupes qu'ils ont en Allemagne, ou dans la Flandre & en Hollande. Donnez au projet que Sa Majesté demande une attention sérieuse; Elle compte sur votre zele & votre affection à son service : j'ajouterai de mon chef une chose qui sera pour vous seul, & dont vous ne ferez aucun usage public. Rien ne seroit plus dangereux, que de donner aux ennemis la même idée que celle que je vous communique dans le dernier secret; j'aurois peine à la confier à tout autre qu'à vous. Quoique je sois persuadé qu'elle ne peut être d'aucun usage, je m'en vais vous l'expliquer. Je me suis mis dans l'esprit que les ennemis, pour conserver Lille, feront des établissemens à Armentieres, Warneton, Comines, Warvick, Menin,

Courtray, Oudenarde, Rousselaer, Tourout, Oudenbourg, Plassendal, afin d'entretenir la communication par Ostende : l'abondance de ce pays (quoique mangée) leur fournira des subsistances, & ils peuvent y laisser tant de troupes que vous ne seriez pas en état de le leur faire abandonner. Dieu veuille que je me trompe, & que vous puissiez prendre Courtray & Menin cet hiver; Lille rentreroit de lui-même sous l'obéissance de son légitime Souverain, &c.

## LETTRE.

*De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.*

A Versailles, le 3 Octobre 1708.

Je ne saurois être de même avis que vous, pour songer à reprendre Lille, en supposant qu'il est déjà perdu. Je vous assure qu'il est encore plus aisé de le sauver, en l'état où il est, qu'il ne seroit d'en faire le siege, s'il étoit entre les mains des ennemis. Permettez-moi de vous dire que Mgr. le Duc de Bourgogne aura encore bien des choses a faire, avant que les ennemis se séparent, s'il veut employer son armée. Ne pourriez-vous point essayer d'avoir des intelligences à Oudenarde ? Il y a peu de

garnison, encore moins de munitions; l'armée seroit mieux employée à seconder la bonne volonté des habitans, qu'à demeurer dans l'inaction derriere l'Escaut. Il n'est point naturel qu'étant maître des places & du pays, avec une armée du moins égale à celle des ennemis, ils fassent passer tous leurs convois, & prennent Lille, sans que Mgr. le Duc de Bourgogne leur forme aucun obstacle. Le Public, peu charitable, en attribue la cause au peu d'union qui est entre M. de Vendôme & vous; je voudrois que vous eussiez déjà trouvé l'occasion de le désabuser, &c.

## LETTRE

*De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.*

Au camp du Saulsoy, le 5 Octobre 1708.

JE ne puis mieux répondre à vos deux lettres, du 2 & du 3 de ce mois, qu'en vous disant ce que je pense sur les vues & dispositions pour le reste de la campagne. Il m'a paru, par la premiere, que le Roi attendoit de Mgr. le Duc de Bourgogne un projet: il a prévenu, sur cela, S. M. par celui qu'il lui a envoyé le 2; & il lui écrit encore présentement plus au long. Si

les ennemis sont obligés, par le mauvais temps, ou par manque de munitions, de lever le siege de Lille, je crois que nous n'aurions point de meilleur parti à prendre, que de mettre, derriere le canal de Gand à Bruges, un corps de troupes suffisant pour donner la main à ces deux villes, & empêcher le Duc de Marlborough de rien entreprendre sur elles; puis, lui laissant libre le passage d'Oudenarde, songer, dès que les ennemis se mettront en quartier, à occuper Deinse, Courtray & Dixmude, afin, durant l'hiver, de bloquer Menin, & être en état, au commencement de la campagne, d'en faire le siege, en masquant avec le gros de l'armée le débouché d'Oudenarde, par l'autre côté de l'Escaut. Mais si les ennemis prennent la ville de Lille, il paroît que le principal objet qu'on doit avoir, c'est de conserver Bruges & Gand, & d'empêcher les ennemis de prendre des quartiers sur les frontieres de France, ainsi que vous avez vous-même marqué le craindre.

La conservation de Bruges & de Gand nous est nécessaire, tant par le profit qu'on tirera de deux des plus considérables villes des Pays-Bas, que pour rendre difficile aux ennemis leur communication avec Oudenarde, Menin & Lille. L'on ne peut conserver ces deux places, tant que la campagne durera, qu'au moyen d'un corps de troupes très-considérable, sauf, la

campagne finie, & les ennemis retirés, à renvoyer en France ce qu'on en jugera à propos, occupant pourtant les postes de Dixmude, de Deinse, & même Courtray, si l'on trouve jour à le prendre.

Pour empêcher les ennemis de s'établir l'hiver sur les frontieres de France, il faut deux choses; l'une, leur ôter la libre communication avec leur pays, en conservant Bruges & Gand, au moyen de quoi, ils ne puissent, qu'avec le secours d'une armée, rien voiturer à Menin, ni à Lille; & l'autre, leur donner la liberté de regagner leur pays: car si on leur bouche tous les passages, il faudra de nécessité qu'ils y demeurent; & le parti forcé qu'on leur aura fait prendre, leur fera peut-être trouver des facilités à y subsister; & alors, quand même on leur ouvriroit le chemin du retour, ils n'en voudront plus sortir: ainsi il vaut mieux, Lille pris, ne point barrer le passage de l'Escaut.

Mais, outre qu'il ne seroit pas possible de rester, tout l'hiver, derriere l'Escaut, dès que l'on verroit les corps ennemis se promener en Artois & en Picardie, l'on seroit contraint de revenir au plus vîte, pour sauver le voisinage de Paris d'être mis à contribution, & empêcher l'ennemi de vivre en abondance à nos dépens.

Je crois donc que, Lille pris, ou manqué,

il faudroit se rapprocher de Mortagne, pour être à portée de veiller à la France, & vivre, si l'ennemi passe l'Escaut, dans la Châtellenie d'Ath, en attendant la fin de la campagne.

Mais si, malgré tout ce qu'on a dit ci-dessus, les ennemis, ayant pris la ville de Lille, avec la citadelle, ou sans la citadelle, prenoient le parti de s'établir le long de la Lis, & dans les environs de Lille, il faudra de nécessité se mettre aussi en quartier, en faisant le demi-cercle, depuis Tournay jusqu'a Ypres, en attendant l'occasion de pouvoir tomber sur eux.

Voilà, à peu près, tous les cas; il faut les prévoir tous, & prendre ses mesures dès à présent. Les projets de surprises de places ne sont pas à négliger; mais aussi il ne faut pas y tabler.

Quant à ce que vous me dites, que le Public peu charitable attribue ce qui arrive au peu d'union qui est entre M. le Duc de Vendôme & moi, je ne vous en peux rien répondre, que ce que vous savez aussi bien que moi. Je n'ai rien à me reprocher sur les pas que j'ai faits pour être en amitié avec M. de Vendôme, & je n'ai point vu que depuis votre départ nous ayons eu ni dispute, ni altercation. Si je ne suis pas de son avis sur toutes choses, il faut, pour me faire changer, me donner des raisons, auxquelles je me rendrai; mais, je vous le

répete, depuis votre départ, il n'a pas été queſtion d'être d'avis différens, &c.

# LETTRE

## *De M. le Maréchal de Berwick, à M. le Comte de Bergueick.*

Au camp du Saulſoy, le 5 Octobre 1708.

J'ai reçu en meme temps vos deux lettres du 3 & du 4. Je ſuis perſuadé, comme vous, que le deſſein des ennemis (après avoir pris la ville de Lille) eſt de ſe retrancher contre la citadelle, & de tâcher à ſe rendre maîtres de Bruges & de Gand, afin de tirer plus commodément tout ce dont ils ont beſoin, & faire hiverner leur armée le long de la Lis & dans les environs de Lille, ſuivant toujours l'idée qu'ils ont de pénétrer en France, & obliger par-là le Roi à faire la paix aux conditions qu'il leur plaira; c'eſt auſſi ce qui doit nous obliger à mettre tout en œuvre pour traverſer leurs deſſeins, & faire notre capital de la conſervation de Bruges & de Gand. Le mémoire que je vous ai envoyé rouloit principalement ſur cela; & il me paroît que nos ſentimens ne different que dans le nombre de troupes qu'il y faudroit laiſſer: s'il ne tenoit pourtant

qu'à une dixaine de bataillons que nous fussions d'accord, j'opinerois à les lâcher; en ce cas il y auroit soixante bataillons indépendamment des garnisons, & je crois que cela pourroit suffire, sur-tout considérant que Marlborough n'y sauroit marcher avec toutes ses forces, ne pouvant se dispenser de laisser dans Lille une très-grosse garnison, outre que son armée est considérablement diminuée, & diminuera avant la fin du siege.

Je ne saurois être de l'avis de barrer toujours le passage de l'Escaut, par la raison que notre armée n'y pourroit pas subsister, & que nous exposerions la France à de terribles courses, qui feroient crier tout le pays jusqu'aux portes de Paris.

Lille donc pris (si Lille se prend), je laisserois derriere le canal l'armée destinée pour la conservation de Bruges & de Gand, & avec le reste je me mettrois à portée de Mortagne, afin d'être en état d'aller défendre la France. Vous ne pouvez faire qu'une seule objection à ce que je propose, à savoir qu'en démasquant Oudenarde nous laissons libre le chemin de Bruxelles; mais à cela je réponds qu'indépendamment des difficultés qui se trouveront dans une saison avancée à travers d'un pays gras, l'ennemi ne sauroit faire passer de Bruxelles aucuns convois, que toute son armée ne vienne

en deçà de l'Escaut pour l'escorter ; & en ce cas peut-être trouverons-nous le moyen de nous placer de l'autre côté d'Oudenarde, pour lui barrer le retour ; mais quand cela ne seroit pas, nous garderons toujours Bruges & Gand, & nous couvrirons notre pays, en attendant que nous voyons jour à faire des entreprises prématurées.

Les ordres que vous avez envoyés pour faire des magasins de fourrages à Bruges & à Gand, nous seront très-utiles, aussi-bien que les armes que vous y voulez faire passer, &c.

## LETTRE

*De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.*

A Marli, le 8 Octobre 1708.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 5, a pour objet la fin de cette campagne, & les dispositions que vous croyez qu'il faudroit faire, soit que Lille soit pris, ou non. Il me semble qu'il y a un article préalable sur lequel vous ne vous étendez pas assez ; c'est l'état présent, la situation dans laquelle se trouvent les armées, & ce qu'il y auroit à faire pour ôter aux ennemis tous moyens de

tirer des convois de Bruxelles & d'Ostende. S'il est vrai, comme on l'assûre, qu'ils n'ont pas de munitions suffisantes pour prendre la ville de Lille, comment pourroient-ils faire pour la garder & pour prendre la citadelle, en demeurant comme vous êtes, & faisant tout ce qu'il y aura à faire de votre part, & de celle de M. de Vendôme, pour ôter la communication d'Ostende & de Bruxelles ? Si l'on en croit ceux qui écrivent avec connoissance, & qui sont remplis de bonnes intentions, le seul poste de Leffingue pouvoit ôter toute inquiétude du côté d'Ostende. Les ennemis s'y retranchent & le fortifient, ils passeront à Slipe comme ils ont fait à Guistele; & lorsque leurs convois seront préparés, ils feront avancer un corps de troupes si considérable, que celui qui est aux ordres de M. de Vendôme sera exposé, ou qu'il se trouvera obligé de prendre des partis de sagesse, au lieu d'attaquer les ennemis, qui leur donneront des facilités pour passer. Si les quarante-trois bataillons & les soixante-quatre escadrons, qui sont aux ordres de M. de Vendôme, ressembloient, pour l'infanterie, au régiment de Piémont, & pour la cavalerie, à la Gendarmerie, je tiendrois les ennemis plus embarrassés que lui ; car avec un corps aussi nombreux, ils auroient besoin de la moitié de leur armée pour se rendre supérieurs; & dans l'état où est

celle du Prince Eugene, ils l'exposeroient s'ils s'avançoient trop du côté d'Ostende, dans le temps que Mgr. le Duc de Bourgogne est à portée d'eux avec une armée suffisante pour marcher droit à Lille, s'il pouvoit y arriver pendant que M. de Marlborough ne seroit occupé que de faire passer le convoi.

Le moyen le plus sûr pour suspendre ces mouvemens, c'est de faire des ponts sur l'Escaut, pour donner lieu aux ennemis de craindre que l'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne ne tombe sur eux, & qu'il ne passe cette riviere d'un moment à l'autre, avec toute son armée, pour s'avancer où il croiroit la pouvoir faire agir plus utilement, ou du moins pour suspendre les mouvemens des ennemis, en les obligeant de se tenir ensemble à portée de Lille, garantissant, par cette voie, M. le Duc de Vendôme de toute inquiétude, & ôtant tous moyens aux ennemis de tirer des convois. Je ne vous dis rien sur les précautions que vous auriez à prendre pour assûrer les ponts de communication, si Mgr. le Duc de Bourgogne se déterminoit d'en faire faire sur l'Escaut; car je ne doute point qu'il ne fît faire quelques redoutes & des retranchemens pour les couvrir, & que l'on ne prît soin de les replier la nuit du côté du Brabant. Il y a même bien de l'apparence qu'il les feroit faire à Potk & Esca-

naff, & dans une diſtance aſſez grande de Tournay pour donner une égale inquiétude aux ennemis du côté de Rouſſelaer ou de Lille, ſuivant les mouvemens qu'ils feroient. En un mot, ſans vouloir digérer un projet, je vous dirai qu'étant occupé comme je le ſuis, & comme je le dois être de la douleur de voir Lille tomber entre les mains des ennemis, en faiſant tout ce qu'ils veulent devant une armée de cent mille hommes, je crois que Mgr. le Duc de Bourgogne peut employer plus utilement celle qu'il a, qu'à garder l'Eſcaut; qu'il vaudroit beaucoup mieux ſonger à conſerver Lille avant qu'il ſoit aux ennemis, qu'à le reprendre quand il ſera entre leurs mains, & qu'il leur aura peut-être fourni les moyens d'hiverner dans l'étendue des pays que les armées des deux Couronnes occupent, dont la meilleure partie eſt de la domination de Sa Majeſté. Il ſera temps de ſe déterminer ſur le projet de Mgr. le Duc de Bourgogne, lorſque l'on verra plus clair à l'affaire de Lille. Les ennemis n'en ſauroient faire uſage, quand même ils l'auroient pris, s'ils n'ont des vivres & des munitions pour le ſoutenir & pour le conſerver: faites-y bien vos réflexions; ſongez que dans l'éloignement où ſe trouve M. de Vendôme, une partie du bien ou du mal qui arrivera du côté de Mgr. le Duc de Bourgogne, roulera ſur vous. Je vous mande

librement & naturellement ce que je pense ; vous en savez plus que moi, mais mon zele m'a forcé de vous écrire cette lettre, dont vous ferez l'usage que vous jugerez plus convenable au service du Roi, à la gloire de Monseigneur le Duc de Bourgogne & à la vôtre, &c.

## LETTRE

### *De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.*

A Marli, le 9 Octobre 1708.

POURRIEZ-VOUS demeurer avec quatre-vingt bataillons & cent cinquante escadrons derriere l'Escaut, dans le temps que les ennemis feroient encore passer un convoi de l'Ecluse & du Sas, par le canal de Bruges à Gand ? Il y va de la gloire de Mgr. le Duc de Bourgogne, & votre honneur est un peu intéressé à contribuer aux moyens de l'empêcher, ou du moins de faire un mouvement qui vous tire de l'état extrême où vous êtes. N'abandonnez point Lille, ni M. le Maréchal de Boufflers. Il a trop bien rempli ce que l'on pouvoit attendre de son zele & de son courage, pour le voir sortir par une capitulation de la plus importante place que le Roi ait. Ne croyez pas pouvoir reprendre

Lille si vous le perdez ; j'envisage des suites si fâcheuses si nous n'avons que cette derniere ressource, qu'il ne me restera de consolation que celle de n'avoir rien à me reprocher : agissez en homme vertueux comme vous êtes. Ath n'est point un objet qui doive trouver sa place dans une pareille conjoncture ; puisque vous avez en vos mains les moyens de sauver Lille, ou d'en rendre la conquête inutile aux ennemis, employez-les promptement & utilement, &c.

## LETTRE

*De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.*

Au camp du Saulsoy, le 10 Octobre 1708.

DANS les lettres précédentes que je vous ai écrites, en vous proposant les partis à prendre, Lille pris ou non pris, je n'ai point prétendu qu'il fallût rien négliger, dès-à-présent, pour embarrasser les ennemis dans l'exécution de leur entreprise. Je dis plus, quoique l'affaire de M. le Comte de la Mothe ne nous donne pas grande confiance dans une partie de notre infanterie, je ne laisse pas d'être de sentiment que dès que l'on pourra trouver l'occasion favorable de tomber sur les ennemis,

il ne la faut point laiſſer échapper : mais en faiſant maintenant tout ce qui dépend de nous pour ôter le paſſage des convois, & pour ſe mettre à portée de profiter des conjonctures favorables qui ſe pourroient préſenter, la prudence requiert que l'on faſſe, ſans perte de temps, un plan pour l'avenir, ſelon les différens cas & ſituations des affaires ; car ſi on n'y eſt pas préparé à l'avance, on ſe trouvera bien embarraſſé alors dans l'exécution de ce qu'on jugera à propos de faire. Vous dites que les ennemis ne ſauroient faire d'uſage de Lille ni la ſoutenir, s'ils n'ont des vivres & des munitions de guerre pour y mettre ; j'ai toujours été de ce ſentiment, & tout ce que je me ſuis donné l'honneur de propoſer, n'a tendu qu'à cela ; conſerver Bruges & Gand, qui leur coupent ou rendent très-difficile la communication avec Lille & Menin, & empêcher qu'ils ne puiſſent tirer des ſubſiſtances hors des Provinces de la France. L'exécution de ces deux projets ſera facile, en prenant, dès-à-préſent, les meſures ; attendez plus long-temps, je n'en réponds plus. Dès en arrivant ici, Mgr. le Duc de Bourgogne fit faire des ponts ſur l'Eſcaut, vis-à-vis de la gauche, à Hérines, à Poth & à Eſcanaff, & tous les jours nos partis vont par-là à la guerre : nous avons auſſi des poſtes aux châteaux d'Elchin & de Wareoin par le moyen

moyen des susdits ponts. A l'égard de l'inaction où il paroit qu'est l'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne, permettez-moi de vous dire que si les troupes ne demeuroient pas fixes dans les postes qu'elles occupent, comment barreroit-on le passage des convois, ainsi qu'on l'a fait sur l'Escaut? S'il n'en a pas été de même du côté d'Ostende, ce n'est ni à Mgr. le Duc de Bourgogne, ni à M. de Vendôme qu'il s'en faut prendre, puisque, dès notre arrivée à ce camp, Monseigneur avoit donné ses ordres précis pour l'inondation; s'ils eussent été exécutés, il n'y auroit point de convoi qui eût pu passer, & Lille étoit sauvé; de plus, il a envoyé pour arrêter & battre le convoi, le double de troupes que les ennemis: c'est tout ce qu'il peut faire, si on ne les emploie pas utilement, & qu'on ne s'en serve pas; c'est un malheur qui ne peut tomber sur lui.

Vous aurez su que M. de Marlborough a marché il y a trois jours à Rousselaer avec une grande partie de son armée, sur quoi Monseigneur le Duc de Bourgogne avoit pris le parti (en cas qu'il s'éloignât davantage du siege) de marcher au Prince Eugene pour l'attaquer dans ses lignes: mais ayant appris, hier matin, que Marlborough avoit renvoyé un corps de quatorze mille hommes, & qu'il restoit toujours campé avec le reste à Rous-

ſelaer, ayant des ponts ſur la Lis auprès de Menin, Monſeigneur a jugé à propos de renforcer encore M. de Vendôme de quinze bataillons & de dix eſcadrons, pour mieux empêcher que les ennemis ne puiſſent forcer le canal de Bruges à Gand, & par-là faire venir du Sas-de-Gand ou de l'Ecluſe, les convois qu'ils y ont tout prêts, d'autant que, dans la ſituation où eſt Marlborough, il ſeroit auſſi-tôt de retour à Lille que nous y pourrions arriver, à cauſe que partie de nos troupes ſont occupées à maſquer Oudenarde.

Vous verrez par la lettre de M. de Vendôme à Mgr. le Duc de Bourgogne, qu'il aſsûre qu'il ne paſſera point de convois, & les avis que nous avons eus portent que Marlborough doit revenir à Ronques.

J'eſpere que vous me connoiſſez aſſez pour être perſuadé que, ſans avoir attention au public, ni au qu'en dira-t-on, je donnerai toujours à Mgr. le Duc de Bourgogne les meilleurs avis dont je ſuis capable, agiſſant par des principes de zele & d'attachement pour le Roi, pour ſon Etat & pour la gloire perſonnelle de Monſeigneur. Je ne me donnerai point pour infaillible, mais pour droit & vrai, &c.

# LETTRE

## *De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.*

Au camp du Saulſoy, le 11 Octobre 1708.

Au reſte, je ne crois pas que perſonne ici ait beſoin d'être animé & réveillé pour ſe ſouvenir de ſon devoir & du bien de l'Etat. On prend les partis que l'on croit les meilleurs, & l'on ſeroit très-obligé à ceux qui voudroient propoſer des moyens ſolides pour faire plus.

Je tombe d'accord qu'Ath n'eſt pas un objet bien conſidérable, ni l'équivalent de Lille ; mais quand l'entrepriſe ne nous détourne d'aucune autre choſe, je n'y vois point d'inconvénient : & quant à ce que vous me faites l'honneur de me dire, que nous avons en nos mains les moyens de ſauver Lille, ayez la bonté de nous les expliquer ; & j'oſe vous aſsûrer par avance, que Mgr. le Duc de Bourgogne & M. de Vendôme ne demandent pas mieux : de mon côté j'y contribuerai autant qu'il dépendra de moi, ſans en demander ni gloire ni honneur, trop content de la ſatisfaction de voir les affaires ſe bien tourner, &c.

# LETTRE

## *De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.*

A Verſailles, le 14 Octobre 1708.

MA réponſe à vos deux lettres du 11 ſera fort courte. Je ſuis bien éloigné de vous rien imputer; mais je voudrois bien, quand par une expérience tardive on connoît que l'on auroit dû empêcher un premier convoi de paſſer, que l'on punît ceux qui ont mal exécuté les ordres qu'ils ont reçus: c'eſt le moyen de réuſſir. Pour le ſiege de Lille, je le vois réduit à de grandes extrêmités; & je plains M. le Maréchal de Boufflers de ne pouvoir jouir pleinement du fruit de la plus belle défenſe qui ait jamais été faite.

Je ne croyois pas que ce que je vous ai mandé dans ma lettre du 9, eût beſoin d'explication; je crois encore que vous avez en vos mains les moyens de ſauver Lille, ou d'en rendre la conquête inutile; & pour me faire entendre, il me paroît que ſi les ennemis ont des munitions ſuffiſantes pour prendre la ville, s'il ne paſſe plus de convois, ils n'en auront pas aſſez pour la conſerver: voilà ce que j'ai penſé, & j'eſpere que vous ferez en ſorte de me confirmer dans

mon idée. J'appréhende bien l'obstination du Prince Eugene : quelques jours nous éclairciront ; ils sont longs à passer, &c.

LETTRE

*De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.*

Au camp du Saulsoy, le 17 Octobre 1708.

Les ennemis ont trouvé moyen, malgré les inondations, de faire venir des poudres, qui commencerent hier à arriver à leur camp devant Lille ; ainsi nous allons, dans un jour ou deux, avoir la douleur d'apprendre la perte de cette importante place ; mais il ne faut pas, quelque sensibles que nous y soyons, que cela nous fasse perdre un instant à nous déterminer sur le parti à prendre. Il est sans difficulté qu'il faut garder Bruges & Gand, ce qui ne se peut qu'en y mettant un corps de troupes suffisant pour défendre le passage du canal. M. de Vendôme en a déjà un nombre considérable ; pour peu qu'on le renforce, le tout sera en sûreté de ce côté-là : reste à savoir si, pour empêcher que les ennemis ne tirent point de convois de Bruxelles, on veut que l'armée demeure pendant tout l'hiver derriere l'Escaut, occupant les

mêmes postes, & masquant Oudenarde. Si l'on prend ce parti, indépendamment de la liberté que vous laissez aux ennemis de se promener en Picardie, (car nous ne saurions garder Bruges & Gand, masquer l'Escaut, & être assez en force pour empêcher le Prince Eugene d'envoyer, quand il lui plaira, cent escadrons en France); comment notre cavalerie subsistera-t-elle? elle souffre déjà beaucoup par l'éloignement des fourrages qu'il faudra chaque jour aller encore chercher plus loin, outre que les chemins vont se gâter : de plus, l'ennemi réuni après la prise de Lille, percera indubitablement quelque part, l'étendue du pays étant trop grande pour la bien garder : mais quand même il ne le feroit pas, de quoi a-t-il besoin? Il trouvera dans Lille des grains plus que suffisans; ce ne sera que de munitions de guerre : il en tirera par Ostende; ou s'il n'en tiroit pas, pour l'empêcher de conserver Lille, il faut en venir à l'assiéger; car les ennemis, à qui vous bouchez le chemin du retour, sont dans la nécessité d'y demeurer; & pour les en chasser il faudra que ce soit par la force.

Il est donc question de savoir si le Roi veut que Lille pris, nous continuions, pendant l'hiver, à garder l'Escaut, ou bien si nous rapprochant de la Scarpe, nous nous mettions en état & à portée de barrer & couvrir, tant l'Ar-

rois que la Picardie. Il faut opter, nous ne ſaurions faire l'un & l'autre : je vous dirai même que beaucoup de gens aſsûrent que le Prince Eugene a deſſein de faire hiverner toute ſon infanterie autour de Lille, & le long de la Lis, dans Courtrai, Menin, Warvick, Comines, Warneton, Armentieres, Rontain, Lannoi, Turcoin, & peut-être dans la Baſſée. Cela pourroit être encore une raiſon pour ſe préſenter à lui (Lille pris) du côté de l'Artois, de peur qu'il ne pouſſe ſes quartiers plus avant, &c.

## LETTRE

*De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.*

A Verſailles, le 17 Octobre 1708.

DANS aucun cas, il n'a paru à Sa Majeſté, qu'il convînt que Mgr. le Duc de Bourgogne ſe joignît à M. de Vendôme pour aller combattre l'armée du Duc de Marlborough, éloignée du ſiege de Lille ; il ſeroit même aſſez difficile, pour ne pas dire impoſſible, que l'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne pût paſſer la Lis à Deinſe comme il ſe l'étoit propoſé, ſans aucune oppoſition de la part du Duc de Marlborough, &c.

## LETTRE.

### *De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.*

Au camp du Saulſoy, le 19 Octobre 1708.

J'AI reçu votre lettre du 17, par laquelle je vois que vous croyez qu'indépendamment de M. de Vendôme, Mgr. le Duc de Bourgogne devroit paſſer l'Eſcaut pour s'approcher de Lille. J'ai à vous dire ſur cela que le Duc de Marlborough étant à Rouſſelaer, n'a que cinq lieues à faire pour arriver au camp du Prince Eugene, qu'il a même déjà une vingtaine de bataillons d'alongés ſur Menin, & qu'il a des ponts ſur la Lis auprès dudit Menin; de maniere qu'il ne ſeroit pas poſſible qu'ayant à raſſembler nos troupes, étendues juſqu'à Oudenarde, nous puſſions dérober une marche & arriver ſur le Prince Eugene avant Marlborough; mais quand même cela ſeroit, on n'attaque point des retranchemens ſans quelques préparatifs; & ſûrement pendant leſdits préparatifs arrivera le Duc de Marlborough, lequel nous voyant en beau début, extrêmement inférieurs en nombre, ne manquera pas de devenir l'aggreſſeur; car quoique M. de Vendôme marchât en même temps ſur Rouſſelaer, il ne pourroit nous donner la main,

ni, par conſéquent, nous empêcher d'être battus : ainſi, quant à préſent, je ne vois point d'autre parti à prendre que de tâcher d'empêcher (s'il eſt poſſible) les paſſages des convois d'Oſtende, à moins que Marlborough ne s'éloignât du ſiege ; car quant à la propoſition que fait M. de Vendôme, enſuite de l'avoir lui-même réfutée, il ne me paroît pas que cela ſoit faiſable, ni même que cela puiſſe convenir, par la raiſon qu'il n'eſt pas poſſible que nous paſſions l'Eſcaut & la Lis pour arriver à Rouſſelaer, ſans que Marlborough en ſoit averti ; & en ce cas, il ſe mettra derriere la Lis, dont il nous défendra le paſſage, & nous obligera, pour revenir ſur Oudenarde, à faire le tour par Gand ; ſi même pendant ce temps-là Lille venoit à ſe perdre, notre communication avec la France deviendroit difficile par ailleurs que par Ypres, &c.

## LETTRE

*De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.*

Au camp du Saulſoy, le 22 Octobre 1708.

J'AURAI l'honneur de vous dire que je n'ai point changé de ſentiment au ſujet de cette

derniere propoſition de M. de Vendôme. Quand on a propoſé la marche à Monſeigneur, je ne la trouvai point de mon gré; néanmoins, comme quelques perſonnes inſiſterent, je fus d'avis de la propoſer à M. de Vendôme pour en ſavoir ſon ſentiment: il ne l'approuva pas, la réfutant par des raiſons qui vous ſemblerent bonnes auſſi bien qu'à moi. Il l'a propoſé depuis, ſans en dire d'autre que celle de ne ſavoir plus comment faire pour ſauver Lille; mais n'ayant point détruit ni même combattu les bonnes raiſons qu'il avoit données auparavant, j'ai demeuré dans mon opinion: voilà la vérité du fait; après cela je ne croyois pas avoir donné lieu que l'on me crût capable de varier de ſentiment uniquement par caprice, ou, pour mieux dire, toujours en oppoſition à celui de M. de Vendôme. Je vous ai déjà aſſûré, & je vous le répete, que je n'ai pas la moindre rancune contre lui. Les démarches que j'ai faites à ſon égard en peuvent faire foi: du reſte, l'envie de vivre en paix & union, me pourra faire garder le ſilence, mais ne me fera jamais approuver ce que je crois contraire au bien du ſervice, &c.

# LETTRE

## *De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.*

Au camp du Saulſoy, le 23 Octobre 1708.

L'ON vient d'avoir nouvelle que Lille capitule; il n'y a point de temps à perdre pour que le Roi envoie des ordres ſur ce que Monſeigneur fera. Vous avez vu ce que je penſois dans les différentes lettres & mémoires que j'ai eu l'honneur de vous envoyer. Je crois que la principale attention doit être la conſervation de Bruges & de Gand, juſqu'à ce que les ennemis prennent le parti de ſe ſéparer. Pour cet effet, je croirois qu'il faudroit renforcer M. de Vendôme, & avec le reſte de cette armée ſe mettre derriere la Scarpe; mais ſur tout cela je me remets aux lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire, où j'ai traité la matiere au long; je ne pourrois que vous redire les mêmes choſes, car je n'ai point changé de ſentiment, &c.

# LETTRE

*De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.*

Au camp du Saulſoy, le 23 Octobre 1708.

Nous avons eu encore, cette après-dînée, confirmation de tous côtés que Lille a capitulé hier : Mgr. le Duc de Bourgogne en rend compte au Roi, & demande en même temps ſes ordres. Je crois que tout le monde eſt d'accord de l'importance de conſerver Gand & Bruges ; pour cet effet, il faut de néceſſité renforcer M. de Vendôme de quelques bataillons ; reſte à ſavoir ce que fera le reſte de l'armée. Si nous maſquons Oudenarde & gardons l'Eſcaut, il eſt ſûr que nous ôtons aux ennemis le moyen de tirer de chez eux des munitions de guerre, mais en même temps nous leur laiſſons la liberté de vivre aux dépens de notre pays, d'y prendre même des cantonnemens. Si nous marchons à eux pour les en empêcher, le maſque d'Oudenarde ceſſe, & ils s'y viennent camper, puis font venir du Brabant tout ce dont ils auront beſoin. De plus, ſi nous nous opiniâtrons à reſter ſur l'Eſcaut, notre armée périra, ſur-tout notre cavalerie, pendant que les ennemis ſeront chez nous dans l'abondance ; outre cela je ne doute pas,

ſi les ennemis veulent en forcer le paſſage, qu'ils n'en viennent à bout, vu que l'étendue eſt bien grande depuis Condé juſqu'à Gavre. Mon avis ſeroit donc, ainſi que je vous l'ai mandé il y a long-temps, de nous mettre derriere la Scarpe dès que les breches de Lille ſeront un peu raccommodées.

Quant aux quartiers d'hiver, il n'eſt pas queſtion d'y ſonger, ni d'en prendre, juſqu'à ce que les ennemis nous en donnent l'exemple, &c.

## LETTRE

*De M. de Chamillart, à M. le Maréchal de Berwick.*

A Verſailles, le 23 Octobre 1708.

Si les nouvelles que je reçois de différens endroits, ſont fondées, il n'y a pas lieu de douter que les ennemis ne ſongent à un établiſſement fixe, à portée de Lille, pour s'y maintenir pendant tout l'hiver, & ſe donner une communication par mer & par terre avec leur pays. Rien ne leur ſera plus facile, dans l'arrangement que Mgr. le Duc de Bourgogne ſe propoſoit, que d'en venir à bout. S'il ſépare dès à préſent ſon armée, & qu'il ne puiſſe pas

faire hiverner une bonne partie de ſes troupes dans toutes les places qui ſont à portée d'eux, lorſque la leur ſera ſéparée, & tenir la ſienne enſemble le plus qu'il pourra juſqu'à ce temps-là, il eſt certain que celui qui obligera ſon ennemi à ſe ſéparer le premier, aura de grands avantages. Vous rendriez un grand ſervice au Roi & à la France, ſi vous pouviez contribuer par vos ſoins, & votre application, à conſerver les chevaux de la cavalerie, & leur faire trouver des moyens pour ſe mettre à l'abri de l'injure du temps, en prenant d'ailleurs des meſures avec M. de Bernieres pour leur ſubſiſtance, propoſant dès à préſent à Mgr. le Duc de Bourgogne de renvoyer en France toutes les bouches inutiles, même tous les Officiers qui s'ennuyeroient d'une ſi longue campagne. C'eſt le moyen de calmer leurs inquiétudes, & d'y faire ceſſer les diſcours que quelques-uns tiennent, qui font grand tort aux affaires, & au ſervice de Sa Majeſté. Ils trouveront ſans doute qu'il vaut mieux aller paſſer les journées à Tournay, que de demeurer dans certains villages, où il n'y a ni portes, ni fenêtres, & ſouvent peu de bois pour ſe chauffer : mais la conjoncture eſt de telle nature, qu'il faut prendre la réſolution de forcer l'impoſſible ; & ſi Mgr. le Duc de Bourgogne ne ſe détermine pas à prendre ce parti-là, il verra les ennemis

s'établir dans la partie du Royaume qui est la plus forte, & en état de commencer la guerre, la campagne prochaine, sur la frontiere de Picardie. Si vous joignez à cela la terreur qu'un pareil établissement va répandre dans l'esprit des peuples, l'inquiétude des gens de finance, qui perdront le peu de confiance qui leur reste, & qui serreront leur argent avec grand soin, vous reprendrez ce même esprit de courage & de force, que je vous ai connu, & qui est devenu si nécessaire, que je suis obligé de vous dire que c'est se flatter que de se faire une idée de reprendre Lille cet hiver, après avoir donné le temps aux ennemis de s'approvisionner de toutes choses, de rétablir la place, & de fortifier tous les postes qui l'environnent, qu'il faudroit commencer par attaquer & s'en rendre maître, avant que de la pouvoir investir. Il ne tiendra qu'à vous de juger si l'on doit se promettre un succès prompt & favorable d'une pareille idée, puisque vous voyez que le poste de Leffingue, qui n'est rien par lui-même, devient un objet impénétrable pour les troupes de Sa Majesté. Ceux qui veulent remettre à un temps éloigné le mal qu'ils sentent, ne sont occupés que du présent, & point de l'avenir. Je vous répete encore que si Mgr. le Duc de Bourgogne ne forme pas présentement tous les embarras qu'il pourra aux ennemis, il en arrivera des incon-

véniens, auxquels il ne ſera plus temps de remédier. Je mande à M. de Bernieres d'avoir une conférence ſérieuſe avec vous, ſur la matiere de cette lettre : il peut, par ſa capacité, auſſi bien que par ſa bonne volonté, & par les ſecours qu'il tirera de M. le Blanc, vous aider à faire un arrangement capable de ſoulager Mgr. le Duc de Bourgogne, & parvenir au moyen d'obliger les ennemis à chercher ceux de faire paſſer une partie de leurs troupes dans leur pays, au haſard de ce qui leur en pourroit arriver, en leur rendant impoſſible toute communication pour les ſubſiſtances de leur Cavalerie pendant l'hiver, &c.

## LETTRE

### *De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.*

Au camp du Saulſoy, le 25 Octobre 1708.

Je ne pourrai répondre bien exactement à la lettre que vous m'avez écrite le 23, par la raiſon qu'il y a pluſieurs choſes que je n'ai point bien compriſes : je me contenterai donc de vous répéter ce que je penſe ſur le parti que doit prendre Mgr. le Duc de Bourgogne dans la ſituation préſente des affaires, & puis de vous

demander une explication claire & poſitive des intentions du Roi, afin que nous puiſſions nous y conformer exactement, du moins, autant qu'il nous ſera poſſible.

Si je ne me trompe, le principal objet de votre lettre roule ſur les moyens d'empêcher l'ennemi de faire un établiſſement fixe, à portée de Lille : je vous dirai franchement que ſi le Prince Eugene en a envie, & que les Alliés y conſentent, je ne ſache pas de moyen pour l'en empêcher, d'autant qu'outre les amas de grains qu'ils ont tirés d'Artois & d'ailleurs, ils en trouveront dans Lille plus que ſuffiſamment pour y faire vivre leur armée : voilà donc de quoi nourrir ſes hommes ; il ne s'agit plus que des bêtes. Les environs de Lille, ſelon toute apparence, ſont fort mangés ; ainſi toute leur Cavalerie auroit de la peine à ſubſiſter, ſi on leur barre l'entrée de l'Artois ; car ils ne peuvent voiturer des fourrages par terre de leur pays ( ce trajet étant trop long ), ni par mer, tant que nous aurons Gand. Pour empêcher donc qu'ils ne tirent des fourrages de l'Artois, il faut s'en mettre à portée avec un corps de troupes ſuffiſant ; ou, pour mieux dire, avec une armée ; car de petits corps peuvent bien incommoder une armée ennemie, mais ne l'empêchent pas d'exécuter ce qu'elle veut.

Je conclus donc que l'unique moyen de tâcher

d'empêcher que l'ennemi n'hiverne dans le voisinage de Lille, c'est de lui ôter totalement les commodités qu'il pourroit tirer de l'Artois, par y mettre une partie de l'armée, & de lui laisser une porte ouverte, pour s'en retourner chez lui; car si l'on s'obstine à vouloir lui boucher tous les passages, vous le réduisez de nécessité à rester dans notre pays, & à chercher les expédiens pour y vivre: je parle de sa cavalerie; car pour son infanterie, elle aura abondamment de quoi y subsister.

De plus, faites, je vous prie, réflexion que pour barrer entiérement aux ennemis le retour chez eux, ou la communication avec leur pays, il faut que nous nous étendions depuis Bruges jusqu'à Condé, parderriere le canal & l'Escaut; & il faut, pour garder cette étendue de pays, toute notre armée: ainsi, il ne reste plus rien du côté de la France. Je sais bien que les ennemis n'ont pas de quoi y faire des sieges, que la saison même ne le permet pas, & que, par conséquent, nos places n'ont à craindre que les surprises. Je sai aussi que les ennemis ne voudront pas aventurer leur armée, & pénétrer en France, sans magasins & sans places; mais notre armée, étendue depuis Bruges jusqu'à Condé, ne sauroit empêcher leur cavalerie de se cantonner au beau milieu de l'Artois; leur infanterie demeurera sur la Lis, pays si coupé

que de la cavalerie n'y ſauroit agir. Vous me direz que dès l'inſtant que les ennemis prendront ce parti, nous n'avons qu'à marcher pour troubler ces établiſſemens. Je vous répondrai que ſi nous réuniſſons toutes nos forces, nous laiſſons libre aux ennemis la porte du retour chez eux, ſoit par l'autre côté de la Lis, ſoit de ce côté-ci de l'Eſcaut, notre armée ne pouvant garder l'un & l'autre. Je dirai plus, que ſi nous marchons droit deſſus les ennemis campés leur droite auprès de Lille, leur gauche à la Lis, la Baſſe-Deulle devant eux, ils nous y attendront avec ſeulement leur infanterie, & leur cavalerie ne ſe remuera point de ſes cantonnemens en Artois. Si nous marchons en Artois pour les en chaſſer, c'eſt en revenir à ce que j'ai propoſé ci-devant, & alors les ennemis ſont les maîtres de s'en retourner, & de communiquer avec leur pays par où ils voudront.

Mais ſuppoſé que, malgré toutes ces raiſons, le Roi ſe déterminât de faire reſter ſon armée derriere le canal & l'Eſcaut, pour barrer le retour aux ennemis, ayez la bonté de nous faire ſavoir les moyens de faire ſubſiſter notre cavalerie; car vous pouvez compter qu'à ſix lieues de l'Eſcaut tout eſt mangé; toutefois, pour en défendre le paſſage, il faut que nous ſoyons campés deſſus. MM. de Bernieres & le Blanc

ſont de très-habiles gens, zélés, pleins d'expédiens ; mais ils ne ſauroient faire choſe impoſſible. Il arriveroit donc que notre armée dépériroit entiérement, pendant que les ennemis ſeroient bien plus à leur aiſe. Je vous dirai auſſi que, malgré toutes nos précautions, les ennemis peuvent renvoyer chez eux par le Cambréſis le nombre de cavalerie qu'ils jugeront à propos, ne gardant avec eux que ce qu'ils pourront faire ſubſiſter.

Voilà bien du raiſonnement, & pour l'achever, j'aurai l'honneur de vous répéter que l'unique moyen d'empêcher les ennemis de s'établir ſolidement ſur les frontieres de France, c'eſt de leur laiſſer une porte ouverte pour s'en retourner chez eux : & quant au moyen d'empêcher que l'année prochaine l'ennemi ne porte la guerre ſur la frontiere de Picardie, il me paroît que cela ſe pourra fort aiſément, en prenant de bonne heure les meſures néceſſaires pour remettre l'armée, & remplir les magaſins ; car alors l'on ſera en état de ſe raſſembler tous, & d'arrêter ou de combattre l'ennemi. Il n'y a pas de temps à perdre pour s'y préparer, ſur-tout pour faire les recrues, les remontes, remplir les arſenaux, où vous n'avez plus ſuffiſamment de poudres, racommoder vos places qui ſont en mauvais état, faire mettre

des farines pour la ſubſiſtance de votre armée, & que le tout ſoit prêt d'aſſez bonne heure pour prévenir les ennemis, & vous mettre en campagne avant eux. Il y a de plus une choſe eſſentielle à faire, c'eſt de fortifier Gand & Bruges, de maniere à n'être pas obligé d'y laiſſer une armée pour les garder, &c.

## LETTRE

### *De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.*

Au camp du Saulſoy, le 26 Octobre 1708.

MONSIEUR de Vendôme vient de mander à Mgr. le Duc de Bourgogne la priſe de Leffingue. Ce poſte étoit abſolument néceſſaire pour nous conſerver une communication libre de Bruges avec la France. Il faut préſentement y faire travailler, & de plus faire des redoutes le long du canal de Nieuport, pour en aſſûrer la navigation; mais en même temps il faut ſe tenir en force derriere le canal de Bruges à Gand, de peur que Marlborough n'entreprenne de le forcer; & pour nous, nous n'avons point d'autre parti à prendre, que d'avoir attention à couvrir l'Artois & la Picardie. Je vous en ai donné les raiſons plus au long dans la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire hier, & qui eſt ci-jointe.

Vous ſaurez apparemment que M. le Prince de Heſſe eſt à la Baſſée, & qu'il y fait travailler: cela mérite attention, & vous montre que, lorſque je vous ai marqué que, Lille pris, il falloit ſonger à couvrir la France, ce n'étoit pas hors de ſaiſon, ni envie de nous mettre en quartier; car je vous le répete, tant que les ennemis ne finiront point la campagne, il nous faut reſter campés, & même après; mais il faut prendre des ſituations utiles, & ne point vouloir, en s'imaginant embarraſſer ſon ennemi, nous détruire, nous & nôtre pays.

Depuis cette lettre commencée, Mgr. le Duc de Bourgogne m'a fait voir celle que vous avez écrite d'hier; vous verrez par la réponſe, que ſi les ennemis groſſiſſent à la Baſſée, il ſera obligé de prendre ſon parti, avant votre arrivée, & de ſe porter vers Douay avec les troupes qui gardent préſentement l'Eſcaut, &c.

## LETTRE.

*De M. le Maréchal de Berwick, à M. de Chamillart.*

Au camp du Saulſoy, le 28 Octobre 1708.

Vous ſavez, ſans doute, que le Prince de Heſſe eſt à la Baſſée avec treize bataillons &

trente escadrons ; Marlborough a envoyé enlever tous les grains qui sont le long & de l'autre côté de la Lis ; & l'on dit que les ennemis ont dessein, dans peu de jours, de se rassembler pour forcer le passage de l'Escaut ou du canal de Bruges à Gand. Je suis toujours de même sentiment, que nous n'avons point d'autre parti à prendre que de laisser pour la défense du canal de Bruges à Gand, ce qui sera nécessaire, & avec le reste de l'armée nous replier vers l'Artois, pour empêcher que les ennemis ne continuent à tirer de notre pays des subsistances pour leur hiver. Tant que nous resterons derriere l'Escaut, nous leur laissons faire ce qu'ils veulent, & nous dépérissons ; laissons-leur le débouché d'Oudenarde, ils ne pourront faire venir de Bruxelles ce qui leur faut qu'avec beaucoup de temps, de peines & d'escortes. De plus, je ne crois pas chose facile d'empêcher qu'ils ne fassent un trou quelque part. M. de Vendôme trouve qu'il sera bien difficile d'empêcher les ennemis de forcer un passage sur le canal de Bruges à Gand, à plus forte raison ne le pouvons-nous empêcher sur l'Escaut, puisqu'il est de bien plus grande étendue. A l'égard de ce que M. de Vendôme propose, de se réunir tous de l'autre côté de la Lis, je ne vois pas à qu'elle fin. Marlborough se mettra de ce côté-ci, & non-seulement vivra de l'Artois & de la France,

mais s'établira encore une communication avec Bruxelles. De plus, nous mangerons Gand & Bruges, que nous devrions plutôt ſonger à munir de vivres, les habitans même commençant à en manquer. Mais de tout cela, ſi vous venez ici, nous raiſonnerons plus au long, ſuppoſé que les ennemis nous en donnent le temps; car je ne vous réponds pas qu'avant qu'il ſoit deux jours, nous ne leur voyions faire quelques mouvemens. Je ne m'étends pas davantage, ne pouvant que vous répéter ce que j'ai eu l'honneur de vous marquer dans pluſieurs de mes lettres précédentes.

J'oubliois de vous dire que Mgr. le Duc de Bourgogne envoie à M. de Vendôme les ſix bataillons de plus qu'il lui a demandés; & que, comme il ne nous reſtera que ſoixante-neuf bataillons pour toute la garde de l'Eſcaut, il a ordonné à M. d'Hutiſort, en cas que les ennemis vinſſent pour paſſer à Oudenarde avec toute leur armée, de ſe replier ſur Eſcanaff, n'étant pas poſſible, en voulant tout garder, de n'être pas percés quelque part, & eſclandre nous arriveroit: Monſeigneur a auſſi mandé à M. de Vendôme, d'envoyer dix eſcadrons à Ypres, pour harceler & incommoder les ennemis de ces côtés-là, &c.

LETTRE

## LETTRE

### *De M. le Maréchal de Berwick, à M. le Comte de Bergueick.*

Au camp du Saulſoy, le 29 Octobre 1708.

IL eſt conſtant que ne pouvant barrer l'Artois & la Picardie, maſquer Oudenarde & l'Eſcaut, & en même-temps avoir un corps de troupes ſuffiſant pour conſerver Bruges & Gand, il faut abandonner celui de nos trois objets qui ſera le moins utile aux ennemis. Je tombe d'accord avec vous que le point principal, c'eſt la conſervation de Bruges & de Gand; c'eſt pourquoi j'y veux mettre ſoixante-dix bataillons, & à-peu-près autant d'eſcadrons, & avec le reſte de l'armée je me replierois en Artois, reſſerrant les ennemis. J'avoue que prenant ce parti nos forces ſont ſéparées : mais quel profit en tirera l'ennemi ? Il a beau raſſembler les ſiennes, il ne peut pénétrer en France, ni faire d'entrepriſes ſur nos places, puiſque vous dites vous même qu'il n'a pas de munitions de guerre. Il ne peut nous enlever ni Bruges, ni Gand, puiſque nous avons derriere le canal une armée ſuffiſante pour lui en empêcher le paſſage; ce qu'il ne peut tenter avec toutes ſes forces.

car enfin pendant que nous ſommes en Artois, il ne peut ſe diſpenſer de laiſſer un gros corps dans Lille, & même s'il ne veut point que nous ſecourions la citadelle, il faut qu'il ait une armée pour nous en barrer l'approche, ſans quoi nous trouverions moyen, malgré l'inondation, d'y faire non-ſeulement entrer tout ce que nous voudrions, mais auſſi d'y faire peut-être entrer un ſi gros corps de troupes, que l'on reprendroit la ville par l'eſplanade; quand même cela ne ſeroit pas praticable, nous ſerions en état de nous poſter ſi près de la citadelle, que les ennemis ne nous en pourroient plus chaſſer; & c'eſt en ce cas que je demeurerois volontiers campé tout l'hiver : mais ceci n'eſt qu'une idée, revenons au fait. Gand & Bruges ſont en ſûreté au moyen du corps que j'ai marqué ci-deſſus; & l'ennemi, lorſque nous ſerons en Artois, ne pouvant plus tirer de vivres que de Bruxelles, je vous laiſſe à juger s'il lui ſera poſſible de ſonger à hiverner avec toute ſon armée dans notre pays. S'il eſt obligé de repaſſer l'Eſcaut avec partie de ſon armée pour aller prendre des quartiers ailleurs, c'eſt alors que je conſentirois de nous raſſembler tous ſur l'Eſcaut, afin de faire le ſiege de Lille (objet que nous ne devons point perdre de vue, & auquel nous devrions nous être préparés depuis un mois).

Je n'ai qu'une ſeule choſe à ajouter pour finir mon raiſonnement, c'eſt que je ne ſaurois croire que nous puiſſions garder le canal & l'Eſcaut contre les forces réunies de l'ennemi ; nous ſerons trop foibles ſur l'un ou ſur l'autre : cela étant, je ne puis être jamais d'avis de nous replier tous du côté de Gand, car alors non-ſeulement il tirera des convois de Bruxelles, & ramaſſera autant de grains qu'il lui plaira en Artois, mais auſſi ſes parties ſe promeneront en Picardie, & s'ils veulent même juſqu'aux portes de Paris.

---

N°. 2.

CETTE anecdote eſt aſsûrément bien ſinguliere ; on ne peut s'empêcher d'être ſurpris que le Roi & ſon Conſeil ſe ſoient laiſſé conduire dans la réponſe que M. de Chamillart fut chargé de dicter au Duc de Berwick, par l'idée que c'étoit la crainte qui faiſoit agir le Duc de Marlborough. Si on avoit pu imaginer que la ſituation des ennemis autour de l'Isle, les mettoit dans l'embarras, & devoit leur donner de l'inquiétude ; on ne pouvoit plus le ſuppoſer après la capitulation de la ville, quoique la citadelle ne fût pas encore priſe. C'étoit le même homme que l'on voulut acheter ſix mois après au poids

de l'or, qui se présentoit de lui-même pour négocier la paix avec toutes les apparences de la bonne foi. C'étoit un homme dont le crédit alors étoit monté si haut, qu'il étoit le maître de la guerre & de la paix, & qu'on laissa échapper par une réponse choquante & mal-adroite. On savoit cependant que, si le Maréchal de Berwick avoit rétabli les affaires en Espagne, les malheurs, depuis la bataille d'Hochstet, s'étoient accumulés par-tout ailleurs, à Ramilly, à Turin, &c.; que la Cour avoit été tellement abattue de la premiere défaite, que dès 1705 elle avoit été tentée d'entamer une négociation avec les Etats Généraux. Le Médecin Helvetius, Hollandois, pere de celui qui a été premier Médecin de la feue Reine, & grand-pere de l'Auteur du Livre *de l'Esprit*, & M. le Marquis d'Alegre, depuis Maréchal de France, avoient été employés l'un après l'autre à cet effet. (Voyez le Supplément aux Mémoires de M. de Torcy.) En 1707, M. Helvetius ayant été invité par M. de Wenvoirden de l'illustre Maison de Wassenaar, qui étoit un des principaux Membres du Conseil secret, de passer en Hollande pour le traiter d'une longue maladie, on avoit profité encore de cette occasion pour renouer la négociation, qui étoit demeurée suspendue par les opérations de la guerre. M. Helvetius donna avis que les Etats Généraux étoient plus dif-

poſés que jamais à entrer en négociation pour la paix, pourvu qu'elle ſe fît ſecrétement, & à l'inſu de leurs Alliés, dont ils parurent fort mécontens. Sur cet avis, la Cour de France envoya en Hollande le ſieur Menager, pour entamer la négociation du traité particulier, que l'on ne déſeſpéroit pas de conclure avec les Hollandois à l'inſu de leurs Alliés; mais le Prince Eugene & le Duc de Marlborough avoient acquis un tel aſcendant auprès des Etats Généraux par l'éclat de leurs victoires, & par l'étendue le leurs conquêtes, qu'il étoit difficile que toutes ces négociations ſecretes & particulieres que l'on faiſoit ſans eux, puſſent avoir aucun ſuccès. Ces deux Généraux s'étoient rendus maîtres des délibérations de la République, & rien ne paſſoit que par leur avis: le Penſionnaire Heinſius vivoit avec eux dans une parfaite intelligence; les Membres du Conſeil ſecret qui avoient écouté les propoſitions d'Helvetius, du Marquis d'Alegre & du ſieur Menager, craignirent plus d'une fois de s'être trop avancés, & ils ne recommanderent rien tant au ſieur Menager, quand il partit de la Haye, que de garder un ſecret inviolable ſur ce qui s'étoit dit dans leurs conférences ſecretes, & ſur-tout de ne point compromettre les Membres du Conſeil, en diſant leur nom; ce qui faiſoit aſſez voir qu'ils ne ſe croyoient pas autoriſés à

traiter indépendamment du Prince Eugene & du Duc de Marlborough, qui avoient assez de crédit pour les perdre, s'ils avoient su ce qui s'étoit passé entr'eux & les Envoyés secrets de la Cour de France.

Voilà où en étoit l'affaire de la négociation avec les Hollandois, lorsque le Duc de Marlborough fit des offres de service qui parurent sinceres. Seulement six mois après, sans que la France eût reçu d'autre échec que la perte de Gand & de Bruges, que les alliés reprirent à la fin de la campagne, on regarda la paix, que l'on venoit en quelque sorte de rejetter, comme l'unique ressource de l'Etat. Les Ministres de la Cour de Versailles, ayant perdu toute espérance de réussir par une négociation particuliere avec la Hollande, prirent le parti de traiter à découvert; & le Président Rouillé fut envoyé à la Haye avec la qualité de Plénipotentiaire, pour obtenir la paix. Louis XIV, ce Monarque accoutumé jusques-là à vaincre & à prescrire des Loix à toutes les Puissances, offrit inutilement la restitution d'une grande partie de ses conquêtes, celle de la Monarchie d'Espagne, l'abandon de ses alliés, &c.

» La relation des dernieres Conférences de » M. le Président Rouillé avec les Négocia- » teurs Hollandois, lue au Conseil, dissipa » toute espérance de paix, (dit M. de Torcy):

» on en sentit encore plus la nécessité de l'ob-
» tenir, quelque prix qu'elle pût couter«....
Le Roi consentit à de nouveaux sacrifices, & il accepta l'offre que M. de Torcy, son Ministre des affaires étrangeres, lui fit, d'aller solliciter lui-même le Pensionnaire de Hollande. Je n'ai garde de transcrire ce qu'on lit dans les Mémoires de Torcy, tome I, pages 337 & suivantes. On ne peut s'empêcher de dire que ceux qui composoient le Conseil du Roi, ne se sont pas montrés assez Romains en cette occasion. La consternation & la foiblesse de la Cour de France eurent l'effet qu'elles devoient avoir, celui de rendre un ennemi peu généreux encore plus insolent : aussi le bon vieillard Foscarini disoit-il aux Négociateurs (Suppl. aux Mém. de M. de Torcy) : » Voudriez-vous abandonner
» la Monarchie d'Espagne, quand vous pou-
» vez la conserver ? Faites la paix ou la guerre ;
» ne demeurez pas indignement dans un lieu si
» peu convenable (à Gertruidemberg) ; vous
» avez affaire à des gens grossiers qui ne con-
» noissent pas la générosité ; cela ne vous ap-
» porte que de la honte sans profit ; vous perdez
» de toute maniere. Si vous avez si grand be-
» soin de la paix, que vous preniez la réso-
» lution d'agir vous-même contre Philippe V,
» faites au moins vos conditions, & vous ob-
» tiendrez certainement Naples & Sicile. Ces

» gens-ci ne sont orgueilleux, que parce qu'ils » vous voient dans une indigne humiliation ; » ils ne se croient forts, que parce que vous » vous montrez foibles ; ils ne s'estiment riches, » que parce que vous vous avouez gueux ; & » si vous y pensez bien, vous trouverez que » vous n'êtes guere plus mal qu'eux «. Quoi qu'il en soit, M. de Torcy nous apprend que le Duc de Marlborough, qui avoit fait offre de ses services en 1708, fut le grand mobile de 1709 de tout ce qui se fit en Hollande, pour traverser toutes les mesures de la Cour de France. Ses grands succès avoient tellement confirmé son autorité en Angleterre, que, quoique la Reine Anne se fût déjà dégoûtée de la Duchesse de Marlborough, Godolphin le Trésorier & lui y régnerent en Souverains ; ils donnerent toutes les charges à leurs amis ; ils chasserent Harley du Conseil ; ils formerent une Chambre des Communes à leur dévotion, qui sans débats accorda tous les subsides demandés. Ils obtinrent sept millions sterlings pour la campagne, dix mille hommes d'augmentation pour l'armée. Le Général Anglois passa en Hollande au printemps, où il anima le Pensionnaire contre la France, & fut la cause des réponses dures que Buys & Vander-Dussen firent à M. Rouillé. Il retourna en Angleterre à la fin du mois d'Avril, & n'attendit pas que le vent fût

bon pout ſon trajet : c'étoit pour ſe maintenir & ſoutenir ſes amis ; mais ſon animoſité fut ſi publique, que l'opinion commune étoit, que le principal motif de ce voyage ne pouvoit être que le deſſein formé de rompre toute négociation de paix. A ſon retour en Hollande, il dit à M. de Torcy : (1) » Qu'il avoit fait » un voyage pour ſes affaires particulieres, » qu'il ne l'auroit pas entrepris & qu'il ſeroit » demeuré en Hollande, s'il eût ſu que le Mi- » niſtre du Roi dût y arriver : il ſe plaignit » obligeamment de n'en avoir pas été averti, » comme il pouvoit l'être facilement *ſi le Duc* » *de Berwick eût été chargé de l'en inſtruire :* » *outre l'affectation de ſa part de nommer le* » *Duc de Berwick, il marqua beaucoup de* » *tendreſſe pour un neveu, digne de l'eſtime* » *& de l'amitié de ceux qui le connoiſſoient* «. N'étoit-ce pas pour reprocher au Miniſtre le peu d'égards que la Cour de Verſailles avoit eu pour les avances faites par ce neveu, de ſa part, quelques mois auparavant ?

(1) Mémoires de Torcy, Tome II, pag. 145.

## N°. 3.

Le Maréchal de Berwick ne s'accorde point avec les relations de plusieurs Ecrivains, dans ce qu'il dit de la bataille de Villaviciosa : écoutons le Roi d'Espagne, qui étoit en personne à cette affaire. Ce Prince avoit trop de grandeur réelle & de véracité, pour déguiser la vérité dans la vue de cacher des circonstances capables de diminuer sa gloire. On va donner ici un extrait de la lettre qu'il écrivit à la Reine d'Espagne ; & l'on verra que ce qu'avance le Maréchal de Berwick, y est entiérement conforme.

### *Extrait de la Lettre du Roi d'Espagne, écrite au camp de Fuentes, le* 11 *Décembre* 1710.

» Un moment après, nos deux lignes s'é- » branlerent pour charger les ennemis ; & sur » les trois heures & demie la bataille com- » mença par la droite de la cavalerie, qui » rompit entiérement leur gauche, & la mit » en déroute ; tomba sur quelques-uns de leurs » bataillons qu'elle enfonça & maltraita beau- » coup, & se rendit maîtresse d'une batterie de

» canon qu'ils avoient à leur gauche. La nôtre » chargea un moment après, & après plusieurs » charges & avoir poussé & été repoussée à » diverses reprises, elle gagna les derrieres de » l'infanterie ennemie, & notre cavalerie de » la droite, qui avoit défait les ennemis de » son côté, se joignit à elle par le derriere de » cette infanterie, pendant qu'elle combattoit » avec beaucoup de vigueur avec la nôtre & » la poussoit tout doucement, à la réserve de » mes Gardes Walonnes, qui percerent les » deux lignes & le corps de réserve des enne- » mis, & pousserent ceux qui étoient devant » eux bien au delà du champ de bataille, en » faisant un très-grand carnage. *M. de Ven-* » *dôme, voyant que notre centre plioit & que* » *notre gauche de cavalerie n'entamoit pas la* » *droite, crut qu'il falloit songer à se retirer* » *vers Torija, & donna l'ordre pour cela;* » *mais comme nous y alions avec une bonne* » *partie des troupes,* nous apprîmes que le » Marquis de Val-de-Canas & Mahoni avoient » chargé l'infanterie ennemie avec la cava- » lerie (1) qu'ils avoient à leurs ordres, & l'a- » voient fort maltraitée.... *Ce qui nous fit pren-* » *dre sur-le-champ le parti de remarcher avec*

(1) C'étoit une réserve de quinze escadrons.

» *le reste (1) de l'armée, & nous nous avan-*
» *çâmes sur les hauteurs de Brihuega, où nous*
» *avons attendu le jour pour rentrer dans le*
» *champ de bataille, &c. &c.*

On ne peut s'empêcher d'admirer la modestie du Roi d'Espagne dans son récit de la bataille, au succès de laquelle il eut la plus grande part, puisque l'aile droite, qu'il commandoit, se trouva la seule, avec les Gardes Walonnes, qui renversa l'ennemi. Ce fut certainement à la fermeté de Philippe, à son courage héroïque, & même, dans cette occasion, à son activité qu'il dut le rétablissement & la formation d'une nouvelle armée, qui le mit en état de se relever de la défaite & de la déroute de ses troupes à la bataille de Saragosse.

---

(1) On voit que le reste de l'armée est l'armée entiere, à l'exception de quinze escadrons de Val-de-Canas.

*FIN.*

# PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre cher & bien amé cousin le Maréchal de FITZ-JAMES, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public *les Mémoires Militaires de notre bien amé cousin le Maréchal de Berwick*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par-tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilége, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à personne ? & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la cession ; & alors par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilége sera réduite à celle de l'Exposant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, si l'Exposant décede avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux ar-

ticles IV & V de l'Arrêt du Confeil du 30 Août 1777, portant Réglement fur la durée des Priviléges en Librairie. FAISONS défenfes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perfonnes de quelque qualité & condition qu'elles foient, d'en introduire d'impreffion étrangere dans aucun lieu de notre obéiffance; comme auffi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lefdits ouvrages fous quelque prétexte que ce puiffe être fans la permiffion expreffe & par écrit dudit Expofant, ou de celui qui le repréfentera, à peine de confifcation des exemplaires contrefaits, de fix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & tous dépens, dommages & intérês, conformément à l'Arrêt du Confeil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Préfentes feront enregiftrées tout au long fur le Regiftre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreffion dudit Ouvrage fera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beau caractere, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préfent Privilége; qu'avant de l'expofer en vente, le Manufcrit qui aura fervi de copie à l'impreffion dudit Ouvrage, fera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le fieur HUE DE MIROMESNIL; qu'il en fera enfuite remis deux Exemplaires dans notre Biblio-

theque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le ſieur DE MAUPEOU; & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMESNIL. Le tout à peine de nullité des Préſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, & ſes hoirs, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies, collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le dix-huitieme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-dix-huit, & de notre Regne le quatrieme. PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

*Signé*, LE BEGUE.

*Regiſtré ſur le Regiſtre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1299, fol. 524, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilége, & à la charge de remettre à la ſuſdite Chambre huit exemplaires, preſcrits par l'Article CVIII du même Réglement. A Paris, ce* 18 *Avril* 1778. GOGUÉ, Adjoint.

## *ERRATA du Tome second.*

PAGE 45, lig. 19, raison, *lis.* raisons.
Pag. 52, lig. 5, *ajoutez* à la marge, *voy.* la note n. 2.
Pag. 60, lig. 16, culbuter, *lis.* de culbuter.
Pag. 70, lig. 7, cinq cents, *lis.* cinquante.
Pag. 96, lig. 9, la ville d'Aost, *lis.* la vallée d'Aost.
Pag. 97, lig. 22, d'Argentiere : *lis.* de l'Argentiere.
Pag. 104, lig. 20, sur l'Abbaye, *lis.* sur l'Ubaye.
Pag. 110, lig. 6, des vivres, *lis.* de vivres.
Pag. 116, lig. 21, Catholique, *lis.* Chrétienne.
Pag. 122, lig. 24, qui peut valoir environ de trois, *lis.* qui peut valoir environ trois, &c.
Pag. 139, lig. 10, planche, *lis.* Planche.
Pag. 163, lig. 14, se retiroient, *lis.* se retirerent.
Pag. 199, lig. 8, de s'écrier, *lis.* de crier.
Pag. 201, lig. 5, d'Angleterre, *lis.* de l'Angleterre.
Pag. 266, lig. 2, à Aucheradet : *lis.* à Auchteradet.
Pag. 269, lig. 2, du Milord, *lis.* de Milord.
Pag. 345, lig. 3, ce Prince, *lis.* cette place.
Pag. 352, lig. 21, Ettingen, *lis.* Etlingen.
Pag. 355, lig. 19, *après* le déguiser, au lieu de la virgule, *mettez* un point.
Pag. 355, lig. 20, *après* talens, *mettez* une virgule.
Pag. 415, lig. 18, dès l'instant je passerai, *lis.* dès l'instant que je passerai.
Pag. 420, lig. 15, Cheylades, *lis.* Cheyladet.
Pag. 450. lig. 9, inquiete, *lis.* inquiet.

DC 130 B4A34 t.2

Berwick, James Fitz-James
Mémoires du maréchal de Berwick

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY